REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-CINQUIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1916

054
R3274
1916
c.v. 5

DARTMOUTH
COLLEGE
LIBRARY

136848

LES MARAIS DE SAINT-GOND[1]

Dans les premiers jours de juillet, je m'étais fixé à Villevenard, petit village de trois cents habitans à l'orée des marais de Saint-Gond. C'est un lieu qui n'est pas trop mélancolique : la guerre l'a très peu éprouvé ; quelques maisons y ont été décoiffées par les obus, mais c'étaient des obus français et qui leur faisaient le moins de mal possible. La grande dévastation est ailleurs, de l'autre côté du Petit-Morin, à Reuves, Oyes, Broussy, Bannes, etc., où pleuvaient les obus allemands. Ces cadavres de villages, en cercle autour des marais, font paraître, par contraste, Villevenard presque gai : l'église elle-même, fort belle et de style roman, comme la plupart des églises de la contrée, n'a presque pas souffert du bombardement et, à la mairie, après le départ des troupes allemandes, M. Roland, l'instituteur, qui est un grand remueur de terre, a retrouvé dans l'ordre où il les avait classées toutes les pièces de sa collection préhistorique et gallo-romaine, — moins les objets d'or qui se sont envolés.

J'ai passé de longues heures dans ce petit musée, dont pourraient s'enorgueillir des cités plus illustres. On y apprend l'histoire des marais mieux que dans les livres. Entre deux conférences sur les tranchets de carnisation ou les pendentifs en coquillages tronconiques de l'éocène, M. Roland me contait ses souvenirs personnels de l'invasion. Il avait tenu journal de tout ce qui s'était passé à Villevenard du 3 au 10 septembre 1914. Il m'indiqua, dans les villages voisins, d'autres sources d'information où je pourrais puiser, si j'en étais curieux. Je crois

(1) *Copyright by* Ch. Le Goffic, 1916.

même qu'il voulut bien me présenter à M. l'abbé Millard, le dernier ermite de Saint-Gond, qui est un ecclésiastique indulgent et un historien de grande autorité.

Je connaissais déjà l'histoire de Saint-Gond pour l'avoir lue dans un vieux livre du seigneur de Breuvery, où il est dit que le prieuré de Saint-Gond ou Gaond, à deux lieues de Sézanne, autrefois nommé Saint-Pierre-en-Oyes, était une bonne abbaye fondée par le saint environ l'an 660. Gond était neveu de Vaudregesile, maire du palais et parent du roi Dagobert, qui l'éleva dans une éminente piété dont lui-même faisait profession. Tous deux quittèrent la cour en l'année 654, sous le règne de Clovis II, et se retirèrent en un lieu nommé Fontenelle, d'où Gond, à la mort de son oncle et après avoir passé « en beaucoup d'endroits, » se porta dans un autre lieu appelé Oyes, « qui est en forme de vallée fort agréable, abondante en prairies et en fontaines, couverte de bois et de petites montagnes en cercle qui représentaient une vraie solitude. » Il bâtit en ce lieu une église qui fut dédiée à saint Pierre et de petites cellules pour lui et pour les religieux qui étaient avec lui.

Telle fut l'origine de l'abbaye, convertie plus tard en prieuré, qui a donné son nom aux marais. Avouerai-je que leur premier abord me causa un peu de déception? Ils sont beaucoup plus longs que larges, et on ne peut les embrasser dans tout leur développement que de la falaise de Saint-Prix ou des hauteurs du Mont-Août. Et, s'il n'est pas tout à fait exact, comme l'écrivait le seigneur de Breuvery, que la vallée où ils s'étendent soit « fort agréable, » il est bien vrai pourtant qu'elle n'a rien de trop sauvage. Je songeais malgré moi à certains marais de Bretagne, au Yunn notamment, d'un accent si profond. Quelle région! Là, pas de champs, pas d'arbres, pas de maisons, rien, la solitude toute nue, sauf vers Botmeur et son mince promontoire de verdure. La vie y semble encore à l'état d'ébauche. N'était le pic d'un carrier ou le mélancolique *aliké* que les petits pâtres de l'Arrhée se renvoient d'une montagne à l'autre en paissant leurs troupeaux sur les pentes, on se croirait sur une planète en formation. Et l'étrange sabbat que semblent mener autour du Yunn toutes ces croupes de montagnes pelées qui escaladent l'horizon et dont les schistes déchiquetés et grisâtres se hérissent au vent comme des crinières pétrifiées!...

Rien de pareil ici. Nous sommes aux confins de la Brie et

de la Champagne. Sous un ciel aux nuages puissamment modelés, une terre aux arêtes précises, des mouvemens de terrain bien dessinés, un réalisme partout inscrit aux directions du sol et des eaux. Les marais eux-mêmes, d'année en année, se résorbent. La culture riveraine a déjà fortement mordu sur eux. Et, par surcroît, des lignes droites de grands peupliers, sur les chaussées et le long du Petit-Morin, les coupent en diagonale, les fractionnent, les compartimentent et leur donnent je ne sais quoi de géométrique. Ce n'est plus là ce vague infini de joncs et de roseaux qui nous séduit tant depuis les romantiques. A certaines heures du soir seulement, ils se dilatent sous la brume et, malgré tout, même le jour ils gardent du mystère, — le mystère éternel des eaux mortes. Et de l'histoire enfin, à défaut de poésie, flotte autour d'eux. Trois grandes avalanches humaines sont venues expirer sur leurs berges. Ils ont vu les dernières convulsions d'Attila; ils se sont refermés sur le dernier hourrah des Marie-Louise, quand les débris de Pacthod, échappés à la « tempête de chevaux » qui les battait de toutes parts, plutôt que de se rendre s'engloutirent vivans dans leur tourbe; la Garde prussienne, disait-on, s'y était enlizée à son tour en septembre 1914. Il semble que les nuits y soient pleines de palpitations, toutes peuplées d'ombres tragiques. Mais, quand je montais sur la côte de Chenailles, au jour tombé, par les sentiers des vignes, je n'y percevais aucun frémissement. Les marais dormaient sous la lune, et la flûte d'un crapaud solitaire remplissait seule ces vastes étendues. La guerre s'atteste encore ici par des ruines, mais la nature les étouffe déjà sous son chant.

Ce sont pourtant ces ruines que j'ai interrogées les premières. J'avais apporté avec moi quelques livres (1), et notamment la *Bataille de la Marne*, de Gustave Babin, le meilleur et le plus sûr des guides : ils m'expliquaient les lieux, et les lieux, à leur tour, me commentaient les récits des historiens. Il leur arrivait aussi de les contredire. Les pages qu'on va lire ont été écrites sous leur dictée. Elles n'ont aucune prétention militaire; elles

(1) *La Guerre en Champagne*, publiée sous la direction de Mgr Tissier, évêque de Châlons, *Mondement* par Asker, *Au centre de la bataille de la Marne* par L. Néret, *La Guerre sur le front occidental* par Joseph Reinach, *De Liége à la Marne* par Pierre Dauzet, *Les Batailles de la Marne* par P. Fabreguettes, *Visions de Guerre* par Florian-Parmentier.

feront peut-être sourire les professionnels : c'est la bataille vue par un civil et d'un petit coin des marais d'où il essayait de se faire une idée de la manière dont les choses avaient pu se passer au centre de notre ligne. Plus que jamais, en l'absence presque complète de documens officiels, l'historien d'aujourd'hui doit savoir se contenter d'une vérité approximative.

I. — LES PRÉLIMINAIRES DE LA BATAILLE

Le 3 septembre 1914 au matin, les habitans des villages qui s'échelonnent autour des marais de Saint-Gond entendirent pour la première fois le roulement du canon dans la direction de Vervins. La bataille approchait. Déjà l'ennemi nous envoyait ses éclaireurs, des taubes légers qui semblaient glisser des collines, tournaient au-dessus des roseaux et prenaient de la hauteur pour rentrer dans leurs lignes (1). Un gros de cavalerie française passa vers dix heures, venant du camp de Châlons : c'était de la remonte qu'on évacuait vers Montereau ; le général Prot, avec les trois dépôts du 7e dragons, des 4e et 15e chasseurs, quittait Sézanne à la même heure. Nous n'avions donc pas l'intention d'établir notre ligne de résistance sur la Marne, et le « barrage » projeté par le généralissime était reporté plus au Sud, — vers l'Aube très probablement (2).

De fait, dans le courant de la journée, les habitans furent prévenus, « par voie du tambour, » d'avoir à déposer à la mairie « les armes en leur possession ; » aux facteurs-receveurs ordre fut enjoint « d'expédier le matériel mobile des postes et la comptabilité à Sézanne. » L'après-midi se passa sans incident ; mais, dans la nuit, les routes qui descendent vers les marais par Saint-Prix, Villevenard, Joches, Aulnizeux, Morains-le-Petit, s'emplirent d'un piétinement de troupeau. « A une heure du matin, écrit l'instituteur Roland, nous sommes réveillés par les aboiemens du chien et un coup de sonnette : deux femmes de gendarmes de la brigade d'Étoges, avec leurs jeunes enfans,

(1) Ils n'y rentraient pas tous. Près de Sillery-le-Beaumont, le matin du 3, un de ces taubes était abattu par nos troupes, l'un des hommes qui le montaient tué, l'autre fait prisonnier.

(2) « On reculera jusqu'à l'Aube, au besoin jusqu'à la Seine. Tout sera subordonné à la préparation du succès de l'offensive. » (Rapport sur l'ensemble des opérations. *Bulletin des Armées* du 3 au 5 décembre 1914.)

viennent nous demander l'hospitalité. » Peu après on frappe à d'autres portes, on appelle dans la nuit : non plus par groupes isolés, mais par « files de cinquante, de cent, » en caravanes cette fois, les émigrans font irruption. Hâves, l'œil creux, les jambes raides, ils s'abattent sans un mot dans les « abris de fortune, » que leur ouvre la compassion des habitans. Mais la peur est plus forte que la fatigue : à peine reposés, ils s'en vont, et d'autres les remplacent. C'est un torrent qui dévale vers les marais et qui s'enfle à chaque tournant de route de nouveaux affluens : des villages entiers déménagent; on se croirait revenu « au temps des grandes migrations barbares. » Sur la route d'Oyes, une jument râle, les reins cassés par le poids de la charrette, et, à genoux dans la poussière, sa petite conductrice lui passe les bras autour du cou; devant l'auberge des Renard, une mère berce à mi-voix son enfant mort et ne veut pas s'en séparer... La plupart de ces émigrans viennent de l'Argonne et des Ardennes. Quarante-huit heures durant ils s'écoulèrent par les routes. On les interrogeait : ils ne savaient rien, sinon que l'ennemi s'avançait à grandes marches et que l'horizon, derrière lui, flambait. Les roulemens de la canonnade, d'ailleurs, devenaient plus distincts. Mais le naturel rassis des populations champenoises les préservait de tout affolement. Elles ne cédaient pas à la contagion. Dans les villages, même dans les fermes isolées, les mobilisables de la prochaine levée gagnaient seuls aux champs; à Villevenard, l'abbé Rouyer ruminait de cacher ses jeunes paroissiennes dans les roseaux, « pour éviter le premier contact de l'ennemi, » quand un officier d'artillerie lui représenta que cet asile virgilien pourrait bien manquer de sécurité en cas de bombardement. Il les dirigea sur le couvent d'Andecy et voulut s'en retourner. On lui fit rebrousser chemin.

Des officiers d'étapes, le matin du 4, s'étaient présentés dans les mairies pour préparer les cantonnemens. Il fallait faire vite, car nos troupes étaient attendues dans l'après-midi. C'étaient les élémens de la 9e armée, formée avec le 9e corps (général Dubois), le 11e (général Eydoux), la 42e division d'infanterie (général Grossetti), la division marocaine (général Humbert), la 9e division de cavalerie et deux divisions de réserve, débarquées le jour même à Arcis (la 52e et la 60e divisions d'infanterie). Cette armée, de création récente (29 août), avait été placée sous les ordres du général Foch, qui venait de donner se

mesure en Lorraine, à la tête du 20e corps. Elle ignorait tout des intentions du généralissime. Cependant, des bruits couraient, qui n'étaient point perdus pour les fines oreilles champenoises : « c'est le dernier jour qu'on recule (1); » on se prépare « pour une bataille qui paraît des plus importantes (2). » Les grandes décisions, si secrètes qu'on les tienne, ne peuvent jamais s'enfermer complètement en elles-mêmes : il y a toujours, autour d'elles, comme un halo qui les dénonce. Et peut-être aussi qu'en l'espèce la décision du généralissime s'accordait trop bien avec le vœu profond, l'ardente aspiration de ces hommes à qui, même vainqueurs, comme à Guise, à Lannois, à Fossé-Houart, à Bertoncourt, il demandait de se replier encore, de tenir pour négligeables les succès partiels, qui n'ont « qu'une valeur d'épisodes, » et de patienter jusqu'à l'heure du destin. On leur avait dit qu'ils opéraient une retraite stratégique par échelons et ils l'avaient cru d'abord; mais, à mesure que la retraite se prolongeait, le temps faisait son œuvre, le soupçon les mordait et, dans les derniers jours, leur âme était lourde de toute la terre qu'il leur avait fallu céder à l'ennemi. Comme des enfans rageurs, ils piétinaient leurs pains de munition, que les sœurs d'Andecy ramassaient derrière eux pour leurs poules; un officier d'Afrique, dans un débit, d'une voix rauque, réclamait de l'absinthe et, comme on refusait de le servir, empoignait d'autorité la bouteille : « Ah! tant pis, on tue le cafard comme on peut! » Et, à l'instituteur, un autre jetait : « C'est vous et vos prédications pacifistes qui êtes cause de tout : je vous déteste, je vous déteste! »

Aigrissement de la retraite, frénésies d'un patriotisme exaspéré jusqu'à l'injustice! Plus maîtres d'eux, les officiers supérieurs se taisaient. Le général Petit, qui logeait au presbytère de Villevenard et à qui l'abbé Rouyer demandait « s'il y avait danger, » répondait évasivement « qu'il ignorait tout, que l'armée française exécutait un plan connu du grand état-major (3). » Le maire, l'instituteur, n'étaient pas plus heureux près du colonel. Que devait faire la population? Partir, rester? On verrait le lendemain. Mais, à onze heures du soir, sans bruit, les troupes décampèrent. On reculait encore, et ce fut

(1) Journal de l'instituteur Roland.
(2) *La Guerre en Champagne :* Journal de la supérieure d'Andecy.
(3) *La Guerre en Champagne :* Récit de l'abbé Rouyer.

une déception pour les riverains, — comme si, en tout état de cause, nos troupes pouvaient engager la bataille avec ces marais à dos ! Les contingens qui suivirent ne s'arrêtaient plus dans les villages. Infanterie, artillerie, cavalerie prenaient immédiatement la direction des marais. Des blessés racontaient qu'ils avaient repoussé une attaque de nuit aux Petites-Loges, près de Verzy (1) ; d'autres que l'artillerie allemande, en position vers Monthelon, les avait canonnés à Étoges. Verzy est au Nord de la Marne ; Étoges n'est qu'à quelques kilomètres des marais. Un nouvel avion ennemi glissa des collines en vol plané, comme un épervier. Mais il avait été signalé : un avion français se détacha, échangea avec lui des coups de feu. Le rapace n'insista pas.

Il avait vu d'ailleurs ce qu'il voulait voir : nos troupes en retraite sur toute la ligne, la rive septentrionale des marais dégagée, les routes libres dans toutes les directions. On était au matin du 5 septembre. Le canon tonnait « du côté de Montmort, Etoges, Congy (2). » Nos arrière-gardes, parties de Voipreux dans la nuit (3), venaient seulement de s'engager dans les marais, et il y avait si peu de distance entre elles et les premières patrouilles ennemies que les habitans demeurés sur place se demandaient avec inquiétude si elles auraient le temps d'atteindre le Petit-Morin et de couper les ponts derrière elles. Mais on n'entendait aucun bruit d'explosion, sauf vers Croizard, où la passerelle en fer venait de sauter. L'angoisse grandissait. Est-ce que l'armée française, d'aventure, allait continuer son mouvement de retraite et abandonner aussi la rive méridionale des marais ? Ces marais pourtant, dont il lui était si facile de se couvrir, tous sentaient que c'était la dernière barrière, providentiellement placée sur la route de l'invasion, — et nous agissions exactement comme s'il n'avait pas été dans nos intentions de l'utiliser ; nous semblions avoir oublié la fonction historique de cette grande tranchée naturelle de plusieurs kilomètres !

(1) « Une attaque de nuit a été repoussée aux Petites-Loges, à trois heures et demie (4 septembre), par la 9e compagnie : 3 tués, 12 blessés et le lieutenant commandant de la compagnie. On a fait 4 prisonniers et rapporté une vingtaine de casques. » (Journal de X...)

(2) *La Guerre en Champagne :* Récit de M. l'abbé Rouyer.

(3) « Départ 2 h. 45 par Bergères-les-Vertus, Écury, Fère-Champenoise, pour Œuvy. » (Journal de X...)

Dès huit heures du matin, le 5, une partie de la gauche de von Bülow était entrée à Baye, qu'une lieue à peine sépare de la pointe occidentale des marais. Par la belle route en pente douce qui longe sous d'épais ombrages le « ru » de Toury, les uhlans descendaient vers Talus-Saint-Prix, patrouillaient le village, puis se glissaient vers le pont du Petit-Morin qu'ils franchissaient librement : la meilleure route des marais tombait sans coup férir aux mains de l'ennemi; la voie était ouverte vers Mondement. Il n'y avait qu'à poursuivre. Mais sans doute von Bülow, qui n'hésitait pas à pousser sa droite sur Esternay, voulut-il attendre que l'extrême gauche de sa IIe armée eût fait sa jonction à Vertus, au Nord-Est des marais, avec les régimens saxons de von Hausen, descendus de Châlons, et qui n'y arrivèrent que vers midi. On sait que le cantonnement, dans les troupes allemandes, est combiné par échelons, de manière qu'une partie de l'armée continue sa marche, pendant que l'autre se repose. Malgré tout, et bien que Vertus, point stratégique de première importance, possède un réseau de routes excellentes rayonnant dans toutes les directions, il était difficile à l'extrême gauche de von Bülow et aux Saxons de von Hausen d'atteindre les marais avant deux ou trois heures de l'après-midi. Ce retard nous permit de nous reprendre, et l'hésitation incompréhensible qui saisit l'armée allemande devant les marais, qu'elle avait atteints et qu'elle ne se décidait pas à franchir, acheva de nous sauver.

Un peu partout, de Saint-Prix aux abords de Morains, sur toute la berge septentrionale, les « tuniques grises » descendaient les pentes et se faufilaient entre les vignes; c'était « comme une invasion de mulots. » Terrée dans les caves, la population des villages attendait le choc qui ne pouvait plus tarder; en certains endroits, elle avait demandé un refuge aux chambres sépulcrales creusées dans la pierre tendre des côtes et qui ont été récemment mises à jour par le baron de Baye et M. Roland. Mais l'ennemi ne bougeait pas des lisières. On eût dit que l'énigme de ces grandes étendues marécageuses, le secret de ces eaux dormantes qui passent pour recéler le casque d'or d'Attila, le frappait d'une stupeur mystérieuse. Ou peut-être, avant de s'engager dans cette zone équivoque, voulait-il s'assurer l'appui de son artillerie lourde. Néanmoins, il tâtait le terrain par ses éclaireurs; en même temps qu'à Saint-Prix, une

patrouille allemande se lançait sur Vert-la-Gravelle et franchissait un bras d'eau dans la direction de Morains-le-Petit. Les deux branches de la tenaille commençaient à se resserrer.

Allaient-elles se refermer dès cet instant même sur les marais? En particulier, une offensive vigoureuse sur Mondement, dessinée avant midi, n'eût rencontré de notre part qu'une faible résistance. Et Mondement passe pour la clef stratégique des marais. C'est que l'ordre général de Joffre, magnifique improvisation de la nuit, n'était pas encore parvenu à l'état-major de la 9e armée, qui, se conformant aux ordres antérieurs, continuait son repli vers Œuvy, Gourgançon et Corroy, où Foch plaçait son poste de commandement (1). Franchet d'Espérey, déclinant lui aussi la bataille, se repliait, en conformité des mêmes ordres, derrière la ligne du Grand-Morin. La droite de von Bülow, qui descendait de Montmirail, avait ainsi emporté sans résistance, dans la matinée, Soigny, le Gault, Charleville; elle devait entrer le soir même à Esternay, où ses patrouilleurs, vers Champguyon, enlevaient treize des nôtres qui, quelques minutes auparavant, s'amusaient à abattre « des poires au bord du chemin (2). » De toute évidence, le front allemand, qui, dès midi, s'incurvait fortement de la forêt du Gault à Villeseneux, chercherait à se rectifier sur une ligne passant par Fère et Sézanne et enveloppant les marais.

Il pouvait être tentant, pour un chef comme Foch, d'essayer de profiter des hésitations allemandes et de s'opposer à cette rectification, s'il n'avait été d'une importance encore plus grande de conserver son strict alignement avec le front général de l'armée. Jusqu'au milieu de la journée, il peut croire que ce front glisse vers l'Aube, et il suit le mouvement sans s'occuper des marais, quand tout à coup, vers onze heures, lui parvient l'ordre général, dicté, la veille au soir, par Joffre, et qui dispose en ce qui le concerne : « La 9e armée couvrira la droite de la

(1) « Ce matin, de très bonne heure, nous avions quitté Vertus; nous devions aller jusqu'au Sud de Fère-Champenoise, à Corroy; mais, *vers midi*, arrive du grand quartier général l'ordre si impatiemment attendu, » etc. (Asker : *Mondement*, *Illustration* du 3 juillet 1915.) — « Temps frais et couvert jusqu'à *onze heures*, puis soleil et chaud. A Fère-Champenoise, contre-ordre : au lieu de prendre l'offensive demain, on va faire plastron au Mont-Toulon. » (Journal de X...)

(2) *La Guerre en Champagne*. Récit de l'abbé Thouvenot, curé d'Esternay.

5e armée, en tenant les débouchés Sud des marais de Saint-Gond et en portant une partie de ses forces sur le plateau au Nord de Sézanne. » Immédiatement la retraite est suspendue; nos troupes font tête. Il était temps.

L'ennemi, frappé de cette sorte de paralysie qui l'a tant de fois arrêté, au cours des opérations, devant des obstacles imaginaires, n'avait heureusement poussé que des avant-gardes vers les marais. Entre trois et quatre heures, brusquement, le canon français tonne sur Saint-Prix, puis, vers six heures, sur Coizard et, plus loin, vers Morains-le-Petit. De Villevenard, on entend « distinctement » la fusillade et le moulinet des mitrailleuses « au bas de Joches, du côté de l'étang de Chénevry (1). » L'ennemi riposte en bombardant Oyes, Reuves, Broussy, Bannes, que nous nous sommes hâtés de réoccuper; il jette des bombes incendiaires sur Pierre-Morains et Coligny, pour déloger nos troupes qu'il y croit encore installées. Sur la route de Morains-le-Petit, une compagnie du 135e de ligne se lance aux trousses de la patrouille allemande qui s'est glissée vers Aulnizeux, la bouscule et capture, au château même de Gravelle, « une pièce d'artillerie avancée; » les abords Nord et Est du village de Vert sont mis en état de défense par nos troupes. A l'autre extrémité des marais, la brigade Blondlat recevait l'ordre de reprendre Saint-Prix « et surtout de tenir Mondement (2). » Le second de ces ordres était encore facile à exécuter; le premier demanda un certain effort.

A Saint-Prix, les marais s'étranglent entre de hautes collines boisées; la route, de pente assez douce depuis Baye et bordée de grands peupliers, franchit le Petit-Morin et, par une série de lacets, s'élève vers le Signal du Poirier, entre le bois des Grandes-Garennes et le bois du Botrait. Rien n'eût été plus aisé, le matin, que de barrer ce passage. Avec un magnifique allant, mais au prix de pertes sérieuses, le colonel Cros, à la tête de ses tirailleurs, réussit, vers quatre heures, à reprendre le pont de Saint-Prix et l'église, isolée du village, et à rejeter l'ennemi de l'autre côté du Petit-Morin, sur le moulin Toury, où il se retranchait aussitôt. Léger avantage et de courte durée, l'ennemi étant revenu en force : la contre-attaque du colonel Cros n'en avait pas moins dégagé les abords de Monde-

(1) Journal de l'instituteur Roland.
(2) Asker, *op. cit.*

ment, où le général Humbert venait de s'installer avec son état-major ; nous gardions toutes les hauteurs voisines, la crête du Poirier, l'Homme-Blanc, Montalard, Montgivroux, le bois de Saint-Gond. Sur la route d'Oyes même, devant l'entrée de l'ancien prieuré, nous organisions une solide barricade, défendue par des tirailleurs et deux mitrailleuses; nos troupes prenaient position sur tout le front au Sud des marais; l'artillerie se postait entre Mondement et Broyes, sur Allemant et à contre-pente du Mont-Août... L'ennemi s'étonne de tant d'audace. Il ne peut croire à une volte-face générale des troupes françaises et que nous osions lui disputer « le fier privilège de l'initiative, » pour parler comme Bernhardi. Cette bataille qui s'engage à l'improviste lui apparaît encore comme une escarmouche d'arrière-garde, un peu plus violente que les autres seulement. En fin de compte et sauf à notre gauche, où, par suite du repli de Franchet d'Espérey, von Bülow débordait assez dangereusement notre flanc, nous couchâmes, l'ennemi et nous, le soir du 5, à peu près sur nos positions respectives. La nuit était claire, une nuit des premiers jours de septembre, étoilée et profonde. Vers onze heures du soir, la canonnade s'éteignit; les marais s'enveloppèrent de silence, mais, à l'Ouest, le ciel rougeoyait : c'étaient Vert-la-Gravelle, Pierre-Morains et Coligny qui brûlaient.

II. — LA JOURNÉE DU 6

Quand l'aube se leva, le dimanche 6, tout encore était calme. On n'aurait pas dit que la guerre s'était abattue sur ce paysage mélancolique. De l'immense nappe de troupes qui avait recouvert les abords des marais, rien n'apparaissait à l'œil nu; des halbrans s'appelaient dans les roseaux, que commençait à toucher la rouille de l'automne. La paix était si grande que les habitans, terrés dans les chambres sépulcrales de la côte, croyant tout danger écarté, sortirent de leurs trous et descendirent vers le village. Il était six heures. « En attendant le café, écrit l'instituteur Roland, nous gravissons l'éminence située à l'Ouest de l'école pour jeter un coup d'œil sur la plaine. Pas de soldats, aucun bruit. » Calme trompeur : des balles sifflent à leurs oreilles; nos troglodytes n'ont que le temps de faire demi-tour et de regagner leurs terriers.

Il ne s'agit encore pourtant que d'une fusillade d'avant-poste. Mais, à huit heures, une voix puissante s'élève; de brefs éclairs rayent les hauteurs : le canon tonne. Nos troupes viennent de recevoir l'ordre fameux de Joffre, la proclamation immortelle, brève et nue comme une inscription antique, qui luit au fronton de la victoire de la Marne et que tous les Français connaissent par cœur :

« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Sur tout l'immense front qui court de l'Alsace au camp retranché de Paris, un frisson a passé à la lecture de cet ordre du jour. Enfin, les nuages dont s'enveloppait la stratégie dilatoire du généralissime sont dissipés : nos troupes peuvent lire dans la pensée profonde du chef; elles savent que, cette fois, si la victoire leur sourit, les clairons de la retraite ne viendront pas assombrir leur triomphe; elles savent aussi quel est l'enjeu formidable de la partie qui s'engage. C'est « le choc décisif... Depuis les plus grands chefs jusqu'au plus humble des soldats, il n'est aucun de nous qui n'en ait la certitude (1). » Cette conscience exacte de la situation, prise à la même heure et à tous les degrés de la hiérarchie par les soldats et les chefs, leur fait à tous la même âme : en même temps qu'elle les dispose aux sacrifices nécessaires, elle leur en découvre la noblesse et le sens; elle les baigne d'une lumière divine, comme à Marathon, à Bouvines et à Valmy. La victoire de la Marne, pleine d'inconnu, de mystère, du côté allemand, fut essentiellement chez nous la « victoire de la clarté. »

Au moment où l'ordre du jour de Joffre parvient à nos troupes, la situation respective des deux armées du centre se présente à peu près comme suit : le Xe corps actif de von Bülow est placé face Baye-Congy; la Garde, face Toulon-Ecury-le-Repos; les Ier et IIe corps saxons de von Hausen, face Normée; le XIIe corps de réserve, face Sommesous. Dans l'armée Foch,

(1) Asker, *op. cit.* — « C'est la grande bataille d'où dépend le sort du pays » (Journal de X...)

la 42e division et la division marocaine occupent les croupes de Saint-Prix, Soisy, le bois de Saint-Gond, la falaise de Mondement et le plateau de Villeneuve-lès-Charleville ; le 9e corps tient toute la lisière méridionale des marais, d'Oyes à Morains-le-Petit inclus, avec des avant-gardes à Vert-la-Gravelle, Aunilzeux, la Chapelle et au centre des marais, notamment devant l'ancien prieuré de Saint-Gond ; le 11e corps prend la liaison à Morains-le-Petit, pointe orientale des marais, et s'étend par Écury-le-Repos, Normée et Lenharrée, jusqu'à Sommesous, avec avant-gardes sur Coligny et Pierre-Morains; la 9e division de cavalerie est à Mailly, avec avant-garde vers Vatry ; les divisions de réserve du 11e corps (52e et 60e divisions) sont entre Sommesous et l'Aube.

Le simple examen de ces positions indique bien que la 9e armée, numériquement inférieure aux armées adverses, doit provisoirement se borner à un rôle de défensive active, suivant l'expression militaire. Plus qu'aucune autre, elle « fait barrage, » et elle fait barrage au centre, c'est-à-dire au point le plus sensible de notre ligne : Foch enfoncé, tout notre dispositif craque, et c'est particulièrement l'échec de l'offensive commandée sur notre gauche à la 5e armée, qui opère dans la direction générale de Montmirail, avec Franchet d'Espérey, et, sur notre droite, à la 4e armée (de Langle de Cary), qui, victorieuse sur la Meuse le 27 août, brûle de reprendre sa marche en avant et opère dans la direction de Vitry-le-François. Mais, entre Humboville, où s'appuie la gauche de cette 4e armée, et Sommesous, où s'appuie la droite de l'armée Foch, il y a un grand vide, un « hiatus, » que bouche mal la 9e division de cavalerie. Par grand'chance, à cet hiatus en correspond un autre de l'armée allemande, qui s'apercevra trop tard que nous n'avions là qu'un rideau d'escadrons.

Maître par Esternay et Charleville de l'extrémité occidentale du plateau de Sézanne, von Bülow devait inévitablement chercher à occuper la totalité de ce plateau, dont l'ourlet abrupt commande toute la vallée de l'Aube, une immense étendue de pays jusqu'à Troyes, qui, par temps clair, profile ses tours à l'horizon. La pression va donc s'exercer sur nous en flanc vers Villeneuve-lès-Charleville et Soisy, où la célèbre 42e division de Verdun et une fraction de l'armée de Franchet d'Espérey n'auront pas trop de leurs efforts réunis pour contenir le choc.

A l'Est, les troupes saxonnes de von Hausen, par les garennes de la Champagne pouilleuse, essayeront d'atteindre Fère et Sommesous. Au centre s'allongent les marais, la grande fosse verdâtre dont nous tenons fortement la lisière méridionale, appuyés sur les crêtes voisines. Mais que la double manœuvre de von Bülow et de von Hausen réussisse au Sud, et voilà nos troupes bloquées, prises dans cette résille vaseuse qui verra se renouveler le désastre des Marie-Louise. Et peut-être, pour l'ennemi, eût-ce été la vraie tactique à suivre ; c'était, en tout cas, la vieille manœuvre d'enveloppement chère aux stratèges d'outre-Rhin. Mais, pour qu'elle jouât à coup sûr, il eût fallu négliger de parti pris les marais et Mondement, nous tromper devant eux par une couverture et porter tout l'effort sur les deux ailes, qui se fussent rejointes à Sézanne ou à Pleurs.

L'ennemi en jugea différemment. Hypnotisé par Mondement et le feu que nous dirigions des hauteurs voisines sur ses troupes, il voulut emporter de vive force le château, qui est bien la clef stratégique des marais, mais des marais seulement. Cette tactique le condamnait à emporter aussi la rive méridionale. Il l'aurait pu le matin du 5, en doublant les étapes et alors que nous nous repliions sur Corroy. Cela devenait plus malaisé à partir du moment où nous faisions tête. Il y réussit partiellement néanmoins à la fin de la journée.

Les marais de Saint-Gond, qui s'étendent de l'Est à l'Ouest, non pas sur 15 lieues de long, comme l'écrivait, au XVIIe siècle, ce grand hâbleur de Bassompierre, mais sur 18 kilomètres de long et 4 ou 5 de large, sont coupés par un certain nombre de routes, dont quelques-unes, à vrai dire, ne sont que d'étroites chaussées. Les meilleures, les plus solides et les seules capables de porter de l'artillerie lourde, franchissent les marais à leurs extrémités (Saint-Prix, Morains-le-Petit) et au centre (de Joches à Broussy). Sans dédaigner par la suite les autres passages, l'ennemi commença par s'assurer la possession de ces trois routes essentielles. La plus grande partie de son artillerie lourde, d'ailleurs, demeurait en arrière, sur les crêtes : Toulon-la-Montagne, que nous allions essayer de lui enlever le jour même, Courjeonnet, les Hauts de Congy, la côte de Chenaille, le bois d'Andecy. Sur Morains-le-Petit, ce sont les corps saxons qui attaquent en réponse à notre offensive. Sur Mondement,

c'est un des corps de Bülow, et nulle part la lutte ne revêtit un caractère plus farouche et plus acharné.

Si nous avions dû nous replier le 5 au soir derrière le Petit-Morin et le pont de Saint-Prix, on se rappelle que nous tenions la crête immédiatement au-dessus, le Signal du Poirier et le bois de Saint-Gond, qui couvrent Mondement au Nord-Ouest. Oyes, Reuves, les trois Broussy, Bannes étaient encore à nous, tenus par le 9e corps qui progressait même sur leurs chaussées avec Moussy et la 17e division ; mais Mondement, vaste quadrilatère flanqué de tours en poivrière, qui regarde par une de ses faces les marais, est exposé directement au feu des pièces établies sur Courjeonnet, Chenaille et Congy.

Le château, bien que d'une ornementation assez pauvre, a grande apparence en raison de sa masse, surtout vers la route de Broyes, où donne la cour d'honneur, fermée par une grille en fer dont les piliers portent deux lions lampassés. Plusieurs fois restauré, il appartenait, en 1541, à une famille de Chasserat, qui le transmit par mariage aux de Geps, de qui il passa aux Lefèvre de Caumartin, puis à un Lestrange, capitaine de dragons et Provençal, qui s'en défit contre espèces sonnantes entre les mains d'un traitant de la région, Honoré Bérard, originaire de Cormontreuil, près Reims. Avec les bâtimens, Bérard avait acheté les titres et droits seigneuriaux, dont il était plus friand que du reste. Il faillit lui en cuire sous la Révolution. Dénoncé par Oudet, agent national du district, comme un « être absolument immoral, » coutumier « des propos inciviques, suspect, avare, plaideur, » qui laisse « périr ses comestibles et ses denrées, » qui cherche « à affamer le peuple, » qui « a loué sa maison Vaugirard, rue du Bonnet-Rouge, à Clermont-Tonnerre, président de l'infâme club monarchique, pour y tenir ses séances, » il est arrêté le 23 octobre 1794 à Sézanne et les scellés sont posés sur son château. Une perquisition postérieure y fait découvrir quelques gerbes de blé non battues, une pièce de vin entamée, des pommes de terre avariées, cinq boisseaux d'avoine, onze douzaines de chanvre femelle, du chènevis épars sur le plancher et, — chose plus grave, — » deux paquets de poudre à tirer, une demi-livre de balles de plomb et un fusil de chasse de trois pieds quatre pouces de long, la crosse garnie de velours, la vergette dorée (1). » Il n'en fallait pas davantage,

(1) Abbé A. Millard, *Histoire de Sézanne.*

paraît-il, en ces âges révolutionnaires, pour mettre un château en état de défense et mener son propriétaire à la lanterne. Mondement, dès lors, n'alimente plus la chronique : il s'endort jusqu'à la guerre.

Il n'a pas trop déchu dans l'intervalle; il n'a pas fait trop de concessions au « confort moderne, » bien qu'appartenant à un agent de change de Paris, M. Arthur Jacob, qui y passait ses villégiatures, et dont la veuve y habitait encore au 5 septembre avec un de ses fils, une institutrice et un assez nombreux domestique. Tout ce personnel s'éclipsa au premier bruit de l'invasion, à l'exception de l'institutrice. Très courageusement, M. Jacob fils, malgré la gravité de son état de santé, s'était imposé de rester à Mondement où il suppléait son frère, maire de la commune, mobilisé, et ce beau courage civique devait lui coûter cher. Un hôte inattendu se joignit aux Jacob dans la nuit du 5 au 6 septembre, l'abbé Robin, curé de Reuves. Le 4, des troupes françaises avaient cantonné à Reuves, mais elles n'avaient fait que passer. On les revit le 5, à trois heures du soir. L'ordre de tenir les débouchés Sud du marais venait d'arriver : une batterie se défila derrière le village et presque aussitôt entra en action. L'artillerie allemande riposta : il fallut chercher un refuge dans les caves. Mais, « vers deux heures du matin, » d'autres troupes françaises, « venues de Villevenard (1), traversèrent Reuves en jetant un cri d'alarme. » Ce qui restait de la population se dispersa; l'abbé Robin, pensant trouver un asile sûr à Mondement, s'y rendit en pleine nuit. Le château était déjà occupé : il lui fallut parlementer. On le laissa dormir dans la cour jusqu'au matin, où l'intervention de Mme Jacob lui ouvrit enfin l'accès des appartemens.

Ce fut une joie pour l'excellente dame que l'arrivée de ce nouvel hôte : elle l'accueillit comme un envoyé du ciel et voulut entendre la messe, que l'abbé célébra dans l'église voisine, à cinq heures. Il faisait à peine jour : les écharpes de la brume traînaient sur les coteaux. Une détonation sourde creva le brouillard, et des shrapnells tombèrent sur l'église. L'abbé et sa paroissienne rentrèrent vivement au château. La cour, les communs, qui offraient naguère « le spectacle d'une vaste caserne, » s'étaient vidés « en un clin d'œil : » les troupes

(1) Il faut lire plutôt « de la direction de Villevenard. »

avaient disparu sous bois. La canonnade n'en chômait pas d'un obus. Mais les projectiles allemands passaient au-dessus du château pour aller fouiller les couverts sous lesquels le 49e d'artillerie avait installé ses pièces, entre Broyes et Mondement. Notre feu faiblissait : il reprit son intensité dès que le colonel Barthal eut reçu, à dix heures et demie, les renforts qu'il réclamait. Rassurés par l'inaction de l'artillerie allemande sur Mondement, l'abbé Robin et son petit troupeau sortirent des caves où ils s'étaient réfugiés. Ils passèrent le reste de la journée fort tranquillement. « Le soir, écrit l'abbé, nous allons nous reposer sur nos lits, tout habillés. Les soldats reviennent dans la cour; ils délogent à la pointe du jour. »

Avant de s'attaquer au château et ne pouvant éteindre notre artillerie, l'ennemi, sans doute, avait voulu déblayer ses abords. Pour prendre Mondement, il fallait commencer par nous déloger de Reuves, d'Oyes, de Montalard, du Signal du Poirier et des autres crêtes boisées que nos hommes occupaient vers Saint-Prix. L'attaque allemande pouvait emprunter trois directions : celle de la berge méridionale des marais, par où elle nous prenait de face; la route en lacets de Saint-Prix, serpentant à travers le bois des Grandes-Garennes et le bois du Botrait, par où elle nous prenait de flanc; les routes de Soisy-aux-Bois et de la Villeneuve, par où elle nous prenait à revers.

Cette dernière menace semble la plus pressante, l'ennemi occupant déjà Soigny, Charleville et la forêt du Gault. A la fin de la journée du 6, cependant, toutes nos positions de la veille ou à peu près sont conservées sur notre gauche. Nous n'avons pu nous emparer de Toulon-la-Montagne : le 77e, lancé de Bannes à dix heures quarante-cinq, en soutien du 135e qui fléchissait, a dû s'arrêter à Coizard pour éviter d'être pris en écharpe. A Morains, le 32e, qui se bat depuis l'aube, en liaison avec un élément du 11e corps (le 65e), tient jusqu'à la nuit sous « un bombardement infernal (1); » son chef, le colonel Mézière, dont un vitrail de Fère-Champenoise commémore la fin héroïque, est décidé « à mourir plutôt que de reculer. » Vers huit heures du soir seulement, un gros d'ennemis, qui s'est approché par la voie ferrée avec des mitrailleuses, l'oblige à se replier légèrement vers les lisières du village, en même temps que la com-

(1) Abbé Néret, *Au centre de la bataille de la Marne.*

pagnie du 77e qui gardait Aulnay-aux-Planches. La perte de ces positions avancées n'entame pas notre ligne de résistance : après quelque flottement, le 9e corps, refoulé de la rive septentrionale des marais, s'est établi solidement à Reuves, Oyes, Bannes, où « 3 000 obus » de tous calibres, ne réussiront pas à ébranler la 33e brigade, accourue à la rescousse et retranchée dans le village, au Champ-de-Bataille et à la Petite-Ferme, face aux routes de Coizard et de Morains. « Tout se passe bien, » écrit à neuf heures et demie du soir Moussy, qui commande par intérim ce secteur et qui ne cache pas que certains incidens de la journée lui ont procuré d'assez rudes « émotions. » Si quelque désarroi, au début, s'est fait sentir dans ses élémens de liaison, le 11e corps, à notre droite même, n'a pas tardé, lui non plus, à se remettre d'aplomb. L'ennemi pourtant ne le ménage guère : Morains-le-Petit est en feu ; Écury-le-Repos, Normée, Lenharrée, Sommesous brûlent partiellement. La canonnade fait rage sur toute la ligne. Il en sera ainsi toute la nuit et le jour suivant. « Le 6 et le 7, écrit un officier du 347e (1), on est canonné à discrétion, et je crois que c'est pendant ces deux jours, qui m'ont paru des siècles, que j'ai eu le cœur le plus serré. On ne voyait rien, et, à chaque moment : bing! bing! bing! à droite, à gauche, en avant, en arrière, et les cris des blessés, des tués, les hurlemens des chefs pour se faire entendre. Quel enfer ! »

Le même officier parle avec émotion des « vastes garennes » au milieu desquelles il bivouaquait. Nous sommes ici dans la Champagne pouilleuse. Sa misère agricole prolonge celle des marais. L'œil ne sait où se prendre dans ces grands espaces de terre pâle et friable comme une poussière d'ossemens. Aux parties les moins déshéritées, ce ne sont que bruyères, champs d'avoines, luzernes, sarrasins, une culture chétive coupée par des sapinières et des bouleaux nains. Mais partout la craie affleure ; les sapins eux-mêmes, les moins exigeans des arbres, y trouvent juste de quoi ne pas mourir et n'atteignent qu'une taille exiguë. On marche pendant des lieues sans rencontrer une ferme. La mélancolie de cette terre doit être grande en automne, quand le vent balaie sur la plaine les aiguilles rouillées des sapins et que passent dans le ciel les vols de grues, le

(1) Lettre du sous-lieutenant M... *(Courrier de Sézanne.)*

col tendu, « comme des clous, » vers le Sud. C'est presque la mélancolie de certaines régions bretonnes, comme l'immense lande de Lanvaux, à peine défrichée elle aussi, semée de maigres sapinières, mais une mélancolie plus sèche, sans brouillards et sans eaux vives. Et précisément les troupes qui se battent ici sont surtout des troupes de Vannes (116e) et de Lorient (62e). De quelle manière elles se sont comportées, ces milliers de tombes allemandes et françaises tout le long de la route de Lenharrée l'apprennent au passant, à qui elles font une tragique escorte des deux côtés du chemin. Lenharrée, le nom même sonne breton. Ici, un peu plus tard, d'autres unités des régimens de l'Ouest sont tombées, du 19e de Brest, du 248e de Guingamp, du 247e de Saint-Malo, mêlées à des élémens du 225e de Cherbourg. « Il faut culbuter ces gens-là ou se faire tuer, » avait dit Foch à « ses » Bretons, en leur montrant les « grenadiers de la vieille Prusse. » — « Bien, » répondirent-ils seulement (1). Il n'était pas jusqu'à la 9e division de cavalerie qui, dans le léger engagement qu'elle avait eu près de Coole avec des forces de cavalerie saxonne, appuyées d'artillerie et d'infanterie, n'eût attesté le mordant de ses escadrons.

Sur un point seulement de notre ligne, le soir du 6, nous avons marqué un recul appréciable : Broussy-le-Grand, le Mesnil-Broussy, Broussy-le-Petit, sont perdus. L'ennemi a pris pied sur la rive méridionale des marais; mais il n'y tient qu'une tête de chaussée et sa vague viendra battre inutilement les pentes du Mont-Août, grande articulation solitaire, pareille à une île, qui domine de ses 211 mètres de haut la vaste étendue marécageuse. Jusqu'à la fin de la bataille, le Mont-Août nous appartiendra, et le 9e corps y trouvera le plus solide des épaulemens. Foch, rédigeant dans la nuit même son ordre du 7, pouvait parler sans exagération des « résultats obtenus sur un ennemi fortement éprouvé et aventuré (2). »

(1) « Ses » Bretons! Le possessif est de l'abbé Néret. Il peut étonner quand on sait que Foch est Pyrénéen; il étonne moins ceux qui savent, en outre, que le général est entré par mariage dans une famille bretonne et qu'il a lui-même sa résidence favorite aux portes de Morlaix, en pleine région finistérienne.

(2) « Le Général Commandant compte que toutes les troupes de la 9e armée déploieront la plus grande activité et la plus forte énergie pour étendre et maintenir de façon indiscutable les résultats obtenus sur un ennemi fortement éprouvé et aventuré. » (Ordre du jour du 7.)

III. — LA JOURNÉE DU 7

Par le coin que l'ennemi vient d'enfoncer dans nos lignes, nous n'en avons pas moins perdu notre rectitude frontale. Si l'on jette un coup d'œil sur la carte, on s'aperçoit que Mondement, au matin du 7 septembre, est comme un grand promontoire battu de trois côtés, mais qui, par Reuves et Oyes, conserve encore une assise assez large vers les marais : à droite, l'ennemi le presse par Broussy; à gauche, par la côte de l'Homme-Blanc, Soisy-aux-Bois, dont nous ne tenons plus que les lisières, le bois de la Branle et le Cul-de-Sac jusqu'à Chapton. Entre Chapton et Charleville, nous occupons nous-mêmes, il est vrai, en saillant, Villeneuve-lès-Charleville et nous y sommes en liaison étroite avec l'armée de Franchet d'Espérey qui, prévenu du danger que l'infiltration de von Bülow fait courir à la 42e division, a donné l'ordre dans la nuit au 10e corps de s'engager à fond vers la droite pour dégager le terrain.

C'était un des élémens de la 42e division, le 151e d'infanterie (colonel Deville) qui, dans la soirée du dimanche, avait occupé Villeneuve. Il devait se porter avant le jour à la Pommerose, au Sud du Petit-Morin, dont il n'avait pas à défendre le passage : le colonel Deville partit à trois heures du matin, mais la Pommerose était déjà aux mains des Allemands, et nos troupes durent se replier sur Villeneuve-lès-Charleville, au Nord de laquelle une batterie du 61e d'artillerie (colonel Boichut) se postait à six heures, sous le couvert du bois Baudin, et ouvrait le feu sur Charleville. Les mortiers ennemis ripostaient de la direction du Thoult et l'obligeaient presque aussitôt à déménager; installée aux Culots, aux Caillottes et enfin aux Bout-de-la-Ville, elle appuyait de ce dernier point un mouvement énergique du 10e corps prononcé à midi et qui nous rendait maîtres, vers six heures, de la Rue-le-Comte et du Recoude, qui sont des « écarts » de Charleville. La forêt du Gault n'était pas encore complètement nettoyée : à sa corne du Clos-le-Roi, particulièrement, le 70e de Vitré faisait de lourdes pertes. Mais dans l'ensemble, le déblayage allait bon train et, sur le millier de prisonniers capturés dans la journée par Franchet d'Espérey, plus des deux tiers revenaient au 10e corps, qui avait « cueilli »

à lui seul, dans la forêt du Gault, un bataillon entier du Xe de réserve allemand (1).

Grâce à cette diversion, la pression se faisait moins violente à notre gauche, vers Soisy-aux-Bois, où la 42e division demeurait fortement engagée; la division marocaine et le 9e corps ne faiblissaient pas davantage sur Mondement et le Sud des marais, où la lutte avait pris surtout le caractère d'un duel d'artillerie; des deux lignes de hauteurs qui bordent les marais, les batteries adverses se canonnaient énergiquement. Nos avions, le matin, étaient allés reconnaître l'emplacement des batteries allemandes. Nous tirions des coteaux de Soisy, du Mont-Août, de Broyes, sur Broussy, Saint-Prix, Villevenard, Coizard, Aulnizeux; les Allemands tiraient d'Andecy, de Chenaille, de Congy et de Courjeonnet sur Oyes, Reuves, Montalard et Mondement. Les obus se croisaient au-dessus des marais, mais l'artillerie lourde de l'ennemi avait une portée plus grande que la nôtre et il nous fallait répondre par la mobilité à ses feux écrasans. Partout, sur les collines, des fils téléphoniques, posés à ras du sol, reliaient ses observateurs aux batteries. M. Roland remarqua aussi, la nuit, « au-dessus de l'emplacement de ces batteries, de petits globes lumineux, des signes certainement, de couleur rose, » mais qui n'étaient pas visibles sans doute pour nos observateurs. Si l'artillerie allemande manqua un moment de munitions à la Marne, il n'y paraissait pas encore, et ses coups, par rapport aux nôtres, étaient dans la proportion de cinq contre un; les gros obus de 150 faisaient « un bruit de sirène tournoyante » qui arrachait des cris de délire aux assistans : « O Allemagne! » glapissait un vieux major, les yeux au ciel, à chaque fois qu'un de ces monstres d'acier passait en mugissant.

Absorbées par une besogne moins lyrique, les réserves ennemies, dans les villages, procédaient à de minutieuses perquisitions domiciliaires. « Comme il y avait quatre jours que nous n'avions pas mangé, confesse un de leurs déserteurs (2), l'ordre avait été donné de piller tout ce qu'on trouverait. » Et tout y passa en effet, même l'argent des tiroirs. Après quoi, comme à Villevenard, où ils avaient forcé le tronc de la caisse des écoles, et par fidélité à leur vieux goût national de la scato-

(1) Gustave Babin, *op. cit.*
(2) L..., Lettre à l'abbé Millard.

logie, les goujats se soulageaient sur les tables, dans les meubles, au milieu des lits ; à la mairie de Fromentières, ils empruntaient pour le même usage le chapeau haut de forme de l'instituteur Siégel et en coiffaient « avec son contenu » le buste de la République. Amusettes de soldats ! Les chefs se réservaient les châteaux, tant anciens que modernes, couronne aristocratique des marais, qu'ils ne brûlaient pas tous, comme Mondement et Chappelaine, mais qu'ils dévalisaient sans exception, depuis l'aimable Congy, qui appartient à M. Patenôtre, jusqu'à Baye, aux tours mangées de mousse, qui virent naître Marion de Lorme et sombrer dans une opération de cambriolage attestée par les inscriptions de leurs portes l'honneur du duc de Brunswick, gendre de Guillaume II. Moins dangereuses, mais aussi pénibles que la guerre de mouvement, ces razzias donnaient chaud. Le gosier allemand, à la veille de la Marne, se sentait capable d'absorber toute la Champagne. Ce n'était pas seulement à table que les bouchons sautaient : au témoignage des riverains, les officiers allemands se faisaient suivre par des brouettes, des voitures d'enfans, pleines de bouteilles de champagne, qu'ils vidaient le long de la route. Impitoyables pour leurs caves, du moins se montraient-ils d'assez bonne composition pour les personnes des habitans. Il y eut des atrocités commises dans la Marne, comme en Lorraine et en Belgique, mais en moins grand nombre et qui furent presque toujours le fait de soldats isolés (1). Visiblement, la troupe avait ordre de ne pas trop bousculer cette population de vignerons, comme elle avait ordre de respecter les vignes elles-mêmes, en vue de la récolte prochaine, qui devait être « la récolte du kaiser. » Nulle incertitude d'ailleurs, aucune crainte chez les hommes sur l'issue de la lutte. Ils ne s'étonnaient même pas de la résistance opposée par les Français : c'étaient les derniers coups de boutoir de la bête sur ses fins. Demain, ce soir peut-être, sonnerait l'hallali. Et, tout de suite après, ce serait l'entrée dans Paris, la curée. Sur la côte de Chenaille, dont il gardait les grottes, un Allemand de trente-cinq ans environ, à « physionomie grave, presque timide, » tirait sa montre à boîtier de corne devant l'instituteur et, le doigt sur l'aiguille, demandait : « Midi ici — Paris là ? » — « Dans son imagination, dit

(1) Voyez le Rapport officiel sur ces atrocités.

M. Roland, Paris se trouve à 5 kilomètres derrière les marais et les Français défendent les approches de la capitale. »

Avant d'emporter Paris, il fallait commencer par emporter Mondement, le plateau de Sézanne, la ligne de l'Aube, et les choses n'allaient pas aussi vite que l'espérait la naïveté allemande. La 42e division et la division marocaine tenaient toujours ferme entre Villeneuve et Saint-Prix. De Mondement même, trois de nos batteries, installées à proximité du château, couvraient de leurs feux Talus et la route des marais. Les Allemands, jusqu'à neuf heures du matin, n'avaient pas répondu. Ils faisaient approcher leurs batteries lourdes. A neuf heures exactement, le premier obus de 105 tomba sur le château, fit sauter un pan de mur près d'une des tours d'angle. D'autres obus tombèrent aux deux ailes, puis sur la toiture qui vola en éclats. Le feu se ralentit un peu vers midi. Le général Humbert arrivait justement, tout frémissant encore de la bataille et l'appétit fouetté par une longue randonnée à travers nos lignes. « Il vient déjeuner, note le curé de Reuves. Il est vif, alerte, joyeux. » Et c'est une stupeur pour le bon ecclésiastique, qui préférerait un quignon de pain bis grignoté en paix à tous les festins du monde servis sous les obus, de l'entendre réclamer « nappes et serviettes » et vouloir faire les honneurs de sa table, dans la grande salle à manger, à toute la famille Jacob. Quelle « exigence » et en quel moment ! Mais cette gaieté sous le bombardement n'est pas en somme un mauvais signe ; le moral du chef fait bien préjuger du moral des hommes. « Il les tient dans sa main, dit l'abbé Robin ; au moindre signe, il est obéi ; » il a suffi qu'il leur dit : « Il faut qu'on résiste, il y va du salut de la France. »

Et tous ont compris. Cette crânerie du chef, ce dédain absolu du danger qui, sous une pluie de marmites, le fait se tenir, avec son officier d'état-major, « tantôt au pied d'une des tours, tantôt à côté de l'église, inspectant de ses jumelles la grande plaine qui s'étend à ses pieds (1), » sont le meilleur des toniques pour ses hommes. Mais ils vont attirer la foudre sur Mondement. L'ennemi a dû savoir que nous avions là notre poste de commandement : à peine le déjeuner expédié, le château, l'église, les champs, les routes, sont littéralement inondés

(1) Asker, *op. cit.*

de 105 et de 150. Le médecin principal Baur, qui regardait la bataille, adossé contre un gros orme, est tué net : l'obus, éclatant à sa hauteur, fauche en même temps l'arbre et l'homme. Un autre obus tombe sur l'escorte du général, tuant et blessant plusieurs cavaliers; les routes deviennent impraticables aux autos. Humbert reste gai, plein de confiance. « Les Allemands, dit-il pittoresquement, sont embouteillés. Mondement forme bouchon. A tout prix, il faut qu'il tienne. » Et, pour qu'il tienne, Humbert « sacrifiera [s'il faut] jusqu'au dernier homme et à la dernière cartouche. » Ses soldats approuvent de la tête. La mort est légère aujourd'hui. L'abbé Robin, à cinq heures, avise un groupe de zouaves, noirs de poudre, les baïonnettes tordues, qui rentrent au château, et il leur demande naïvement s'ils ont « triomphé. » — « Nous avons repoussé les Allemands, répondent-ils, mais pas aussi loin qu'il aurait fallu. Demain, nous reprendrons l'offensive, ou ce soir. »

Ils ne disaient pas de quelles pertes ils avaient payé leur légère avance et qu'une seule « action spéciale, » au cours de cette journée du 7, nous avait coûté « les cinq sixièmes d'un effectif de 1 200 Marocains (1). » Mondement, sous la mitraille, devenait intenable, et le général Humbert, dans l'après-midi, avait dû transporter son poste de commandement au château voisin de Broyes, moins exposé et plus central. Broyes est une ancienne baronnie dont les seigneurs, fort puissans, possédaient au XIe siècle toute la paroisse de Sézanne, détachée de l'héritage de Saint-Martin de Tours. Elle est à moitié route d'Oyes et de Sézanne. C'est une assez belle construction, avec un grand porche et ces grands toits plongeans de tuiles rousses qui sont communs à tous les châteaux d'ici : de sa terrasse, la vue du général enveloppait la plaine de l'Aube jusqu'à Troyes. Ce n'était plus un épisode, mais la bataille tout entière qui se déployait devant lui, comme sur une grande carte en relief. « Le soir, à la nuit tombante, écrit l'officier d'état-major qui signe Asker (2), l'immense plaine apparaît dans un poudroiement fabuleux, enveloppée de teinte cuivrée, rougissante, où tout se mêle en une vision d'Apocalypse : derniers rayons d'un soleil d'été, tourbillon de toute cette poussière remuée par les

(1) *La Guerre en Champagne.* Mais ces chiffres, croyons-nous, ne doivent être acceptés que sous bénéfice d'inventaire.

(2) Asker, *op. cit.*

canons, les fantassins et les cavaliers, éclatemens innombrables des obus, flammes des grands incendies. Et comme l'on comprend, du haut de cette terrasse, à quel point il est indispensable, essentiel, que notre division tienne bon ! »

Elle tiendra. L'état-major de la division, en se retirant et pressé sans doute de soucis plus immédiats, avait oublié à Mondement les pauvres civils jetés par un caprice de la Providence au milieu de cette tornade de feu. Mais le château continuait à servir de caserne aux soldats, qui s'efforçaient, gentiment, de rassurer leurs hôtes. Quand la fusillade crépitait un peu trop près, ils leur expliquaient que c'étaient « nos lebels » qui tiraient. D'ailleurs, le bombardement s'était apaisé ; le gros de l'orage semblait passé. « Les Allemands doivent être repoussés, écrit l'abbé Robin le soir du 7. Du moins, nous le pensons. » Cet optimisme devait recevoir un rude coup dans la nuit, mais, en ce moment, il n'avait rien de déraisonnable. Si l'ennemi avait pris les Broussy, nous continuions d'occuper Reuves, Oyes, et nous étions toujours les maîtres de Bannes, d'où un détachement du 90e (commandant Jette), dans l'après-midi, tentait, par les marais, un coup de main sur Aulnizeux : le commandant Jette (1), le lieutenant de Vareilles-Sommières et une trentaine de leurs hommes étaient tués, le capitaine Rome blessé ; le reste se repliait sur Bannes, où l'ennemi ne le poursuivait pas.

A la vérité et dès l'origine, il semblait avoir voulu négliger ce passage, bien que, de Bannes à Fère-Champenoise, il n'y ait guère plus de 6 kilomètres en ligne directe, préférant, pour marcher sur Fère, emprunter la grande route qui passe à Morains et qui se rapproche insensiblement de la voie ferrée. Mais ses progrès sur cette partie du front n'étaient pas encore très sensibles.

Presque partout, devant la ferme attitude de nos troupes et malgré l'entrée en jeu de leur artillerie lourde, défilée vers Clamanges, les Allemands « avaient été obligés de suspendre leur marche en avant [sur Fère]... Nous étions restés les maîtres du champ de bataille (2). » Le vallon de la Pleure, le passage à niveau de Normée avaient été le théâtre, dès le 6, « d'une lutte épouvantable » qui se poursuivit, le 7, « dans les

(1) Après la retraite allemande, on le retrouva « la tête criblée de balles. »
(2) Lettre d'un aumônier militaire dans l'*Eclair* du 17 février 1915.

bois de pins avoisinans (1), » mais nous résistions sur la Somme champenoise, de Lenharrée à Sommesous. L'encaissement de cette petite rivière aux eaux blanches entre de hauts talus boisés en faisait une excellente ligne de défense. L'ennemi s'y butait sans rien obtenir. « De tous côtés il pleuvait des balles, lit-on, à la date du 7, sur le *Carnet de route* d'un officier allemand (2). Nous ne pouvions pas avancer plus loin : l'ennemi était trop fort pour nous. A notre gauche, le 20e corps est arrivé à temps pour nous permettre de souffler un peu. Un feu infernal d'obus. Nous avions une soif terrible : un verre de Pilsen aurait été le bienvenu. Un obus, tout à coup, tombe dans le bois, et tue six hommes de ma section ; un second tombe droit au milieu de nous ; impossible de résister plus longtemps, nous nous retirons. Nous essayons plusieurs fois d'atteindre le village de Lenharrée, mais l'artillerie de l'ennemi balayait tout le bois, de sorte qu'il nous était impossible de progresser. Et nous ne pouvions repérer les canons de l'ennemi. » La précision de notre tir étonnait l'officier, qui en donne cette raison étrange que les « gardes-corps » combattaient là « sur un terrain que l'ennemi connaissait comme la paume de sa main » et qui était « un de ses champs de tir habituels. » Il s'étonnait également de l' « immense réserve de munitions » que nous trouvions à lui opposer. A notre droite, la 9e division de cavalerie continuait à boucher vaille que vaille l' « hiatus » entre la 9e et la 4e armée et prenait le contact vers Sompuis avec le 17e corps (de Langle de Cary), « qui avait réussi à gagner du terrain sur le XIXe » allemand (3). La résistance qu'il rencontrait là, et particulièrement sur la Somme faisait réfléchir von Hausen qui demanda des renforts. Von Bülow, à notre gauche, sentant sa progression arrêtée entre Soisy-aux-Bois et Chapton, où nous le recevions sur nos baïonnettes, et, plus bas, vers la forêt du Gault et Charleville, faisait appel aussi à ses réserves. Elles arrivèrent dans la nuit. Une attaque générale fut combinée pour trois heures du matin. « Le temps est beau, un peu froid, note l'instituteur Roland. Dans la nuit, les incendies continuent à Oyes, Reuves, etc., à Villevenard même. » Torches tragiques,

(1) P. Fabreguettes : *les Batailles de la Marne.*

(2) Ce carnet, trouvé dans les tranchées de l'Aisne, a été publié par le *Daily Telegraph* du 19 octobre 1914. La traduction en est de l'abbé Néret.

(3) Gustave Babin, *op. cit.*

plantées autour des marais et brûlant pour une sinistre veillée des armes! Nous touchions à la phase critique de la bataille.

IV. — LA JOURNÉE DU 8

« La situation est excellente : j'ordonne à nouveau de reprendre vigoureusement l'offensive. »

C'est par cet ordre laconique du général Foch que s'ouvre la journée du 8 septembre. Mais il n'a pas encore été communiqué aux troupes qu'on apprend que notre aile droite est enfoncée : Lenharrée a été emportée dans la nuit, après un furieux combat et une défense particulièrement énergique de la tête de pont de la Somme, dont les eaux claires, au matin, avaient la couleur pourpre des couchans. C'étaient des élémens du 19e de Brest, du 116e de Vannes et de sa réserve du 316e qui tenaient ces têtes de pont. Ils y combattirent jusqu'à la mort. Mais nos troupes avaient été tournées du côté de la gare ; derrière elles, sur les pentes où il s'étage, le village brûlait. L'ennemi même, à peine le pont forcé, le village emporté, en était rejeté « avec de grosses pertes. » Il revenait à l'assaut et cette fois, malgré l'héroïque défense du capitaine de Saint-Bon (1) et des élémens du 225e de Cherbourg qu'il commandait, nous devions battre en retraite sur Connantray, mais en disputant le terrain pas à pas, en profitant des moindres accidens

(1) Neveu du célèbre amiral de Saint-Bon, longtemps ministre de la Marine italienne, le capitaine Henri de Saint-Bon, qui occupait lui-même, avant la guerre, les fonctions d'aide de camp du vice-amiral préfet de Cherbourg, avait demandé à reprendre du service actif dès le début des hostilités. Resté seul officier à Lenharrée avec un sergent et deux compagnies décimées, il fut mortellement blessé à quatre heures du matin et défendit à ses hommes de lui porter secours : « N'approchez pas, leur disait-il, ne vous faites pas tuer pour me sauver. » Quand les Allemands entrèrent dans le village, ils le trouvèrent sur un peu de paille, dans une grange, où il recevait les soins d'un de ses gradés, le sergent Saffre, blessé comme lui et qui a survécu. Une intervention chirurgicale aurait pu le sauver; l'ennemi ne la lui accorda pas. Mais plus tard, si nous en croyons l'abbé Néret, apprenant que c'était avec deux compagnies seulement que Lenharrée avait tenu tête si longtemps à des forces supérieures, le chef des Saxons fit défiler ses hommes devant le capitaine de Saint-Bon et les autres blessés, en disant : « Saluez, ce sont des braves. » — Quelque confusion subsiste cependant au sujet de la prise de Lenharrée, que l'abbé Néret place à la date du 9. Mais, à cette date, nos troupes étaient déjà repliées sur Gourgançon. D'autre part, le 225e appartenait à la 60e division de réserve (général Joppé), comme les 202e, 247e, 271e et 336e. Cette division fut enveloppée dans le repli, mais sans perdre une seule batterie de ses trois groupes d'artillerie (7e, 10e et 50e).

de terrain, assez nombreux dans cette partie vallonnée de la Champagne, et, parvenus sur le plateau, en utilisant le couvert des bois de sapins. Le même mouvement de recul se produisait sur toute la ligne du 11e corps et à l'aile droite du 9e, au Sud de Morains et d'Ecury-le-Repos, où l'attaque à revers de la Grosse et de la Petite-Ferme entraînait le brusque reflux de Moussy jusqu'au Puits-Perdu, comme à Lenharrée, à Vassimont, à Haussimont et à Sommesous, où tombait le lieutenant-colonel Guibert, et dont la gare, point de croisement des lignes de Châlons et de Vitry-le-François, subissait pendant deux heures les oscillations de la bataille : prise, perdue, reprise jusqu'à trois fois par nos troupes chargeant à la baïonnette dans la nuit, elle finissait par succomber.

La route était ouverte, le terrain déblayé vers Fère-Champenoise, bâtie dans une dépression et où la défense ne pouvait s'organiser que sur les hauts de la ville, directement visés par l'ennemi. Et telle était notre confiance cependant que l'aumônier militaire dont nous avons cité la lettre célébrait tranquillement l'office dans l'église paroissiale de Fère, « remplie de soldats et de gens du pays privés de messe depuis quelques semaines (1). » Au milieu de l'office, on entend « des coups secs frapper les murailles; » les vitraux « volent en éclats : » alerte! Instantanément l'église se vide; nos réserves du 93e prennent le pas de course. Les premiers fuyards avaient déjà jeté l'alarme en ville : ils racontaient que le régiment qui nous couvrait sur la gare avait été surpris en plein sommeil, égorgé jusqu'au dernier homme (2), que l'ennemi n'était plus qu'à 200 mètres de la station... On l'y arrêta quelque temps, — pas longtemps, car les batteries allemandes concentraient leurs feux sur la cote 141, et nos élémens fondaient dans ce brasier : le 93e perdait dans la tranchée de la gare son chef, le colonel Hétet; deux compagnies du 347e, en soutien sur la route de Bannes, flottaient désemparées, presque tous leurs officiers et leurs gradés tués, les deux tiers de leur effectif hors de combat, et rétrogradaient péniblement, en abandonnant leurs blessés, « sur la voie ferrée, à

(1) Erreur, le curé de Fère n'était parti que le samedi 8 septembre.

(2) Exagération évidente. Cependant on lit dans la *Guerre en Champagne* : « Dans ces batailles des marais de Saint-Gond, il y eut des pertes égales de part et d'autre, y compris la tuerie de Fère-Champenoise où un régiment français, surpris dans le sommeil, fut égorgé par l'ennemi, les fusils étant restés en faisceaux derrière les tranchées. » (Dr Voillereau.)

mi-chemin entre Fère et Connantre (1), » d'où un officier d'état-major, le capitaine François, les reportait en couverture à hauteur de Sainte-Sophie, pour permettre le ralliement de la brigade débandée. Fère était évacuée à neuf heures sans avoir eu trop à souffrir de la bataille : les artilleries adverses croisaient leurs feux au-dessus de la ville, qui ne recevait que des obus égarés (2); à dix heures et demie du matin, les troupes allemandes y entraient au son des fifres et prenaient possession de la mairie et des différens édifices publics où elles laissaient quelques hommes, tandis que leur gros continuait la poursuite vers Connantray, Corroy et Gourgançon. Le poste de commandement de la 9e armée, établi à Pleurs, reculait du même coup jusqu'à Plancy.

La violence déployée par les fractions de la Garde, du XVIIe actif et du XIIe de réserve qui nous attaquaient, ne démontait pas autrement l'imperturbable général Foch. « Bah ! disait-il la veille à son état-major, puisque l'ennemi s'évertue à nous enfoncer avec cette furie, c'est qu'ailleurs ses affaires vont mal et qu'il cherche une compensation. » Les graves événemens de la matinée ne le faisaient pas changer d'avis. « Situation excellente, » télégraphiait-il au grand quartier général dans l'après-midi, reprenant l'expression de l'ordre du jour qu'il avait adressé le matin même à ses troupes. M. Babin rapporte que Foch, à l'École de guerre, aimait à citer cette phrase de Joseph de Maistre : « Une bataille perdue est une bataille que l'on a cru perdre. » Foch n'avait pas perdu la bataille, puisqu'il croyait toujours qu'il pouvait la gagner et que, jusqu'à la fin de la journée, il harcelait l'ennemi par ses contre-offensives. Chacun de nos généraux d'armée contribua, par une vertu particulière, à la victoire de la Marne : la contribution personnelle de Foch, sa grande vertu fut sa ténacité. A une heure de l'après-midi, il lançait en formation massive sa 52e division de réserve sur Fère-Champenoise, et, à sept heures du soir, encore, il reprenait l'attaque des hauts de la gare, que notre artillerie battait énergiquement. Mais un cordon de mitrailleuses barrait la route de Bannes : nos troupes ne purent

(1) Lettre du sous-lieut. M... (*Courrier de Sézanne*).

(2) Quelques-uns seulement tombèrent autour de l'église, sur des maisons de la rue du Pont et du faubourg de Connantre, mais l'usine électrique fut seule sérieusement endommagée.

« passer » et elles se repliaient vers minuit sur Connantre, quand une estafette à cheval les arrêta sur la voie ferrée pour leur enjoindre de se reporter au Puits-Perdu et d'y reprendre l'offensive le lendemain (1). C'est ainsi qu'un vrai chef sait tenir ses troupes en haleine. Une autre contre-offensive, exécutée dans la direction de Connantray par la 60e division de réserve, était plus heureuse le même soir et parvenait à réoccuper les hauteurs au Nord d'Œuvy. D'autre part, la 9e division de cavalerie, toujours en liaison avec le 17e corps de la 4e armée, avait pu appuyer une attaque de celle-ci, déclenchée au cours de l'après-midi, dans la région de Sompuis. Et enfin, à notre gauche, Mondement, l'imprenable Mondement, continuait à résister.

Le repli du 11e corps sous des forces écrasantes n'en rendait pas moins éminemment précaire la situation du 9e, qui tenait le Sud des marais (ligne Oyes-Reuves-Mont-Août-Puits), et des divisions qui luttaient autour du château. L'unité de l'effort ennemi ne pouvait manquer de se manifester dans la même journée par une tentative vigoureuse pour nous chasser de ces deux positions.

Là encore, — preuve que von Bülow et von Hausen avaient concerté leurs mouvemens, — l'attaque se déclencha en pleine nuit, aux approches de trois heures. Les malheureux châtelains, qui s'étaient endormis pleins de confiance, furent réveillés par un fracas d'explosions qui ne laissait aucun doute sur les intentions de l'ennemi. C'était l'habituelle préparation d'artillerie qui précède les grandes vagues d'assaut. Peu après, par le bois des Grandes-Garennes et le bois de Saint-Gond, par la coulée de Montgivroux, l'ennemi s'infiltrait autour du château. Nos

(1) « Les Allemands occupaient la route depuis Fère, la gare de Fère et plus loin dans la direction de Bannes. Et c'est à cette route que vint se heurter notre attaque. Il nous fut impossible de passer. La situation était critique pour moi comme pour mes chefs, quand je me rappelai que la voie ferrée, à l'arrivée de la gare de Fère, était encaissée fortement. Je m'y élançai et c'est là que j'installai ma compagnie, et il n'y avait pas trois minutes que j'y étais quand notre artillerie bombarda la gare de Fère ; je n'en étais pas à 100 mètres, je me reculai même un peu pour éviter les coups trop courts et, à minuit, silencieusement, sous la direction de mon chef de bataillon qui m'avait rejoint, nous allions regagner Connantre, quand une estafette à cheval nous arrêta sur la voie ferrée que nous suivions pour nous donner l'ordre de nous reporter au Puits-Perdu, pour y recommencer l'attaque le lendemain. Mais les Allemands ne nous laissèrent pas le choix, et c'est eux qui nous attaquèrent, et furieusement, au point du jour. » (Lettre du sous-lieutenant M..., *Courrier de Sézanne*.)

positions craquaient les unes après les autres. « A trois heures du matin, dit le curé de Reuves, il fallut employer les mitrailleuses. » Leur feu refoula l'ennemi sous bois : il reprit alors son pilonnage... Mondement, par ses fenêtres vides où dansent des lueurs d'incendie, regarde tomber autour de lui les pans de sa splendeur : à chaque instant, une brèche s'ouvre dans ses murs; ce qui reste des toitures s'effondre ; la superbe limousine des châtelains est réduite en miettes ; un cheval, le dernier de l'écurie, leur dernière chance d'évasion, réduit en bouillie. Les malheureux s'étaient blottis dans une cave : la tour qui la surmontait s'écroule, et, de ses décombres, bouche en partie l'unique entrée de la cave ; un peu plus, ils étaient emmurés vivans. Affolés, ils quittent leur abri, qui leur semble moins sûr que le plein air et courent se réfugier sur le plateau, derrière un gros charme : un obus le fauche au-dessus de leur tête ; d'autres « piquent » en terre tout autour d'eux. « Impossible de rester dehors, écrit l'abbé Robin : nous rentrons au château ; une bombe perce la façade juste à l'endroit où nous sommes. Pour comble de malheur, nos provisions de bouche sont épuisées. Nous nous décidons à partir. Mais M. Eugène Jacob ne peut nous suivre. « Pour vous, dit-il, partez. Laissez-moi ! » Nous nous y refusons. On le portera, s'il le faut. Enfin, il se décide. On part. Nous faisons des étapes d'environ cinquante mètres... » De ce train, et battue par un feu d'enfer, jamais la petite caravane ne fût arrivée à destination, si elle n'avait rencontré une patrouille de gendarmes qui se rendaient à Sézanne : les braves Pandores acceptent, en passant par Broyes, de porter au général Humbert l'ardente supplication des fugitifs (1). Le général leur dépêcha un de ses officiers avec une auto : par les routes défoncées, dans la nuit, sous les obus, ce fut miracle si les pauvres gens purent arriver sans autre méchef à Broyes, où l'encombrement était tel qu'ils durent passer le reste de la nuit sur des chaises. Le lendemain, une voiture les emmenait à Sézanne et ils prenaient le train pour Montereau. Mais l'émotion avait été trop forte pour M. Eugène Jacob, atteint d'une grave maladie de cœur, et qui expirait en débarquant...

(1) Asker dit que c'est un paysan qui, dans la nuit, remit au général Humbert un billet des fugitifs. Nous avons préféré suivre le récit du curé de Reuves, qui nous a été communiqué par M. l'abbé Millard.

Pour parer aux dangers que courait Mondement, le général Dubois, la veille, avait consenti à se démunir d'un de ses meilleurs effectifs en faveur du général Humbert : détachant le 77e d'infanterie du 9e corps, ou plutôt, le faisant glisser légèrement vers la gauche, il l'avait envoyé en soutien des régimens de tirailleurs et de zouaves qui défendaient les abords du château vers la crête du Poirier. Jusqu'à midi, le 77e garda la liaison. A ce moment, un ordre de Foch le réclama d'urgence pour renforcer sa droite fléchissante : le régiment devait être immédiatement dirigé sur Linthes. Il partit. En pleine bataille, un vide aussi important dans nos lignes ne pouvait échapper à l'ennemi, qui jugea le moment favorable pour tenter, par Reuves et Oyes, un nouvel effort sur Mondement.

Depuis la veille, du Petit-Broussy, en se couvrant par de légères tranchées, en s'aidant des cheminemens naturels que lui offraient les lignes d'arbres et les roseaux, il gagnait vers ces deux villages. Par la route même de Villevenard à Oyes, que borde un mince affluent du Petit-Morin, le Boron, il se glissait à trois heures de l'après-midi (1) vers la barricade établie à la hauteur de l'ancien prieuré de Saint-Gond. Nos positions avaient été au préalable fortement bombardées : les marais n'étaient « qu'un brouillard de fumée ; » les obus, toute la matinée, avaient plu « sur Oyes, Reuves, Mondement (2). » Un peu avant trois heures, ils commencèrent à s'abattre sur Saint-Gond.

Baigné de douves encore visibles sous la profusion des plantes d'eau, le prieuré désaffecté de Saint-Gond, sis au milieu des marais, y forme une manière d'îlot solide qui couvre environ sept arpens. C'est l'ancienne mesure celtique, demeurée en usage dans le pays. De l'abbaye primitive, brûlée par les huguenots, rebâtie au XVIe siècle et convertie en prieuré, il ne reste presque rien; du prieuré lui-même il subsiste peu de chose, le tympan d'un portail, l'arc d'une jolie fenêtre Renaissance encastrée dans des débris de communs, un fragment de carrelage en briques vernissées de Chantemerle et deux ou trois peut-être des vieux arbres qui ombragent, au milieu de ces ruines, le toit rustique du dernier ermite de Saint-Gond,

(1) « Le lundi, nous avons combattu plus à droite. Enfin, le mardi matin, nous retournons à Villevenard, environ sept heures du matin... L'ordre arrive à trois heures de l'après-midi d'avancer. » (Lettre de L... à l'abbé Millard, 13 juin 1915.)

(2) Journal de l'instituteur Roland.

ses livres et le bruyant voisinage du peuple des grenouilles, lesquelles ont bien pris leur revanche depuis le jour où saint Gond, dont elles dérangeaient les élans spirituels, obtint du Seigneur qu'il ne leur donnerait la voix qu'à tour de rôle. On assurait encore au XVIIIe siècle qu'il ne s'entendait jamais plus d'une grenouille dans les marais (1). Mais sans doute que, quand le prieuré fut désaffecté, l'interdiction tomba, et l'abbé Millard est une âme trop pleine de mansuétude pour en demander le rétablissement. Partagé entre ses travaux d'érudition et ses travaux champêtres, coiffé, pour se livrer aux uns, d'un fez écarlate qu'il a rapporté d'un pèlerinage à Jérusalem, et, pour se livrer aux autres, d'un chapeau de jonc qui le fait ressembler à tous les faneurs du voisinage, une crise d'hydropisie l'avait obligé d'interrompre, peu avant la guerre, la rédaction d'une *Vie de saint Gond*, à laquelle il veut consacrer le dernier effort de sa plume : il était au lit et à sa dix-huitième ponction quand on annonça l'approche des Allemands. « Je vais donc revoir Attila, » dit-il. Mais sa gouvernante ne l'entendait pas ainsi. C'est une maîtresse femme, qui, hors les cas réservés, mène les affaires de son maître tambour battant. « Qu'avez-vous à sauver ici, monsieur le curé ? En fait de paroissiens, vous n'avez que des grenouilles. Elles se défendront bien toutes seules contre votre Attila. Allons, houp ! » Et, dans une brouette, elle chargea son maître et l'emmena à Oyes.

Il était temps : nos tirailleurs arrivaient. L'endroit, un coude de la route et les ruines des bâtimens voisins, semblaient favorables à une embuscade. Un officier jette un ordre : avec des pierres sèches, des troncs d'arbres, des fagots, des meubles, des charrettes renversées, toutes sortes de matériaux empruntés au prieuré et à la ferme voisine de la Lune, les tirailleurs, en quelques minutes, eurent construit une imposante barricade. Quelques fils de fer et une tranchée continue, comme en pratiquaient les Allemands, auraient mieux fait l'affaire. Mais nous restions fidèles aux vieux erremens, et, presque partout, nos hommes se battaient à découvert ou derrière de simples javelles et des troncs d'arbres. Telle quelle, avec ses deux petites « niches » (2) aux extrémités pour recevoir des mitrail-

(1) *Mémoires historiques de la province de Champagne*, par M. Baugier, seigneur de Breuvery, 1721.

(2) Expression de M. l'abbé Millard.

leuses, cette barricade rendit quelques services, et les tirailleurs qui s'y étaient retranchés firent d'assez bonne besogne, de l'aveu même d'un des ennemis chargés d'emporter la position, L..., qui, dès qu'il le put, se jeta dans la cave du prieuré. Malgré les volées de 75 qui balayaient « Chenaille, les Usages, Voisy, la côte de Saint-Prix, » les Allemands « descendaient, espacés, les pentes des vignes. » M. Roland, du fond de son hypogée, suivait à la jumelle tous leurs mouvemens : « Derrière les maisons du village, les hommes d'infanterie fourmillent... Des pièces viennent s'installer contre les enclos et les jardins. » Peu après, « on voit s'avancer [les hommes] vers le marais par le ruisseau du Boron. » La canicule avait tari le ruisseau, dont le lit, assez profond, offrait un bon défilement à l'ennemi. « Nous rampions comme des serpens et au feu de l'artillerie, écrivait quelque temps après L..., à M. l'abbé Millard. Nous voilà enfin arrivés à l'abbaye devant votre maison, où se trouvait une embuscade. Aussitôt, les Sénégalais nous tiraillent; nous tombons comme des mouches. Les Allemands crient : « Baïonnette au canon ! » puis avancent rapidement. Quant à moi, je m'étais réfugié dans la cave du bout, tout à l'arrière de la maison. » Il y resta jusqu'à huit heures du soir. Dans l'intervalle, la barricade avait cédé; Reuves était tombée aux mains de l'ennemi. Mais à Oyes, qui flambait, on se battait encore dans la nuit, aux lueurs des brasiers. Derniers sursauts d'une résistance à bout de souffle! La brigade Blondlat, à droite, reculait sur Allemant; les tirailleurs du colonel Cros et du colonel Celler, à gauche, étaient ramenés assez rudement vers Montalard, dont ne les séparait plus que la coulée du ruisseau. L'ennemi poussait dans la nuit son avance « à 1 500 mètres du village » et se retranchait dans les chaumes, où il attendait la pointe du jour pour reprendre son élan.

Il semble que tout soit dit. Mais Humbert, digne second de l'inébranlable Foch, veut qu'on tienne quand même, qu'on s'accroche à tous les plis du terrain ; il ne permet pas à son artillerie, prise sous des feux violens, de chercher des positions à l'arrière. Dubois, de son côté, avec le 77e, travaille à réparer la brèche ouverte dans sa ligne par la dislocation du 32e et du 66e d'infanterie, que le 11e corps a entraînés dans sa débâcle : l'héroïsme du sergent-major Guerre, ralliant dans un boqueteau 200 hommes, les formant en carré et disant : « Ce sera le carré

de Waterloo; nous resterons ici jusqu'au dernier, » permet de sauver le drapeau du 32e, dont toute la garde est tombée, à l'exception d'un sapeur. D'ailleurs, si nous ployons sur notre centre, l'armée Franchet d'Espérey, à notre gauche, va de l'avant presque sur toute la ligne : Maud'huy, avec le 18e corps, a forcé le passage du Petit-Morin et s'est emparé de Marchais-en-Brie; Hache, avec le 3e corps, déblaie la route de Montmirail où il entrera le 9, à onze heures du matin, et dirige ainsi une menace de flanc sur les corps ennemis qui continuent de marquer le pas dans la région de Charleville-Soigny-Corfélix. Cette menace est encore aggravée à la fin de la journée par les gains du 10e corps vers Boissy. Flux et reflux, c'est toute la bataille, et il n'y a pas lieu, malgré les apparences, de désespérer. Certains signes, d'ailleurs, révèlent chez l'ennemi un désarroi au moins égal au nôtre. « Une phrase d'un ordre pour cette journée du 8, trouvé sur un officier blessé, tend à montrer, dit M. Babin, que l'état-major ennemi n'a pas grande confiance dans la possibilité pour lui d'avancer ; elle prescrit que les trains régimentaires auront leur timon tourné vers le Nord. »

Est-ce déjà « l'effet de succion » ou de « ventouse » dont on a tant parlé, produit par l'attaque brusquée de Maunoury sur le flanc de von Klück, qui, pour parer à un enveloppement, s'est hâté de resserrer sa ligne imprudemment distendue? Quoi qu'il en soit, dès le 8, le grand quartier général allemand hésite de toute évidence, ne sait plus s'il doit poursuivre ou arrêter l'offensive. Une journée presque entière se passera encore pour lui en tergiversations et, au cours de cette journée du 9, il tentera un effort suprême — qui n'était peut-être, après tout, qu'une manœuvre de la dernière heure pour nous tromper sur ses intentions.

V. — LA JOURNÉE DU 9

Le jour se leva dans un ciel où rougeoyaient encore des incendies. Il avait plu la veille, mais légèrement. Le ciel restait couvert, mais il ne devait pleuvoir à nouveau que vers quatre heures de l'après-midi, un peu avant que sonnât la retraite allemande. Et il est vrai qu'il continua de pleuviner toute la nuit. Encore n'était-ce point là cette pluie diluvienne qui,

selon quelques historiens, aurait rempli brusquement les marais desséchés par la canicule.

Les marais de Saind-Gond, sans doute, ne sont plus ce qu'ils ont été; ce n'est plus le grand lac des temps quaternaires, l'immense émeraude enchâssée dans le cercle d'argent des collines champenoises et dont la vie profonde s'atteste encore aux restes de cités lacustres qu'on aperçoit sous ses eaux. Tels quels, et si réduits qu'on les imagine, il n'est pas de canicule capable d'assécher la partie des marais que n'a pas entamée la culture riveraine. Sous leur flore inextricable de roseaux, qui atteint en septembre $2^{m},50$ de haut, ils tendent à toute époque de l'année le plus sournois et le plus impitoyable des pièges. En outre, ils bordent étroitement les chaussées sur une grande partie de leur parcours. La poussière, les fumées de la bataille les couvraient d'un voile opaque depuis la veille. Mais ces ténèbres diurnes, mortelles peut-être pour d'autres troupes, servaient au contraire les plans d'un ennemi sur qui pèsent encore les ombres de la Forêt Hercynienne et qui semble avoir fait alliance avec toutes les forces obscures de l'atmosphère. Tandis qu'au lever du jour, les tirailleurs du colonel Cros s'égaillaient dans les bois voisins pour tenter de dégager les abords de Mondement, toute une brigade allemande, qui avait pris position à notre insu au-dessus d'Oyes, sortait de ses lignes et se jetait sur le château. Impossible de tenir devant de telles forces. La 4e et la 6e batterie du 49e, en action depuis la veille sur l'esplanade (1), n'ont que le temps d'atteler : dans le mouvement, le colonel Barthal est tué par un obus. Mondement, livré à lui-même, tombe après un simulacre de résistance.

Aussitôt maître du château, qui lui assure enfin la clef des marais, l'ennemi l'organise supérieurement, perce des créneaux dans tous les murs, braque des mitrailleuses à tous les étages et jusque dans les greniers. En même temps, par Saint-Prix et la crête du Poirier, dégagés, ses batteries légères accourent. Dans les beaux salons du pavillon principal, ornés de délicieux panneaux Louis XV, un état-major s'est installé, dit-on, avec un grand personnage qu'on croit être le prince Eitel.

Mais le prince Eitel a été signalé en bien des endroits au

(1) P. Fabreguettes, *op. cit.*

cours de la bataille de la Marne : on a cru le reconnaître à Baye, au château de Mareuil-sur-Ay, à Chauffry (1). Cette ubiquité du personnage laisse planer un léger doute sur sa présence à Mondement. Et Humbert, d'ailleurs, a d'autres soucis pour l'instant que ces recherches d'identification. Il veut reprendre le château: il ne peut se résigner à le laisser aux mains de l'ennemi, — qui l'eût peut-être abandonné de lui-même quelques heures plus tard. Mais avec quoi le reprendre? Il a jeté au feu ses dernières réserves. Il demande à la 42e division de lui prêter ses chasseurs à pied et il les lance avec ce qui lui reste de troupes sur le château. La contre-attaque échoue. Eh bien, on la recommencera!

Mais c'était le moment où Foch, son aile droite disloquée, obligé de reculer jusqu'à Corroy, Gourgançon, Semoine et de là jusqu'à Salon, s'avisait, après accord avec Franchet d'Espérey, de tenter la plus audacieuse des manœuvres. En échec sur Mondement, vacillant à son centre (2) et n'ayant plus de valide qu'un bout de son aile gauche, il décide de faire pivoter ce moignon ou, pour employer un langage moins figuré, d'enlever la 42e division de sa gauche et de la jeter à sa droite sur le flanc de von Hausen. On a rapproché cette belle manœuvre de celle du prince de Saxe à Saint-Privat et l'on y a vu le mouvement décisif qui avait fixé le sort de la bataille : peut-être serait-il plus exact de dire qu'elle en précipita le dénouement, qui, dès six heures du soir, ne faisait plus de doute pour personne.

(1) Cependant l'instituteur Roland me dit que l'abbé Favret, professeur à l'école Saint-Étienne, de Châlons, a vu le couvercle d'une caisse traînée à Mondement et portant l'adresse du prince Eitel. « Je tiens la chose, me dit-il, du capitaine Bérard, qui la tenait de l'abbé Favret. » Il semble avéré, tout au moins, qu'un état-major s'installa à Mondement et que, pendant les courtes heures qui séparèrent la chute du château de sa reprise par nos troupes, cet état-major mit à mal un assez joli nombre de bouteilles. Un journaliste qui visitait Mondement quelques semaines après la bataille de la Marne, M. Magne, du *Petit Parisien*, n'y comptait pas moins de « 300 bouteilles de champagne vides » dans la seule cour d'honneur. Au témoignage d'un habitant de Sézanne, dont l'automobile fut réquisitionnée le soir même pour le transport des blessés, M. Quinet, « il y avait, dans toutes les pièces du château, des matelas couverts de sang, sur les tables des coupes pleines de champagne. On marchait partout sur des débris de bouteilles. » Enfin l'on vend à Sézanne et dans toute la région champenoise des cartes postales représentant le kiosque du château avec cette légende : « Kiosque où se trouvaient le kronprinz (?) et l'état-major allemand buvant le champagne quand arrivèrent les premiers obus de l'artillerie française. Après la fuite des Allemands, on retrouva les coupes à moitié pleines. »

(2) « Mont-Août-Sainte-Sophie, où l'on tient à peine, 90°... » (Journal de X... à la date du 9.)

Elle dégagea en outre la gauche de la 4e armée. Son unique inconvénient est qu'elle nous dégarnissait pendant quelques heures sur Mondement, où la division marocaine demeurait livrée à ses propres forces. Mais Foch, qui pense à tout, avait prévenu Humbert que, s'il lui enlevait les chasseurs, il lui rendait le 77e. Et, d'autre part, si nous en croyons l'officier d'état-major qui signe Asker, le repli de la 42e division nous valut « la meilleure des aubaines, » car, tandis que l'infanterie de la division exécutait ce mouvement de « roquage, » son artillerie devint disponible pendant deux heures et put, en passant par Broyes, concentrer son tir sur le château.

Formée en demi-cercle au Nord du village, elle ouvre sur Mondement, les bois et les pentes, « un feu infernal » et d'une extraordinaire précision. Il est vrai qu'il est dirigé par le colonel Boichut, celui qu'on appelle « le virtuose du 75, le maître du tonnerre. » Au dire des témoins, c'est « un des tirs les plus impressionnans » qu'on ait vus. Non seulement, par le barrage qu'il établit devant Mondement, il empêche l'ennemi de progresser, mais il donne le temps au 77e d'arriver à Broyes et, sans désemparer, sans même faire le café, d'entrer en ligne et de se déployer vers le château avec les zouaves et les tirailleurs (1). L'attaque, dirigée sur le côté Sud de Mondement, échoua comme la première, mais nos hommes avaient réussi à prendre pied dans les bois; une batterie du 49e, la 6e, capitaine Naud, s'était approchée jusqu'à 350 mètres. Le soir tombait. Un nouvel assaut fut décidé et des mesures prises pour aborder le quadrilatère par trois de ses côtés.

(1) Un autre effet du tir semble avoir été l'évacuation immédiate du château par son état-major. La croyance générale du pays, appuyée sur les différens récits publiés à l'époque et postérieurement, est que deux généraux allemands furent tués au cours du bombardement (le curé de Reuves dit seul : dans un corps à corps) et le prince Eitel blessé. Je n'ai pu savoir sur quoi s'appuyaient ces on-dit. Aucun cadavre de général allemand ne fut trouvé à Mondement après la prise du château. Mais il est vrai que les Allemands, quand ils ne pouvaient pas brûler leurs morts au cours de la bataille, les emportaient, liés par quatre, dans des camions automobiles ou même de simples chariots, vers les fours crématoires de la Belgique. Pendant toute la nuit du 9, au témoignage de l'instituteur Roland, « une longue suite de ces chariots descendit au pas vers les marais chercher très probablement les blessés. » Ils repassèrent à la même allure et M. Roland, qui est Lorrain, reconnaissait, à leur « cliquetis, » les chariots de ses compatriotes. Mais une auto « munie de deux puissans réflecteurs, » qui remontait à toute vitesse la route vers Congy, venant de Mondement, arrêta plus particulièrement son attention. A son avis, elle ne pouvait emporter qu'« un grand personnage, » peut-être ce prince Eitel qu'on disait blessé et qui aurait été dirigé sur l'arrière jusqu'à la nuit,

— Allons, mes gars, allons, mes braves, criait au 77e le colonel Lestoquoi. Un dernier coup de collier, et ça y est!

Pour les préparer à ce « coup de collier, » le commandant de Beaufort, qui menait la première vague d'assaut, avait fait sortir des rangs un prêtre-soldat et lui avait demandé « de donner une suprême absolution aux hommes qui voudraient la recevoir (1). » C'étaient des Vendéens, des gars de Cholet. Tous ployèrent le genou et se découvrirent. Et, derrière son commandant, le bataillon s'ébranla.

Il devait attaquer Mondement par la route de Broyes, sur laquelle s'ouvre la cour d'honneur, séparée de la route, qui s'encaisse fortement à la descente, par un terre-plein planté de tilleuls. Le commandant de Beaufort et le lieutenant de Segonzac-Montesquieu arrivent les premiers devant les grilles : Beaufort est tué net, Montesquieu grièvement blessé. Il y a un court moment d'hésitation chez les hommes, dissipé par l'entrée en scène, baïonnette au clair, du 3e zouaves, qui débouche à revers, par le parc, et du 2e tirailleurs, qui par la Bedaine et le sentier qui longe la ferme de Chardin, est arrivé en rampant sur le plateau, « à temps, dit une correspondance privée, pour recevoir le dernier soupir de Montesquieu, fait capitaine dans la cour même du château. » Les Allemands tiennent encore dans les tours d'angle et le pavillon principal. Marocains et zouaves, lâchant leurs fusils, défoncent les portes à coups de barres de fer arrachées des grilles et se ruent à l'intérieur. C'est le corps à corps, la tuerie et, finalement, le sauve-qui-peut général. Mais peut-être les pertes ennemies à Mondement furent-elles moins grandes qu'on ne l'a dit (2). Déjà le mouvement de conversion des armées von Bülow et von Hausen était commencé; l'ordre de retraite était parvenu aux diverses unités vers cinq heures du soir. Ce n'est qu'une forte arrière-garde du 164e hanovrien qui défendait à ce moment le château.

Quoi qu'il en soit, la prise de Mondement et de sa falaise couronnait magnifiquement, à sept heures du soir, les beaux succès obtenus à notre gauche par le général Lanthoine et le

(1) Néret, *op. cit.*

(2) « L'intendant du château a rapporté que des bataillons entiers furent anéantis. Dans le parc seulement, on compta environ 3 000 morts allemands, parmi lesquels deux généraux. » (P. Fabreguettes, *op. cit.*)

10e corps. Là aussi, dans toute la région Charleville-Corfelix-Le Thoult, le 10e corps, mis à la disposition du général Foch par Franchet d'Espérey pour « boucher le trou » qu'y avait ouvert le départ de la 42e division, ne progressait d'abord que lentement vers Bannay, qui lui était fixé comme objectif. Les Allemands continuaient de tenir sur toutes leurs positions : de Chapton au Clos-le-Roi, pointe orientale de la forêt du Gault, leur front décrivait autour de Villeneuve-lès-Charleville un arc de cercle que nous n'arrivions pas à briser; en outre, la chute de Mondement avait supprimé le saillant que nous poussions dans leurs lignes à l'Est de Chapton et leur assurait la libre communication des marais. Peut-être la situation du 10e corps eût-elle été assez hasardée, si Franchet d'Espérey, avisé de la résistance qu'il rencontrait, n'avait donné l'ordre à son 1er corps, maître du plateau de Vauchamp, de s'infléchir vers le Sud-Est en attaquant à fond sur Baye et Villevenard. Von Bülow, qui avait déjà perdu le matin Montmirail, se voyait menacé à revers par cette attaque et pensait déjà peut-être à se dérober. C'est à ce moment, vers une heure de l'après-midi, suivant une lettre du général Lanthoine à l'évêque de Châlons, que le brave curé de Villeneuve-lès-Charleville, M. l'abbé Laplège, qui, pendant toute la bataille, était demeuré auprès de ses paroissiens, « voyant une reconnaissance d'artillerie traverser le village, se porta au-devant du lieutenant-colonel et lui proposa de donner des renseignemens sur les positions ennemies. L'abbé Laplège conduisit le lieutenant-colonel à la lucarne d'un grenier et, du haut de cet observatoire, il lui situa, avec une précision absolue, les batteries ennemies et un nœud de communications important, point de passage obligé pour les troupes allemandes en retraite (1). » La plus dangereuse de ces batteries, — six pièces de 105, qui balayaient tout le plateau et arrêtaient la progression de nos troupes, — était défilée à gauche de la route de Fromentières, derrière la briqueterie du Thoult-Trossay : prise sous le

(1) Lettre du 29 février 1916. Le général Lanthoine ajoutait : « Le lieutenant-colonel d'artillerie, qui put mettre à profit ces renseignemens, terminait son compte rendu en disant qu'il lui semblait « de toute justice de signaler la conduite de ce brave curé qui, après tout, risquait d'être fusillé sans phrases, si un retour offensif avait remis les Allemands en possession de Villeneuve. » En somme, les renseignemens fournis par l'abbé ont été très utiles à notre artillerie, et j'estime que les remerciemens qu'il mérite indubitablement auront pour lui plus de prix s'ils lui sont transmis par l'intermédiaire de Votre Grandeur. »

feu de nos 75, écrasée avec ses servans, elle se tut : la route était libre pour nos troupes qui, d'un bond, enlevèrent Corfélix et se portèrent vers Talus.

L'ennemi avait chancelé sous le coup. Mais il continuait d'insister à notre aile droite, où von Hausen, en masses profondes, s'était avancé jusqu'à Gourgançon. Pointe heureuse, si l'armée de von Bülow avait pu suivre le mouvement et si lui-même s'était partout avancé d'un pas égal. Mais von Bülow, après son précaire succès de Mondement, ne bougeait plus, comme coincé dans sa conquête, et l'armée de Langle de Cary, qui avait reculé le 8 devant les divisions saxonnes, réagissait vigoureusement le 9 vers Sompuis, les Fenus et la Folie. La pointe que von Hausen enfonce dans nos lignes l'expose ainsi à de dangereux mouvemens latéraux : découvert du côté d'Humbouville, il prête le flanc sur sa droite à une attaque qui va se déclencher en foudre, s'il ne la prévient par un repli rapide.

Dans la soirée du 8, selon M. l'abbé Néret; dans l'après-midi du 9, selon un témoin oculaire, M. Bonnemain (1), Fère-Champenoise « était transformée en champ de foire : » les réserves allemandes, qui cantonnaient jusqu'alors dans les faubourgs de Connantre, s'étaient répandues en ville vers trois heures, et, pour s'entretenir la main, elles avaient pillé en route quelques maisons. Pillage méthodique et organisé d'ailleurs : on ne dévalisait que les logis sans maîtres et les boutiques sans marchands. Puis l'orgie, à son tour, « s'organisa. » Devant l'*Hôtel de Paris*, les soldats « avaient sorti le piano dans la rue; » en face de l'église, une musique s'était installée « sur des bancs et des caissons. » Le champagne ruisselait. Les officiers, sur le trottoir, à cheval sur des chaises ou renversés dans des fauteuils d'osier, la tunique lâche, le cigare aux lèvres, regardaient complaisamment la scène du haut de leurs monocles. Une impression de mascarade hottentote se dégageait de cette tourbe avinée, qui avait dévalisé une chapellerie voisine et s'était coiffée des couvre-chefs les plus hétéroclites : les hommes buvaient, bâfraient, dansaient, hurlaient des hymnes sauvages à la gloire de la patrie allemande. Quelle fête célébraient-ils à ventre déboutonné? Un blessé français passa sur

(1) Mais il est possible que l'orgie ait commencé le 8 et se soit poursuivie jusqu'au 9.

une civière : ils le huèrent. Les ceinturons défaits, les havre-sacs jetés en tas, les fusils épars contre les murs, témoignaient de l'absolue sécurité dans laquelle baignaient tous ces drôles. Brusquement, vers cinq heures, un officier monté accourt au galop, et, « d'une voix de stentor, » crie un ordre. C'est la retraite! Les hommes, aussitôt, se harnachent, reprennent leurs fusils et reforment les rangs; aux habitans stupéfaits, les officiers demandent la direction de Sommesous, de Morains, d'Écury-le-Repos. Et tous s'en vont au pas accéléré, en bon ordre, mais sans fifres. A six heures du soir, il n'y avait plus un Allemand en ville, sauf quelques pochards qui ronflaient dans les caves. Le lendemain seulement, à dix heures du matin, les Français rentraient dans Fère, et, à cette heure-là, le gros de l'ennemi avait depuis longtemps repassé les marais.

VI. — L'AUBE DE LA VICTOIRE

Le bruit courut cependant que Moussy, le futur héros d'Ypres, avec une division du 9e corps, avait culbuté la Garde dans les marais de Saint-Gond, et des historiens se firent l'écho de ce bruit. A la rigueur, il n'y aurait rien eu là d'impossible. Nos 75 tenaient sous leur feu les sept routes des marais, si rectilignes, si géométriques, que, d'une rive à l'autre, on peut les prendre d'enfilade; sur presque tout le parcours de ces routes, les Allemands ne pouvaient s'écarter d'un mètre à droite ou à gauche, sous peine d'être happés par la tourbière, et, si notre artillerie avait été en action, ils n'auraient eu le choix, en effet, qu'entre l'extermination sur place ou l'enlizement. Pourquoi notre artillerie n'est-elle pas intervenue? Les munitions, comme on l'a supposé, lui manquèrent-elles au dernier moment? Nos services de renseignemens aériens, si actifs pendant la bataille, connurent-ils quelque défaillance vers sa fin?

La vérité est plus simple : ce qui s'était passé pour l'armée Maunoury se passa pour la 9e armée. On sait que la 6e armée, le matin du 10 septembre, au moment où elle allait reprendre l'offensive par son extrême gauche, ne trouva, dit M. Babin, « à peu près plus rien devant elle; » pendant la nuit, l'ennemi s'était écoulé sans bruit vers le Nord, à l'Est de l'Ourcq, en se couvrant par de solides arrière-gardes. Il en fut tout pareillement de l'armée von Bülow et d'une partie de l'armée

von Hausen. « Le soir du 9, écrit le sous-lieutenant M... (1), nous étions à Linthes, et je fus placé en grand'garde avec ma compagnie pour y protéger le débarquement de la 42e division, qui arrivait à la rescousse. Il n'était que temps. Le lendemain nous nous portions en avant et, à notre grande surprise, nous constations que les Allemands n'étaient plus là. C'était le 10 au matin. »

Devant Mondement même et Saint-Prix, les voies étaient dégagées. Jusqu'au matin du 10, elles avaient été remplies par des défilés de troupes dont la sourde cadence martelait le silence nocturne. Les habitans réfugiés dans les grottes ne savaient comment interpréter ces évolutions. « Les troupes passent, écrit M. Roland. Vont-elles ou reviennent-elles? On ne sait. Les bâtimens du château de Mondement flambent. Une maison brûle dans la direction de Broussy; des lueurs d'incendie partout, à Villeneuve, Royes, Reuves, etc. Le canon français lance encore quelques obus à intervalles plus espacés, puis tout retombe dans le silence de la nuit... Le lendemain, à cinq heures et demie, au jour, même silence. » Et, comme ce silence continue, nos troglodytes finissent par risquer un œil au dehors. Justement voici le petit vacher qui les ravitaille chaque matin. Ils l'interrogent avidement : l'enfant leur confirme qu'il n'y a plus de Boches « à l'horizon. » La bataille est finie. Sur quoi, ils quittent leur cachette et à la file indienne, par les vignes, descendent vers le village; mais, au tournant de la rue du Grand-Puits, ils tombent sur une « douzaine d'Allemands qui remontent en silence vers Congy » et dont le chef, qui « porte un tambour sur le dos et un brassard de la Croix-Rouge sur la manche, » demande en bon français à l'instituteur où se trouve le 164e régiment [d'infanterie allemande]. M. Roland répond que le 164e cantonnait au village. « Tout le régiment n'y était pas, » réplique l'officier qui, sans insister, continue son chemin. C'étaient les derniers traînards de l'armée ennemie, des grand'gardes sans doute et des infirmiers qu'on n'avait pu prévenir à temps de la retraite, tellement elle avait été précipitée.

Cinq minutes plus tard, un peloton de cuirassiers français pénétrait dans le village. La population acclamait ces premiers

(1) *Courrier de Sézanne.*

et rayonnans messagers de la victoire. Droits sur l'arçon, la crinière flottante, ils arrivaient, dans un poudroiement d'or, par la route d'Oyes. L'instituteur leur fit part de la rencontre précédente. « Si vous étiez arrivés cinq minutes plus tôt, leur dit-il, vous les cueilliez. — On les aura, » répondirent-ils, et ils piquèrent des deux. Mais, presque partout, l'ennemi avait une étape d'avance sur nous et ses arrière-gardes étaient fortement organisées. Aux deux extrémités des marais, à Morains-le-Petit, que le 68e et le 90e d'infanterie atteignaient vers cinq heures et demie, et à Saint-Prix, où la division marocaine s'engageait à la même heure, il ne tentait aucune résistance. A Saint-Prix seulement, il avait essayé de couper la route par une barricade de peupliers, « mais, au lieu de tomber au travers du chemin, dit l'abbé Néret, les grands arbres de France, comme consciens de leur rôle, s'écroulèrent de chaque côté de la rivière, » et nos troupes passèrent. Elles étaient moins heureuses à l'Est des marais, à Pierre-Morains et à Écury-le-Repos notamment, où un bataillon du 347e de ligne se heurtait à une forte arrière-garde saxonne qui lui démolissait trois officiers, dont son chef de bataillon, et 250 hommes : les élémens de la 52e division de réserve durent rétrograder sur Morains-le-Petit, et la poursuite, de ce côté, ne put reprendre qu'à la nuit.

Sur la Vaure et la Somme, en revanche, où opérait la magnifique 42e division, lancée en flanc sur la IIIe armée allemande et dont l'artillerie, dès huit heures du soir, la veille, foudroyait von Hausen dans Connantre, elle ne subissait aucun arrêt (1) et talonnait étroitement l'ennemi jusqu'à la Marne. Si méthodique, d'ailleurs, qu'eût été le repli des deux armées von Bülow et von Hausen, il n'avait pu s'opérer sans d'énormes sacrifices d'hommes et de matériel. Le temps lui manquant pour enlever ses blessés et ses morts de la journée, déjà rangés en longues files le long des routes, l'ennemi les avait tout simplement abandonnés. Sur la route d'Oyes à Villevenard, ils formaient ainsi une longue allée funèbre; devant le prieuré de Saint-Gond, un jeune Allemand était tombé au moment où il faisait

(1) Sauf à Sommesous, semble-t-il. « Sommesous, occupé par une troupe saxonne, lui avait été enlevé avec assez de facilité. Mais la Garde prussienne, dans un retour offensif, nous le reprenait. Nous y revenions à nouveau, etc. » (Fabreguettes, *op. cit.*) De toute façon, si cette action est postérieure à notre repli sur Gourgançon, elle ne saurait être située à la date du 8.

sa toilette et il avait encore sa petite glace de poche à côté de lui. Ces morts, ces blessés, des ambulances entières avec leur section sanitaire au complet, comme celle de Lenharrée, « pleine de soldats allemands, fantassins, artilleurs, garde impériale » (1), des batteries culbutées, des caissons abandonnés, des prolonges d'artillerie engagées dans des culées de pont, des monceaux d'obus qu'on n'avait pas eu le temps d'emporter et un extraordinaire entassement de fusils, de gibernes, de cartouches, de havresacs, d'objets de pansement, de paquets de correspondance, de boîtes de conserves, de quartiers de viande avariée, de bouteilles de champagne vides et même de pièces d'appareils cinématographiques, ce fut, avec les inévitables traînards que laisse derrière elle une armée en retraite, tout le butin de cette première journée. Il devait s'enrichir singulièrement par la suite. Et il est possible en outre qu'au cours de la retraite, les marais aient englouti quelques égarés, mais ils ont gardé leur secret jusqu'ici, et nulle part, que je sache, des faucheurs n'ont « entaillé de leurs lames des cadavres qui émergeaient à demi du limon. »

C'est que les Allemands connaissaient les marais mieux que nous : depuis des années, sous couleur d'y chasser les halbrans ou de placer des engrais chimiques dans les fermes, leurs espions les battaient en tous sens ; certains même, déguisés en bergers, en employés de fromagerie, en marchands de « coupes » ambulans, en pousseurs de petites voitures de Caïffa, vivaient dans l'intimité des habitans et, la guerre venue, le masque jeté, mirent une sorte de plaisir sadique à se faire reconnaître de leurs dupes.

Les marais de Saint-Gond, tombeau de la Garde prussienne, la formule était saisissante sans doute et faisait image pour la foule (2). Mais la réalité est cent fois plus belle que la légende.

(1) 450 hommes au total. Lettre d'un major français écrite de Connantray le 14 et citée par l'abbé Néret.

(2) Est-il besoin de dire que nulle part, ni dans les communiqués, ni dans le rapport, plus détaillé, sur l'ensemble des opérations du 2 août au 2 décembre 1914, il n'est fait la moindre allusion à l'enlizement de la Garde? Le probe historien qu'est M. Babin n'en souffle mot; les auteurs de la *Guerre en Champagne* n'en parlent que pour mémoire et comme d'une légende qui ne supporte pas l'examen. On aurait aimé trouver chez tous la même discrétion.

Ce qui s'est enlizé là, ce qui a sombré définitivement dans cette fosse verdâtre, c'est mieux que quelques bataillons d'élite, c'est le prestige de la force allemande et de sa prétendue invincibilité. Au bord du plateau où se cramponnaient nos troupes, dans la Marne, près d'Esternay, un riche et pur château du XVIIIe siècle porte le nom symbolique de Réveillon : est-ce ce nom, une terre chargée d'histoire, l'obscur pressentiment des revanches de l'avenir, ou tout cela peut-être en même temps qui inspira Detaille? Quoi qu'il en soit, le *Rêve*, la plus émouvante et la plus populaire de ses toiles, est né à Réveillon, pendant l'été de 1887. Regardez-la bien : des soldats qui dorment, les faisceaux formés, sur un grand plateau nu où des feux de bivouac achèvent de se consumer. C'est, de toute évidence, le plateau champenois. Mais ne semble-t-il pas qu'au dernier plan de l'horizon, à la lisière du plateau, commence une zone de brume mystérieusement teintée d'aurore? Et, sans trop de complaisance, n'est-il pas permis d'y reconnaître les brouillards héroïques de ces marais de Saint-Gond, au milieu desquels, vingt-sept ans plus tard, par la constance inébranlable de Foch aux prises avec les corps les plus fameux de toute l'Allemagne, la Victoire de la Marne devait secouer ses ailes et rouvrir le cycle fermé des grandes Gestes françaises?

CHARLES LE GOFFIC.

CHARLES PÉGUY

ET SES

PREMIERS « CAHIERS »

Ma première rencontre avec Charles Péguy m'a laissé un souvenir singulier. L'Affaire déroulait sa première phase. Les passions bouillonnaient. De l'entretien rapide et heurté autour d'une table de rédaction, je n'ai gardé dans la mémoire et dans l'oreille que l'accent agressif et colère de trois mots :

« Nous vous sommons, martelait Péguy, nous vous sommons... »

De quoi nous sommait-il, ce petit homme, tout jeune, l'air têtu, les yeux brillant derrière le lorgnon, orateur et conducteur d'une poignée d'étudians, une escouade à peine, descendus derrière lui de la Sorbonne à la rue Montmartre pour bousculer l'inertie de politiques selon eux trop prudens ? Sans doute de nous engager plus à fond dans la bataille où peu à peu allait être entraînée la France entière ?...

Quoi qu'il nous demandât, qu'il eût tort ou raison, sa conviction était si ardente, une si vibrante énergie le remuait, il sortait si évidemment du commun que vingt ans ont passé sans effacer l'impression première.

Elle s'est renouvelée aussi vive, aussi forte chaque fois que les circonstances m'ont remis en présence du normalien d'antan. Au fur et à mesure que j'ai davantage connu l'homme et mieux apprécié son œuvre, l'inspiration qui l'animait,

l'influence qu'elle était capable d'exercer, mon admiration pour l'œuvre a grandi avec ma sympathie pour l'homme.

J'apporte en hommage, sur la tombe de Charles Péguy, ce simple témoignage.

***

« Je ne suis nullement l'intellectuel qui descend et condescend au peuple. Je suis peuple. » En ces termes d'une orgueilleuse modestie, Péguy situe exactement ses origines d'où lui vinrent, pour une large part, son originalité et sa force. Les vignerons et les bûcherons que sont ses ancêtres avaient marqué l'écrivain d'une empreinte indélébile. Paysan, il l'était jusqu'aux moelles. Il en avait la solidité et l'âpreté, la malice et la méfiance, voire l'allure.

Il s'en est fallu de peu, de bien peu, lui-même l'a conté quelque part avec une sorte de tremblement rétrospectif, qu'il manquât sa voie et ignorât à jamais les délices des humanités. De l'école primaire on l'avait aiguillé vers l'école professionnelle, quand un pédagogue de sens et de cœur, auquel Péguy garda une infinie reconnaissance, lui ouvrit les portes du lycée de sa ville natale.

Il quitta Orléans pour aller à Sainte-Barbe et de là à l'École normale. Il n'y passa point les trois années réglementaires. La première terminée, il demanda un congé. Péguy avait la hâte de l'action. Il possédait l'âme d'un chef, d'un entraîneur d'hommes. Ses camarades, ses amis, sentaient son autorité, l'acceptaient, la réclamaient.

Une anecdote exquise, qui se place dès sa première année d'École normale, éclaire à cru sa physionomie, révèle son tempérament, son besoin d'agir et comme, pour le satisfaire, il sait concilier ce qui eût semblé à d'autres inconciliable. Un de ses camarades l'a décidé à devenir comme lui membre d'une Conférence de Saint-Vincent de Paul. Il y est à peine entré qu'on le supplie d'en accepter la présidence. Grave difficulté. Péguy, qui n'a éprouvé aucun embarras à participer aux travaux d'une association catholique, n'est pas croyant, et il ne s'en cache pas. Or, à l'ouverture de chaque séance, le président doit réciter la prière à haute voix. Péguy de se récuser. Qu'à cela ne tienne : il entrera en séance après que le vice-président l'aura récitée à sa place.

Jusqu'au bout, Péguy sera l'homme de cette anecdote. Il écrira de la mystique chrétienne avec le respect, l'enthousiasme du catholique le plus docile. Mais il s'écarte des sacremens et il ne va pas à la messe. Il est républicain, socialiste dès la première heure. Mais personne n'a déployé plus de franchise et de vigueur à fustiger les défauts et les tares du parti socialiste et du régime républicain.

La règle de sa vie qui en fait la profonde unité, il la formule aux premières pages du premier des *Cahiers :* « Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste : voilà ce que nous nous sommes proposé depuis plus de vingt mois, et non pas seulement pour les questions de doctrine et de méthode, mais aussi, mais surtout pour l'action. Nous y avons à peu près réussi. Faut-il que nous y renoncions? » Non certes, jamais il ne consentira à y renoncer. Qu'il se soit parfois trompé sur les hommes et sur les choses ; que la passion même avec laquelle il traitait des uns et des autres l'ait parfois induit en erreur, c'est une autre affaire. Toujours sur tout et sur tous, il a dit, à ses risques et périls, ce qu'il tenait pour la vérité.

A vingt-cinq ans, il a déjà édité deux livres où l'on le trouve tout entier tel que nous le connaîtrons tout le long de sa vie, si courte et si pleine. *Jeanne d'Arc*, sa première Jeanne d'Arc, si humaine, si attachante, si pitoyable : « Fini d'imprimer en décembre 1897. » *Marcel*, ou l'utopie socialiste ; entendez par là : une construction purement idéale, élevée, sans aucune préoccupation du réel, sur des bases empruntées aux purs théoriciens du socialisme : « Fini d'imprimer en juin 1898. »

Comme s'il eût prévu que son existence serait brève, il se presse. Son mariage à vingt-quatre ans lui apporte une petite fortune que, d'accord avec sa nouvelle famille, il place aussitôt, — il « engloutit » serait plus exact, — dans la fondation d'une librairie. Cette tentative malheureuse fut comme le prologue de la création des *Cahiers de la quinzaine*.

*
* *

5 janvier 1900. C'est la date du premier Cahier.

Les vibrations de l'Affaire n'ont pas fini de s'éteindre. On vient de vivre des mois, des années en bataille. On n'a pas

perdu l'habitude, pour ne pas dire le goût des invectives. « En ce temps-là nous finissions tous par avoir un langage brutal. » Et un peu plus tard, en mars 1900 encore : « On doit toujours dire brutalement. »

Ce qu'on doit dire brutalement, est-il besoin de le répéter, c'est la vérité. « Qui ne g..... pas la vérité, quand il sait la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires. » Et l'antienne revient : « Nous demandons simplement qu'on dise la vérité ! »

Quelle stupeur, quelle indignation s'il s'aperçoit que les compagnons de la veille empruntent aux adversaires contre lesquels on avait de concert si ardemment combattu les procédés hier flétris ! « Nous avons passé vingt mois et plus à distinguer et à faire distinguer la vérité d'État de la vérité. » « Nous fûmes les chercheurs et les serviteurs de la vérité. Telle était en nous la force de la vérité que nous l'aurions proclamée envers et contre tous. Telle fut hors de nous la force de la vérité qu'elle nous donna la victoire... A présent que la vérité nous a sauvés, si nous la lâchons comme un bagage embarrassant, nous déjustifions notre conduite récente, nous démentons nos paroles récentes, nous démoralisons notre action récente. Nous prévariquons en arrière. Nous abusons de confiance. »

Une des formes, des manifestations de cet amour de la vérité, de ce respect de la vérité, c'est l'amour et le respect de son métier, de l'ouvrage consciencieux et bien fait. Personne mieux que Péguy ni plus profondément ne le sentit. Il a le dégoût, l'horreur du *sabotage* et des saboteurs. Il a la passion du labeur soutenu, attentif, appliqué. « Le génie exige la patience à travailler, docteur, et plus je vais, citoyen, moins je crois à l'efficacité des soudaines illuminations qui ne seraient pas accompagnées ou soutenues par un travail sérieux, moins je crois à l'efficacité des conversions extraordinaires, soudaines et merveilleuses, à l'efficacité des passions soudaines, — et plus je crois à l'efficacité du travail modeste, lent, moléculaire, définitif. » Plus tard un des graves reproches, justifié ou non, que Péguy adressera à la bourgeoisie, c'est d'avoir donné aux ouvriers l'exemple du travail lâché, décousu, saboté.

Cette tendresse grave, émue, que lui inspire le travailleur, le professionnel, qui aime son métier, qui le connaît, qui vit pour lui plus encore que par lui, on la sent vibrer dans la

description si colorée, si vivante, si vraie de ce « Triomphe de la République » dont, acteur et spectateur, il suivit le cortège. Avec quelle complaisance il énumère « les beaux noms de métier des ouvriers » dont les corporations ont promis leur concours. « Comme ces noms de métier sont beaux, comme ils ont un sens, une réalité, une solidité! »

Cette description si savoureuse du cortège populaire qui se déroula dans les avenues parisiennes en décembre 1899 se clôt, d'une façon assez rare chez Péguy, par quelques réserves. Certains refrains de la journée, « violens et laids, » lui trottent par la tête. La dissonance le heurte entre ces paroles de haine et la Révolution qu'il rêve « d'amour social et de solidarité. » Certains incidens de la journée l'attristent, mais, le bilan fait, il conclut à la vanité de ses « scrupules de détail. »

Des réserves de ce genre ne se rencontrent point fréquemment chez Péguy. Ce n'est pas sa manière de balancer le pour et le contre, d'hésiter, de faire un pas en avant, un pas en arrière, de marcher et de conclure autrement que tout d'une pièce. Au cours de l'Affaire, et ainsi fera-t-il en toute occasion, il a foncé droit devant lui, s'étant mis d'abord, dirait-on, des œillères pour n'être pas tenté de dévier et courbant à sa thèse faits, individus et argumens. Le but une fois fixé, il y marche, avec l'unique souci d'entraîner après lui son public en ne ménageant pas les coups à qui tenterait de lui barrer la route.

Aussi est-il un polémiste hors pair, la polémique n'ayant comme on sait que de lointains rapports avec l'esprit critique et le souci de la mesure. Pour lui, tout s'efface momentanément devant la démonstration à parfaire, l'adversaire à démonter. Elle est de Péguy, de Péguy partant en guerre contre « le mal de croire » qu'il dénonce chez Pascal, cette phrase qui, en tout lieu paradoxale, est, sous sa plume, extravagante : « Les treize ou quatorze siècles de christianisme introduit chez mes aïeux, les onze ou douze ans d'instruction et parfois d'éducation catholique sincèrement et fidèlement reçue ont passé sur moi sans laisser de traces. » Lorsqu'il émet cette assertion déconcertante, il est, comme toujours, d'une sincérité complète. Au moment qu'il la lance, il n'a devant les yeux que le but visé : tout le reste est aboli.

Déjà pourtant il a écrit sa *Jeanne d'Arc*, sa première sans doute, où il ne laissera pas toutefois de puiser bien des traits

pour son *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Déjà il est le traditionaliste tourné d'instinct vers le passé pour y appuyer l'avenir. Il professe « une aversion sincère de la démagogie. » Il ne se borne pas à la détester, il lui dit son fait : avec quelle verve cinglante, quelle profondeur de mépris! Écoutez-le, faisant parler l'électeur :

« J'ai tort, j'ai tort, mais savez-vous, monsieur, que vous êtes un homme singulier. Vous êtes nouveau, vous. Vous êtes un homme qui a de l'audace. Vous m'enseignez des mots nouveaux. Un mot nouveau. Vous prétendez que j'ai tort. Savez-vous que vous êtes le premier qui ait osé me dire que j'ai tort? Quand je vais trouver les conseillers municipaux de mon pays, au moment des élections, ils ne me disent pas que j'ai tort; ils me disent toujours que j'ai raison, qu'ils sont de mon avis, qu'il faut que je vote pour eux. Jamais un conseiller d'arrondissement, ni un conseiller général, ni un député, ne m'a dit que j'avais tort. »

Savourez maintenant ce guide-âne du candidat :

« Il faut faire croire aux électeurs que leur compagnie est la plus agréable du monde, que leur entretien est la plus utile occupation, qu'il vaut mieux parler pour eux quinze que d'écrire pour dix-huit cents lecteurs, que tout mensonge devient vérité, pourvu qu'on leur plaise, et que toute servitude est bonne, à condition que l'on serve sous eux. »

Et la conclusion :

« Un exemple vous facilitera l'entendement. Quand les électeurs de la première circonscription d'Orléans sont convoqués pour élire un député, ils ne se demandent pas qui sera le meilleur député. Car le député d'Orléans n'est pas le délégué d'Orléans à la meilleure administration de la France *avec* les délégués des autres circonscriptions françaises. Mais, puisque nous vivons sous le régime universel de la concurrence et puisque la concurrence politique est la plus aiguë des concurrences, le député d'Orléans est exactement le délégué d'Orléans à soutenir les intérêts orléanais *contre* les délégués des autres circonscriptions, qui eux-mêmes en font autant. Le meilleur député d'Orléans sera donc celui qui défendra le mieux le vinaigre et les couvertures et le canal d'Orléans à Combleux. Ainsi se forme ce que le citoyen Daveillans nomme à volonté la volonté démocratique du pays républicain, ou la volonté républicaine du pays démocratique.

« Les députés socialistes que nous envoyons au Parlement bourgeois obéissent au même régime. Ceux qui sont du Midi, sont pour les vins, et ceux qui sont du Nord sont pour la betterave. Ceux qui représentent le Midi protègent vigoureusement les courses de taureaux. Mais ceux qui sont du Nord ont un faible pour les combats de coqs. Il faut bien plaire aux électeurs. Et si on ne leur plaisait pas, ils voteraient pour des candidats non socialistes. »

Ce robuste bon sens, ce sentiment si vif de l'intérêt national, cette révolte contre les hypocrisies de la farce électorale, ce souci constant de la vérité, ce dédain de plaire aux puissances : nous les retrouvons d'un bout à l'autre de son œuvre.

Il ne m'appartient pas de la juger du point de vue littéraire. Je m'en réfère là-dessus aux études si intelligentes et si pénétrantes qu'elle a déjà inspirées à ses amis, à ses pairs, à ses contemporains et à ses anciens. Le profane que je suis osera pourtant confesser le plaisir qu'il a pris au divertissement qu'il intitule : *La chanson du roi Dagobert.* Ce morceau n'est pas seulement de la drôlerie la plus savoureuse. La profession de foi, car c'en est une, que Charles Péguy met dans la bouche du roi Dagobert sur « les deux races d'hommes » est, ou je me trompe fort, une pièce capitale de sa philosophie.

Cet ancien normalien que d'un pseudonyme d'affectueuse gouaillerie ses soldats de la grande guerre, ceux qu'il conduira jusqu'au bord de la victoire de l'Ourcq, ont surnommé « le Pion, » cet universitaire a l'horreur du pion. Il dresse en face l'une de l'autre deux races d'hommes : les livresques et les autres, ceux qui tiennent des autorités pour des raisons, qui ont désappris, s'ils le surent jamais, à penser par eux-mêmes et ceux qui placent au-dessus de tout l'indépendance de leur pensée et la liberté de leur raison ; ceux qui connaissent les livres et qui ne connaissent qu'eux, pour lesquels les choses ne sont visibles qu'à travers les auteurs, — « Cette Voulzie qui existe vous embête, » — et ceux qui connaissent les réalités. Péguy a le dédain, j'oserai dire la nausée des pédans, parce qu'il en a trop vu et aussi parce que sa passion de la vérité et de la réalité s'exaspère jusqu'à la fureur contre l'artificiel, le plaqué et le faux-semblant.

*
* *

M'excusera-t-on d'avoir découpé, dans ces premiers Cahiers de Péguy, quelques-uns des passages les plus significatifs? J'ai cru que Peguy ne pouvait être mieux présenté que par lui-même, et c'est pourquoi je l'ai laissé parler. Sa physionomie ne sort-elle pas de ses confessions avec la netteté et le relief souhaitables?

Ce petit paysan, de pure souche française, vous le voyez se jeter avec avidité sur la culture classique : entendez-le narrer ses émotions devant la révélation du latin et son ravissement à la déclinaison de *rosa, rosæ*. Il absorbe par tous les pores les leçons de ses maîtres. Tout lui est profit et joie.

Cependant, sans qu'il en ait toujours pleine conscience, il participe à la vie du dehors. Né en 1875, il pousse avec la République. Sorti du peuple, boursier de l'Université de 1885 à 1894, comment échapperait-il à l'attraction des idées socialistes? Pas plus que bon nombre de ses condisciples, il n'a attendu d'avoir quitté les bancs du lycée pour entendre les voix qui appellent à l'action les jeunes intelligences et les esprits neufs.

Incapable de réserve ni de calculs égoïstes, Péguy se lancera tête baissée dans le tourbillon de l'Affaire. Son tempérament de lutteur, son caractère entier ne lui permettront pas, dans le feu du combat, de discerner les exagérations et les excès qui risquent de mener le parti où l'a jeté sa passion de vérité à des conclusions dangereuses pour l'intérêt public. Il lui faudra, pour reprendre son sang-froid, que la grâce, en donnant à sa soif de justice un premier apaisement, lui rende la liberté de regarder autour de lui. Le soir du « Triomphe de la République, » en descendant des faubourgs, mêlé à la foule, il remarquera qu'on rechante la vieille *Marseillaise*, récemment disqualifiée. D'autres choses plus importantes à la vie de notre pays que l'hymne de Rouget de Lisle avaient couru des risques dans la bagarre.

Péguy est trop imprégné jusque dans son tréfonds par ses origines, par son éducation classique, du sentiment de l'ordre et de la règle; il a trop le sens des nécessités nationales pour ne pas donner tout son effort à la défense, dans la République et par la République, d'institutions tutélaires. Le début de ce billet tracé de son écriture si caractéristique, simple, droite et

volontaire comme lui, en dit long dans son apparente sécheresse sur ses sentimens intérieurs :

Jeudi, 11 août 1904.

« Sous-lieutenant de réserve, pour vingt-huit jours, au camp de Bréau, sous Fontainebleau,

« Prêt à partir en manœuvre, je ne puis ni vous joindre ni vous écrire que cette carte-lettre ; je vous demande, pour les premiers mois de la rentrée, un cahier Waldeck-Rousseau.

« Votre

« CHARLES PÉGUY. »

Les Cahiers, c'est l'arme qu'il a forgée pour la défense de ses idées. Leur lecture même dévoile les difficultés toujours renaissantes au milieu desquelles il ne cesse de se mouvoir pour en maintenir la publication. Péguy entendait les affaires à peu près comme ces philanthropes qui, enflammés de l'esprit de charité, commencent par créer les œuvres, sauf à chercher ensuite au jour le jour les moyens de les faire subsister.

Peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt ces deux lettres qui le prennent sur le vif dans sa lutte quotidienne pour l'existence des Cahiers.

Vendredi 9 juin 1905.

« Mon cher Millerand,

« Cinq abonnemens nouveaux hier jeudi ; deux abonnemens nouveaux ce matin ; je ne vous envoie pas ces nombres pour harceler votre attention ; je sais qu'elle n'a pas besoin d'être relancée ; mais j'éprouve un besoin de me tenir en communication avec vous dans la situation tragique où je me trouve, père nourricier d'une entreprise qui croît de toutes parts et non assuré de la pouvoir conduire de fin de mois en fin de mois jusqu'en octobre.

« Je suis respectueusement votre

« CHARLES PÉGUY. »

Lundi 17 juillet 1905.

« Mon cher Millerand,

« Je vous inscris donc pour l'action numéro 46 et votre ami pour l'action numéro 47 ; par ces nombres mêmes vous voyez

que mes recherches n'ont pas été infructueuses; depuis que nous avons dû nous arrêter à la forme de commandite par petites parts, j'ai réussi, poursuivant mes recherches parmi nos simples abonnés, à recueillir quarante-cinq inscriptions; je vous demanderai désormais de continuer à en rechercher comme je le fais, jusqu'à ce que nous soyons couverts, sous cette réserve que cette recherche ne vous coûte rien de votre temps, ni de votre travail; je m'en voudrais d'altérer le repos de vos vacances; il faut que nous soyons tous bons à marcher pour octobre; il est évident que l'année prochaine sera dure et importante;

« En plein mois de juillet, n'ayant rien publié depuis le commencement de juin, nous n'avons pas cessé de recevoir au moins un abonnement nouveau par jour, et j'inscrivais en moyenne une action par jour; tout permet d'espérer que la rentrée sera très bonne et que l'année nous consolidera définitivement;

« J'ai commencé d'écrire hier mon Cahier de rentrée; je l'intitule *Notre patrie*, afin qu'il soit une réponse directe et brutale au livre de Hervé; je pensais d'abord aller vous demander quelques renseignemens complémentaires sur les événemens récens; mais j'ai réfléchi qu'il valait mieux que je n'eusse point envers vous la situation d'un journaliste et d'un *interviewer;* je fais donc mon métier avec les renseignemens qui sont pour ainsi dire de droit commun;

« Je suis respectueusement vôtre.

« CHARLES PÉGUY. »

« Bourgeois (1) me communique son courrier de ce matin, où quatre nouvelles inscriptions, ce qui nous met à cinquante et une actions inscrites à la date d'aujourd'hui. »

Ai-je besoin de dire que la combinaison mirifique dont Péguy note ici les premiers progrès eut le sort des combinaisons antérieures? Péguy continua jusqu'à la fin de se débattre, avec la même candeur et la même foi, au milieu d'embarras matériels qui chargeaient lourdement ses épaules.

Ce n'est point trahir le secret d'une intimité qui ne saurait être exposée au jour, c'est achever de faire connaître l'homme

(1) Administrateur des *Cahiers de la Quinzaine*.

simple et bon que fut ce grand lutteur, de dire que Péguy trouva dans la douceur et le calme de la vie familiale, la plus unie et la plus heureuse, la force indispensable pour supporter les amertumes et les déceptions de la vie publique.

Ce n'est pas par métaphore qu'il cultivait son jardin et c'est en jouant à la balle avec ses enfans, quand il n'avait pas pour partenaire le gros chien familier, qu'il se délassait de ses travaux.

La guerre l'arracha à ses foyers.

Un de ses camarades a raconté les étapes suivies du jour de la mobilisation au 5 septembre 1914 par le lieutenant Péguy et sa compagnie, la 19e du 276e régiment d'infanterie (1). Quelques lettres écrites aux siens et publiées à la suite de ce simple et impressionnant récit jalonnent la route. Péguy s'y montre au naturel : courageux, aimant, uniquement préoccupé du devoir à remplir.

Il tombe, face à l'ennemi, en entraînant sa section contre l'Allemagne, qu'avant de mourir il eut la joie suprême de voir reculer.

Il repose dans la grande plaine, sous une petite croix de bois où sont inscrits ces seuls mots : « Charles Péguy ; » sa tombe est pressée au milieu des tombes des officiers, sous-officiers et soldats tombés en même temps que lui.

Il repose comme il vécut : côte à côte avec ses camarades de combat qu'il excitait de ses exhortations et de son exemple.

***

Il a disparu. Son œuvre demeure, plus vivante, plus puissante qu'elle ne fut jamais.

Les morts mènent les vivans. Nous avons besoin de nous le redire pour adoucir notre douleur et nos regrets. Péguy avait tant de projets en tête ! Que de pages en ses Cahiers portent l'indication, l'esquisse d'autres cahiers qu'il veut écrire plus tard ! Ils ne seront jamais écrits.

En l'arrachant aux luttes quotidiennes qui épuisent et amoindrissent même les plus nobles combattans, sa mort, cette mort si digne de sa vie, si harmonieuse et si belle, sacre Péguy et lui confère une autorité dont, par delà le tombeau, il servira encore ses idées et son pays.

(1) Victor Boudon : *Avec Charles Péguy*, de la Lorraine à la Marne, août-septembre 1914. Préface de M. Maurice Barrès, 1 vol. in-16 (Hachette).

L'heure n'a pas sonné où il sera permis sans imprudence, sans risquer d'affaiblir l'étroite union de tous nos combattans, de remuer les problèmes que demain aura pour tâche de résoudre. On ne se trompe pas cependant en pensant que le souci unanime, à cette heure-là, de tous les bons Français, sera, pour parler comme Péguy, « que la France se refasse et se refasse de toutes ses forces. » Tant de sang pur versé, tant de fécondes existences brisées ne l'auront pas été en vain. Si l'union s'est établie si rapide et si forte entre tous les Français, c'est que, sous des formes diverses, ils poursuivaient l'idéal dont des siècles de civilisation commune leur apprirent à rêver la conquête. Catholiques, révolutionnaires, ils étaient, pour reprendre une idée et une formule chères à Péguy, les dévots d'une mystique. Armés les uns contre les autres, l'agresseur barbare leur dessilla les yeux : ils se rapprochèrent pour combattre et repousser l'ennemi de leur idéal.

La victoire qu'ils devront à leur union pourrait-elle avoir pour premier résultat d'en faire à nouveau des ennemis? Ce serait pis qu'un non-sens; ce serait un sacrilège contre lequel crierait le sang de nos morts.

Écoutons-les.

Ils commandent le respect de toutes les croyances, le souci de toutes les misères, l'exaltation d'une France forte et grande par l'union de ses enfans réconciliés.

Quelle voix aurait plus de titres à être entendue et obéie que celle de Charles Péguy, de l'apôtre de la Cité socialiste, du poète de Jeanne d'Arc, de l'écrivain, du penseur tombé sur le champ de bataille, dans une juste guerre, pour le triomphe de l'Idéal français?

A. Millerand.

PRISONNIERS FRANÇAIS

EN SUISSE

Lorsque les rapatriés civils et les grands blessés traversaient la Suisse, ils nous disaient au passage la misère des camps, l'épuisement des prisonniers affamés, les maladies, les épidémies. Et, dès les premiers mois de la guerre, nous fûmes obsédés par la pensée de ces vies gaspillées sans aucun profit pour la patrie, de ces souffrances et de ces morts qui ne contribuaient pas à délivrer un seul pouce du sol envahi. Le sacrifice humain n'est-il pas assez lourd ? Il est le devoir immédiat, il est le prix affreux dont la liberté de la France et la paix à venir doivent être payées : sauvons du moins tout ce qui peut être sauvé ! C'est ainsi qu'est née dans beaucoup d'esprits l'idée d'interner en Suisse les prisonniers encore guérissables. Le Conseil fédéral entreprit des négociations auprès des belligérans (1). Elles aboutirent à la fin de 1915, grâce à l'intervention du Saint-Père. Et le 25 janvier 1916, le premier convoi des prisonniers malades arrivait à Leysin.

Lorsque, à la petite station d'Aigle, dans le crépuscule matinal, on vit pour la première fois les soldats français toucher le sol suisse, la foule eut un mouvement irrésistible. Elle les entoura, s'empara d'eux, et ce fut comme si elle les prenait dans ses bras. Elle les conduisit à l'hôtel, les attendit pendant qu'ils déjeunaient, les escorta jusqu'au tramway électrique. Et l'on entendait des femmes supplier les soldats d'accepter

(1) Déjà à la fin de 1914 le Conseil fédéral avait entamé les négociations. Le Saint-Père les reprit au printemps de 1915. Elles aboutirent à la fin de la même année.

encore ce paquet, ces fleurs, ces fruits. Eux, souriant et pleurant à la fois, montraient leurs mains pleines, leurs musettes gonflées.

— Oh! vous trouverez bien une petite place!

On apporta dans le train une corbeille remplie de rouleaux de chocolat et de paquets de cigarettes qu'ils avaient dû laisser sur les tables de l'hôtel. Déjà ils avaient demandé au major de Reynier, dirigeant la région de Leysin, s'ils auraient la permission d'envoyer une partie de leurs cadeaux aux camarades restés en Allemagne...

Pendant toute la traversée du bourg, les fleurs et les oranges n'ont cessé de pleuvoir par les portières. Le cri de : « Vive la France! » nous a suivis comme une seule grande voix ininterrompue.

Les soldats disaient :

— On garde tout ça dans son cœur...

Cependant, sur le ciel qui s'éclairait, les hautes cimes se profilaient aiguës et roses. Au milieu des champs de neige, le village de Leysin apparut. Dans ce paysage qui semblait en cristal bleu, on vit se détacher les chalets, le clocher, les hôtels.

Un soldat put seulement prononcer :

— Regardez!

Du haut en bas des façades voltigeaient les points vifs des drapeaux, les points blancs des mouchoirs. On entendait une fanfare encore lointaine.

— C'est l'hymne suisse, dit un soldat. Il faut saluer...

A cet instant, le soleil invisible et déjà haut dépassa l'arête d'un sommet. Les champs de neige d'un seul coup s'illuminèrent. Et la neige semblait ardente. Ce fut un brusque éblouissement, l'incomparable fête que le soleil dispense à la haute montagne, chaque matin d'hiver.

Dans le wagon, personne ne parlait plus. On n'entendait que des sanglots étouffés.

Les semaines suivantes, d'autres convois arrivèrent à Leysin, à Montana, à Montreux et dans l'Oberland. Puis ils cessèrent. Pendant les mois de mars et d'avril, une commission de médecins suisses parcourut l'Allemagne, afin d'examiner les prisonniers malades dont l'internement pouvait être proposé : tous les prisonniers avaient droit à cette visite. Et ceux dont le

cas médical se rattachait à l'une des vingt catégories (1) de maladies et d'infirmités prévues par l'arrangement international étaient dirigés sur Constance, où une dernière visite les attendait, effectuée par des médecins allemands, en la présence de médecins suisses.

L'arrêt définitif était alors prononcé : une partie des prisonniers retournaient dans leurs camps respectifs.

— On était terriblement tarabustés à Constance, racontent les soldats. On se faisait un souci de cette visite !...

Pendant le long voyage qu'ils venaient d'accomplir à travers l'Allemagne, deux jours, trois jours quelquefois, ils tremblèrent. Quelques-uns, ne se croyant pas assez malades, se désolaient. Et tous revoient continuellement le groupe douloureux des camarades qui repartaient après avoir touché à leur délivrance.

— Ça nous coupait la joie d'aller en Suisse...

— Ils avaient l'air bien malheureux ?

Le soldat eut ce mot :

— On apprend à cacher sa peine...

L'après-midi du jour où ils ont passé la visite, les soldats désignés sont amenés en gare de Constance et remis aux officiers suisses. Mais ils ne sont pas encore tranquillisés. Ce n'est qu'à la fin de cette longue journée, au moment où le convoi s'ébranle, qu'ils respirent. Ils regardent les soldats allemands rangés sur le quai. Quel silence !... Le train accélère sa marche. On est bien parti. Enfin !

Tout à coup ils entendent un grand cri. Ils n'en croient pas leurs oreilles. Ils se penchent aux portières. Ils n'en croient pas leurs yeux : des gens sont là, au bord de la voie, des hommes, des femmes, des enfans. Et ce sont eux qui ont crié : « Vive la France ! » Écoutez ! Ils crient plus fort : « Vive la France ! » Et ils agitent des drapeaux tricolores.

— Où donc sommes-nous ? Mais nous venons de quitter Constance ! Les Allemands deviennent-ils fous ?

Et l'ovation continue. Le nom de leur patrie monte à eux clamé par toutes ces voix. Des fleurs pleuvent dans le wagon.

(1) De ces vingt catégories sont exclues les maladies transmissibles, à l'exception de la tuberculose. Les tuberculeux sont réunis à Leysin et à Montana, dans des sanatoria, et soumis au traitement spécial que nécessite leur état. Plusieurs, aujourd'hui guéris, ont été envoyés dans d'autres stations.

Et voici la *Marseillaise* qui éclate... Un employé a ouvert la porte et leur a dit :

— Vous êtes en Suisse...

Ils ont compris. La sentinelle allemande est immobile, d'un côté de la route. Et là, en face d'elle, ces groupes qui les acclament... Alors ils se sont mis à pleurer.

— Je n'ai pas pleuré quand j'ai été blessé, quand j'ai été pris, quand j'ai été opéré, racontait l'un d'eux, mais à ce moment-là j'ai pleuré.

— Ce cri, dit un autre, ça vous retournait le cœur...

— Il y avait une vieille dame qui était venue aussi loin qu'elle pouvait, tout au bord de la frontière, tout près de la sentinelle allemande, pour nous montrer où commençait la Suisse et crier la première : « Vive la France ! »

Et tous nous refont le même récit, à peu près dans les mêmes termes.

Soir après soir, pendant ce mois de mai où les convois se sont succédé presque chaque jour, ces gens de la bourgade frontière de Kreuzlingen sont venus le long de la voie pour acclamer les Français à l'instant où ils entraient sur le sol suisse. Le train ne s'arrêtait pas. N'importe. Ils trouvaient moyen de le fleurir au passage. Ils envoyaient au vol la *Marseillaise*. Ils déployaient le drapeau rouge, blanc, bleu. Lors des convois du mois de janvier, la nuit étant tombée, à sept heures du soir, ils allumaient des feux de Bengale tout le long de la frontière. Les enfans agitaient des torches. Et les sentinelles allemandes à quelques pas assistaient à cet accueil.

Rien ne pouvait toucher davantage le cœur des soldats français. Ils gardent impérissable le souvenir de cette minute où ils ont vu ces mains tendues vers eux. Et ils ont dit avec ce sens de l'expression, si juste et si fin, dont même les plus rudes d'entre eux ont le privilège :

— La Suisse nous a reçus à bras ouverts...

Le voyage triomphal continue. A Winterthur, à Zurich, à Berne, on les acclame, on leur donne des fleurs, des cigarettes, de menus présens, des lettres contenant d'affectueux messages, signés de noms inconnus. A Berne ils descendent de wagon. Quelle impression étrange et douce, ce long cortège de leurs uniformes dans cette gare de Berne ! Les dames de la Croix-Rouge les escortent au buffet où une collation leur est offerte

par l'Ambassade de France. Il est une heure du matin. Le convoi va se disloquer. A trois heures, à cinq heures, les différens wagons portant sur un écriteau le nom du lieu de destination sont attelés à leurs trains respectifs. Les soldats, une dernière fois, serrent les mains tendues.

Aucun d'entre eux n'a envie de dormir :

— Ah! on n'avait pas le temps de dormir... Et puis on est trop heureux pour dormir...

Penchés aux portières, ils regardent le jour qui se lève... leur premier jour de liberté.

Les trains sont partis dans des directions multiples. Qu'importe? Qu'ils aillent en Oberland bernois, en Valais, dans les cantons de Neuchâtel ou de Vaud, à toutes les stations, en dépit de l'heure matinale, ils trouveront un accueil identique. Cette nuit-là, le cri de : « Vive la France! » retentit, avec des accens différens, d'un bout à l'autre de la terre suisse.

Ce matin, c'est dans le Valais que nous allons. Les soldats ont regardé le lac pâle et voilé de vapeurs blanches. Les gens venus aux stations leur disaient en montrant la rive opposée :

— Regardez, voici la France!

— Ah oui! répondit l'un d'eux, ça sent la France...

Un autre a dit :

— Pauvre France! je croyais bien que je ne te reverrais plus...

L'ample vallée du Rhône déploya ses prés tout en fleurs sous les vergers roses. Chacune des petites villes assises à l'entrée des vallées latérales nous jetait au passage ses acclamations, les notes de sa fanfare, les chants de ses écolières vêtues de blanc. Au milieu des prairies, tout à coup, on voyait s'agiter un drapeau tricolore. Des femmes, des vieillards courbés dans les vignes, brusquement redressés, nous envoyaient leur salut. Un soldat suisse prit la position du garde à vous. Les internés ne quittaient plus les portières. A tous les passans qui s'en allaient à leur humble travail, ils témoignaient leur gratitude.

A Sierre, où les soldats dirigés sur Montana descendirent, un cortège se forma immédiatement. En tête, la fanfare qui jouait la *Marseillaise*, puis les fillettes en blanc; les toutes petites venaient les premières, on avait ondulé leurs cheveux noués d'un ruban tricolore, et chacune tenait à la main un drapeau des Alliés. Le groupe des soldats français les suivait, encadré par la foule. Et les écoliers portaient leur musette.

On passa sous des arcs de verdure où des inscriptions naïves souhaitaient la bienvenue. Lorsque les soldats furent installés dans l'hôtel où leur déjeuner était servi, on laissa entrer le cortège des fillettes. Et plusieurs d'entre eux mirent leur mouchoir sur leur visage pour qu'on ne les vît pas pleurer.

Les réceptions dans les petits villages de montagne étaient les plus intimes et les plus touchantes. Toujours je me rappellerai celle de Morgins. Nous étions montés par la longue vallée savoyarde d'Abondance, si calme et si verte avec ses villages blancs épandus autour des vieilles églises, et si triste avec ses femmes en grand deuil. Nous franchîmes le col. Et bientôt nous avons aperçu les chalets de Morgins, tous enguirlandés de narcisses et de gentianes. Une foule se tenait devant un des hôtels. Et déjà nous distinguions les foulards rouges des Bas-Valaisannes et les pantalons garance... Il y avait des Français et des Belges. Les Valaisans faisaient la haie autour d'eux, leur adressaient timidement la parole, puis se taisaient, et les silencieux petits gars de la montagne les dévoraient des yeux.

Je voyais des larmes sur les joues ridées des vieilles femmes, tandis qu'elles contemplaient les uniformes fripés, marqués de traits de peinture ou de bandes d'étoffe jaunes, et les visages fatigués et maigris, tout ce groupe d'infirmes. Les hommes se détournaient brusquement, et je savais bien que leur silence était plein d'un respect et d'une tendresse qu'ils ne savaient exprimer. Lorsque arriva l'automobile fleuri qui amenait de Trois-Torrens le dernier contingent, tous refluèrent à sa rencontre. Tous les bras se tendaient; des mains saisissaient au passage les mains des internés. Eux, comme ils sentaient cette sympathie muette! Ils avaient les yeux pleins de larmes en regardant ces vieilles femmes rustiques, en jupes amples, aux bonnes figures ridées qui leur rappelaient un peu leurs mamans. L'un d'eux me dit :

— On n'ose pas croire...

Un grand garçon pâle, un Belge, raconta que sa mère et ses deux sœurs, à Liége, avaient été mitraillées « dans le tas » avec beaucoup d'autres. Un groupe silencieux buvait ses paroles.

— Êtes-vous sûr qu'elles sont mortes? demanda quelqu'un.

Il répondit :

— Ma femme les a vues... après.

Sa voix s'étrangla. Il se tut; l'intolérable image se dressait devant lui.

Un autre avait vu les cadavres de petits enfans dans les rues.

— Il faut y voir pour y croire, conclut-il.

Je regardais les Valaisans en chapeau de feutre, en veste de montagne, qui serraient les poings autour de nous. Ils se rappellent la nuit d'août où la générale a battu dans leurs vallées et où ils se sont levés tous ensemble, et comment ils sont descendus, le fusil à l'épaule et croyant déjà leur terre violée. Et ils se rapprochent de ces hommes qui n'ont plus de patrie à cette heure, et ils pensent : « Nous aurions pu être comme eux... »

Cependant, du balcon, le syndic adresse la parole aux internés.

« Messieurs les vaillans soldats français et belges... »

Après avoir cité les héroïques paroles du général de Castelnau, il leur rappelle que la frontière française est toute proche.

« Que cette terre soit pour vous la terre promise mais aussi la terre défendue (1)... »

Et il conclut :

« Vous allez vivre au milieu de notre modeste population. Nous allons vivre comme des frères, partageant les mêmes sentimens d'espérance et de confiance dans la victoire du bon droit. » Comme un seul homme, les soldats ont crié : « Vive la Suisse! » Et lorsque, après la *Marseillaise* et l'hymne belge, la fanfare entama notre hymne national, tous, du même mouvement spontané, ont pris la position du garde à vous...

Le colonel de Cocatrix, dirigeant la région du Bas-Valais, m'a raconté ceci. Ce matin-là, lorsque le convoi arrivait à Monthey, une petite fille belge, hospitalisée chez des gens du pays, ayant entendu dire qu'il y avait des Belges avec les Français, se mit à pleurer tout à coup. Et elle criait : « Mon papa est là! » On la conduisit auprès d'eux. Elle passa devant leur groupe. Mais elle ne vit pas son père. Et les Français et les Belges se détournaient en entendant ce cri d'enfant...

Le passage des convois à travers la Suisse alémanique m'a laissé une impression plus douce encore. Et je ne me suis jamais sentie aussi près de nos compatriotes de langue allemande que depuis ces heures-là.

Nous sommes à Interlaken. Et il faut changer de train pour

(1) Les nations belligérantes se sont engagées à rendre à la Suisse les internés qui s'évaderaient; ils seraient alors renvoyés à leurs camps respectifs.

gagner Wilderswyll. Une foule émue contemple le douloureux défilé, les boiteux, les amputés, appuyés sur leurs béquilles. Un adjudant a le pied coupé. Un boiteux se traîne si lentement qu'un Samaritain bernois l'a pris dans ses bras. On emporte sur un brancard le zouave qui a le fémur brisé, et le soldat qui a le pied dans du plâtre, et le garçon brun, si pâle, souffrant, dit-il de méningite, et qui a déjà l'air si lointain! Des femmes pleurent.

— Qu'est-ce que vous voulez, dit l'un des plus souffrans, c'est pour la France!

Quelques minutes après, nous apercevions la petite gare de campagne, et parmi la foule, les uniformes des soldats français arrivés quelques semaines auparavant. Ils avaient l'air acclimaté déjà : mieux portans et gais, ils souriaient parmi les groupes de paysans bernois. Tout le long de la voie s'alignaient les petites filles en tabliers bleus, des bouquets dans les mains. Leurs tresses blondes dégageaient leurs fraîches figures hâlées qui souriaient; derrière elles, juchés sur une barrière, les garçons, têtes nues, en blouses nettes, les dépassaient de tout leur buste. Quelle décoration que ces deux files d'enfans immobiles, dans ce bel ordre, et qui tournaient vers nous leurs visages! Au moment où le convoi s'arrêta, ils tendirent leurs fleurs, et nous avons senti tout leur cœur jeté à la rencontre des soldats français.

La foule escorta les internés à travers le village, portant les musettes et les capotes. Le capitaine Stucki, commandant la région du Haut-Oberland, les installa paternellement dans les hôtels, visita chaque chambre, inspecta les moindres détails relatifs à leur bien-être. Eux, lorsqu'on les conduisit dans les chambres ensoleillées, aux larges fenêtres ouvrant sur les vergers, et où il y avait de bons lits, et même des armoires à glace, s'arrêtaient sur le seuil, éblouis.

— Ah! on a bien perdu l'habitude de voir ça...

— Ah! on ne saura pas dormir dans de si bons lits!

Un adjudant, qui depuis dix-sept ans appartient à l'armée, durement blessé, nous dit, son honnête figure toute crispée d'émotion :

— J'ai honte qu'on nous reçoive si bien! Qu'est-ce que j'ai fait? Je devrais être sur le front...

Pour atteindre Adelboden, un village de l'Oberland, au fond d'une haute vallée, il faut trois heures de voiture. On répartit les soixante-sept Français et les cinquante et un Belges

sur onze breaks. En dépit de leurs mines fatiguées et de leurs corps souffrans, ils avaient l'air de se préparer à une partie de plaisir. Les Français surtout retrouvaient déjà leur gaîté et leurs plaisanteries. Il y avait deux petits Belges de dix-sept ans et demi, qui s'étaient engagés à seize ans et portaient crânement l'uniforme. On eût dit des enfans jouant au soldat, si l'on n'avait pas rencontré leur regard, ce regard sérieux qui se souvenait...

Les onze breaks se suivaient le long de la route montante. On les voyait disparaître aux tournans, reparaître, s'élever lentement. Les soldats regardaient les longs plis chatoyans des prairies, les bois courbés sur le torrent; la grandeur silencieuse de la haute montage les surprenait; ils sentaient autour d'eux son calme bienfaisant. Puis, apercevant les fleurs dont les breaks étaient jonchés, ils disaient :

— Hier matin, à Constance... Hier après-midi à Constance... Et ils se taisaient tout à coup, comme s'ils n'avaient pu croire qu'ils fussent déjà si loin de leur captivité.

Et tandis qu'ils remuaient les souvenirs affreux des mois écoulés, je ne pouvais m'empêcher de songer à la parole de Rousseau : « Ce fut là que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvais la véritable cause du changement de mon humeur et du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue si longtemps!... Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale. » Puissent-ils oublier ici leurs souffrances! Puissions-nous rendre à la France des hommes ayant retrouvé leur équilibre nerveux, redevenus forts et sains, prêts à prendre leur part de l'œuvre de reconstruction!

Le village d'Adelboden apparut avec la tour carrée de sa vieille église. Au moment où les breaks parvenaient sur la place où toute la population les attendait, les enfans groupés en avant se mirent à chanter. Et nous avons reconnu la douceur des paroles françaises. Les petits écoliers qui ne savent que l'allemand avaient appris un chant français pour souhaiter la bienvenue à nos hôtes dans la langue de leur patrie.

Lorsque les internés franchissaient par le Lötschberg la formidable barrière qui sépare l'Oberland du Valais alémanique, ils apercevaient, au moment où le train jaillit du dernier

tunnel, la haute vallée déployée, les courbes du Rhône et ils voyaient surgir la ville de Brigue avec ses quatre clochers à boule, silhouettés sur le dédale des montagnes. Brigue qui reçoit tous les convois destinés aux vallées de Conche et de Zermatt, quoique prévenue au dernier moment, ne manqua jamais d'envoyer sa fanfare jouer la *Marseillaise* à l'arrivée des convois. Quelques-uns s'en allaient demeurer à Viège. Celui-ci monta jusqu'à Zermatt. D'un bout à l'autre de la dure vallée, de Stalden jusqu'au pied des glaciers, tous les villages bruns, tassés autour de leur église blanche, semblaient en fête. Mais quelle fête sérieuse! Et quels regards les gens peu loquaces jetaient sur leurs hôtes, à l'aspect si douloureux : un convoi de réformés, de tout jeunes gens et des vieillards, Français et Belges, appartenant aux régions envahies, en vêtemens de civils et plus minables que les soldats.

Lorsque, au crépuscule, nous sommes redescendus, on entendait se répondre les *angelus* lointains. A cette heure où les forêts s'adoucissent et se fondent en ombres violettes, le vent apportait les sons des cloches et les mêlait. Et il me semblait distinguer les carillons qui montaient des bords du torrent et ceux que sonnaient les villages perchés sur les rampes abruptes. Et c'était comme les voix unanimes et graves de toute la vallée qui priait pour le repos des cœurs de ses nouveaux habitans.

Je regarde un petit carton, marqué du drapeau fédéral et portant imprimés les mots : « Soyez les bienvenus, soldats de France, » et signé : « Vos amis, les Suisses, » un petit carton qui fut distribué à Stanz à chaque interné français, témoignage irrécusable des vrais sentimens de notre peuple de la Suisse primitive. Il ne se laisse point égarer par certaines feuilles dont nous savons maintenant qu'elles furent inspirées par les Allemands. Certains courans germanophiles ne l'ont point entraîné. Il a balayé les durs souvenirs de 1798. Il a dit aux Français : «Vos amis, les Suisses. » Une vieille femme de la vallée d'Engelberg descendit de son chalet dans la montagne, fit plusieurs heures de chemin pour apporter aux Français le beurre qu'elle avait battu. Une autre offrait des poires séchées. Pauvre régal sans doute... Mais on donne ce qu'on a. Et le don de ces pauvres, qui se sont privés, me touche plus que tout ce que nous pouvons donner, nous autres qui sommes attachés

à la France par notre culture, notre pensée, notre art... Mais ces rudes montagnardes de l'Engelberg qui ne parlent qu'un patois allemand, que lui doivent-elles, et pourquoi l'aiment-elles? Sans doute, ne sauraient-elles pas l'expliquer. Et cependant, elles se sentent obscurément attirées vers la France par le sentiment le plus vivace de leur être simple : l'attachement à leur sol. Les soldats qui viennent vivre dans leur vallée ont souffert en défendant la patrie envahie. Alors elles cherchent, selon leur faible moyen, à leur témoigner leur amour.

Dans cet élan qui, à travers toute la Suisse, porta nos populations au-devant des prisonniers français, je saisis l'expression la plus profonde des sentimens d'un peuple qui a toujours pratiqué la liberté comme une religion. Ouvre-leur tes bras tout grands, ô mon pays, ouvre-leur tes vallées et tes forêts, choie-les sur ton sein maternel, accueille-les le sourire aux lèvres et les larmes aux yeux, car tu sais bien que leur cause est ta cause. Ceux qui versent leur sang pour défendre la patrie envahie, jamais ne t'ont laissé indifférent, toi qui t'es dressé tant de fois devant l'envahisseur, toi dont la volonté de vivre libre fut plus forte que la force : tu reçois comme tes enfans tous ceux qui souffrent pour la liberté!

*
* *

Ce qu'ils racontent...

Dans l'excitation du voyage et l'allégresse de l'arrivée, encouragés par la sympathie qu'ils lisent dans nos yeux, quelques-uns racontent avec une sorte de hâte fiévreuse, comme s'ils croyaient, à force d'évoquer les images de là-bas, en alléger l'obsession. Les choses qu'ils nous disent, nous les connaissons déjà... Nous avons lu ces journaux de rapatriés qui commencent à paraître. Nous avons lu maint récit des premières semaines de la guerre... Et cependant, à écouter ces paroles, en présence de l'homme qui vécut le drame, en face de ce visage souffrant, en recevant ce regard qui s'anime ou s'attriste et parfois semble comme halluciné, quel relief elles prennent, ces bribes de vie héroïque ou douloureuse, avec quelle violence ils les dressent devant nous, ces images!... Ce n'est pas leur voix seulement qui raconte, c'est tout leur être amaigri, c'est leur geste et leur allure, et c'est tout ce qu'ils ne disent pas qui nous fait tressaillir et qui devient sensible et vivant devant nous.

Récits de bataille. Beaucoup d'entre eux furent blessés dans les premières semaines de la guerre. Ils sont restés sous l'impression de ces heures terribles et magnifiques, et ils n'ont pas eu la consolation de la Marne. Il y eut ceux qui furent pris dans les combats de la Meuse et dont les troupes sacrifiées retardèrent les Allemands. Ils demeurèrent ensuite de longues semaines sans connaître la victoire.

Ils gardent l'image indélébile de l'invasion.

— Je vois toujours une femme dont les cheveux brûlaient... Elle tenait son petit dans ses bras. Elle reçut une balle dans la tête et tomba morte. L'enfant tomba sur elle...

Un garçon de Noyon, qui était employé de chemin de fer, a vu passer la cohue des réfugiés de la Belgique et du Nord de la France.

— Les routes étaient noires de monde. Il en venait, il en venait, sans arrêt, le jour, la nuit. Et si misérables, avec une masse d'enfans à qui l'on ne savait quoi donner à manger... Alors, nous qui avions aussi un petit, nous avons eu peur de nous sauver...

C'est ainsi qu'il fut pris, envoyé en Allemagne, où il demeura dix mois sans nouvelles. Quand, au bout de dix mois, il a vu la première carte de sa femme, il a pensé : « Ça me rend vivant! » Naturellement, il ne recevait pas de colis. On leur donnait une boule de pain pour trois jours. Mais quelquefois, « ils ne pouvaient pas retenir leur faim, » et ils mangeaient tout le pain le premier jour... A force de rester dans la boue et dans l'eau, ils avaient toujours les pieds glacés.

Ils racontent l'horreur des premiers jours, où, blessés, ils attendaient, dans quelque grange, entassés, sans pansemens, sans soins, sans eau, et dévorés par les mouches... Les camarades mouraient au milieu d'eux. L'odeur était intolérable...

Puis ce fut le transfert à travers l'Allemagne, dans des wagons de 4e classe, dans des wagons à bestiaux où les blessés étaient entassés sur très peu de paille.

— Plusieurs blessés ont eu des hémorragies. Ils voyaient couler leur sang et ils appelaient au secours... Et ils sont morts là sous nos yeux...

Et puis, c'est la vie des camps.

— Le premier hiver, dans l'infirmerie où j'étais, on avait mis des blessés et des tuberculeux. Trois mouraient par jour, en

moyenne. Une nuit, l'infirmier se leva, et il en trouva un mort dans son lit. Il alla au lit suivant, et l'homme aussi était mort. Et il en trouva encore un troisième... Après, quand ce ne fut plus l'hiver, cela alla mieux.

Des Belges et des Français appartenant aux terres envahies n'ont jamais reçu de colis. Un petit civil de vingt-trois ans n'a reçu son premier paquet qu'au mois de mars dernier. Heureusement, ils étaient quatre camarades du même pays, et celui qui avait donnait aux autres.

Jamais de colis!... Après tout l'effort unanime des familles et des Comités!... Peut-être les envois collectifs tels qu'on va les effectuer désormais atténueront-ils de pareilles injustices.

Ils décrivent la souffrance des Russes affamés qui ramassent avec les mains, dans la boue, la soupe renversée, qui vont chercher dans les ordures des débris affreux. Ils étaient si affaiblis qu'on les voyait tomber quand ils allaient à la corvée. Quelques-uns mouraient ainsi, sur place.

— Il y avait une masse de Russes qui mouraient. On les mettait, enveloppés d'une toile, dans un grand sillon, tous ensemble. Et puis on mettait de la terre dessus...

Leur misère était telle qu'ils vendaient pour rien leurs hardes. Un territorial nous montre sa vareuse beige taillée dans une capote de Russe qu'il a payée un mark, et de belles bottes presque neuves qui lui ont coûté deux marks. On leur achetait une montre pour un mark.

— Et une magnifique montre, en or, la plus belle que j'aie jamais vue, s'est vendue pour dix francs.

L'arrivée des Serbes reste gravée dans les mémoires. Les prisonniers serbes, après la retraite de l'automne 1915, furent amenés dans les camps à la fin de décembre, affamés, demi-nus, exténués, les pieds saignans. Les Français et les Belges leur donnèrent de la nourriture. Ils se jetèrent dessus. Bientôt on dut les mettre dans un camp d'isolement, car ils apportaient la variole. Au mois de mars, on les fit partir pour un autre camp et ils travaillèrent dans les marais. A la fin de mai, on les vit revenir dans le camp des isolés. Et on disait qu'ils avaient le typhus...

Et puis ce sont des récits d'évasions invraisemblables, dénotant une invention, une ténacité, une audace merveilleuses, et révélant quelles souffrances!...

— S'échapper... mais on y pense... on y pense, on ne pense qu'à ça !

Un tout jeune garçon, au moment d'atteindre la frontière avec son camarade, se croyant déjà en Hollande, laissa échapper un mot de français. Une fillette l'entendit et cria : « Französe ! » en s'enfuyant vers sa mère. Après trente nuits de marche, après tant de souffrances et de dangers, il put à peine s'empêcher de pleurer lorsqu'il vit les soldats allemands qui lui barraient la route.

Un soldat parisien avait réussi à se sauver avec un sergent. Ils n'étaient plus qu'à vingt kilomètres de la frontière, lorsqu'ils durent passer une rivière. Lui ne savait pas nager. Alors ils prirent le pont. Des soldats allemands les mirent en joue. Ils risquèrent le tout pour le tout et coururent sur ce pont. Les Allemands tirèrent. Le sergent tomba mort. Lui fut ramené et mis en prison pour quatorze jours... Il ajoute :

— Les parens du sergent avaient un autre fils tué sur le front...

Nous ne transcrivons pas les récits les plus sensationnels. On comprendra pourquoi.

Ils énumèrent les punitions : les jours de cellule, les heures que l'on passe « au poteau, » attaché, les pieds dans la boue, dans la neige, les promenades forcées autour du camp, le dos chargé... les lettres supprimées, pendant trois semaines. Et puis les petites vexations, les deux gamelles de soupe immangeable, que l'on vous force à avaler... Et puis le camp « de représailles... »

— Même au camp de représailles, nous avions organisé des représentations, quand même on n'en avait pas envie... mais pour les faire aller...

Le 13 juillet, ils organisèrent une revue et défilèrent en chantant la *Marseillaise*, et promenant des drapeaux français qu'ils avaient confectionnés avec leurs ceintures rouges et bleues. Quelle affaire! Les soldats allemands sortirent avec leurs baïonnettes, mais seulement pour les menacer, « car ils savaient bien que les Français ne voulaient que faire un peu de scandale... »

— Les Allemands n'étaient pas excités contre nous, comme ils sont excités contre les Anglais...

Ils citent de menus faits. Ils ont un sourire parfois. Et toujours nous sommes surpris de leur façon objective d'apprécier

les événemens. Les « intellectuels » seuls profèrent des injures. Les autres ne se départent pas de leur philosophie parfois sereine et parfois narquoise, où passe la résignation du pauvre diable, et leur irrésistible belle humeur française.

— On sait bien, n'est-ce pas, que, quand on est prisonnier, on ne peut pas être assis à la table d'honneur...

— Et puis, vous savez, tout ça ne nous a pas empêchés de leur jouer de bons tours tout de même...

Et le soldat français se consolait de ses misères, oubliait sa faim et ses ennuis en se régalant à la pensée du « bon tour » qu'il avait joué au gardien allemand.

Ils ont une manière d'expliquer les choses, mi-gouailleuse et mi-raisonnable :

— Le commandant de notre camp, du jour où il a su que son fils était prisonnier en France, il a tout à fait changé avec nous, on ne le reconnaissait plus...

Ils sont unanimes à dire qu'« on est moins malheureux dans les camps qu'au commencement. » L'organisation est meilleure. Et meilleure l'hygiène. On a installé partout des bains et des douches. Et le pullulement de la vermine qui les a fait tant souffrir, la première année, semble définitivement enrayé. Ces améliorations furent souvent dues à la présence et aux réclamations de visiteurs neutres, notamment des Américains et des Suisses. Que ne peut-on multiplier ces visites?...

En dépit des améliorations, plus les mois s'écoulent et plus la captivité devient lourde, plus intolérable devient l'éloignement des êtres chers. Je me rappelle la plainte nostalgique d'un de ces soldats :

— Là-bas nous n'entendions aucun grillon, aucun oiseau, rien... nous étions délaissés par tous, même par les oiseaux...

Plainte si mesurée! plus éloquente que toutes les récriminations...

Ce qu'ils racontent encore, ce sont de beaux traits de courage.

En avril 1915, un camp fut menacé du typhus exanthématique ; un Belge, qui autrefois résidait à Paris où il s'occupait de désinfection, interné dans ce camp, réussit à conjurer l'épidémie. Aidé d'un adjudant et d'un étudiant en médecine belge, il désinfectait les baraquemens au fur et à mesure, avec des moyens de fortune.

— Pendant un mois nous avons été inspecter les Russes

suspects, et nous les lavions chaque jour. Sur 300 Russes il y en avait 295 qui avaient de la vermine jusque dans les sourcils. Nous les avons soignés avec des onguens et nous visitions leur linge chaque fois... Ce Belge, il est resté là-bas... Ils ont voulu lui donner la croix de fer. Mais il l'a refusée...

Dans un autre camp, ce fut un médecin français qui réussit à arrêter l'épidémie déchaînée. Il y avait déjà deux mille morts quand il parvint, à force de courage, à s'en rendre maître. Plusieurs médecins français sont morts.

Enfin voici, textuellement rapportée, la déposition qu'un Français interné à Yverdon a adressée à un officier interné dans le même secteur (1). Après avoir raconté qu'étant parti de France avec l'aviateur Védrines, il fut fait prisonnier au fort de Blangy, près de Saint-Mihiel, il poursuit :

« Je tiendrais à vous annoncer que le caporal aviateur Gilbert, de Charleville, tout en remplissant une mission analogue à la mienne, resta environ pendant dix jours dans les pays occupés. De là il voulut regagner la France et la Hollande. Mais en franchissant la troisième barricade de fils barbelés qui entouraient la frontière hollandaise, le camarade Gilbert fut pris par les Allemands. Ensuite ramené à Laon, il fut condamné à mort par le Conseil de guerre de cette ville. A la suite de ce jugement, il fut exécuté le 5 septembre 1915. Il demanda sa grâce à l'Empereur, mais elle lui fut refusée. Comme j'ai été enfermé dans sa cellule, j'ai remarqué sur le mur une inscription faite de sa propre main, dont voici les termes précis : « Prévenir ma mère qui habite Brest (Finistère), que, ayant bien rempli mon devoir envers ma Patrie, je ne vais mourir qu'avec un seul regret, savoir si j'ai quelque chose à me faire pardonner d'elle. »

Et l'interné demandait qu'on voulût bien prévenir la mère de Gilbert et qu'on lui transmît le message.

Gilbert qui allait mourir, et qui sut envoyer à sa mère tout son amour dans cette parole sublime, encore un de ces héros obscurs qui font la France si grande !

*
* *

— Quand nous serons guéris, dans deux mois... dans trois mois, est-ce qu'il faudra retourner en Allemagne?

(1) Document communiqué par le commandant L..., interné à Yverdon.

Telle est leur grande préoccupation en arrivant, la question anxieuse qu'ils posent. Oh! non, pauvres enfans, nous vous gardons jusqu'à la fin de la guerre... L'un d'eux m'a dit :

— Quand je serai guéri, dans trois ou quatre mois, je retournerais bien en Allemagne pour laisser la place aux autres... C'est la justice...

Et cependant ils ont coutume de s'écrier :

— Retourner là-bas... autant mourir!

Il s'agit donc de prévoir un internement qui peut être de longue durée. Et il s'agit d'adapter nos hôtes à notre vie.

Une fois passée l'excitation du premier jour, ils laissent apparaître une sorte d'accablement. Ils donnent l'impression d'hommes désaccoutumés de l'action, désemparés, dont l'énergie s'est usée et qui ont de la peine à reprendre une discipline normale. Et puis, peu à peu, les soins, la nourriture abondante et leur jeunesse aidant, et aussi « les bains de l'air salubre et bienfaisant, » ils reprennent une allure d'hommes libres, et ils retrouvent le goût de vivre. Pour faciliter l'observation de la discipline militaire à laquelle ils sont soumis, les internés français, belges et anglais sont répartis dans les hôtels (1) suivant leur nationalité. On a pris garde, autant que possible, de ne point séparer les camarades venus d'un même camp et qui demandaient à rester ensemble. Dans chaque hôtel ils sont commandés par un sous-officier interné, « le chef d'établissement. » Et tous les « établissemens » d'une localité sont sous les ordres d'un sous-officier, le plus élevé en grade, nommé chef de secteur, et responsable vis-à-vis de l'officier sanitaire suisse dirigeant. Dans chaque lieu d'internement, un rayon de plusieurs kilomètres est offert à leurs promenades. Au delà de ce rayon, une permission devient nécessaire.

Le médecin en chef de l'armée, le colonel Hauser, dirige tout le service de l'internement des prisonniers de guerre.

Les internés sont prévenus dès leur arrivée que des infractions trop graves à la discipline seraient suivies du renvoi en Allemagne. Le fait ne s'est point encore produit. On aurait de la peine à se résoudre à une aussi dure mesure. Les insoumis, — sur un nombre d'hommes aussi considérable (2), il faut bien

(1) Les États belligérans remboursent à la Suisse les frais de nourriture et de logement, calculés le plus bas possible dans les difficiles conditions actuelles.

(2) Les prisonniers français internés en Suisse sont aujourd'hui au nombre de 8 930; 884 arrivèrent dans la première série de convois; 8 066 dans la série de mai.

s'attendre à rencontrer quelques fortes têtes, — ont été transférés dans un pénitencier agricole. Ils sont rares. D'une façon générale, on peut dire que les internés, par leur tenue et leur politesse, font chez nous de la bonne « propagande française. »

— On aime beaucoup les Français ici, nous disait, à Thoune, un brave employé suisse aléman. Et d'abord, les Français, ils sont les plus polis...

Des traits de cette politesse, de cette délicatesse de sentimens, combien n'en pourrait-on pas citer !

Une école de jeunes filles en promenade descendait à Saint-Cergues et chantait en chœur. Au tournant de la route, elles aperçurent les soldats français et s'interrompirent de leur chant. D'une voix unanime elles crièrent : « Vive la France ! » Alors, eux, spontanément, tandis qu'elles défilaient, se sont alignés et se sont mis au port d'armes devant ces enfans.

Un interné très souffrant ne pouvait supporter aucune nourriture. Chaque jour, le médecin soucieux entrait dans sa chambre et recevait la même réponse. Le soldat, craignant qu'il ne fût froissé, lui dit vivement :

— Oh ! monsieur le major... ce n'est pas à cause de ce que vous me donnez ici... c'est à cause des cochonneries que j'ai mangées là-bas !

Ils sont très sensibles à l'atmosphère de sympathie et d'affection qu'ils sentent autour d'eux. Affection qui, dans certaines localités, confine à l'idolâtrie, et dont on est obligé parfois de préserver les internés. Il a fallu interdire les invitations chez les habitans qui offraient de trop copieuses libations, oubliant, dans l'effusion de leur enthousiasme, que nos hôtes sont des malades.

A Interlaken, et dans beaucoup d'autres villes, un groupe de dames se charge de faire blanchir le linge des soldats. Et elles viennent à tour de rôle, une fois par semaine, surveiller l'état des sous-vêtemens (1), raccommoder, recoudre, rendre de menus services maternels. Un peu partout, des comités de secours (2) se sont formés.

Mais c'est surtout dans les regards et les sourires des passans que nos hôtes lisent notre amitié, et dans l'admiration

(1) Le gouvernement français pourvoit les internés des vêtemens nécessaires peu de semaines après leur arrivée.

(2) Les internés jouissent de la franchise postale en Suisse pour leurs lettres, leurs mandats et les colis jusqu'à cinq kilogrammes.

muette que leur ont vouée nos enfans. Les petits enfans d'Interlaken réclament sans cesse « les Français » et se sauvent de la maison pour aller les rejoindre. Il n'est pas rare de rencontrer un brave troupier escorté de deux blonds petits gars aux joues rouges, qui tiennent fièrement sa main serrée dans leurs menottes. Leurs parens leur ont appris à dire : « Vive la France! » et ce sont les premiers mots de français qu'ils ont su prononcer. Combien j'aime ce timide hommage des silencieux petits gars de l'Oberland!

Des paysans de la Suisse primitive ont cherché un dictionnaire et laborieusement élaboré des phrases françaises. D'ailleurs, il est tant de moyens de se comprendre sans paroles! C'est un soir, à Thoune, dans le jardin d'un hôtel habité par des soldats français, un jardin où les aubépines se fanent, où les roses commencent à fleurir et qu'une balustrade sépare du quai étroit bordant l'Aar. Les internés viennent d'achever leur souper, et je les regarde flâner le long des allées bordées de myosotis, sous les arceaux de vigne de Canada. Les uns, sur le quai, se promènent. D'autres pêchent à la ligne. Les derniers rayons du couchant dorent le ciel. On respire l'odeur fraîche et vive de l'eau courante. Les moires vertes de l'Aar glissent rapides sous les arbres penchés. Il fait bon dans ce jardin sentimental si soigné, où les internés forment des groupes sourians. Un petit soldat est venu s'asseoir à côté de moi, un jardinier de l'Aube. Il est joyeux parce qu'il a trouvé un emploi. Aujourd'hui, il est allé au cimetière arranger la tombe de famille d'un capitaine suisse. Son ancien patron et ses quatre camarades apprentis jardiniers furent tués à l'ennemi. Sur six, il reste seul.

Cependant une phrase allemande prononcée par des passans arrive jusqu'à nous. Il les suit des yeux et dit doucement :

— Les gens d'ici, ils parlent allemand... ça ne les empêche pas d'avoir bon cœur...

A ce moment, trois soldats suisses, sur le quai, l'apercevant dans le jardin, le saluent. Il me dit :

— On est bons camarades... Quelquefois le soir, on se promène ensemble. On cause.

— Ah! vous en avez des choses à leur raconter!

Il sourit d'un air modeste.

— N'est-ce pas, ça intéresse toujours de causer de la guerre.

Il a été blessé et pris à la fin d'août 1914.

— Mais on a vu le plus terrible. Il n'y avait pas de tranchées alors... On faisait des murs avec les corps des camarades. On avait le cœur dur... Fallait ça!

Un autre troupier renchérit. Lui, il a vu le fils du général de C... mort au bord de la route, un beau garçon, fort...

Ils se taisent et regardent passer les promeneurs sur le quai.

— Moi, j'ai toujours été gai, dit le jardinier de l'Aube. La dernière lettre que j'ai écrite à ma mère, avant de me battre... je lui disais : « Ne te fais pas de mauvais sang. Tous ceux qui vont à la guerre ne sont pas tués... »

Cependant la lumière décline. Les gens de Thoune défilent lentement sur ce quai devenu leur promenade favorite : jeunes filles qui s'en vont deux à deux, et quelques-unes ont arboré une pochette tricolore; graves amoureux se tenant par le bras; groupes d'employés, familles laborieuses qui viennent prendre l'air, une fois la journée finie, le père donnant la main aux plus jeunes enfans. Et tous ont ralenti leur marche, en passant, ont regardé dans le jardin. Ils ont envoyé un sourire, un salut discret. Je voyais leur visage s'épanouir brusquement en apercevant au milieu des fleurs les soldats au repos, détendus, la mine contente; ce soir, comme tous les autres soirs, les gens de Thoune sont venus retrouver la vision de ce jardin où leurs hôtes sont heureux. Je sentais l'amitié de tous ces inconnus qui venait à nous, silencieusement, à travers les feuillages. Et il me semblait que ce jardin se remplissait de présences affectueuses et muettes.

Dès qu'ils ont échappé au cauchemar de leur captivité, le rêve des soldats est de faire venir ceux qu'ils aiment. Nous avons vu arriver du fond de la France des paysannes, émues, effrayées et radieuses à la fois. L'une d'elles, qui apportait à son fils un panier de fleurs de sa Provence, nous dit :

— Quand je suis montée, je ne pouvais rien voir, je me faisais trop de mauvais sang! Mais à présent, mes yeux ne sont pas assez grands pour regarder!...

Des mères amènent leurs enfans. Et l'on rencontre sur les routes des soldats rayonnans qui portent sur l'épaule, ou qui tiennent par la main, leur petit. Nos médecins qui soignent les internés trouvent dans ces visites un précieux adjuvant : un peu de bonheur... il n'est rien de tel pour améliorer la santé.

Un soir, dans le train qui nous emmenait de Zermatt, nous avons vu, devant la gare de Saint-Nicolas, un soldat qui attendait. La capote, le pantalon garance semblaient tout neufs. Il y avait, répandu sur toute sa personne, un air de fête.

— Tu attends quelqu'un ? lui demanda le capitaine français qui se trouvait avec nous.

Il dit, le visage illuminé :

— Ma femme...

Et tandis que le capitaine lui parlait, il s'efforçait bien de répondre, mais son regard s'en allait le long du ruban de rail, guetter le train. Il l'aperçut enfin. Et l'officier se tut.

Lentement le petit train électrique acheva sa montée. Et, à l'instant où il s'arrêtait, le nôtre se remit en marche. Mais nous avons vu la silhouette de la jeune femme qui se penchait sur la plate-forme et sauta la première, et le soldat qui courait à elle, et le brusque baiser, et leurs bras enlacés soudain et qui semblaient ne plus pouvoir se détacher... Aucun de nous ne dit une parole. Et le cadre des hautes montagnes vacilla une seconde devant nos yeux troublés.

Mais il y avait des internés qui supputaient tristement la dépense du voyage et du séjour et qui se taisaient, sachant qu'une telle joie leur était interdite. Dans un village de l'Oberland, un soldat pleurait et ne mangeait guère, et gardait son visage tiré, parce qu'il était trop pauvre pour faire venir sa femme et son petit. L'hôtesse, apitoyée, offrit pour eux l'hospitalité. Quelques habitans se cotisèrent. On trouva l'argent du voyage, et de quoi donner une petite somme en plus. Et le soldat radieux, transfiguré, attend son bonheur.

Désormais, la question d'argent ne sera plus un obstacle, et tous nos internés auront droit à cette joie si nécessaire, tous, hormis ceux dont les familles sont restées dans les départemens envahis. Il est déjà bien assez dur que ceux-ci soient privés... (1).

Les médecins dirigeans cherchent à occuper les internés dans la mesure de leurs forces revenues. Une bibliothèque circulante est déjà constituée. On prévoit, pour cet hiver, des conférences. Les étudians internés seront admis dans nos universités. Le médecin en chef de l'armée, le colonel Hauser,

(1) La colonie suisse de Paris vient de créer un fonds destiné à faciliter les visites des familles d'internés. Une œuvre connexe s'est fondée à Lausanne : l'œuvre du « Revoir. »

préconise la fondation de « foyers du soldat, » salles de réunions confortables et gaies, où les soldats habitant différens hôtels peuvent se rejoindre, trouvent de la lecture et des boissons non alcooliques à des prix minimes (1). On commence à employer les mieux portans qui le désirent aux travaux des champs et au jardinage. A Leysin, où l'expérience est la plus significative, parce qu'elle dure depuis plus longtemps, on a déjà installé quatre ateliers où les hommes travaillent deux heures par jour pour se distraire sans se fatiguer. L'atelier de menuiserie fabrique des jouets d'enfans sous la direction de ce lieutenant qui, en Allemagne, pour tromper sa faim de la maison, créa, avec son couteau et des boîtes de cigares, une merveilleuse maison de poupée. Les internés de Leysin ont même composé une revue qui eut un grand succès : ils envoyèrent les deux tiers de la recette aux prisonniers, et le reste fut destiné « à nos camarades suisses, belges et français. »

Les habitans de chaque hôtel forment une petite communauté où l'on partage les plaisirs et les peines. Les soldats adoptent les civils internés avec eux, souvent très malheureux, et prennent sur leur solde pour leur constituer un peu d'argent de poche. Un chef d'établissement, dans un hôtel de Spiez, a organisé pour venir en aide « à ses civils » une caisse mutuelle.

— Ceux qui reçoivent de l'argent peuvent bien donner deux sous par jour pour les camarades, me dit-il. Qu'est-ce que c'est? deux cigares de moins qu'on fume...

Ainsi la camaraderie a survécu à l'existence des tranchées et à l'existence des camps. L'entr'aide continue. Des liens nouveaux se sont formés. La générosité du troupier français reste un des traits de son caractère avec cette sentimentalité si jolie qu'il cache sous un sourire.

— Voyez, madame, ce bouquet, disait l'un d'eux en désignant un bouquet séché au-dessus de son lit, je l'ai reçu à mon arrivée... il rentrera en France avec moi...

Et je repense au mot d'un des leurs qui, voulant exprimer sa gratitude, a dit : « Les Français savent aimer. »

Nous ne les guérirons pas tous...

Un certain nombre d'hommes, diagnostiqués trop malades,

(1) Trois « foyers » sont déjà ouverts : à Leysin, à Montana, à Blonay. D'autres s'ouvriront bientôt.

ont été rapatriés comme « grands blessés » peu après leur arrivée en Suisse. Quelques-uns sont morts chez nous. Ils s'en sont allés avant d'avoir accompli la dernière étape. L'un d'eux mourut à Montreux. Et la municipalité offrit une concession perpétuelle dans son cimetière au petit soldat français qui aura désormais sa demeure parmi les nôtres à jamais.

A Leysin, par une matinée de juin, nous avons mené le deuil de deux soldats dont l'état s'était aggravé si subitement que les familles n'avaient pu arriver à temps... Dans la petite église catholique, au sommet du village, les deux cercueils, l'un à côté de l'autre, sont recouverts du drapeau tricolore. Et l'on apporte de longues palmes, des couronnes de pensées et de roses.

Cependant, des différens hôtels, des contingens de soldats sont montés : des Français, des Belges, des Anglais, et les Suisses de la clinique militaire. L'église se remplit entièrement.

La messe commençait lorsque la troupe suisse, venue de Saint-Maurice, entra silencieusement, le fusil au bras et vint se ranger contre les murailles, encadrant la nef.

Tout à coup, un cri déchira le silence. Et l'on vit entrer une vieille paysanne courbée que deux soldats conduisaient. Sans doute n'avait-elle pas voulu croire la dépêche alarmante. Et, tout à l'heure, en arrivant, elle a brutalement compris. Sa plainte déchirante amenait des larmes dans les yeux de tous ces hommes. Et les paroles du prêtre, les chants psalmodiés, la sonnette de l'élévation, les brefs commandemens militaires, les battemens des tambours voilés de crêpe nous parvenaient comme enveloppés de cette plainte affreuse que rien ne pouvait apaiser.

On emporta les cercueils. A l'instant où ils franchissaient le seuil de l'église, la fanfare militaire entonna la *Marseillaise*. Et ce fut comme si la patrie lointaine consacrait le sacrifice.

L'interminable cortège s'est formé derrière les deux corbillards couverts de fleurs. Il allait très lentement au pas rythmé d'une marche funèbre. Il suivit les longues courbes de la route, traversa le village, se déroula entre les prés tout en fleurs, et s'engagea dans la forêt. Lorsque le chemin descendait, on voyait cette houle des képis, tous ces uniformes différens, capotes bleu horizon, pantalons garance, tenue noire des prisonniers, vareuses khakis, ondulant sous les grands sapins immobiles, et l'on retrouvait le turban d'un Algérien, et les deux soldats indous, aux yeux nostalgiques et dont personne n'arrive à se

faire comprendre. Et ce cortège semblait un seul être, mesurant son pas d'un même mouvement, saisi par une pensée unique, et recueilli dans une seule tristesse.

Le lointain cimetière incliné vers la vallée du Rhône, et où cinq soldats français, déjà, reposent, se remplit de cette foule disciplinée et muette. Il y eut quelques viriles paroles, l'adieu adressé aux morts. Les soldats suisses ont tiré les salves réglementaires. Et pendant toute la cérémonie, la mère, sourde, inconsciente et désespérée, ne cessait de parler à son fils.

Des femmes en deuil s'abandonnaient à leurs pleurs. Le frère de l'autre mort sanglotait. Et à ces plaintes et à ces larmes, il me semblait entendre répondre, par milliers, d'autres cris maternels et d'autres sanglots. La douleur unanime du monde écrasa nos cœurs, emplit brusquement l'étendue. Et l'admirable paysage, soudain obscurci, ne nous apparut plus que comme le cadre insensible de tout le déchirement humain... Peu à peu les hautes cimes dressées en face de nous, la vallée où serpentait le fleuve, les forêts toutes proches, firent passer en nous l'image de la patrie. La patrie, à qui de telles souffrances sont offertes et pour qui ceux qui souffrent ne souffrent pas en vain.

Dormez donc auprès de nous votre dernier sommeil, petits soldats obscurs que nous n'avons pu sauver. Votre présence parmi nous est une chère présence. Nous vous avons vus souffrir et mourir. Et nous vous aimons davantage. Et nous les aimons davantage aussi ceux qui s'en retournent maintenant, et dont je vois les uniformes pressés sous les branches étendues de la forêt. Ils gardent dans leurs yeux l'image de cette femme courbée qui évoquait en eux la silhouette maternelle. A cet instant, la nostalgie de la patrie interdite obsède plus impérieusement leur cœur. Mais sans doute redisent-ils la parole de l'un d'eux : « C'est pour la France ! »

Et tandis que les cuivres jettent au vent les notes ardentes d'une marche triomphale, ils hâtent inconsciemment le pas; une force nouvelle les redresse, et, par-dessus la haute barrière des montagnes, ils regardent, devant eux, l'avenir.

NOËLLE ROGER.

L'APPEL DU SOL

DERNIÈRE PARTIE (1)

VII. — LA BATAILLE CONTINUE

Les mitrailleuses allemandes ronflent comme un moteur; leurs projectiles volent en l'air en bourdonnant, ainsi qu'un essaim de pierres lancées par des frondes. Les feux de salve se succèdent : une décharge, puis une autre, puis une autre. Vaissette a l'impression d'une roue, la roue des loteries foraines, qui tournoie en flamboyant, dont chaque rayon vous aveugle. Cela dure l'espace d'une seconde. Derrière, un clairon joue encore. A présent, il sonne la charge. Brusquement, la note s'achève en un appel de cor déchirant : l'homme a eu son compte. On court encore; on voit l'éclair fulgurant qui jaillit du canon des fusils allemands. Ils sont là, à quelques mètres : on va les saisir. Il semble que la terre vacille et que la roue vous saisisse dans son tournoiement...

Le sous-lieutenant vient de s'aplatir à quelques pas de la tranchée. La souffrance de la chute le rappelle à lui.

— Pourtant, dit-il, je ne suis pas blessé.

Il n'est pas blessé, pourquoi donc est-il couché? Il est comme un naufragé qui se débat; il ne peut remuer les pieds : quelqu'un doit les tenir... C'est un réseau de fils de fer, courant au ras du sol, qui l'a jeté à terre.

Et tout le flot humain vient se briser contre l'invisible et fragile rempart. En haut aussi, il y a un réseau de fer :

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août.

celui que tendent les balles qui se croisent. On distingue, au milieu des décharges, les commandemens des officiers prussiens. Des chasseurs arrivent au réseau. Ils culbutent. A côté de l'officier les corps s'amoncellent. Tous les hommes tombent, arrêtés par les fils tendus, arrêtés par les balles. Ils tournoient, puis jonchent le sol; on dirait les feuilles d'un arbre que saccage une bourrasque d'automne... Vaissette ne peut pas se relever. Il ne peut pas. Les feux au-dessus de lui développent un rideau de plomb : ce serait trop lourd, trop dur à crever... L'élan de la section est brisé.

De son côté, le lieutenant Lucien Fabre a suivi le mouvement de sa compagnie. Il s'agit que l'échelon avance en même temps que la vague, d'un front continu, se précipite sur la tranchée allemande. Tous les groupes, qui fourmillent par le glacis, se lèvent, se couchent, bondissent en un rythme émouvant. Le tourbillon de plomb n'arrête pas les tirailleurs qui se portent en avant. L'officier vit le drame de chaque bond avec le soldat qui le tente : il lui semble que sa décision et son enthousiasme le soutiendront. Il est là, s'offrant à l'avalanche, immobile souvent, le corps penché parfois en un effort physique, comme si, par sa poussée, il pouvait hâter l'élan de ses unités. Le geste de son bras les déploie, les éparpille, pousse dans la tempête ses soldats. Il a le sentiment d'être le semeur qui jette au vent son blé par les sillons.

Aucun groupe n'hésite ou ne faiblit. Tout à gauche, Vaissette a fait plus de progrès. A droite, au contraire, une section ralentit sa marche à la mort.

— Tu es là, Girard? demande Lucien.

— Ça va, ça va, mon lieutenant, répond placidement l'ordonnance.

Celui-là est de la race que rien n'émeut et chez qui le courage semblerait n'être plus méritoire, tant il est instinctif.

— Rampe jusqu'au sergent Batisti : ses hommes s'endorment entre leurs bonds. Dis-lui de les enlever et de n'avoir d'yeux que pour moi et pour l'ennemi. Dépêche-toi. Ne te fais pas tuer : il faut que l'ordre arrive.

Et Lucien surveille de nouveau tous ses chasseurs, qui avancent irrésistiblement. De mètre en mètre, ils se suivent, couvrant les champs et les labours. Leurs dos, qui se soulèvent et s'abaissent, paraissent le moutonnement des vagues de la mer.

C'est alors qu'éclate la fanfare.

Toutes les *Marseillaises* se répondent, s'enflent, s'atténuent, retentissent, se perdent dans le grondement des balles, le hurlement des obus qui passent, les explosions, les cris des hommes qui chargent. Fabre ne raisonne plus. L'ivresse l'a saisi, lui aussi. Il éprouve en lui l'émotion de toute la compagnie qui se précipite : un souffle sacré a passé sur elle. Il se sent l'âme de cette marée vivante. Il saute, il bondit, il clame :

— En avant!... En avant!... En avant!...

C'est lui qui a déchaîné la rafale d'hommes qui souffle par derrière...

— En avant!

Il se sent porté par des ailes. On marche sur du fer, tout le sol est criblé d'obus. Les explosifs s'enfoncent. Une gerbe de pierres jaillit. On se croirait entouré de ces geysers d'Islande qui naissent sous vos pas.

— En avant! hurle encore Fabre.

Et voici qu'il est précipité sur l'herbe... Lui aussi, les fils tendus entre les piquets l'emprisonnent. Des hommes sautent, le dépassent, font quelques pas, s'enchevêtrent, vacillent, puis restent étendus... Lui, il se relève, pour crier encore... En une seconde, tout l'aspect du paysage infernal a changé. On ne voit plus un homme. Toute la plaine semble déserte. Il y a un instant, c'était un fourmillement d'uniformes ondulant sous la pluie d'acier et de soleil; maintenant, c'est le vide et l'immobilité. Toutes les compagnies, tous les bataillons sont venus s'échouer contre le réseau.

Un grand sanglot monte à la gorge de Lucien, le secoue. Il clame sa douleur dans le crépitement des feux. Il voit, en un éclair, le champ vainement parsemé de morts, de ses morts. Tout à coup, il s'effondre comme une masse. Il murmure :

— Ce n'est rien... ce n'est rien...

C'est comme si on lui avait asséné un coup formidable. Il ne sait pas bien où. Il répète :

— Ce n'est rien... Ce n'est rien.

Girard est à côté de lui. D'où sort-il? C'est à n'y rien comprendre. Aussi, tout se brouille. Puis, on dirait que le soleil se cache. Girard dit :

— Je suis là, mon lieutenant... Je suis là.

Et comme il fait mine de se porter au secours de son officier, Lucien prévient son mouvement :

— Reste tranquille. Ce n'est rien. C'est au bras.

Un silence entre les deux hommes. La fusillade est moins nourrie. Les ordres rauques des officiers prussiens déchirent les oreilles. Fabre appelle :

— Girard...

— Mon lieutenant? répond l'ordonnance.

— Soulève-toi sur les poignets. Regarde la compagnie.

Doucement, lentement, Girard se soulève. Une balle siffle. Il s'aplatit à nouveau.

— On ne la voit plus... Ils sont tous couchés... combien sont morts?... Il y en a qui se replient vers le ravin.

Fabre est atterré.

Un silence encore. Puis, il appelle de nouveau :

— Girard...

— Mon lieutenant?

— Alors... la France est fichue!

Puis, il reste étendu, sans parole. Plus de douleur physique, plus d'angoisse morale. Il est sûr que la mort va venir, il l'attend. La fusillade a cessé, il n'y a que les obus qui ronflent en passant. Les cris d'agonie déchirent les oreilles : tout un peuple de soldats crie sa souffrance. Les deux vagues d'assaut, couchées dans la trame d'acier, exhalent leur plainte. Les compagnies parsèment le gazon, comme de sanglantes céréales fauchées. Toute la plaine gémit.

— Girard, dit Fabre, il nous faut partir d'ici. Ils n'auraient qu'à sortir de leur tranchée pour nous prendre.

Partir, ce n'est pas facile ; il faut ramper jusqu'au ravin : et les voilà qui se glissent par les sillons, se traînant sur le sol. Girard est d'une rare habileté; il ne prend pas le temps de souffler : il avance comme un reptile, tirant de mètre en mètre Lucien dont le bras saigne et que la fièvre étreint. Au bout de quelques minutes, on rencontre Servajac; il s'en retourne aussi vers la ligne de départ; il s'est attardé à panser les camarades, bondissant d'un corps à l'autre, donnant à boire, bandant la plaie, soupirant quand c'est un cadavre qu'il a retourné.

— Le lieutenant Vaissette a pu regagner notre ligne, dit Servajac. Il n'est pas touché.

— Si on traînait l'officier, dit Girard.

Et les deux hommes d'avancer avec leur fardeau qu'ils soutiennent d'un commun effort. Il n'y a plus qu'une centaine de mètres à franchir. A présent, on est loin de l'ennemi : celui-ci ne tire même plus sur les isolés qui s'échappent. Fabre et les deux hommes se lèvent et, en courant, atteignent le ruisseau encaissé. Lucien n'était pas arrivé que Vaissette se précipitait sur lui. Ils s'embrassèrent.

— C'est grave? demanda le sous-lieutenant en désignant le bras qui ensanglantait la vareuse.

— J'espère que non, fit Lucien.

— Moi, je n'ai rien, reprit Vaissette.

Il se sentait gêné de sortir indemne de la tourmente, il croyait avoir besoin de se justifier.

— Je suis pourtant, dit-il, resté jusqu'au bout en tête de la section. Le capitaine de Quéré lui non plus n'est pas touché. D'Aubres est tué.

De Quéré arrivait. Vaissette et l'ordonnance avaient déchiré la vareuse de Fabre et la chemise : les chairs apparaissaient bleuâtres, meurtries et sanglantes. Le capitaine ordonna au jeune homme de se rendre au poste de secours, l'y fit conduire par Girard.

— Nous irons vous voir plus tard. Ici, il nous faut organiser notre résistance.

Du reste, Lucien se laissait faire docilement; il voyait trouble; il n'avait plus qu'une impression vague de ce qu'on lui disait, de ce qui se passait autour de lui. Il partit lentement, soutenu par son ordonnance; ses hommes le suivaient des yeux, avaient envie de pleurer : Vaissette était bouleversé.

— A l'œuvre, Vaissette! dit de Quéré. L'heure n'est pas de songer aux blessés ou aux morts. Il faut vaincre.

Vaissette regarda le capitaine. Il se demanda si celui-ci n'était pas devenu fou.

— Vaincre? répéta-t-il seulement.

— Eh bien! vous n'allez pas vous imaginer que la bataille est finie, reprit de Quéré. Nous sommes encore vivans, ce me semble. Ce n'est pas un reproche à votre bravoure, c'est un simple rappel à notre devoir.

Mais Vaissette n'en croyait pas ses oreilles. Il demeurait stupide et ne savait que répondre. Eh quoi? La compagnie décimée, les plaintes des mourans qui arrivaient jusqu'à eux,

l'échec de l'attaque, les bataillons massacrés, la blessure de son ami, l'horreur de cette journée d'enfer, tout cela ne suffisait pas... Le capitaine poursuivit :

— Dépêchons-nous. Vous prenez le commandement de la quatrième compagnie. Nous avons une rude chance que les Prussiens n'aient pas tenté de contre-attaquer : ils nous balayaient! Reformez vos sections comme vous le pourrez. Le soleil est encore haut; il est à peine quatre heures du soir : peut-être donnerons-nous encore l'assaut. Je vais, moi aussi, refaire mes unités.

De Quéré s'éloigna tranquillement.

« Un nouvel assaut? » songeait Vaissette. Il rallia les chasseurs qui, un à un, rejoignaient ce qui restait de la compagnie. Le sergent Batisti réveillait les hommes hébétés; Pluchard, hors de lui, commentait toutes les phases de l'attaque, annonçait une offensive de l'ennemi : il restait en tout une quarantaine de soldats.

— Ne les laissez pas inoccupés, dit l'officier au sergent. Faites leur gratter la terre. Deux sentinelles suffisent : les autres creuseront une tranchée. C'est plus prudent et ce sera le seul moyen de les reprendre.

Il faisait une chaleur lourde; des nuages s'amoncelaient lentement; les artilleries continuaient à tonner. Avec leurs courtes pelles, leurs bêches, les hommes se mirent à l'ouvrage; ils secouaient ainsi leur abattement; ils renaissaient à la vie : ils sentaient qu'ils avaient faim!

— Ce n'est rien de mourir, dit Angielli; mais c'est dur de ne pas manger.

— Et les camarades qui y sont restés, est-ce qu'ils mangent? demanda le caporal Gros.

— C'est malheureux que tu sois si bête, fit Angielli. Je disais cela, histoire de blaguer. Et voilà que tu parles des morts. Laisse-les où ils sont et attends ton tour.

Un agent de liaison apporta un ordre du commandant : il fallait se cramponner au terrain, repousser coûte que coûte toute attaque; plus tard, on prendrait l'initiative d'un nouvel assaut.

« De Quéré avait raison, » pensa Vaissette.

Il alla retrouver le capitaine qui, lui aussi, aménageait ses positions. Il était allé voir le chef de bataillon.

— Eh bien! qu'est-ce que vous dites de tout cela? deman-

dait de Quéré. Je suis allé me plaindre! Nous ne donnerons l'assaut que quand nos obus nous précéderont pour démolir le réseau. Ce sera sans doute pour demain matin, à l'aube... Avez-vous du pain?

Vaissette n'en n'avait pas; mais il lui restait dans son sac une boîte de sardines; Quéré avait encore du chocolat. La nuit tombait. Ils dînèrent : du poisson huileux, des tablettes sucrées et pas de pain. Par moment, des blessés criaient.

— Dans cette obscurité, je ne suis pas tranquille, déclara le lieutenant : je vais rejoindre mes hommes.

— Passez une bonne nuit, lui souhaita le capitaine. Demain sera le grand jour. Je remercie Dieu de m'avoir conservé vivant pour le voir.

Vaissette n'était pas en humeur de bavarder. Ce qu'il sentait en lui, ce n'était pas l'espérance, mais une volonté de lutter jusqu'à la mort, une exaltation de sa conscience qui lui donnait la soif du sacrifice total.

Les chasseurs n'avaient pas fait grand travail; ils avaient remué peu de terre :

— Nous ne sommes pas, dit Vaissette, un peuple de terrassiers.

Il se représenta les camps romains, leurs fossés creusés chaque soir par les légionnaires. Et il compara dans son esprit les luttes qu'avait livrées sa compagnie à celles que livraient les cohortes.

A présent, une ombre impénétrable régnait. Les chasseurs étaient épuisés. Leurs yeux battus ou fiévreux disaient leur gloire et leur misère. Ils ne se parlaient pas. La tristesse de la nuit s'insinuait en eux. Vaissette voulut leur parler pour les distraire, pour leur faire sentir sa tendresse. Il était fier de commander aux débris mutilés de cette troupe qui était entrée en campagne sous les ordres du capitaine Nicolaï.

— Tu ne m'as pas l'air gai, dit-il à Angielli.

Le chasseur ne répondit que par un geste de lassitude.

Gros expliqua :

— Ce n'est pas qu'on soit découragé, mais on a faim.

Ils avaient faim : c'était une des causes de leur abattement. L'autre était l'impression de leur échec. Certes, ils n'oubliaient pas les vides qui s'étaient faits dans leurs rangs : Servajac n'avait plus la compagnie muette de Diribarne, Bégou

et Rousset et tant d'autres n'étaient plus au milieu d'eux. Mais cela, c'était le sort de la guerre. On était là pour mourir, pour voir mourir les autres. Tout à l'heure, on marcherait encore à l'ennemi; il y aurait un nouveau lot de victimes, une nouvelle hétacombe : contre cela non plus il n'y avait rien à dire. On irait au-devant du sacrifice sans protester, sans réfléchir, simplement. Tous ces hommes, maintenant abattus, supposez-leur les mêmes pertes parmi eux, devant eux la perspective des mêmes dangers, ils seraient joyeux et remplis d'allégresse, si les vivres avaient pu parvenir, si l'on avait pu pénétrer dans la tranchée allemande... Mais ils avaient cédé du terrain, mais ils avaient faim.

Une illumination intérieure éclaira Vaissette. Il commençait à comprendre les raisons de son dévouement, et celles aussi qui expliquaient l'abnégation de ses soldats. Tous, ils avaient perdu leur individualité : ils n'étaient plus qu'une cellule de la nation. Ils étaient une partie du sol, comme les hêtres de la forêt voisine et comme l'eau qui courait dans le vallon. La patrie entière, ses guérets et ses champs, ses forêts et ses villes, la patrie voulait vivre, et ses fils la défendaient. Ils obéissaient moins à l'appel de leur conscience, aux argumens de leur amour et de leur raison qu'à la voix de cette terre qui leur avait servi de berceau et leur servirait de sépulture. Ils étaient un peu de la France comme sa glèbe et comme ses moissons. Aux fleuves de couler indéfiniment comme l'histoire d'un peuple, aux arbres de développer à chaque printemps leur frondaison nouvelle, aux générations qui se suivent d'être les gardiennes sacrées de la Patrie...

Le vent s'était levé : il chassait les nuages, qui formaient dans le ciel une cavalcade magnifique. Leur passage voilait la lune, projetait des ombres mouvantes et mystérieuses sur le glacis. Les buissons s'animaient. Des ennemis s'avançaient dans les ténèbres; on distinguait leur ligne : des coups de feu partaient qui se perdaient dans le silence. Par momens, une rafale passait, secouait les arbres et sifflait dans les taillis : les feuilles qui tombaient annonçaient l'automne. Enveloppés dans leur pèlerine, immobiles et glacés, les chasseurs avaient l'air de spectres. L'épouvante de la nuit leur dilatait les yeux. La chose la plus horrible était les sanglots des blessés : quand on a entendu ces longs appels douloureux, ces plaintes enfan-

tines, ces gémissemens étouffés, et ces brusques cris d'agonie ou de souffrance, il semble qu'on ait pénétré jusqu'aux limites de l'angoisse et de la douleur.

Le capitaine de Quéré vint trouver Vaissette :

— Ils n'attaquent pas, dit-il. Tant mieux. C'est nous qui allons recommencer l'assaut. Voici les ordres que je viens de recevoir.

Il les commenta. C'était simple. Avant le lever du jour, l'artillerie arroserait les tranchées ennemies et leurs abords, repérés la veille au prix de tant de sang. En même temps, on avancerait, et l'on tâcherait de pénétrer dans Laumont.

— Dans quelques instans, annonça de Quéré, le restant du bataillon va venir nous renforcer. A nous deux, nous formerons une compagnie.

— Tout à l'heure, avoua Vaissette, j'ai eu pour ces hommes une telle pitié qu'il m'a semblé barbare de les précipiter de nouveau dans le brasier. Mais j'ai bien senti qu'il le faut, qu'ils sont ici pour cela, qu'ils sont les instrumens involontaires de la volonté nationale.

Il poursuivit :

— J'ai rêvé d'un monde où les frontières seraient abolies ; et j'espère encore que le soleil luira un jour sur des générations qui ne connaîtront plus les guerres. J'avais une religion, celle de l'humanité. Cette religion s'est fondue dans mon culte pour la Patrie. J'obéis à un instinct... Nos humbles soldats ne le savent pas : c'est ce qui fait d'eux des héros inconsciens. Nous autres, nous le savons : la puissance du sol s'est faite chair en nous.

— C'est vrai, murmura le capitaine. Nous ne faisons qu'obéir à une volonté toute-puissante qui se communique à nous. Elle naît des entrailles du sol où nous sommes enracinés et nous sommes ses instrumens.

— Mon capitaine, reprit gravement le sous-lieutenant, l'autre soir nous avons eu tort. Nous avons dit que nous n'aimions pas la France pour des raisons pareilles, mais que nous l'aimions pareillement. Nous nous sommes trompés. Vous ne sauriez m'empêcher de me battre pour toute la France, celle du passé, dont je ne renie aucune folie ni aucune faiblesse, et celle de l'avenir que nous préparons. Et ma fierté est que vous vous battiez pour la même France : si loin que nous soyons

l'un de l'autre et que nous demeurions, c'est pour un idéal identique, mon capitaine, que tout à l'heure votre sang et le mien abreuveront ce beau sol français.

Il dit. Et les deux officiers restèrent longuement plongés dans leur rêverie.

La pluie avait cessé de tomber. La nuit prenait cette obscurité plus profonde et l'air vibrait à ces souffles plus froids qui annoncent l'approche de l'aurore. On entendait des pas étouffés descendre du bois. C'étaient les autres compagnies du 36e qui venaient prendre leurs positions d'attaque. Vaissette fit serrer ses hommes vers ceux du capitaine de Quéré. La section de mitrailleuses vint s'installer auprès d'eux. Le chef de bataillon appela les officiers : on attaquerait dans une heure, aucune manœuvre à effectuer, chaque commandant de compagnie n'avait qu'à marcher droit sur l'objectif, la tranchée allemande.

Trois fusées jaillirent du village, montèrent vers le ciel, éclatèrent. On suivait des yeux leur sillage jaune, et leur lumière éclaira le paysage. L'ennemi voulait s'assurer que les pentes de la falaise étaient vides. Comme si elles eussent attendu ce signal, nos batteries entrèrent en action. Le labeur sanglant de la journée recommençait.

— La guerre, c'est se battre tout le temps, déclara Pluchard.

— Et alors? dit Angielli. On n'est pas ici pour s'amuser.

— C'est égal, affirma Pluchard, je ne croyais pas qu'on se battrait si souvent.

Et c'était bien l'impression de tous les hommes. Ils savaient depuis un mois que la guerre était une chose pénible et dure. Ils ne savaient pas encore qu'elle fût si fatigante et si longue. Ils ne se représentaient pas le temps qu'ils auraient à passer sous les armes, le fil des jours de servitude apportant chacun sa peine et son lot de dangers. Mais ils éprouvaient la fréquence des attaques, la répétition des assauts avec leurs périls. Ils n'avaient ni plainte, ni révolte; mais ils ressentaient une immense fatigue du corps et de l'esprit.

— Cette fois-ci, les artilleurs nous facilitent le travail, fit le caporal Gros.

En effet, régulièrement, de minute en minute, passait un vol d'obus qui éclataient là-bas sur les défenses ennemies. L'explosion illuminait le trou creusé, comme le cratère d'un volcan, d'où jaillissaient des pierres, de la terre, des matériaux fulgurans.

On n'eut pas le loisir de contempler longtemps ce spectacle : l'ordre d'avancer venait de parvenir. Le sous-lieutenant Vaissette s'élançait sur la pente, suivi des débris de sa compagnie. Mais on ne put franchir un large espace : des fusées avaient dénoncé la manœuvre, et les Allemands arrosaient tout le terrain de mitraille. De nouveau, il fallut se coucher dans le champ, procéder par bonds. Tragique rappel : les chasseurs refaisaient le chemin qu'ils avaient fait la veille, au cours de leur avance et au cours de leur retraite. On reconnaissait telle motte de terre, qui avait servi d'abri, tel trou d'obus où l'on s'était caché. On dépassait les mêmes betteraves et les mêmes sillons. Par momens on rencontrait un blessé qui râlait depuis le matin précédent ou le cadavre déchiqueté d'un camarade. On retrouva le corps de Rousset. Angielli dut enjamber un mort : c'était Bégou. Cependant les obus pleuvaient. Ils ébranlaient l'air. On se serait cru entouré de murs qui craquaient.

Vaissette et de Quéré avaient pris un parti : ils ne s'allongeaient plus. C'était le seul moyen de ne pas semer de traînards. Ils couraient tantôt en tête de la ligne des tirailleurs, tantôt derrière. Ils étaient de nouveau remplis de confiance : on retrouve tout son équilibre sous le feu. Une sonnerie de clairon dans le ravin venait de les avertir que la seconde vague d'assaut s'engageait à son tour sur le glacis. Ils sentaient derrière eux une masse sur laquelle s'appuyer pour ne pas fléchir. A mesure qu'on avançait, les hommes reprenaient plus d'assurance. Un énervement les secouait, le désir d'en finir, de venger l'échec de la veille, de se trouver en contact avec les casques à pointe et les manteaux gris. Ils frémissaient du désir de vaincre. La bravoure de Vaissette se communiquait à tous ses subordonnés.

A présent, on approchait du réseau. Au commandement de l'officier on se levait, on se couchait, on avançait sous la protection des rafales puissantes d'artillerie. Le sergent Batisti, avec une poignée d'hommes, avait parcouru d'un seul élan une centaine de mètres. Pluchard s'était abattu comme une masse, le ventre ouvert par un éclat d'obus ; mais le groupe de braves était arrivé aux abords des tranchées dans lesquelles tombaient nos projectiles : à la lueur des explosions et des fusées, on voyait leurs uniformes allongés côte à côte. Cette vue fit passer sur la compagnie un vent de frénésie. Angielli se précipitait à son tour, entraînant un autre groupe. Vaissette hurlait :

— En avant!... En avant!

Il agitait ses deux bras en des gestes désordonnés que rendaient fantastiques les lueurs du champ de bataille. A l'Orient, une traînée rouge faisait pressentir le lever du jour. Toute la compagnie, ébranlée par le mouvement, se précipitait comme une trombe, provoquant le déclenchement de tout l'échelon. On était arrivé près du réseau; mais on ne pouvait plus avancer : nos obus déferlaient encore. On restait étendu sur le sol remué comme par un tremblement de terre. Il y eut quelques minutes d'attente. L'obscurité blanchissait.

Vaissette haussa le buste et cria pour être entendu de ceux qui l'entouraient :

— Vous aller venger le lieutenant Fabre et le capitaine Nicolaï... Faites passer.

Les hommes répétèrent, comme s'il s'agissait d'un ordre.

— Je suis là! cria Girard.

C'était l'ordonnance de Lucien. On ne savait comment il se trouvait avec la compagnie, mais il était à son poste. On distinguait à présent les camarades les plus proches. Puis, il sembla que les ténèbres avaient disparu, qu'il ne restait plus que du brouillard. Le jour se levait.

— L'aurore, dit le capitaine de Quéré, voici l'aurore!

Il avait prononcé ces mots d'un ton de voix mystique.

Brusquement la canonnade cessa. Au fond du ravin, le commandant faisait sonner un air de chasse sur un cor. C'était le signal.

Vaissette se leva, pâle, ivre d'émotion. Les balles sifflèrent autour de lui. Les mitrailleuses allemandes entrèrent en action. Toute la compagnie était debout, galopait sur le sol fouaillé par les obus, piétinait le réseau défoncé. A droite, à gauche, les compagnies avaient surgi d'un seul mouvement. Toute la ligne, baïonnette basse, se précipitait. Derrière, la seconde vague volait par le glacis en hurlant.

La voix de Vaissette put dominer encore :

— Vive la France!

Et la quatrième compagnie fonça sur la tranchée allemande.

. . . . . .

Le soleil avait surgi tout à coup des brumes : un magnifique soleil rouge, comme il dut briller à Austerlitz, et à la

Moskowa. Le village de Laumont flambait. On marchait sur des cadavres. De la crête, le capitaine de Quéré suivait avec son télémètre les bataillons prussiens enfoncés qui traversaient en désordre la rivière, se retiraient vers le Nord. On n'entendait presque plus de bruit. Seule une batterie, qui venait de se mettre en position, apportait le trouble parmi les fuyards. Très haut, un avion français étincelait dans la lumière. Le capitaine avait la tête bandée, car il avait reçu une blessure légère. Il remit son télémètre dans l'étui, et se pencha vers Vaissette, qui était assis à côté de lui, sur le mur démoli d'un verger. Puis, levant les yeux vers le grand ciel de clarté :

— Mon Dieu, dit-il, je vous rends grâces.

Tout le corps secoué, Vaissette sanglotait éperdument.

VIII. — DANS LA TRANCHÉE

Le lieutenant Vaissette expliqua à ses hommes :

— Quand la nuit sera venue, nous sortirons de la tranchée. Il nous faut creuser un fossé à deux cents mètres en avant. Nous sommes trop loin de l'ennemi pour la grande offensive. La troisième compagnie prendra position devant nous, pour nous protéger contre une attaque éventuelle.

Vaissette était heureux. Il avait reçu le matin même une lettre de Lucien Fabre lui confirmant sa guérison définitive et son prochain retour du dépôt au front. Justement on reformait le bataillon en vue de l'attaque générale, annoncée pour le printemps. De Quéré venait de recevoir à sa compagnie un officier, le sous-lieutenant Richard. Serres, qui était revenu et avait commandé la quatrième pendant l'hiver, avait pris le commandement d'un bataillon. Vaissette était seul à la compagnie : on la donnerait, sans aucun doute, à Lucien. Ainsi ils achèveraient ensemble la campagne commencée en Lorraine.

— Il ne manquera que Nicolaï, dit-il. En revanche, nous aurons de Quéré.

Le soir tombait sur les immenses plaines de Flandre. C'était un soir magnifique et doux, la fin radieuse d'une journée de printemps. Le crépuscule s'attardait encore parmi les herbes aussi hautes que les réseaux de fils de fer ; leur vert tendre et coloré se parait de fleurs champêtres et surtout de coquelicots. On eût dit des taches de sang sur le tapis de gazon.

La nuit vint et sa tiédeur. C'était une détente du sol et des âmes. Une paix profonde et nostalgique se déroulait sur le paysage.

— Les blés doivent commencer à être hauts, dit Servajac.

Car il associait toujours les incidens du temps et de la saison aux travaux de la terre.

Les tirailleurs du capitaine de Quéré s'étaient dispersés dans le champ : la complicité de l'ombre les cachait. On n'entendait aucun bruit. Dans le ciel, où se conservait la lumière du jour, les astres ne brillaient pas encore; seule, l'étoile du berger semblait vivre et respirer : les chasseurs fixaient sur elle des regards de mélancolie. Ils étaient allongés parmi les plantes sauvages, qui avaient pris possession des champs abandonnés par l'homme, et parmi les betteraves montées, dont les tiges formaient des clochettes, avec un parfum de sucre et de miel. Vaissette fit avancer sa compagnie. On se mit à l'ouvrage. Un long fossé à creuser, qui sera la nouvelle tranchée. L'ennemi était à cent mètres; il ne tirait pas; ce silence même était impressionnant. Les hommes éprouvaient une angoisse plus grande peut-être à manier la pelle et la pioche, à accomplir en somme les rites coutumiers de leur labeur, à répéter les mouvemens familiers de leur vie, ici, au contact de l'ennemi, qu'à répondre, fusil en main, à une fusillade ou à arrêter une offensive.

Que faisaient les Allemands? Vaissette passait par des transes terribles. Il y avait bien, quelques mètres en avant, les tirailleurs de la troisième. Mais ils pouvaient être bousculés; et les Prussiens seraient sur lui avant qu'il ait eu le temps de souffler. Il essayait de percer la nuit : elle gardait tout son mystère, on n'y voyait pas à deux mètres devant soi. Par momens, il faisait quelques pas en avant jusqu'aux tirailleurs. Rien ne bougeait. Il aurait voulu aller jusqu'à la ligne allemande, pour se rendre compte : mais il eût été fusillé par les nôtres, en revenant. Puis il retournait auprès de ses hommes qui creusaient la terre. Les uns s'étaient hâtés, gardant leur vareuse, leur fusil sur l'épaule, de faire un trou afin d'être à l'abri. D'autres n'avaient pas avancé, car ils étaient restés couchés sur le sol. Il aurait fallu être partout en même temps; il fallait surtout avoir la patience d'attendre, de laisser s'écouler la nuit, tandis que se continuait le travail.

Vaissette prit un parti. Il se coucha sur le dos et regarda la nuit. Le ciel ne lui avait jamais paru revêtir une pareille sérénité.

— Combien de ces hommes, songea-t-il, creusent, sans le savoir, la tranchée qui leur servira de tombeau ! Ces terrassiers sont leurs propres fossoyeurs. Quel poète dira la beauté de leur geste ? Leur labeur n'est-il pas un symbole du pauvre travail de l'humanité ?

Il ajouta :

— L'humanité se suicide et construit sa tombe.

Cependant, les travailleurs avaient accompli leur besogne. Le fossé était assez vaste pour qu'on pût s'y abriter, et l'aurore s'annonçait. Le capitaine de Quéré fit rentrer ses chasseurs, cependant que Vaissette faisait poursuivre le terrassement. On fouillait la terre, on la rejetait pour former le parapet. Le boyau devenait assez profond pour qu'on fût défilé, tout en permettant un tir facile, assez large pour qu'on y circulât, tout en n'offrant pas aux obus ennemis un trop large champ d'éclatement.

Ce furent de dures journées pour Vaissette. Il était tout à fait isolé, coupé d'avec le bataillon, seul dans sa ligne avancée. On ne pouvait le ravitailler qu'à la nuit. Sans arrêt, ses chasseurs allongeaient l'excavation. Enfin, on put construire un boyau perpendiculaire qui la reliait aux autres tranchées. La nuit suivante fut consacrée à l'organisation du parapet et des abatis, puis, en avant, du réseau. Les sentinelles allemandes étaient à quelques mètres. Servajac, Angielli, le sergent Batisti et l'officier tapaient sur les piquets pour les ficher dans le sol. On les avait entourés, afin d'amortir les coups, de lambeaux de drap découpés dans les pèlerines et les vareuses des morts. Entre les piquets, on tendait le fil de fer. Et les chasseurs, que l'angoisse n'avait pas quittés durant ce travail, tels des marins trop exposés sur la proue aux fureurs des lames, sentaient l'assurance leur revenir à mesure que le réseau étendait sa trahison tutélaire.

La vie reprit alors son cours monotone. On améliora la nouvelle tranchée. Puis on en creusa une seconde, à quelques mètres en arrière, où chacun eut son coin, son abri, sa maison. On donna des noms aux boyaux, de plus en plus nombreux : il y eut le boyau de la Cannebière, en l'honneur d'Angielli; le boyau d'Horace, baptisé par Vaissette; le boyau Nicolaï, en souvenir du capitaine.

Le jour, on dormait. Les hommes jouaient aux cartes et fumaient longuement, sans mot dire. Ils fourbissaient leurs armes, ils écrivaient chez eux, ils sommeillaient. Les grandes distractions étaient un bombardement inoffensif ou le passage des avions. On suivait leurs évolutions en tâchant de reconnaître sous les ailes lumineuses la cocarde tricolore ou la croix noire : on faisait des paris quand les petits flocons de fumée légère, lancés par les canons, les encadraient. Vaissette établissait des rapports, des croquis, des situations, accumulait paperasses et notes pour le chef de bataillon et l'état-major.

La nuit ne manquait pas d'apporter avec elle ses terreurs : le jeune officier ne s'y habituait point, après plusieurs mois de campagne. La guerre était devenue pour lui une chose infiniment plus simple, et plus parfaitement dénuée de tout appareil philosophique que par le passé : elle consistait uniquement à tenir, à tenir coûte que coûte, à tenir contre tout bombardement, à tenir contre toute attaque, à tenir en s'incrustant au sol, à tenir jusqu'à la mort ce pauvre fossé confié à sa garde. C'était cela et ce n'était pas autre chose.

Dès la tombée du crépuscule, cette idée fixe s'installait en son cerveau et le dominait jusqu'aux lueurs de l'aurore. Il épiait les bruits de la nuit. C'étaient les bruissemens de l'herbe, de lointaines chansons, le va-et-vient des hommes de ravitaillement dans les boyaux, une brusque fusillade, une canonnade subite. Il n'osait pas dormir. Seul dans son poste, où l'eau pénétrait, il ne pouvait tenir en place. Il parcourait la tranchée, allait voir les veilleurs derrière les créneaux, s'avançait dans un poste d'écoute qui s'enfonçait vers la ligne allemande.

Puis la pluie se mit à ruisseler des jours durant sans se lasser. Ce fut un long, un intolérable ennui. L'eau transperçait les vêtemens, on vivait dans l'humidité qui imprégnait la peau, les muscles. On était découragé, tant on se sentait impuissant contre l'hostilité des élémens. La boue monta au-dessus des chevilles. Par endroits, elle vous enlizait jusqu'aux genoux. La terre suintait : elle avait des sueurs de sang jaunâtre. On creusa des trous d'écoulement, des puisards. Inutile : la pluie continuait et l'eau montait dans la tranchée, s'insinuant dans les abris, gagnant de boyau en boyau toutes les lignes. Elle coulait d'une parallèle d'attaque, qui paraissait une source et

bientôt un ruisseau, charriant des sacs, des poutres, des cadavres décomposés que l'eau déterrait. Le brouillard, à présent, prolongeait la nuit. Il semblait que revînt l'automne et que se continuât sans interruption l'obscurité avec ses émotions. La pluie fine et la brume noyaient toute clarté, on ne voyait pas au delà du réseau. En même temps, les artilleries devenaient plus actives. Les gros obus passaient continuellement dans l'air, sans vous laisser une minute de tranquillité. Les ravitaillemens se faisaient avec peine : on ne pouvait circuler dans les boyaux ; leur boue emprisonnait les pieds, collait aux semelles, étreignait les cuisiniers qui arrivaient couverts d'une cuirasse de terre, ruisselans, apportant des soupes immangeables. Les heures semblaient des années, et elles passaient pourtant. On grelottait. On était assis sur un marchepied de terre glaise, les pieds dans l'épais liquide du fossé. On s'abritait avec une couverture aussi mouillée que les vêtemens. Que faire ? Quelques pas pour se distraire, regarder le brouillard nocturne, et c'est tout.

Sous le ruissellement continu, les plus bavards se taisent. C'est, dans la tranchée, le silence des cimetières sous la pluie. Les hommes courbent la tête docilement sous le bombardement et sous l'averse, les pieds gelés, le dos rond. Pas de révolte, pas de murmures. On dirait qu'ils se sont faits à cette vie. Ils subissent sans s'étonner la chute torrentielle de l'eau comme le déroulement des événemens qui les dépassent. Ils n'ont plus de volonté, ils n'ont plus de désir. Ils se courbent sous le joug, comme une paire de bœufs domestiques. Ils ne réfléchissent pas, ils acceptent cette existence : soupirent-ils même après le changement ?

— Je vous dis que la patrie a fait ce miracle, affirme le capitaine de Quéré. Elle les a façonnés aux exigences de cette guerre.

Vaissette, au fond, est du même avis ; il approuve :

— Ils sont résignés, prêts à tout.

...Le vent avait soufflé si fort, cette nuit-là, qu'il avait balayé, comme des feuilles mortes dans une allée, les brumes et tous les nuages du ciel. Les étoiles resplendirent. Au matin, le soleil se leva. La veille, deux compagnies du 36e bataillon avaient donné l'assaut contre un ouvrage ennemi, démoli par nos pièces, et dont le saillant, armé de mitrailleuses, menaçait nos lignes.

Des morts étaient étendus entre les tranchées. Par-dessus le parapet, entre les créneaux, on les voyait couchés, et les rayons roses de l'aurore baignaient leurs uniformes sanglans. On ne tirait plus. Spectacle d'une tristesse infinie que celui de ces cadavres arrosés de lumière par les premiers feux du jour!

— Voilà, songea Vaissette, la triste végétation de cette plaine.

Et l'explosion subite de la chaleur et de la clarté printanière ne parvenaient pas à lui rendre le cœur plus léger.

Mais soudain il y eut un bruissement d'ailes, des cris enivrés d'oiseaux. C'étaient des alouettes qui se levaient de derrière les cadavres et s'élançaient vers l'azur limpide. Le champ mortuaire abritait encore des oiseaux. Le cimetière restait malgré tout une prairie. Et du regard, Vaissette suivait, pensif, le vol des alouettes dans la lumière...

IX. — AU CANTONNEMENT

La relève avait eu lieu un peu après deux heures du matin. La compagnie sortait des boyaux qui formaient un labyrinthe, une véritable cité souterraine dont les rues se croisaient, se ramifiaient à l'infini. Les chasseurs allaient aussi vite que le leur permettait la glaise qui retenait les pieds au sol : ils avaient hâte de quitter la tranchée maudite, une hâte telle que la peur s'emparait d'eux comme une réaction contre un mois de soumission héroïque, une peur irréfléchie, soudaine. Ils dormaient pourtant à moitié, l'esprit alourdi comme le corps. Ils allaient dans la nuit, que troublaient à peine le bruit de leurs pas dans l'eau, des jurons étouffés, les vibrations des objets d'équipement ou des baïonnettes se heurtant.

On déboucha sur une chaussée au moment où la nuit s'évanouissait : une large route que bordaient des troncs d'arbres abattus par les obus. Ces arbres décapités n'étaient plus que des poteaux de hauteur différente qui supportaient les innombrables fils télégraphiques reliant entre eux tous les états-majors. La triste chaussée était pavée. Les chasseurs faisaient claquer leurs souliers sur ce sol résistant, qui ne cédait pas sous les pieds : c'était pour eux une inexprimable sensation de sécurité. Mais leurs regards se perdaient à l'horizon tout plat, sans la moindre élévation, parmi ces éternels champs de betteraves

ou de blé. Ils s'étonnaient de ne pas rencontrer les cimes qui couronnent leurs paysages familiers. Cela les troublait, les rendait muets, leur donnait l'impression d'être des épaves perdues, ballottées sur une mer qu'ils ne connaissaient pas.

La colonne avançait pesamment. Angielli plaisantait les troupes qu'on croisait : des fantassins se rendant aux tranchées. Il apostrophait les artilleurs qui conduisaient leurs pièces, les conducteurs de voitures de ravitaillement. Le défilé se continuait sans fin. On rencontrait des uniformes de toutes les couleurs, de toutes les coupes : les races de cinq continens semblaient s'être donné rendez-vous sur la chaussée flamande. C'étaient des canonniers avec leurs batteries légères ou lourdes, des sections d'auto-canons, des dragons escortant des prisonniers lamentables, des tirailleurs marocains, des marins, un régiment d'Hindous. Des carabiniers et des lanciers belges aidés de nos territoriaux réparaient la route défoncée : le gland de leur bonnet de police s'agitant à chacun de leurs mouvemens, leur donnait, en dépit du cadre, un air de guerriers d'opéra-comique de 1830. Un long convoi d'ambulances ramenait des blessés à l'arrière.

Le bataillon traversa un village. Il y avait encore des civils : Vaissette contemplait avec ravissement ces êtres qui ne portaient point la tenue militaire. Des femmes regardaient passer les chasseurs, s'étonnant de leurs bérets.

— Ce sont des soldats des colonies, expliqua l'une.

— Ce sont des marins, rectifia l'autre. Ils ont retiré le pompon rouge, qui se voyait trop.

Les mulets du train de combat défilant placidement, l'oreille basse, les longs poils collés par la glaise, eurent un grand succès de curiosité. On s'arrêta pour quelques instans à la sortie du bourg. Vaissette entra dans un estaminet. On ne pouvait rien distinguer dans la pièce enfumée et noire. Il y avait là une trentaine de personnes qui avaient quitté leurs villages où tombaient nuit et jour les obus, et qui s'obstinaient à vivre dans le voisinage de leurs maisons démolies : toute une humanité inintelligente des événemens, affamée et misérable, et riant encore, et se lutinant, et buvant comme à une kermesse interminable. Dans l'écurie, une fillette, qui avait perdu ses parens, toussait, étendue sur de la paille mouillée, et sa toux colorait les pommettes fiévreuses et faisait monter à ses pauvres lèvres un filet de sang.

Le bataillon pénétra dans Langebush. Le cantonnement n'était point à l'abri de la grosse artillerie allemande : la petite cité dressait vaillamment vers le ciel son clocher démoli et ses pans de murs effondrés. Peu de maisons étaient restées debout : leurs toitures s'étaient abîmées, comme sous l'effort d'un cataclysme soudain et sous le travail des siècles. Il semblait qu'on traversât une ville morte, quelque Pompéi : pas un être vivant, rien que des décombres, des poutres brûlées et des pierres amoncelées.

La quatrième compagnie eut comme secteur de cantonnement deux fermes à l'entrée de Langebush. On s'organisa comme on put. Le bruit courait qu'on serait là pour huit jours, afin de se reposer, de mettre toutes choses au point dans le bataillon, et qu'on ne repartirait aux tranchées que pour donner l'assaut.

De Quéré vint chercher Vaissette. Les hommes s'étaient logés tant bien que mal dans les greniers et s'étaient jetés contre le sol recouvert d'une couche de paille, sombrant immédiatement dans le sommeil, comme des brutes. Le capitaine n'avait pas perdu son temps. Il avait découvert, à cent mètres de la route, en plein champ, une ferme toute blanche avec des volets verts. Le soleil faisait étinceler la façade, qui se cachait derrière des pommiers en fleurs. La fermière avait fait bien des façons pour recevoir chez elle ces hommes hirsutes et sales. Ses cuivres brillaient et toutes les pièces reluisaient de propreté : elle avait une petite servante qui frottait le parquet à mesure que se déplaçait le capitaine, pour enlever la poussière et la marque des pas; elle avait relégué dans une buanderie ses domestiques, hommes, femmes, enfans, pour ne pas salir son intérieur. Pour qu'elle consentît à loger les trois officiers, de Quéré, Richard et Vaissette, il fallut la promesse de stocks de café et de sucre, la bonne volonté visible des ordonnances qui juraient d'astiquer sans arrêt, le charme et les allures de grand seigneur du capitaine. Finalement, la matrone s'était laissé convaincre. Elle vivait avec ses valets et ses filles de ferme, dans la buanderie : sur le fourneau chauffait une immense bouilloire de café où, de temps en temps, on allait puiser un bol. Elle laissa la maison reluisante aux officiers. C'était un cantonnement idéal. On pourrait déjeuner et dîner à son aise dans la salle à manger où trônaient de vieux meubles flamands; on aurait chacun une chambre avec

un lit et des draps blancs pour se coucher. Quelle perspective et bien faite pour vous attendrir !

Les officiers se mirent à table. Ces quelques jours devaient être une détente. L'idée de la mort, pourtant, ne les quittait pas; le tonnerre continu de l'artillerie la rendait toujours présente, ainsi que l'annonce de la prochaine attaque : le terrain, autour de la maison, où montaient en graines les betteraves, où s'épanouissait le chiendent, était labouré par les obus, éventré par les trous des projectiles, transformé en mares, tout imprégné de sang. L'engourdissement de ces heures de tranquillité ne pouvait empêcher de revivre les souffrances passées, de craindre l'effort prochain, vague encore, mais qu'on sentait redoutable : la menace était là qui vous oppressait, pesant sur tous les gestes et toutes les pensées...

— Mais vous êtes ici comme des seigneurs ! fit une voix. Et dire qu'à l'arrière on vous plaint !

C'était Lucien Fabre qui rejoignait sa compagnie. Il apportait avec lui une bouffée de printemps et de jeunesse, un peu de l'air du dehors. Son émotion était profonde et profonde celle de ses camarades. Tous parlaient en même temps. Lucien savait, par les lettres que lui avait adressées Vaissette, tout ce qui s'était passé au bataillon. Néanmoins, tout l'étonnait, lui semblait nouveau.

— Et que dit-on, là-bas ? lui demandait Vaissette.

Là-bas, c'était l'intérieur, par delà la zone des armées, dans cette région mystérieuse où l'on ne se battait pas. Lucien comprenait bien le sentiment de ces soldats : c'était celui des marins isolés du monde sur le navire. Tout se rapportait aux choses du bord. Et l'on ne parlait de la terre que comme d'une côte lointaine, dont vous séparaient les espaces de l'Océan et les longs mois de traversée.

— Vous arrivez au bon moment, dit le capitaine de Quéré. Nous allons enfin prendre une offensive décisive. Ce sera dur.

— Ce ne sera jamais plus dur que l'assaut de Laumont, affirma Lucien.

Ses camarades ne lui répondirent pas; mais ils restaient soucieux. Le capitaine étendit le bras vers la ligne de défense. Il répéta :

— Ce sera dur.

— Sont-ils donc si bien organisés ? demanda Lucien.

— C'est à croire qu'ils ont le génie de la méthode, déclara de Quéré. Cet esprit d'ordre était l'apanage des nations latines. Nous le tenions des Romains, constructeurs de sociétés et de routes. Nous l'avons gardé jusqu'au triomphe de la Révolution, et nous savions en faire usage pour le bien de l'humanité. La Prusse a étudié à notre école, et elle a mis la puissance de l'organisation non pas au service de la beauté morale, mais au service de la force.

Le regard du capitaine, embrumé de rêve, s'illumina :

— La bataille sera terrible. Mais notre pays et son génie sont éternels. La grâce ne nous manquera pas. Nous vaincrons.

— La grâce ? interrogea Lucien.

Il voyait avec étonnement que Vaissette ne protestait pas.

— Nous avons beaucoup réfléchi sur cette guerre, dans les tranchées, répondit le capitaine, comme vous sans doute pendant votre convalescence. Et nous en sommes arrivés, Vaissette et moi, à la même conclusion. La voici. En apparence, le hasard est le maître de l'heure ; en réalité, c'est un miracle qui fait la longue soumission de nos hommes et leur élan à l'instant propice, et c'est un miracle qui décide de la victoire. Moi, je crois que ce miracle est une grâce de Dieu.

— Je ne crois pas, reprit Vaissette, à l'action divine dans l'histoire humaine ; mais je crois à un miracle des destins, à une grâce permanente que possède le sol. Ce qui nous semble miraculeux, comme ces victoires de Denain ou de Valmy, par lesquelles fut sauvée la France, je l'explique par la volonté du sol de rester français.

Il conclut :

— Qu'il provienne de nos montagnes et de nos fleuves, ou qu'il émane d'une puissance divine, le miracle est le même. Le capitaine de Quéré vient de le dire : « La grâce ne nous manquera pas. Nous vaincrons ! »

Ainsi s'échangeaient entre ces hommes de graves propos. Ainsi s'affirmait, malgré la différence de leurs systèmes leur compréhension identique de la patrie et de ses exigences, après de longs mois de lutte et à la veille d'accomplir le suprême sacrifice.

— J'ai hâte de retrouver mes chasseurs, déclara Lucien.

Vaissette l'amena aux deux fermes où logeait la compagnie. Il avait justement commandé une revue d'armes et d'équipe-

ment : ingrate, mais utile besogne. La propreté était difficile à obtenir : il n'est pas de brosse qui vienne à bout du limon des tranchées et de l'eau noirâtre qui croupit dans les cours des maisons flamandes. Il y a de l'eau partout, sauf dans les puits que vident dès le matin les petites pompes des paysans. Où étaient les uniformes brillans des premiers mois? Le fermier, excédé de loger toutes ces troupes, et ne comprenant pas encore pourquoi l'on se battait et pourquoi les obus tuaient son bétail et défonçaient son champ, avait démonté sa pompe et retiré la corde de son puits. Il se disputait avec Angielli, qui ne parlait de rien moins que de lui faire un mauvais coup. L'arrivée de Lucien rétablit le calme. Les anciens se pressèrent autour de lui. Ils n'étaient pas nombreux; la venue des renforts successifs, le départ des blessés, l'évacuation des malades, les morts, tout cela avait complètement transformé la compagnie : tout au plus comptait-elle une vingtaine des chasseurs du début. Mais son esprit subsistait, ses habitudes et sa tradition. Quelques hommes justement venaient du dépôt et avaient rejoint le cantonnement : des paysans du Dauphiné et des Pyrénées, qui n'étaient guère différens de Rousset ou de Diribarne, morts au champ d'honneur. Si bien que la présence des montagnards et celle d'Angielli, de Servajac, de Girard donnaient à Lucien l'impression qu'il n'avait pas quitté le bataillon.

— Nous savions bien que vous seriez là pour le grand coup, lui dit le caporal Gros.

Cette confiance ainsi exprimée lui fut chère. Mais il eut de la tristesse à constater que ses chasseurs étaient uniquement possédés par la pensée de cette attaque, que tout annonçait. Les uns s'étaient dispersés dans les cantonnemens. Ils se promenaient, désœuvrés, en traînant leurs souliers, pénétraient à l'estaminet, achetaient ce tabac belge léger qui brûlait dans les pipes avec une odeur de paille et de mélasse. Ils tâchaient d'entrer en conversation avec deux ou trois femmes, imposantes maritornes blondes, dont ils ne comprenaient point le langage : cela les faisait rire. Les autres, plus tranquilles, fourbissaient leurs armes, réparaient les vareuses, écrivaient chez eux. Ils avaient pris l'habitude de rédiger des lettres, et l'opération n'était plus laborieuse comme au début. Ils faisaient la lecture d'un journal qui les indignait; ils portaient sur les civils de l'arrière des appréciations sévères.

Vaissette et Lucien rentraient lentement vers la maison blanche qui se cachait sous les pommiers fleuris. Le soir descendait, d'une douceur infinie. Le lieutenant Richard les rencontra. Il revenait aussi de passer en revue sa compagnie. C'était un négociant de Toulon. Cet homme excellent avait les idées d'un bourgeois de Louis-Philippe, qui a lu Voltaire et qui est naturellement conservateur ; mais, en France, il sommeille toujours un peu de la grande âme de don Quichotte au plus intime fond de ces Sancho Pança. Il n'avait pas l'air bien guerrier avec sa vareuse comprimant un ventre arrondi, et on se le représentait bien mieux en pantoufles qu'en bottes : or, sa conduite depuis son arrivée au feu avait provoqué l'admiration du capitaine de Quéré lui-même. La conversation s'engagea.

— C'est notre foyer que nous venons défendre, affirmait le lieutenant Richard. Moi, par exemple, on pourrait croire qu'une victoire des Allemands ne troublerait nullement à Toulon l'ordre de mon ménage. Certes, elle ne diminuerait pas la tendresse de ma femme, et ne changerait rien à l'économie de ma maison ; en exposant ma vie, je risque au contraire de laisser détruire ce foyer ; et pourtant une voix intérieure me dit que je me bats pour le protéger.

— Vous avez raison, acquiesça Vaissette. La guerre est née pour la défense du foyer : le premier homme qui a roulé une pierre au seuil de sa caverne, pour en interdire l'entrée aux animaux féroces ou à ses semblables plus féroces encore, a créé la première forteresse et déclaré les premières hostilités.

Et Lucien Fabre disait dans le même sens :

— Nous veillons au salut de ce qui constitue réellement notre foyer : non seulement les êtres qui le composent, mais encore l'air qu'on y respire, la langue qu'on y parle, sa paix domestique, l'histoire des ancêtres défunts, le beau paysage qui l'environne et jusqu'au bon pain de France qu'on y mange et au vin clair qu'on y boit.

Et comme ils allaient se séparer, Vaissette eut ces derniers mots, où sa voix se faisait plus chaude, s'exaltait :

— Nous faisons partie d'une génération qui se sacrifie. Les époux passionnés sentent en eux une puissance plus violente que celle de leur amour. Les pères affrontent la mort en quittant leurs jeunes fils, pour le bien de leurs petits-neveux qu'ils ne connaîtront pas. Les vivans s'immolent pour ceux qui ne

sont même point encore une espérance de vie. Jamais l'humanité n'a été aussi grande et n'a gravi de tels sommets.

X. — L'ASSAUT

Quand le bataillon quitta Langebush, par la chaussée pavée, pour regagner les tranchées, les chasseurs ignoraient que l'heure fût arrivée. Le commandant avait appelé les officiers. Il les avait prévenus : « Nous attaquerons demain, à midi exactement. Objectif : les tranchées ennemies, à deux cents mètres des nôtres. Ne dites rien aux hommes avant le matin. » Mais les hommes pressentaient le drame. Et ils regardaient d'un air singulier les maisons du bourg sur lesquelles tombaient la nuit et le brouillard. Reverraient-ils encore des maisons? Leur marche était une marche à la mort.

L'étape était longue. Enfin, on obliqua dans un champ. Un sergent d'infanterie et deux hommes attendaient là, pour servir de guides à travers le réseau des tranchées jusqu'aux positions d'attaque. On pénétra dans le premier boyau; on avait brusquement la sensation de descendre dans sa tombe; on ne participait déjà plus aux choses de ce monde; on venait de franchir le seuil du néant.

— C'est là ! montra le sergent, au bout d'une demi-heure de marche.

Un à un, les hommes débouchaient dans le fossé boueux.

— Je vous remercie, dit Fabre.

Les fantassins qu'on relevait s'en allaient en silence. Les officiers se passaient les consignes; Vaissette reconnaissait le secteur : cent mètres de long. A côté, celui du capitaine de Quéré. Il plaçait lui-même les sentinelles et les guetteurs.

Les deux artilleries tonnaient; elles échangeaient leurs projectiles avec une régularité d'un rythme large : on eût dit qu'elles respiraient.

Fabre avait retrouvé de Quéré, Richard et Vaissette. Ils ne songeaient pas à dormir. Ils auraient bien voulu, mais comment sommeiller en ces heures terribles et lucides qui sont peut-être les heures suprêmes de votre existence? Les hommes aussi étaient tous éveillés. C'était la minute solennelle où l'on règle ses comptes avec sa conscience, où l'on se met en règle avec sa foi. Lucien Fabre déchira deux lettres pour qu'on ne

pût les lire après sa mort : la petite flamme de la bougie consuma les feuilles légères. Richard déclara en confidence à Vaissette : « C'est moins dur qu'on ne croit. » Il trompait toute défaillance par ces mots qui étaient d'une ironie pitoyable et résolue. Vaissette écrivait à sa mère la lettre qu'on retrouverait sur lui. Il disait avec certitude et sérénité : « Je meurs heureux de mourir pour la France. » De Quéré fumait silencieusement à la porte de l'abri. Il resta là avec Richard. Vaissette et Fabre retournèrent à leur petit poste de commandement. Le bombardement, de part et d'autre, s'amplifiait. Et ce fut de nouveau le tumulte des grands combats. Déjà l'on pouvait à peine s'entendre.

— S'ils se doutaient, cria Lucien dans l'oreille de Vaissette, que c'est si terrible !

« Ils, » c'étaient tous ceux qui n'avaient pas vu la guerre, qui s'en représentent à peine les souffrances, tous ceux à qui sont confiées les destinées des peuples, tous ceux pour qui ils allaient mourir...

Le jour parut.

Lucien avait appelé les chefs de sections : il leur donnait ses instructions pour l'attaque. Dès lors, il parcourut continuellement son boyau. On ne pouvait guère parler, mais il suffisait de sourire à l'un des chasseurs, de donner une cigarette à l'autre. Les hommes aussi mettaient leurs papiers en ordre. Servajac triait de vieilles lettres salies, silencieux à son habitude. Il cherchait quelque chose; il trouva : c'était sa photographie. Il la prit et, en un geste spontané, la donna à son officier. Angielli saisit timidement la main du lieutenant, à son passage, et la lui serra longuement.

On travaillait pour se distraire. Six heures du matin. C'était long. Vaissette, pour passer le temps, comptait avec un sergent les obus qui tombaient sur leur réseau de fils de fer. Des hommes amélioraient le marchepied, les gradins de départ, d'où l'on s'élancerait sur le glacis criblé d'éclatemens. De temps à autre, on était éclaboussé par la terre, par les cailloux que projetaient les explosions.

Dans le lointain, Langebush, atteint par les pièces à longue portée, brûlait. Avec ses jumelles, Vaissette voyait flamboyer la chapelle, l'hôtel de ville, les halles. Il se rappela la petite maison blanche, derrière les pommiers fleuris, où ils avaient

habité. Les obus français passaient, en rasant le parapet, déferlant vers les lignes allemandes. La poussière, là-bas, jaillissait comme remuée par des pelles géantes. Et toujours dans ces positions s'engouffraient de nouveaux engins.

Devant leur tranchée, à quelques mètres, une mine sauta. On entendit à peine la déflagration dans l'énorme vacarme de la lutte. Une fumée lourde, jaune et dorée montait lentement au ciel, plus dense que la fumée des éclatemens d'obus.

— A moi ! cria Vaissette.

Il se précipita vers l'entonnoir, escaladant la tranchée, faisant quelques pas sur le terrain découvert, descendant dans l'ouverture béante. Quelques hommes l'avaient suivi. Ils se portèrent à l'extrémité du cirque, plus près de l'ennemi. Des fantassins prussiens approchaient en rampant et sautant de trous d'obus en trous d'obus. La bataille s'engagea, presque un corps à corps. Vaissette et trois hommes lançaient des grenades sur les assaillans. Batisti, à ses côtés, tirait avec son fusil, et chaque coup était mortel. Derrière, on distinguait les feux de salve de Fabre, qui soutenait son sous-lieutenant et faisait hâtivement construire un boyau étroit et peu profond jusqu'au cirque.

La folie commençait à s'emparer de ces êtres.

— Dix heures... Encore deux heures avant l'assaut, pensa Lucien.

Les obus français rasaient de plus en plus notre ligne. Leur effet devait être effroyable. Il en tombait tant, à quelques mètres en avant, qu'ils explosaient non plus sur la terre, mais sur un tapis d'éclats de cuivre et d'acier. La mélinite projetait des gerbes énormes. La ligne allemande n'était plus qu'un long cratère de volcan. Le sol, en se soulevant à chaque explosion, semblait bouillonner.

Vaissette tenait toujours dans son entonnoir. Des balles y tombaient en ronflant comme des toupies, des pétards et des torpilles. L'éclatement de ces dernières déchirait l'air avec un bruit de soie si aigre qu'il dominait le tumulte formidable. Mais il y avait autour de l'officier de nombreux cadavres. Batisti et les chasseurs qui restaient avaient quitté leur vareuse, leur sac, leur fusil. Ils étaient en manches de chemise avec leurs musettes brunes bourrées de grenades : ils les lançaient sur les Prussiens couchés devant eux, qui s'obstinaient à ne pas reculer. Deux d'entre eux avaient pénétré dans le cirque :

on les voyait égorgés, le cou saignant, le ventre ouvert par une grenade.

Le boyau que Fabre faisait creuser sous la mitraille fut percé. On occupa l'entonnoir. Du reste, il n'était plus attaqué, faute de combattans.

Le capitaine de Quéré, qui commandait les deux compagnies, vint se rendre compte de la situation. Onze heures. Il fallait être prêt. Fabre avait les traits crispés et tendus. Quant à Vaissette, il était absolument noir, noir de poudre, de la tête aux pieds ; les raies de sueur creusaient des rides blanches sur son visage ; des plaques de sang avaient jailli sur sa vareuse et sur sa figure. Comme hébété, à la suite de l'effort physique fourni et à cause du bombardement, il parlait à Fabre et à de Quéré, criant à tue-tête pour qu'on l'entendît, mais sans reconnaître ses camarades.

Autour de l'entonnoir, Angielli courait en gesticulant, l'uniforme déchiré, éclaboussé de sang. Il enjambait les morts et les blessés, qui ne l'arrêtaient pas dans sa course interminable. Il riait d'un rire éperdu...

Le moment de l'attaque approchait. Chacun le sentait, en éprouvait l'horreur sacrée. L'oreille s'était si bien habituée au fracas des détonations qu'on pouvait s'entendre parler. Le capitaine de Quéré cria :

— Il est onze heures trente. J'ai l'heure du commandant. Réglez vos montres sur les miennes. A midi, sans ordre nouveau, le déclenchement.

Il était d'un calme souverain. Il étreignit les mains de Vaissette et de Fabre. Il souriait. Il leur dit :

— Mes amis, vive la France!

Il les quitta sur ces mots. Sa silhouette élancée se perdit dans le boyau.

Les chasseurs ne tenaient plus en place. Une agitation fébrile remplaçait leur acceptation stoïque, comme si un démon se fût emparé d'eux. Ils regardaient, par-dessus le parapet, le terrain d'attaque, où nos obus soulevaient encore des colonnes de terre et de fumée.

— Comme c'est petit, pensa Lucien, ce court espace à franchir !

— Qui de nous deux y arrivera le premier? lui cria Vaissette.

Ils parièrent une bouteille de champagne, comme s'il se fût agi d'un exercice de gymnastique.

Plus que vingt minutes...

Vingt minutes encore pour voir le soleil qui déchirait les nuages, pour se remuer, pour entendre la vie et les explosions. Les brancardiers étaient arrivés dans le boyau de communication. Les hommes avaient mis d'instinct leur baïonnette au canon ; ils étaient plus calmes : on sentait qu'un grand souffle avait passé sur eux tous...

Lucien serra la main de Vaissette. Ils osèrent se regarder : on n'échange pas deux fois dans une vie de pareils regards. Lucien quitta son ami pour se porter en tête de la première section. Les chasseurs étaient correctement alignés dans la tranchée.

— Qu'ils sont beaux ! murmura l'officier.

Rien que le gradin à monter, et l'on serait sur le glacis. La rage de notre artillerie tournait à la démence. L'air tremblait, l'atmosphère éclatait, les canons allemands mugissaient, des mitrailleuses envoyaient une nappe de balles qui rasaient le sol. Comment pourrait-on sortir? Ce n'était plus un bourdonnement d'insectes, mais les sifflemens de milliers de reptiles.

Le lieutenant Fabre eut l'audace de monter sur le marchepied de départ. Tout son buste émergeait de la tranchée. Il fut saisi d'admiration. Livide d'émotion, il contemplait le capitaine de Quéré. Debout sur le glacis, immobile, appuyé sur sa canne, celui-ci faisait courir au cœur de ses hommes, par son exemple, un immense frisson.

Midi.

— Pour l'assaut ! cria Lucien... Faites passer... En avant !

. . . . . .

Vaissette ouvrit les yeux. Il était étendu sur le sol. Il vit le ciel : jamais le ciel ne lui avait paru si bleu.

— Comme c'est bleu, dit-il, le ciel !

Il voulut bouger. Il ne put pas. Il était cloué à la terre. Il n'entendait plus de bruit. La bataille s'était apaisée. Deux brancardiers passaient à côté de lui. Ils virent ses yeux qui vivaient.

— Ah ! mon lieutenant ! dit l'un, nous voilà...

Il ne pouvait pas répondre. Le chasseur poursuivit :

— Ne vous raidissez pas. Nous allons vous mettre sur le brancard.

Ils s'étaient penchés sur lui.

Vaissette put demander doucement :

— Nous avons pris la tranchée ?

— Toute leur ligne est crevée, répondit l'homme. On les poursuit.

Vaissette sourit. Il demanda encore :

— Et le lieutenant Fabre ?

L'ambulancier avoua, virilement :

— Il est tué.

— Ah ! fit Vaissette, en gardant son sourire.

Il acceptait tous les deuils. Il put interroger encore :

— Le capitaine...

Il dut s'arrêter. Le sang affluait brusquement de la poitrine enfoncée à la gorge. Il acheva :

— ... de Quéré ?

Le brancardier répéta :

— Il est tué.

— Ah ! dit encore doucement Vaissette.

Les hommes se baissaient afin de le soulever.

— Laissez-moi, dit-il, très bas...

Il répéta, dans son sourire :

— Tués...

Il ajouta :

— Moi aussi...

Son regard s'éteignait. Il eut un râle, un dernier frisson de tout le corps. Il put rouvrir les yeux. Il fit un grand effort : alors, il murmura, en les fermant à jamais :

— Mais la France continue...

ADRIEN BERTRAND.

CHEZ LES NEUTRES

ENQUÊTE EN HOLLANDE

Dans la nuit impérieuse qui, masquant les plus humbles feux, dérobe la basse Tamise au vol des Zeppelins, le *Prinz Hendrik* embarque comme à regret ses rares passagers. Ce survivant des courriers de Hollande est un paquebot suranné, aux aubes bruyantes de moulin, réarmé en hâte pour remplacer la *Princesse Juliana*, le *Mecklembourg*, tant d'autres troués par les mines allemandes (1). Et c'est, d'abord, un bureau de police.

Le commissaire néerlandais n'exige qu'une — réconfortante — signature : l'engagement de naviguer à vos risques et périls, sans garantie d'arrivée. Mais trois équipes de commissaires britanniques soumettent à une expertise civile et militaire tous les gens et toutes les choses du bord. Pendant des heures ils interrogent, ils identifient, ils perquisitionnent ; d'agiles détectives, tous élèves de Sherlock Holmes, palpent les portefeuilles, explorent les chapeaux, sondent les talons suspects de recéler quelque correspondance occulte.

Enfin les touristes de guerre, dont la plupart ont subi déjà huit jours d'enquête à Londres, sont relâchés par l'autorité anglaise : aussitôt l'autorité hollandaise s'en saisit pour leur signifier quelques agréables consignes. Dès la sortie du fleuve, en prévision des torpilles, évacuation des cabines, blocus de la salle à manger ; en prévision des mines, interdiction de circuler à l'avant. Après quoi il n'y a plus qu'à reconnaître les stocks

(1) Le 30 juillet, la *Königin Wilhelmina* saute et coule entre Gravesend et Flessingue.

d'appareils de sauvetage et à constater que la cargaison se réduit à des barriques vides pour prolonger « appréciablement » la flottabilité du bâtiment. Sous pavillon neutre le voyage au pays neutre peut être risqué.

Au jour, trois pilotes successifs guident le *Prinz Hendrik* sur les pistes changeantes que les croiseurs-patrouilleurs tracent à travers les filets métalliques et les champs de mines ; bord à bord, les flottilles montante et descendante se croisent sur le mystérieux chenal qui mène à la haute mer. Çà et là des épaves surgissent, hunes ou cheminées ; la vague charrie des planches, des futailles, d'innommables débris. Au large de la côte septentrionale une vive canonnade des torpilleurs de veille, bientôt appuyée par le feu des batteries de terre, encadre trois hydravions ennemis qui piquent, se cabrent, fuient à tire d'hélice.

De singulières machines flottantes apparaissent : vieux monitors embusqués au tournant des passes, canonnières alignées en chapelet derrière leur chalutier éclaireur, dragues géantes aux architectures d'usine qui pêchent la mine aux confins de cet invisible port où, dociles aux signaux du jour, se pressent nos ravitailleurs ; j'en compte une cinquantaine autour du bateau-feu qui rallie ce matin-là les chercheurs de pilotes.

Par un saisissant paradoxe, dans ce décor de méfiance et de guerre, les navires marchands arborent un grand pavois dont aucune fête nautique ne connut le bariolage. Les neutres ont ouvert ici un concours d'affiches. Les pavillons d'étamine ne suffisent plus : on hisse en tête de mât des rectangles de bois ou de tôle dont la brise ne trahira pas les couleurs ; sur le pont, d'énormes panneaux-réclames répètent sur champ diapré le nom, le port d'origine, la destination du bâtiment. Un américain sème toute sa coque d'étoiles blanches sur bleu violent. Prévoyance tragique : un grand cargo arbore en lettres d'un mètre cette inscription : « *Belgian relief. Rotterdam* : » c'est l'arche de secours, l'arche de vie dont la destruction serait un double crime qui là-bas, derrière la frontière des Pays-Bas, affamerait un peuple de rationnés.

Les derniers patrouilleurs anglais flairent le courrier, l'abandonnent. C'est maintenant la mer neutre, la mer libre, celle où ne domine que le droit des gens. Nous n'allons la quitter que pour entrer dans ces eaux territoriales hollandaises où la souveraineté des Pays-Bas est aussi inviolable qu'au cœur

du pays batave. Et voici que, borne pathétique, le *Mecklembourg* dresse sa misaine au-dessus des lames comme, au bord des routes, ces croix qui commémorent un assassinat...

Nous saluons et passons. Plus loin, tout près de la terre de Hollande, entre cinquante autres épaves, gît le cadavre du *Tubantia* dont s'achève l'autopsie révélatrice.

Ainsi, avant tout contact direct, les réactions de la guerre sur les Pays-Bas apparaissent déjà sous deux aspects essentiels : contrôle exercé sur les routes marines, contraintes imposées à la navigation par les Alliés; attentats contre le pavillon et la souveraineté des Pays-Bas, destruction de navires, meurtres dont leurs adversaires sont responsables. La Hollande n'est vraiment libre qu'au seuil d'une mer libre : elle subit ici, avec un dommage inégal, les multiples atteintes de l'agression des naufrageurs et des ripostes où celle-ci nous entraîne.

A terre, tout de suite, la double obsession se précise. Je débarque en pleine alerte, et, depuis six mois, l'alerte est ici périodique. A l'entrée du port de Flessingue, un brave petit mouilleur de mines est sous pression, surchargé d'engins, prêt à achever le barrage de l'Escaut; la gare, les ponts sont entourés de baïonnettes; des voitures d'ambulances attendent à quai; attelées de chiens enlevés aux idylliques chars des laiteries, des batteries de canons légers se hâtent; tout autour de la ville, des lignes de tranchées doublent les digues; l'inquiétude apparaît sur tous les visages.

Le sursaut de l'alarme a rendu ce peuple bavard. Les débardeurs, les employés du chemin de fer s'empressent de donner leurs nouvelles. Hier soir, une fois de plus, les mesures militaires ont été soudainement précipitées : le matériel roulant est concentré, les permissions sont suspendues, les cartouches distribuées. A La Haye, les deux Chambres siègent en séance secrète; le Gouvernement, sans autre explication, déclare la situation grave. A la vitrine d'un libraire d'Amsterdam un placard annonce le débarquement des Anglais en Zeeland... « Alors, conclut le conducteur du train, comme on parle d'un mouvement des Anglais, nous avons peur que les *Moffes* (c'est ici le sobriquet du Germain) n'entrent chez nous... » Cet aveu d'un simple, ce premier aveu recueilli dans la sincérité de l'émoi populaire restera la plus exacte définition de l'angoisse qui pèse sur la Hollande pacifique, également défiante des agres-

seurs et des sauveteurs dont elle suspecte les desseins, dont elle voit les forces si proches : si l'Angleterre gronde, on redoute les offres expansives de l'Allemagne ; quand l'Allemagne torpille, on s'inquiète, d'abord, d'une éventuelle sollicitude des Alliés.

Le Hollandais veut être seul ; ce peuple de généreuse hospitalité souhaite une politique peu sociable. Il cherche volontiers son idéal dans la boutade classique : « Ce n'est pas un lion que les Pays-Bas doivent afficher sur leur blason, c'est un hérisson... » La Hollande poursuit ainsi le maintien d'un isolement qu'au surplus elle se garde d'imaginer splendide entre les lourds embarras d'aujourd'hui et les troublantes hypothèses de demain : elle prétend se confiner dans sa neutralité. Mais les belligérans voisins, chacun suivant le plan qu'il médite, s'attachent à rendre cette neutralité inoffensive ou favorable à leur action. Les Pays-Bas, qui ne veulent pas aller à la guerre, voient chaque jour la guerre venir à eux.

*
* *

Au seuil de cette enquête, une première évidence s'impose. A l'exception d'une demi-douzaine d'interventionnistes opérant à titre individuel et en ordre dispersé, la Hollande, gouvernement et peuple, affirme une volonté d'abstention poussée jusqu'aux extrêmes limites. Tout Hollandais qui parle franc avoue d'abord son souci d'éviter, par tous les moyens, l'entraînement à la bagarre d'Europe.

Le désir, le besoin d'écarter la guerre s'imposent au point qu'il a fallu forger un mot pour en manifester la vigueur : la Hollande n'est pas neutre, elle est *neutrale*, m'affirment les plus fins connaisseurs de notre langue ; sa politique est le *neutralisme* où, par un paradoxe nécessaire, elle s'attache à pratiquer tous les modes d'action qui peuvent la dispenser d'agir.

Avec une logique égale au souci de sa dignité, le gouvernement néerlandais cherche sa première garantie de paix dans un effort militaire très largement compris dès l'origine et inlassablement développé. Les Pays-Bas ont décrété leur mobilisation le 1er août 1914, avant la Belgique. Des remaniemens successifs de la loi militaire maintiennent environ 280 000 hommes sous les drapeaux ; depuis bientôt deux ans, cette armée de campagne décuple l'armée d'instruction naguère maintenue huit mois à peine dans ses casernes. Le Gouverne-

ment aurait souhaité, en appelant les hommes de dix-huit à quarante ans, atteindre au chiffre de 350 000 hommes, tout en réservant la levée des deux contingens de landsturm qui comptent 40 000 et 60 000 hommes.

L'entraînement de l'infanterie paraît excellent. Alertes et coquets dans leurs nouveaux uniformes réséda, portant avec désinvolture le sac tyrolien, les bandes molletières, tout le confort de la bataille moderne, les bataillons répètent obstinément leurs grandes manœuvres entre les canaux et les champs de fleurs ; nuit et jour, je les voyais défiler en bel ordre à travers les cités marchandes qu'étonne toujours leur belliqueux appareil.

Le secret des mesures militaires est gardé avec une louable rigueur ; mais on sait, on voit leur extension quotidienne : réquisition des automobiles, développement de l'aviation, stores baissés aux vitres des wagons, dès qu'on approche des ouvrages d'art. Les sursis d'appel, les permissions sont plus rares qu'aux armées en guerre. Les hommes manifestent parfois avec quelque vivacité leur lassitude de cette pesante campagne pacifique... Et chaque mois de mobilisation coûte au budget 35 millions de francs environ.

Cependant, quel que soit son effort, le gouvernement néerlandais ne peut attendre de ses forces militaires qu'une sûreté relative et provisoire. La rigueur de la mobilisation est inspirée, semble-t-il, par le souci de réfuter toute allégation d'inertie ou d'impuissance. « Nous ne voulons pas, me confie un membre de la majorité, qu'on nous dise : Vous êtes si menacés et si peu défendus, souffrez donc que nous venions à votre aide. Nous devons prouver toujours, à tout prix, que nous nous protégeons nous-mêmes. »

La mobilisation hollandaise est donc avant tout une sanction préventive de la neutralité. Si, au cas d'une intervention extérieure, cette démonstration devient insuffisante, le gouvernement est sincèrement résolu à la rendre effective dans toute la mesure de ses moyens : « La Hollande n'est pas la Grèce, » répètent volontiers ses porte-paroles. La guerre défensive, sans acceptation d'un concours étranger et sans égard à la nationalité de l'agresseur, apparaît donc comme la forme extrême du neutralisme.

Et c'est précisément cette forme que la Hollande ne veut pas

connaître. Ce pays mobilisé affirme très haut son horreur de la guerre. C'est le sentiment de tous les témoins du conflit qui n'en attendent pour leur pays aucun bénéfice. C'est aussi le résultat de quelques réflexions décevantes.

L'infanterie hollandaise défendrait utilement ses positions, mais l'artillerie manque de pièces, et surtout de munitions, que le gouvernement ne réussit pas à obtenir sur le marché des belligérans; le jeu des défenses aquatiques est faussé par la portée de l'artillerie lourde; le fameux quadrilatère d'eau, où la souveraineté hollandaise compta longtemps trouver un intangible réduit, n'offre plus qu'une garantie illusoire. Devant les alarmistes placards de mars, un sous-officier fait cette réflexion mélancolique : « Les Belges, quand ça n'allait plus, ont pu venir chez nous... Mais nous, si ça ne va pas, où irons-nous?... » Pour ne pas risquer un geste héroïque, mais vain, la Hollande ne peut riposter à une attaque que par une alliance, à une violation de la neutralité que par une rupture de la neutralité. Mal résignée à ces rudes évidences, elle cherche ailleurs que dans son armée la garantie de son abstention ; elle s'acharne à demeurer obstinément *neutrale* dans ses gestes et ses propos, sinon dans ses sentimens.

Cette préoccupation domine tous les aspects de la vie nationale. Comme je parle de ma visite à M. Loudon, ministre des Affaires étrangères : « Ah! oui, notre ministre de l'équilibre, » précise avec satisfaction un député... J'ai pu apprécier la justesse et aussi les exigences de ce mandat. « Que voulez-vous? me disait M. Loudon à notre première entrevue, je suis au bord d'un tourbillon : avant tout, je dois me garder du vertige. » La parfaite bonne grâce, la finesse de ce diplomate de carrière sont en effet mises à une rude et quotidienne épreuve: mais avec une inlassable virtuosité, de choc en choc, de remous en remous, M. Loudon dégage son équilibre.

— Comment, lui disais-je, peut-on concevoir une assimilation quelconque entre le torpillage et la visite, ou même la saisie d'un navire neutre?

— Ce sont, en effet, me répond en souriant le ministre, des faits si distincts, si différens, qu'en bonne logique il vaut mieux, je crois, nous abstenir de les comparer...

Les Pays-Bas ont l'horreur officielle de la comparaison : ils égalisent, ils compensent, ils opposent un contrepoids à toute

pesée. Quand on ouvre une tranchée au front occidental, on en entame une autre au front oriental; quand un bateau de pommes de terre part pour l'Angleterre, on évalue le nombre des wagons qui partiront pour la Prusse; quand les ministres alliés font une suggestion, le Gouvernement prépare deux réponses, dont la seconde est destinée à l'Allemagne qui, fatalement, réclamera sa contre-partie.

A la Cour, sous la réserve des initiatives charitables toujours généreusement accueillies, le protocole est, pour les étrangers, d'ignorer la guerre. Le représentant d'une république américaine me racontait les embarras de sa première audience.

— La Reine, suivant l'invariable usage, m'interroge sur mon voyage. Je remercie Sa Majesté : traversée excellente, un bref arrêt à Londres, où...

— Ah! l'Angleterre... interrompt la Reine, qui, toujours suivant l'usage, demande précipitamment quels ont été mes précédens postes.

— Honnêtement, je suis bien obligé de mentionner un récent séjour en Belgique, mais, devant le malaise qui grandit, je brise là ma carrière : jamais je n'oserais avouer mes missions en Russie et en Serbie... Heureusement, les jacinthes allaient fleurir; nous avons célébré la neutralité des jacinthes...

Est-ce bien neutral? Qu'est-ce qui est tout à fait neutral? ne cesse de se demander avec anxiété le parfait abstentionniste. Dans certains salons de La Haye, on reçoit les Alliés les lundi, mercredi et vendredi; le jeudi et le samedi sont réservés aux Austro-Allemands. Ces trois jours contre deux inquiétèrent : on les expliqua par la supériorité numérique et globale des missions alliées; mais l'intervention de la Bulgarie faillit faire renaître la question. Les publications illustrées exposées dans un salon d'hôtel, l'étalage d'un libraire, la publicité d'un journal sont le prétexte de réflexions soucieuses. L'art aussi doit être neutral; le vote de la subvention traditionnelle à l'Opéra français de La Haye fut un instant discuté. Quand Raemaekers est décoré par le gouvernement français, ses confrères projettent de fêter sa croix; quelques doctrinaires du neutralisme protestent : il faut renoncer à la manifestation.

Ces scrupules d'une minutie parfois puérile trouvent au reste dans la situation internationale des Pays-Bas de quoi se justifier largement.

Johan de Meester, l'un des plus fins critiques de l'esprit européen, me donne cette pittoresque définition :

— Nous sommes un très petit pays qui a de très grandes affaires : toutes nos difficultés viennent de cette disproportion. Dans la jungle des Puissances, nous nous démenons comme un pauvre écureuil qui balance sa grande queue pour rattraper la chute de son tout petit corps; la queue de la Hollande, c'est sa marine, son commerce, ses colonies. Nous cherchons notre aplomb en remuant tout cela autour de notre étroite vie continentale : il faut beaucoup de souplesse, et c'est bien fatigant...

Cette juste image trouve son commentaire réaliste et positif dans ces propos que me tient M. Kröller, armateur, financier, industriel, l'un des plus gros manieurs d'affaires cosmopolites de Hollande.

— Comment voulez-vous que je garde une opinion sur la guerre d'Europe? J'ai des comptoirs à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Alger, à Alexandrie, d'importantes affaires au Maroc et en Sibérie. Seulement, j'ai aussi des comptoirs à Dusseldorf, à Emden, à Constantinople, à Liége, à Anvers, des usines à Varsovie. Si vous voulez mes sentimens personnels, je vous dirai que j'achète des tableaux français et que je voudrais passer l'été à Fontainebleau... mais ça n'a rien à voir avec les affaires : les affaires sont où elles sont, et je suis bien obligé d'y être avec elles, — quand on consent à m'y laisser. Les affaires de la Hollande sont partout; donc, nous nous maintenons partout. Peut-être, d'ailleurs, sera-t-on content de nous trouver quand il faudra, par-dessus la guerre, revenir au grand jeu des échanges économiques. Nos intérêts ne sont pas spécialisés comme ceux des grandes Puissances; ils ne peuvent être dégagés avec la netteté qui vous est habituelle. Notre action est commerciale, notre défense doit être commerciale. Notre commerce est l'histoire de notre passé; je crois qu'il doit être aussi l'histoire de notre avenir.

En écoutant mon interlocuteur, un souvenir me frappe : les grands bourgeois que peignait Franz Hals posent volontiers autour des tables de conseil, devant leurs registres ouverts; les femmes elles-mêmes aiment qu'on les groupe en assemblée des régentes de quelque institut; les chiffres qu'on étale avec complaisance, la cassette qu'on sent bien lourde sont les accessoires essentiels de cet art intime et national.

La remarque réjouit fort M. Kröller.

— C'est vrai, dit-il, chez Franz Hals, déjà, nous faisons tout le temps nos comptes... Ah! c'était plus facile qu'aujourd'hui... Que voulez-vous ? Nous n'avons pas d'ambitions territoriales. Au moment où tous les peuples d'Europe parlent de revendications ou de conquêtes, vous ne trouverez guère de Hollandais qui songent à réclamer Clèves ou Emden, qui furent à nous. Nos intérêts sont d'une autre nature. Et les mots mêmes ont pour nous une autre valeur... Ainsi la Meuse... *Sambre-et-Meuse*, c'est une bien belle marche... mais la Sambre et la Meuse, c'est pour nous des rivières où il faut tâcher de faire passer le plus de bateaux que nous pourrons... Et le Rhin... le Rhin, c'est une question de chalands et de tarifs... Les Allemands, les Français ont fait toute une littérature et beaucoup de musique sur ce pauvre Rhin... Et c'est nous, les Hollandais, qui sommes obligés de le pomper jusqu'à la mer, où il n'est même pas capable d'arriver tout seul...

Entre la thèse gouvernementale et les formules réalistes des hommes d'affaires s'interpose l'infinie série des raisonnemens où l'opinion use ses inquiétudes. L'attitude du Gouvernement est généralement approuvée; on lui reproche un peu de mystère, sans insister sur des éclaircissemens qu'on craint désagréables. Sans doute, le flegme des hommes d'affaires déçoit les esprits généreux qui voudraient autour de leur prudence un peu d'illusion; ceux-là mêmes s'avouent résignés. « Notre attitude est sans gloire, me dit l'un d'eux, elle est sans agrément et non pas sans risque. Tous les soirs, nous nous endormons avec l'impression qu'il faudra, le lendemain, être très fâchés contre quelqu'un, sans savoir au juste contre qui. Mais que faire, que vouloir? Nous n'avons rien à gagner, et beaucoup, peut-être tout, à perdre. L'abstention est une manière de devoir, de devoir envers nous-mêmes. »

Le respect de ce « devoir » est devenu un dogme populaire, qu'il paraît inutile, presque inconvenant de discuter. Par une curieuse auto-suggestion, les Hollandais se croient obligés de subir cette loi de l'abstention qu'ils ont délibérément adoptée; liés par leur propre volonté, ils en oublient l'initiative pour n'en retenir que la rigueur. Il semble, en vérité, qu'il existe dans quelque code mystérieux et souverain, un article condamnant les Pays-Bas à la neutralité quand même.

Cet abstentionnisme têtu va logiquement jusqu'à exclure une éventuelle entente avec d'autres neutres. « Qui dit neutralité dit nécessairement solitude, » me déclare le professeur Struycken, le juriste catholique dont la parole fait autorité. L'historien de la couronne, le professeur Colenbrander ajoute : « Notre situation géographique, qui nous interdit tout espoir de gain aux côtés d'un belligérant, nous condamne à connaître les premiers les pires risques aux côtés des neutres. Comment les Pays-Bas adhéreraient-ils à une ligue où les États-Unis, à peu près intangibles derrière leurs océans, représenteraient l'élément dominateur? Nous sommes, nous, l'avant-garde, les otages que toute ligue des neutres livrerait aux belligérans. Qu'il s'agisse de chocs militaires ou de heurts économiques, nous sommes, au front de bataille, des témoins de la guerre. Et nous sommes moins vulnérables dans un isolement qui nous laisse notre entière liberté de manœuvre. En fait comme en droit, nous devons demeurer à l'écart de la mêlée, chez nous, assurant notre intégrité par nos propres moyens. »

La théorie est nette ; elle a le défaut d'être impraticable. En face du conflit actuel, les paroles des neutres ne sont valables que si elles s'ajustent aux actes des belligérans.

— En somme, disais-je à M. Struycken, la vraie garantie de la neutralité que vous revendiquez serait l'impuissance totale à votre égard de tous les belligérans?

— Ce n'est pas une définition bien juridique, soupirait le professeur. Mais c'est un idéal... inespéré.

Inespéré, en effet. Les raisons qui poussent la Hollande à s'éloigner de la mêlée entraînent chacun des belligérans à prolonger chez elle quelque forme de leur action. Aux formules de neutralité répondent les faits d'intervention.

*
* *

Après l'hésitation des premiers mois de guerre, les Alliés reconnaissent la nécessité d'un blocus des empires centraux. Pour tendre à son effet maximum, ce blocus doit être direct et indirect : il faut couper les communications entre l'ennemi et les bases productrices de son ravitaillement; il faut encore lui interdire un ravitaillement oblique par rachat à un non-belligérant.

Les Pays-Bas avec leur flotte, leur forte organisation mer-

cantile, leurs colonies de cultures riches, enfin avec leur neutralité mitoyenne apparaissent d'incomparables intermédiaires à l'égard desquels les restrictions classiques de la contrebande de guerre deviennent vite caduques. L'Angleterre, mandataire des Alliés, procède à coups de décisions qui, de fin août à décembre 1914, resserrent toujours plus strictement les libertés maritimes et commerciales des Pays-Bas : une étape encore, et c'est la menace d'un blocus effectif. La Hollande, à qui l'importation de matières premières et de produits manufacturés est aussi nécessaire que l'exportation de ses produits agricoles, verra mourir son trafic; sa souveraineté, — donc sa neutralité, — subira une atteinte impossible à masquer.

C'est alors que les grands marchands de Hollande, comme au temps de Franz Hals, s'assemblent autour de leurs registres dans un vieil hôtel du Heerengracht à Amsterdam. Avec cette froide hardiesse qu'ils tiennent d'une loyauté égale à leur réalisme, ils proposent de se substituer au Gouvernement des Pays-Bas et à tout ce commerce national dont une intervention extérieure est contrainte de limiter le jeu. Avec une confiance égale à la bonne foi qu'ils sentent en face d'eux, les Alliés acceptent. Au regard des Puissances, il n'y a plus en Hollande qu'une seule raison sociale d'importation et d'exportation, le *Nederlandsche Overzee Trust* (trust néerlandais d'outre-mer) qui devient, à la mode abréviative de cette guerre, le *NOT*.

Le *NOT* achète, affrète, paie, vend et revend; le *NOT* traite avec les belligérans, sanctionne les infractions à ses propres contraintes : il a sa diplomatie comme il a sa police. C'est une incomparable maison de commerce politique et judiciaire qui accapare, expertise et répartit toutes les affaires. Le *NOT* a pris en charge, avec les intérêts, l'honneur de la Hollande.

J'ai suivi, guidé par son président, M. Van Aalst, toutes les phases du contrôle dont le *NOT* est responsable à notre égard; c'est une exploration redoutable et rassurante. A travers l'arsenal des fiches et contre-fiches qu'une armée d'enquêteurs (ils étaient 5 en décembre 1914, ils sont plus de 800 aujourd'hui) adapte aux consignes des Alliés, des salles d'expertises aux entrepôts-séquestres, du guichet des cautionnemens à celui des amendes, j'ai relevé la piste que suivent un acheteur et une cargaison. C'est bien en vérité une piste de guerre.

Donc Mijnheer van B..., notable importateur, souhaite faire venir des Antilles ou même de ses plantations de Java un stock de produits tropicaux. Mijnheer van B... prie le *NOT* de se substituer à sa personnalité, qu'ignorent les Alliés. Par contrat, il autorise le *NOT* à vérifier ses connaissemens, à expertiser ses livres et sa correspondance, à charger ses opérations d'une taxe de 1/8. Il verse un cautionnement qui, pour le caoutchouc, s'élève à huit fois la valeur de l'importation. Il admet les amendes que le *NOT* est maître de lui infliger sans intervention judiciaire, les frais éventuels d'un séquestre, d'une vente ou d'une réexpédition. Un conseil à deux degrés, sans être tenu de fournir aucune raison, se prononce sur la demande et, s'il l'accepte, se fait adresser en consignation les marchandises.

Pour chacun des produits réclamés par Mijnheer van B..., le *NOT* a négocié avec l'Angleterre le principe, puis les limites de l'importation licite; en cours de route il se prête à l'exercice du droit de visite, à l'envoi et à l'examen des cargaisons dans les ports britanniques, aux réductions de stocks, aux surtaxes exigées par des décisions modifiées au jour le jour.

Enfin les marchandises parviennent à Rotterdam. N'imaginez pas que Mijnheer van B... puisse en disposer à sa fantaisie. Le *NOT*, d'accord avec les Alliés, obtient du gouvernement néerlandais la prohibition absolue d'exporter certains articles : blé, coton, huiles. Pour épargner jusqu'à la tentation de fraude, ces produits restent consignés au *NOT*, qui seul dispose des stocks placés sous son séquestre. Tout le caoutchouc acheté par Mijnheer van B... reste ainsi bloqué par le *NOT* qui surveille la consommation livre par livre et objet par objet : chaque pneu d'automobile est numéroté, enregistré, délivré contre reçu et sous caution à l'acheteur responsable, qui est tenu de le représenter au contrôle après usage. A côté des registres de l'état civil des pneus, voici la carte de la graisse, où vont s'inscrire les huiles des plantations van B... dont le *NOT* assurera strictement la vente aux consommateurs immédiats. Mijnheer van B... recevra, dans ses propres magasins, les produits dont l'exportation n'est interdite que par son contrat avec le *NOT*. Mais la vérification inopinée des dépôts, la mobilisation de détectives spéciaux, enfin la garantie du cautionnement et la menace d'une interdiction de tout commerce, assurent l'obéissance aux lois du trust. Aux frontières, la répres-

sion est renforcée : sur une zone de huit à dix kilomètres l'entrepôt et le transit de tous stocks sont interdits, et l'armée concourt au service des douanes.

Tout ce lourd et minutieux mécanisme entre en jeu aussi bien pour l'envoi d'un abat-jour par colis postal (Berlin prétendait lancer la mode d'abat-jour en caoutchouc...) que pour l'expédition d'un cargo de coton. Certes Mijnheer van B... subit sans enthousiasme ces onéreux contrôles. Mais sa résignation est singulièrement allégée par l'élégance de ces libres accords consentis, appliqués par ses propres associés et qui laissent indemne la susceptibilité de son gouvernement : les opérations du *NOT* sont volontaires, sinon spontanées ; et elles restent hollandaises. En marge de cette guerre, c'est un incomparable crédit fait à la loyauté d'un peuple.

Et ce crédit est bien placé. Mon impression de témoin, — de témoin curieux, — est nette : la contrebande est aujourd'hui réduite en Hollande à des cas anecdotiques. Nos amis des Pays-Bas sont très sensibles à la persistance routinière des accusations formulées par l'opinion française : « Vous voyez ce que vous avez fait de notre commerce, et vous vous obstinez à nous prendre pour un peuple de fraudeurs ! » me disent-ils avec amertume. L'injustice date en effet. L'histoire de la contrebande hollandaise peut être très pittoresque ; mais elle appartient à cette histoire ancienne qui s'achève avec les premiers mois de 1915.

Comment d'ailleurs s'étonner qu'il y ait eu des fraudeurs à ce seuil de l'Allemagne ? J'ai suivi, derrière Nimègue, le capricieux détour d'une frontière dont le tracé tout artificiel coupe les eaux et les bois, sectionne les domaines et les villages, partage entre deux puissances des maisons et jusqu'à une salle à manger. J'entre dans une épicerie hollandaise d'où on sort en Prusse. Penché sur la barrière de son clos, où s'encastrent les bornes inviolables, le paysan fume en Hollande la pipe qu'il a bourrée en Allemagne.

Depuis des mois déjà toutes les voies de pénétration sont barrées par deux banquettes de terre, distantes d'une trentaine de mètres, à l'abri desquelles s'observent les factionnaires, casquette contre casque ; ainsi devint impossible cette ingénue contrebande par jet de paquets d'un territoire à l'autre que les premiers fraudeurs ajoutaient au commode usage des maisons

mitoyennes. Avant la guerre, la Hollande, pays de libre-échange n'imposant à ses portes qu'un droit maximum de 5 pour 100, ne demandait guère à ses douanes qu'un recueil de statistiques; faute de personnel, assez longtemps la mobilisation des fraudeurs marcha de pair avec la mobilisation de la douane.

Par-dessous les champs mixtes on siphonnait dans des canalisations souterraines alcool et benzine; les « mitoyens » marchaient incessamment de Hollande en Prusse, ayant à leurs pieds des semelles détachables de caoutchouc ou de cuivre. Quand la voie de terre devenait impraticable, les fraudeurs s'attachaient au truquage des chalands; des boulons de précision, faits de deux parties dévissables et invisiblement ajustables, permettaient de rouvrir à volonté les panneaux de charge sans violer les plombs de la douane; par un curieux hasard, une péniche rhénane perdait régulièrement son ancre à chacune de ses montées vers la Prusse, car l'ancre est de cuivre coulé et passée au coaltar. A Sas de Gand, la frontière coupe d'un angle droit les eaux du fleuve, ouvrant un port belge (provisoirement allemand) en face de la rive hollandaise où le poste douanier précède la dernière fabrique locale : une péniche passait à petite allure devant le poste, faisait mine d'accoster au quai de l'usine où les douaniers allaient l'attendre, puis, brusquement, se jetait dans les eaux interdites. Un barrage est maintenant établi: désormais à toute hésitation répondent des coups de fusil.

Et pourtant, la Hollande ravitaille l'Allemagne, mais par des moyens légitimes officiellement offerts à tous les belligérans.

Pendant plus d'une année de guerre le contrôle des Alliés a, par une incompréhensible erreur, négligé de s'appliquer à certaines importations essentielles : ainsi jusqu'à la fin de mars 1915, le coton, qui n'était pas même déclaré contrebande de guerre, passait aux Pays-Bas en stock considérable, était ouvertement, légalement réexpédié à l'Allemagne. En 1916 l'Angleterre autorisait le libre transit et la réexportation du tabac qui peut, aux armées, être considéré comme un produit de première nécessité. Notre intervention exige, aujourd'hui encore, une inlassable mise au point dont nous gardons l'initiative et la responsabilité. Cette intervention, toutefois, ne peut s'appliquer aux produits de son territoire (sol et eaux) que la Hollande reste souverainement libre de vendre et d'expédier par ses voies de terre où nous n'exerçons aucun contrôle. Tout ce que les

Pays-Bas produisent et récoltent dans leurs champs, leurs pâtures, leurs rivières et leurs mers alimente un marché libre ouvert au plus offrant. Seul, le gouvernement néerlandais a qualité pour y surveiller les opérations.

En fait, le plus offrant est évidemment l'Allemagne. L'Allemagne a faim. Les Pays-Bas sont pour elle, sinon la plus substantielle, du moins la plus immédiate base de ravitaillement; quelques tours de roue ou d'hélice amènent en Prusse les trains de fromages et les péniches de pommes de terre. L'Allemagne donc achète; elle achète si brutalement, si désespérément, que le gouvernement néerlandais est obligé d'opposer quelque résistance à cette épuisante boulimie de ses voisins.

— Entre notre mer prodigue et nos fécondes prairies, m'avoue un des organisateurs du *NOT*, nous n'étions plus capables de payer notre poisson et nous manquions de lait... Nous avons dû, nous les vendeurs et ravitailleurs, improviser une politique de restriction alimentaire. Quand l'achat tourne à l'accaparement, le gouvernement exige des vendeurs la mise à sa disposition d'un stock égal ou proportionnel au stock exporté, et qu'il taxe. Nous tâchons ainsi de sauver nos produits les plus nutritifs : nous ouvrons les frontières devant nos tomates, qui ne nous enlèvent que de l'eau; nous les fermons à l'occasion devant nos pommes de terre...

La méthode demeure très approximative. A la fin de mai, la rafle par les racoleurs prussiens de 25 à 30 000 têtes de bétail a provoqué une hausse excessive et soulevé de très vives protestations qui, à Rotterdam, en juin, tournèrent à l'émeute. Et l'Allemagne achète toujours par cinquantaines, par centaines de millions : elle achètera tant qu'on lui prendra son papier-monnaie et tant qu'elle trouvera quelque chose à payer.

Les Alliés ont l'impérieux devoir de lui disputer le libre marché hollandais. Nous ne pouvons compter ici que sur nos moyens d'action commerciale. Sans doute l'agriculture et l'élevage hollandais sont indirectement assujettis au contrôle des maîtres de la mer, qui règlent l'arrivée des engrais indispensables à une production fructueuse. Mais l'Allemagne est libre de doser l'exportation de son charbon, de ses machines, de ses produits manufacturés. Les pressions indirectes s'équilibrent. La concurrence reste ouverte.

Cette action commerciale ne peut être isolée de notre action

de guerre. Toute l'exportation comestible de la Hollande est répartie entre les belligérans et consommée par eux : en achetant, l'Allemagne bloquée, rationnée, réalise une opération défensive; les Alliés, libres de choisir leurs bases de ravitaillement, poursuivent une opération offensive. A la supposer pécuniairement onéreuse, elle nous laisse le bénéfice de la perte infligée à l'adversaire et chaque jour plus difficile à compenser. Je n'en retiens que cette preuve : désertant les gros salaires des usines prussiennes, une équipe d'ouvriers hollandais rentre à son village, près de Venloo. L'accueil manque de cordialité. « Pourquoi renoncer à ces bonnes payes? » crient les femmes. Les hommes répliquent : « On mange trop peu... » Devant le scepticisme général, honnêtement ils se font peser devant le bourgmestre : ils ont perdu de 6 à 10 kilos. Cette fois, le village approuve : ils n'iront plus maigrir en face.

Les Hollandais se résignent à « l'intervention d'accord » que les Alliés, coopérant avec le *NOT*, pratiquent sur leur marché extérieur; ils souhaitent notre activité commerciale sur leur marché intérieur, moins peut-être pour les bénéfices attendus que pour la contre-partie toujours désirée des affaires traitées avec l'Allemagne. Une seule forme d'intervention, d'ailleurs récente et limitée, soulève de vives protestations. La Hollande n'est pas encore arrivée à comprendre les restrictions signifiées en avril dernier par l'Angleterre : réquisition de 30 pour 100 du tonnage des navires charbonnant dans un port anglais, interdiction d'embarquer à bord des navires hollandais du charbon de soute de provenance allemande.

Le soir même de la signification de ces mesures, j'ai reçu les doléances d'un gros armateur; je les reproduis textuellement, parce qu'elles soulignent une fois de plus l'esprit avec lequel ces remueurs d'affaires poursuivent la défense de leurs intérêts.

« En somme, l'Angleterre, en réquisitionnant 30 pour 100 du fret de nos navires à qui elle vend son charbon, surtaxe le prix de ce charbon : c'est très cher, trop cher; c'est à discuter, comme tous les prix... Mais comment l'Angleterre peut-elle nous interdire par principe de consommer du charbon allemand? Pour imposer cette interdiction, il faut que l'Angleterre s'engage à nous vendre elle-même et tout de suite le charbon dont nous avons besoin. Car toute l'affaire est là : nous voulons

bien acheter à droite ou à gauche et nous discuterons nos conditions d'achat. Mais il faut que nous puissions acheter quelque part sans courir le risque d'être saisis ou torpillés comme contrebandiers de guerre. Pour nous, c'est une question de fourniture, avant d'être une question de fournisseurs... »

Traité sur ce ton, le malentendu doit s'éclaircir. Et nous pouvons le retenir sans embarras en face des aspects de « l'autre » intervention.

L'action des Alliés est publique, franche, nettement définie ; elle n'a jamais recherché en Hollande que l'indispensable sauvegarde de nos intérêts économiques. L'Allemagne poursuit aux Pays-Bas une intervention politique, tour à tour sournoise et brutale, dont chaque révélation dénonce une offense nouvelle à l'intégrité nationale.

Un incident suggestif, jusqu'ici très peu connu, a, dès le début d'août 1914, revélé la méthode germanique. Des prisonniers allemands, surpris en Belgique, gradés pour la plupart, sont porteurs de quelques florins, de cartes postales, de paquets de tabac hollandais ; sur le carnet de marche d'un feldwebel, une ou deux étapes sont indiquées « chez les bonnes gens de Hollande. » A l'entrée de certains villages belges, les Allemands d'ailleurs proposaient les Hollandais en exemple : « Faites donc comme ceux-là... Ceux-là nous laissent passer... Ils ne tirent pas, ce sont nos amis. » Or, une enquête rigoureuse m'a permis de constater l'invention délibérée de cette prétendue violation territoriale. Pas un soldat allemand n'a franchi la frontière étroitement gardée par l'armée hollandaise. Les florins, les cartes, le tabac, facilement obtenus par des civils aux villages de la frontière, ont été distribués aux figurans militaires de l'envahissement, à qui un itinéraire fictif a été dicté. Double perfidie par laquelle l'Allemagne cherchait à décourager la Belgique et à compromettre la Hollande aux regards des Alliés ; la première menace fut brisée par l'irréductible décision des Belges, la seconde tomba devant la fermeté lucide du gouvernement néerlandais. Mais l'infamie de cette première manœuvre promettait. « Je ne sais rien de plus insultant que cette machination, cette mise en scène de notre imaginaire trahison, » me disait un haut fonctionnaire de La Haye avec une indignation en vérité fort peu neutrale.

L'insulte ne fut pas réduite à ce cas exemplaire. A Rotter-

dam, où pourtant dominent les intérêts allemands, on raconte très haut qu'en août 1914 les premières mines furent mouillées en mer du Nord par des croiseurs d'Emden battant pavillon hollandais. Et les Pays-Bas gardent le privilège d'avoir connu la réédition à leur adresse d'une dépêche d'Ems.

J'ai fait allusion à ces alertes incessantes par lesquelles l'Allemagne s'efforce d'inquiéter les scrupules du neutralisme. Voici comment l'*Algemeen Handelsblad*, qui n'est pas suspect de germanophobie, expose un des plus vifs incidens provoqués par l'intrigue prussienne :

« Nous apprenons d'une source absolument sûre que l'information au sujet d'un ultimatum de l'Angleterre, affichée vendredi par un libraire d'Amsterdam, a été répandue par le consulat d'Allemagne à Amsterdam. Le baron von Humboldt-Dachroeden, consul général d'Allemagne à Amsterdam, aurait déclaré qu'il avait reçu la nouvelle de La Haye et qu'il avait des raisons de croire qu'elle était fondée. Le libraire en question l'aurait apprise du secrétaire de la chancellerie du consulat allemand. Le consul aurait raconté dans la suite à plusieurs personnes qu'il ne s'agissait que de la possibilité d'un ultimatum. »

L'aveu allemand est d'un cynisme assez inhabituel. Il faut dire que le libraire afficheur d'une imaginaire menace anglaise a été mis en demeure par un sous-officier flânant, devant sa vitrine, d'expliquer cet appel à la panique; il a tout de suite dévoilé son informateur. D'autre part, dès le samedi, toute la Hollande sait et répète que le gouvernement, avant même d'avoir reçu le démenti catégorique du ministre d'Angleterre, a précipité les mesures militaires de la frontière d'Allemagne : c'est bien là, en effet, que l'intervention gronde. « On veut vous attaquer, vous êtes trop faibles pour vous défendre, nous accourons à votre secours, nous allons vous sauver, » diront ces singuliers diplomates qui opèrent toujours en avant-garde des colonnes d'envahissement. La manœuvre, cette fois encore, échoue piteusement, et son maladroit instigateur met une insolente franchise à le reconnaître : sans doute escompte-t-il une occasion meilleure.

L'Allemagne a jusqu'ici subi l'échec de ces « grands desseins » qui tendent à rallier par des moyens obliques les Pays-Bas au vasselage germanique. Mais une action apparaît en plein et durable succès : c'est l'offensive inlassablement pratiquée par

saisies, mines, canonnades et torpillages contre la flotte commerciale de la Hollande. Le bilan des succès germaniques en ce genre est difficile à établir : tant de chalutiers, de petits caboteurs sautent sur ces mines dérivantes dont j'ai contemplé tout un échantillonnage sur les plages de Flessingue à Nordwyk! Une liste publiée par les assureurs de Rotterdam indique, au 31 décembre 1915, la destruction de vingt-six navires hollandais jaugeant 56 155 tonnes; les bâtimens saisis ne figurent pas sur cette liste. Au cours du premier semestre 1916, le total des navires détruits a certainement augmenté de 60 pour 100. Le cynisme croissant des naufrageurs justifie cette progression dont quelques exemples suffisent à souligner la menace. Le 15 avril 1915, le cargo hollandais *Katwijk* est torpillé à l'ancre, près du bateau-feu de Noord Hinder; le 15 mai 1916, au large du même bateau-feu, le paquebot *Tubantia* est torpillé en cours de route. A la torpille les sous-marins allemands ajoutent le canon et chassent le Hollandais en Méditerranée comme en mer du Nord. Le 5 février 1916, à 80 milles au Sud de la côte crétoise, le *Bandoeng*, qui navigue pavoisé de trois pavillons nationaux et dont la coque est tout entière peinte aux couleurs néerlandaises, reçoit huit projectiles d'un sous-marin allemand. Le 7 avril, l'*Eemdijk*, allant de Baltimore à Rotterdam, est attaqué par un autre sous-marin allemand, malgré l'incontestable manifestation de sa nationalité. Torpillés encore le *Palembang*, le *Rijndijk*, le *Berkelstroom*, sur l'identité desquels aucune équivoque n'est admissible. Quant aux ravages causés par les mines, le bilan d'une seule journée permet de l'apprécier : le 26 avril 1916, le *Nordzee* veut porter secours au *Dubhe*, qui le précède et vient de toucher une mine. Avant que le *Nordzee* ait pu rejoindre le premier cargo en détresse, un second bâtiment hollandais, le *Maashaven*, a touché une mine et coule. Le *Nordzee* veut se porter vers cette dernière victime, qui paraît en pire condition : avant d'avoir commencé le sauvetage il saute à son tour sur une mine dont l'explosion tue trois hommes. Un bâtiment anglais recueille péniblement les survivans des trois bâtimens neutres frappés en quelques minutes... Nous ne pouvons que constater. C'est au gouvernement et à l'opinion des Pays-Bas qu'il appartient de fixer et d'imposer les sanctions nécessaires; à suivre sur place les alternatives de la polémique ouverte entre La Haye et Berlin sur le

cas du *Tubantia*, j'ai compris l'amertume et l'angoisse des petits peuples chez qui les forces vives restent inégales à la volonté.

Le caractère de l'intervention allemande apparaît singulièrement aggravé par l'intensive, l'impertinente propagande que les agens du pangermanisme mènent aux Pays-Bas. Les Hollandais sont les premiers à reconnaître, et sans y voir une excuse, que cette propagande opérait bien avant la guerre.

— Le premier livre de géographie qu'on m'a mis entre les mains, me raconte Johan de Meester, est l'infâme manuel de ce Daniel, professeur à l'Université de Halle, qui fait figurer la Hollande ainsi que le Danemark, la Belgique, le Luxembourg et la Suisse au rang des « appendices » de l'Allemagne... On a pris l'habitude, même à Halle sans doute, d'opérer les appendicites... mais le manuel Daniel a infligé près de deux cents éditions à sa clientèle de « l'Allemagne extensive » et tenté d'empoisonner toute notre génération...

Daniel a fait école. Le professeur van Hamel, a rappelé dans l'*Amsterdammer* les provocations annexionnistes réitérées par tous les théoriciens de la Grande Allemagne. C'est Friedrich Lizt déclarant : « La Hollande ne pourra reconquérir sa gloire ancienne que par une union plus étroite avec l'Allemagne; » c'est Treitschke réclamant « la reprise des bouches du roi des fleuves...; » c'est Fritz Bley qui affirme : « Une armée et une marine communes, un gouvernement colonial néerlandais, voilà ce que sera l'alliance hollando-allemande; » c'est Tannenberg annonçant en 1911 la guerre d'Europe, exigeant l'incorporation de la Hollande à la Confédération germanique qui accaparera par surcroît les colonies néerlandaises à l'exception de Java; c'est Daniel Frymann enfin qui, à la veille de l'agression, en 1913, daigne laisser aux Hollandais le choix entre l'annexion pure et simple et le ralliement au fédéralisme impérial.

La propagande de guerre n'avait pas beaucoup à ajouter aux prétentions de cette propagande de paix. Elle cherche du moins à en imposer l'obsession. « J'ai reçu, me dit un journaliste d'Amsterdam, jusqu'à 2 marks 50 d'imprimés allemands par jour. » Toutes les formes de réclame, d'indiscrétion, de violation de domicile sont mises en œuvre. La pharmacie centrale de Dresde offre à ses cliens, entre deux spécialités, « toutes les vraies nouvelles de la guerre. » L'*Oberkommandantur* de Varsovie installe à La Haye un bureau spécial de presse destiné

à renseigner les neutres sur les choses de Pologne... vues de Berlin et de Vienne. Un quotidien occasionnel de langue allemande, le *Limburger Tageblatt*, s'intitule « l'organe central du Limbourg Hollandais et du Limbourg Belge. » Par une distraction un peu vive, cet organe d'au moins une province neutre qualifie ingénument la France et l'Angleterre « nos ennemies; » l'équivoque, s'il y en eut jamais, s'éclaircit quand on découvre à Aix-la-Chapelle le véritable centre des deux Limbourg.

La presse hollandaise, sans distinction de partis, condamne les menées interventionnistes d'une revue au masque hollandais, *De Toekomst*, dont le professeur van Hamel a dénoncé, avec preuves photographiques à l'appui, le caractère germanique. Le grand éditeur de La Haye, M. Martin Nijhoff, signale dans le *Journal des Libraires* le faux commis par l'auteur berlinois de ces *Vérités historiques d'après les documens historiques français* qu'on essaya de répandre en pays neutres comme une publication de chez nous; et M. Martin Nijhoff déclare froidement que « cette œuvre de faussaire a été répandue en Hollande par le consulat allemand de Rotterdam. »

Car on ne peut, à La Haye, négliger ce fait que tous les porte-paroles de l'Allemagne en reviennent toujours à l'absorption des Pays-Bas par l'impérialisme voisin. Le geste parfois suit la parole. Dans les colonies néerlandaises, le dessein agressif est bien net. En avril 1916, le gouvernement de La Haye doit intervenir pour sanctionner les agissemens d'un certain Keil, ex-administrateur allemand du *Straits Soenda Syndicaat;* ce Keil appelle à l'insurrection les indigènes de Java, leur promet l'éviction prochaine des Hollandais, des armes, des munitions, et d'abord de l'argent pour rallier les Indes au patronage libérateur du Kaiser. La propagande de Keil est heureusement trop peu discrète : cette fois encore, l'indiscrétion germanique dépasse son but.

*
* *

Entre l'abstention où elle essaye de s'enfermer et l'intervention chaque jour plus positive des belligérans ses voisins, la Hollande voit s'accentuer le contre-coup de la guerre sur son existence nationale. Le jeu des forces économiques du pays est totalement faussé. La paralysie de la vie maritime est la tare la plus visible; elle bloque au long des canaux les files des cha-

lands, fige l'eau des bassins autour des rescapés et des permissionnaires du blocus.

« Notre port offre aujourd'hui sa propre caricature, me déclare mélancoliquement M. Zimmermann, bourgmestre de Rotterdam qui fut l'initiateur des grands travaux d'outillage inutilisés aujourd'hui. Notre trafic a diminué de 75 à 80 pour 100. Voici d'ailleurs les chiffres : du 1er janvier au 15 juillet 1916, il est entré à Rotterdam 1 621 navires jaugeant 1 713 636 tonnes; pendant la période correspondante de 1914, nous avons reçu 5 633 navires jaugeant 6 920 934 tonnes. Pour mesurer l'étendue de nos pertes il faut considérer que le port est une institution municipale : la ville tire de son exploitation ses ressources — et ses charges. Aujourd'hui, alors que nos recettes tombent à 25 ou même à 20 pour 100 du chiffre normal, nous devons veiller à l'entretien de 5000 chômeurs qui nous imposent de 20 000 à 25 000 assistés. Certaines compagnies de navigation peuvent ou du moins ont pu augmenter leur dividende : comparez à ces bénéfices individuels les pertes et les obligations qui surchargent la masse. »

La situation est identique à Amsterdam : 1 689 navires et 1 736 429 tonnes en 1916 contre 6 132 navires et 7 364 496 tonnes en 1914; 7000 à 8000 chômeurs, 25 000 à 30 000 assistés.

Ce dommage est net, sensible à l'œil. Le ralentissement, souvent l'arrêt de la jeune industrie hollandaise sont aussi visibles : chaque semaine, les journaux annoncent la fermeture de quelques usines pour insuffisance de matières premières. Il est moins facile d'établir la balance des gains et des pertes enregistrés par l'agriculture et l'élevage. Un député rural venait précisément de m'apitoyer sur la fâcheuse condition de ses électeurs quand j'interroge un échevin socialiste d'Amsterdam sur la situation des ouvriers. « Les gros bénéfices des paysans nous aident, me déclare-t-il. Ainsi, sur nos 10 000 diamantaires, 5000 ont repris le travail; les cultivateurs enrichis aiment mieux acheter des bijoux que souscrire aux emprunts. » Il faudrait s'entendre. La vérité est, je crois, qu'à une première année exceptionnelle, à une seconde année favorable, une troisième année de guerre ferait succéder l'ère des restitutions. Certains terriens subissent déjà les rigueurs du blocus; il faut assurer l'onéreuse exécution de contrats établis avant la guerre; chaque saison de guerre, quelques hectares de jacinthes et de

tulipes échangent leur parure contre de réconfortantes fleurs de pommes de terre.

Et la vie chère sévit, indifférente au « nouveau riche » et à l'indigent assisté, dure au « middelstand, » à la classe moyenne des petits bourgeois et des employés ; c'est maintenant une hausse de 50 à 60 pour 100, ce sera demain peut-être le rationnement. Le lundi de Pâques, nous avons inauguré à La Haye un pain noir, d'ailleurs conforme aux produits de même couleur que notre snobisme exigeait aux thés d'avant-guerre ; pour avoir droit au pain blanc, il faut un certificat de médecin.

Dans l'ensemble, le pays souffre. M. Colijn, ancien ministre de la Guerre et l'un des chefs les plus écoutés du parti conservateur, veut bien m'écrire à ce sujet :

« Dans un sens général, il se produit à mon avis une forte dépression économique. Il est incontestable que certaines personnes ont gagné des sommes considérables par l'exportation du surplus des produits dont la Hollande n'avait pas besoin elle-même ; les sociétés de navigation ont fait des bénéfices considérables, mais en face du nombre relativement restreint de ceux qui ont profité de la guerre se trouvent les masses qui en ont beaucoup souffert économiquement. Il n'y a pas plus, mais moins de prospérité : la preuve est que, depuis la guerre, non seulement il n'y a pas accroissement dans le revenu des impôts (accroissement toujours régulier dans les circonstances normales), mais que ce revenu a été au-dessous des moyennes d'avant-guerre.

« Les possesseurs de fonds étrangers, assez nombreux en Hollande, ont subi de grandes pertes par suite de la baisse des cours. S'il y a profit pour certaines industries, il y a donc aussi perte de capital. Un déplacement s'est produit : on est plutôt porté à voir les montagnes qui viennent de se former que les vallées qui viennent de se creuser... Il est difficile d'arrêter un bilan exact, mais, après la guerre, on apercevra toute la diminution du capital national.

« Nous avons dû contracter, pour assurer le maintien de notre neutralité, un emprunt de guerre s'élevant à 400 millions de florins, soit à un milliard et quart de francs ; chaque habitant verra ainsi ses charges nouvelles portées à deux cents francs environ ; nul État neutre n'assume de telles obligations. »

Le président de la Banque d'État néerlandaise, M. Vissering,

m'expose cette gêne singulière d'un peuple incapable de mettre en valeur ses bénéfices occasionnels.

« Un an et demi de neutralité et de paix a suffi à doubler notre dette, me dit-il. Ce n'est pas l'improvisation de quelques grosses fortunes qui compensera ce lourd sacrifice national. Notre activité financière devient de jour en jour plus difficile. Nous avons trop d'or, beaucoup trop d'or en caves : 530 millions de florins (1 200 millions de francs) que nous ne pouvons transporter ni échanger et dont il faut assurer la garde au seuil de la guerre... En revanche, notre portefeuille d'effets est retombé à son chiffre de 1866. Nous manquons d'instrumens de travail. Les banques aujourd'hui sont obligées de refuser l'ouverture de nouveaux comptes de dépôts. Le blocus des mers, l'engorgement des échanges sont une contrainte mal surmontable pour un petit pays de grand trafic et de grand transit qui doit ravitailler et faire travailler quarante-cinq millions de sujets coloniaux. »

La plainte est donc unanime : la Hollande passive ressent les réactions, souvent brutales, du conflit européen. Quels vont être les effets de ces réactions sur le sentiment national à l'égard des acteurs de la guerre?

***

L'histoire un peu froide et guindée du neutralisme néerlandais s'illumine d'une page émouvante. Pour ouvrir son asile, pour réchauffer l'hospitalité qu'elle prodigue aux Belges, la Hollande a oublié toutes les subtilités de son abstentionnisme; en face de la détresse où la Belgique accepte la rançon de son honneur, il n'y a plus que des paroles et des gestes d'accueil.

J'ai retrouvé en Hollande les souvenirs de ces jours pathétiques où tout un peuple de rescapés déferla à la frontière : au lendemain de la prise d'Anvers, douze cent mille fugitifs dénués, dolens, passaient l'Escaut en pitoyables colonnes. Spontanément les soldats des Pays-Bas organisent et protègent cet effarant exode. Derrière eux, dans un élan unanime, la population attend, appelle les émigrés. Les quinze mille habitans de Berg-op-Zom abritent et nourrissent la première nuit trente mille réfugiés; paysans et bourgeois quittent leurs maisons envahies pour aller guider et secourir les pèlerins de l'exil.

L'exil dure depuis deux ans; l'hospitalité de la Hollande reste aussi franche et généreuse. Les uniformes belges se

mêlent aux uniformes hollandais ; on ne demande aux hôtes que leur parole pour leur épargner toute surveillance. A Ede, dans un large décor de bruyères et de bois, j'ai visité le campement familial où le gouvernement néerlandais hospitalise à gros frais quatre à cinq mille réfugiés civils : un budget qui s'élève à près de deux cent mille francs par mois assure l'entretien de toute une ville improvisée avec ses chapelles, ses écoles, ses deux théâtres, ses hôpitaux, ses ateliers.

Le libéralisme de l'hospitalité hollandaise est plus sensible encore à l'égard de cet état-major de réfugiés, — professeurs, artistes, écrivains, — qui reconstitue bravement à Amsterdam et à La Haye tout ce qui peut, à l'étranger, survivre d'une existence nationale : orateurs et journaux gardent toute liberté d'allures, et on sait avec quelle verve ardente les Belges mènent leurs polémiques. Les Hollandais en suivent le développement avec un flegme parfois un peu déconcerté, mais l'hospitalité reste pour ces neutres le premier devoir. Ni la Belgique ni ses Alliés ne l'oublieront.

D'autant que ce généreux sentiment ne s'arrête pas à la pratique du droit d'asile. L'initiative hollandaise a fait beaucoup pour atténuer les souffrances de la Belgique encore envahie. Récemment, elle s'est affirmée par un geste très noble. Le gouvernement néerlandais a protesté auprès du gouvernement de Berlin contre la déportation en Allemagne de MM. Frédéricq et Pirenne, professeurs à l'Université de Gand, contre qui aucune charge n'avait pu être relevée par les autorités germaniques elles-mêmes. Le *Nieuwe Courant*, approuvant la démarche du Gouvernement, l'a redoublée par l'envoi aux académies et universités allemandes d'une adresse signée par deux cents personnalités néerlandaises. « Que cette adresse, disait le *Nieuwe Courant*, soit efficace, et la Hollande neutre aura eu des accens vraiment nationaux. » C'est une bien jolie formule qui s'ajoute aux définitions de la neutralité.

Ce bienfaisant hommage rendu au sacrifice de la Belgique, héroïque champion du droit des faibles, est d'autant plus significatif qu'il n'implique pas entre les deux puissances gardiennes de l'Escaut une intimité ni même une communauté de sentimens. « Nous sommes cousins, c'est entendu, mais les affaires de famille ne sont pas les plus agréables à régler, » répètent volontiers sur le même ton les Hollandais et les Belges. Deux

questions sont intangibles, l'intégrité de l'asile hollandais, la nécessité d'une restauration totale de la Belgique : dès qu'on va plus loin, la discussion s'engage, inlassablement entretenue par la différence profonde des tempéramens. L'heure n'est pas venue d'en définir la portée. Belges et Hollandais trouveront, dans le souvenir de leurs émotions communes et la proximité de leurs intérêts, les raisons de toutes les ententes nécessaires.

Il est délicat de fixer l'exact sentiment des Hollandais à l'égard de l'Angleterre, hier et demain grande Puissance de concurrence maritime, aujourd'hui lourde puissance de contrôle. Les rivalités coloniales, les discussions mercantiles, le souvenir très vivace de la conquête du Transvaal ont mal préparé l'opinion. Par principe, le Hollandais est en défiance, souvent jusqu'à l'injustice. « Les Allemands ont torpillé le *Tubantia*, mais les Anglais ouvrent et retardent toutes mes lettres, » me disait un négociant de Rotterdam avec une indignation en vérité trop éclectique. Cependant les Pays-Bas apprécient en connaisseurs l'œuvre de colonisation britannique; une curieuse similitude d'esprit et de manières avec les gentlemen de la Cité, un attachement égal à l'individualisme corrigent l'amertume de doléances parfois troublantes. On ne peut d'ailleurs oublier à La Haye l'importance des intérêts nationaux qui supposent une entente durable des deux Puissances : c'est à l'Angleterre que les Indes Néerlandaises vendent leur récolte de sucre; c'est aussi de l'Angleterre, c'est de ses alliées d'Occident et d'Extrême-Orient que les Indes Néerlandaises attendent cette liberté du trafic qui est la condition même de leur existence. L'aigreur des récriminations s'adoucit donc à la réflexion; et elle trouve de bien spirituelles formules.

— Comment, disais-je à M. Byvanck, l'érudit conservateur de la Bibliothèque royale, n'êtes-vous point, vous si profondément épris de libéralisme, séduits par le libéralisme britannique?

— J'aime tant, répliquait malicieusement M. Byvanck, nous aimons tant les Anglais, que nous souffrons pour eux-mêmes quand nous les voyons abandonner, par exemple, à l'égard de notre commerce, quelque chose de leur libéralisme... Oui, nous souffrons, nous protestons pour l'idéal anglais...

D'une philosophie moins subtile, la lettre de M. Colijn est sur ce point encore significative :

« On doit, m'écrit-il, se soumettre à beaucoup de désagré-

mens, surtout de la part des Alliés qui exercent la surveillance de la contrebande d'une manière qui, à l'avis de la Hollande, n'est pas toujours justifiée. Mais, d'autre part, on comprend parfaitement le point de vue des Alliés et on se résigne sans trop se plaindre à ses inconvéniens... »

Dès que le gouvernement britannique fait entendre une parole rassurante, cette résignation un peu boudeuse s'éclaircit. Au lendemain de l'alerte de mars, M. Colijn publie cette importante déclaration : « Il importe de l'affirmer expressément avant tout : je ne suppose pas une minute que l'Angleterre ait l'intention de faire débarquer sur les côtes hollandaises ses nouvelles armées en formation. Nous avons l'assurance de l'Angleterre, exprimée par M. Asquith à la Chambre des Communes, qu'elle respectera notre neutralité : nous avons confiance en cette parole. »

Le témoignage de M. Colijn est d'autant plus significatif que le parti conservateur transfère volontiers aujourd'hui à l'ancien ministre de la Guerre l'autorité longtemps despotique du docteur Kuyper. Cet ex-président du Conseil paraît avoir, sans doute en prolongeant son séjour à Budapest, perdu le juste sentiment des réalités nationales. A la fin d'avril, la presse hongroise attribuait au docteur Kuyper ce manifeste : « Nous n'avons, comme État neutre, cessé d'être menacés par l'Angleterre et d'être limités par elle dans notre liberté d'agir. Aussi l'animosité envers l'Angleterre croît de jour en jour. Notre navigation est actuellement menacée par elle. C'est là déjà une raison pour que la Hollande ne songe point à se tourner contre l'Allemagne. Je tiens d'ailleurs cette dernière éventualité pour complètement exclue. » Authentique ou tronquée, la déclaration fut très mal accueillie. Dans le propre parti du docteur Kuyper, la critique antianglaise porta moins que la conclusion progermanique. « Le docteur Kuyper n'a qu'à se promener à Rotterdam pour entendre jurer contre l'Angleterre, me disait un député de l'ex-majorité; mais s'il veut entendre jurer par l'Allemagne, il faut qu'il écoute ses propres discours dans un phonographe *made in Germany*... » Car entre tant de criardes voix allemandes qui prétendent assourdir la Hollande, les voix hollandaises sympathiques ou seulement indulgentes à l'Allemagne sont si rares, si discrètes qu'on ne les distingue pas. Il ne s'agit plus ici des faits, mais des sentimens où ils entraînent. La force prussienne, l'organisation prussienne, demeurent incontestées. Mais nous

n'entendons, nous ne lisons pas un mot de confiance ou d'hommage à la Germanie. « Ceux qui pensent aux Alliés ne le disent pas toujours, ceux qui pensent aux *Moffes* ne le disent jamais, » répète-t-on volontiers.

Un écart persiste entre les manifestations officielles et les mouvemens d'opinion : on ne peut évidemment faire rédiger les communiqués sur l'affaire du *Tubantia* par les cliens de cette boutique, populaire à Amsterdam, où l'on vend de simili-croix de fer qui portent en exergue les inscriptions *Pro Lusitania... Pro Louvain... Pro Kultur...* Mais les représentans qualifiés du neutralisme ont su toujours que la victoire prussienne marquerait l'heure de leur asservissement, qui sonne si claire dans tous les manifestes de la grande Allemagne : ils comprennent aujourd'hui que la défaite prussienne n'hésitera devant aucune diversion. « Entre les Allemands et nous il y a un *choc psychique*, me dit la doctoresse Charlotte van Manen qui vient de publier une rigoureuse analyse de l'impérialisme prussien. Avant même tout prétexte de différend, nous sommes en désaccord : nous n'allons pas au même idéal. » Un conservateur m'avait déjà dit : « Malgré tout, je supporte plus facilement les injustices à notre égard des peuples qui se battent pour la justice que les grâces des peuples qui veulent tuer le droit. »

En marge des opinions où s'attardent les scrupules de l'abstentionnisme, le crayon implacable des dessinateurs hollandais ne se lasse pas d'enrichir la galerie vengeresse des ridicules ou des forfaits de la Pangermanie. Raemaekers n'est que le premier, le plus au front de ces vigoureux interprètes du sentiment populaire. Derrière lui Van der Hem, Albert de Hahn, Jean Sluyters, tous les ardens artistes évadés de Dusseldorf et de Munich chargent avec une fougue spirituelle ou pathétique les ravageurs de la Belgique et les naufrageurs de la flotte nationale; l'un des meilleurs dessins d'Albert de Hahn évoque l'Université de Louvain, figurée par la Mort en toge académique, décernant à Guillaume II le diplôme de docteur *honoris causa* en droit international : à l'ombre du Palais de la Paix, la légende et l'image prennent un saisissant relief.

Quant au peuple, au peuple de la rue, des champs ou de la mer, son instinct demeure invariable : les *Moffes* sont à la fois pour lui un objet de crainte ou de risée; ils tiennent de l'épouvantail et du pantin. Le Hollandais, conscient de la pureté de

sa tradition nationale, affiné par son rôle séculaire d' « agent de liaison » entre les puissances et les mondes, ressent profondément la grossièreté, la balourdise, tout ce qu'il y a d'artificiel et d'inachevé dans la force germanique. Il redoute cette force dont il voit bien qu'aucun droit ne règle le caprice; il ne peut se contraindre à la respecter.

Un dimanche d'été, je suivais la route boisée qui, au flanc de la colline de Bergendal, derrière Nimègue, trace la frontière de la Prusse rhénane — plus exactement de l'ancien pays hollandais de Clèves; car là aussi la frontière prussienne consacre une annexion. Entre deux bornes, des sentes forestières se glissent d'un territoire à l'autre; des fils de fer barrent le passage. Derrière l'un d'eux surgit un lourd grenadier prussien qui, avec une familiarité truculente, commence d'interpeller les promeneurs et promeneuses nombreux sur la route hollandaise. Ses grâces restent sans réponse; le Germain gesticule et crie si fort qu'un groupe de paysannes esquisse un mouvement de recul.

« N'ayez donc pas peur, vous êtes chez vous, et il y a un fil de fer, » hurle insolemment le grenadier, ployant du poing la symbolique barrière. Les Hollandais s'éloignent.

— Tout de même, dit un homme, ce n'est qu'un fil de fer; c'est une bonne grille solide qu'il faudrait.

— Ça coûterait bien cher, observe un autre.

— Oui, répond le premier, mais, tu sais, contre les *Moffes*...

Je n'aurai pas l'inutile pudeur de taire ou diminuer les sympathies privilégiées que l'opinion hollandaise réserve à la France en guerre. Nous ne sommes pas à l'heure des fausses modesties. Dans l'intime solidarité qui lie les Alliés, nul avantage n'est individuel, et chacun ajoute à l'honneur commun les faveurs personnelles qu'il a su rallier. Et c'est avec une fierté reconnaissante que j'évoque l'inlassable, le vibrant hommage que le peuple des Pays-Bas rend à notre nation en armes. Sans doute, l'attraction de notre libéralisme, l'intime connaissance de notre esprit ont accoutumé les Hollandais à n'attendre de France que des formes aimables de la pensée et de l'art. Quand les hasards de l'histoire firent camper nos armées aux Pays-Bas, ce fut pour une camaraderie spontanée, tout de suite familiale. Jamais occupation n'a laissé moins d'amertume. Le président du parti socialiste, M. Vliegen, échevin d'Amsterdam, m'en donne cette preuve :

— En 1913, ces gens qui aiment bien à faire des comités et des manifestations avaient imaginé de célébrer le centenaire de la libération de 1813, qui vit partir les Français. Il y avait peu, très peu d'enthousiasme. Alors, pendant des semaines, le Comité a travaillé pour trouver de quoi justifier les joies de la libération ; on a fouillé les archives, on a fait des enquêtes sur tous les ennuis que les troupes françaises avaient bien pu causer à nos malheureuses populations... on n'a rien trouvé. Comme la fête était commandée, il a bien fallu célébrer quelque chose qu'on n'a pas précisé... Le parti socialiste avait décidé de ne pas participer à cette solennité approximative. Or, il faut vous dire que le parti socialiste s'abstient souvent... et, à chacune de ses abstentions, on crie toujours : » Ceux-là ne font rien comme les autres, ils ne manifestent pas avec la nation... » En 1913, on a dit : « Hé ! hé ! ils peuvent avoir bien du tact, ces socialistes... »

Dans les odorantes sapinières que traverse la route d'Utrecht à Arnhem se dresse une pyramide d'Austerlitz, élevée par les soldats de Marmont à la nouvelle de la victoire ; depuis le commencement de la guerre, chaque dimanche, les pèlerins y affluent, lisent les inscriptions, commentent les souvenirs. Il y a quelque part, dans un autre bois, une pyramide de Waterloo : les promeneurs passent, sans un mot.

Jamais une parole, un coup de plume ou de crayon n'ont seulement effleuré la France ; nos adversaires cherchent dans le silence la seule arme qui soit inoffensive pour eux-mêmes. Avec une certitude toute scientifique, la doctoresse Charlotte van Manen me déclare : « J'estime que, malgré l'Angleterre, il y a dans ce pays 92 pour 100 des nationaux qui pensent en faveur des Alliés : les 8 pour 100 qui pensent autrement sont de très vieilles personnes, généralement peu intelligentes... » Je n'ai pas eu l'indiscrétion de vérifier.

Pourtant, avons-nous été des amis suffisamment attentifs ? N'avons-nous pas trop docilement abandonné la Hollande à l'impérieuse propagande de nos adversaires ?

Et pourtant, les sympathies hollandaises se sont affirmées par maintes initiatives. L'hôpital néerlandais du Pré-Catelan, dont la création fut assurée par le dévouement du professeur Treub, voit à chaque nouvelle saison de souffrances ses donateurs renouveler leur généreux effort. A La Haye, à Amsterdam,

les interventions se multiplient en faveur de ses œuvres et de nos prisonniers et, ce printemps encore, les premières tulipes ont été offertes à nos blessés. Le professeur Salverda de Grave groupe en un comité « Hollande-France » les artistes, les savans et les écrivains les plus qualifiés pour raviver l'action de nos échanges intellectuels.

Nous pouvons, nous devons comprendre toute la sincérité qui vient à nous. Elle n'est jamais plus saisissante qu'à ces heures de véritable émotion populaire qui saluent les bonnes nouvelles de France : quand les bulletins des victoires de Champagne sont affichées à Amsterdam, la foule s'amasse, acclame; les passans répètent, font courir les glorieux détails; les conducteurs de tramways les annoncent à chaque voyageur. Dans la rue, ce jour-là, il n'y a plus de scrupule neutral. Il n'y en a guère non plus à ces cinémas, où, — en dépit de la projection impérative : « toute manifestation est interdite, » — chacun de nos films de guerre provoque de vigoureux applaudissemens, « Navarre très bon... Navarre très bon, » s'évertue à crier un de mes voisins quand paraît l'image de notre aviateur; « très bon, très bon, » répètent tous les autres avec enthousiasme.

Il y a quelques mois, un de nos pilotes, que les hasards d'une panne ont fait interner aux Pays-Bas, annonce à La Haye une conférence sur la Bretagne pittoresque. Une ovation l'accueille, qu'il est difficile d'attribuer exclusivement aux sympathies armoricaines du public : la salle entière, suivant le mot d'un membre du Gouvernement, salue l'uniforme de son hôte... Salut plus émouvant encore quand les soldats, les paysans des frontières l'adressent à nos évadés d'Allemagne dont, avec une délicatesse qui n'a jamais fléchi, ils réconfortent les premiers pas en terre libre. Car c'est bien au sacrifice de nos hommes jonchant notre sol pour sauver le droit des peuples que, pardessus la convention des attitudes, va l'élan des Hollandais. J'ai constaté que nulle présentation ne vaut pour eux ces mots : « J'étais à la Marne, à Notre-Dame de Lorette. » Que diront-ils à ceux de Verdun?

Nous attendons, sans hâte et sans défiance. Nous ne réclamons de nos amis des Pays-Bas qu'un jugement informé et un libre témoignage : nous leur livrons nos actes, simplement et en silence.

MAURICE GANDOLPHE.

UNE CAMPAGNE COLONIALE

SUR LE CHEMIN DE BAGDAD

Depuis l'insuccès de Ctésiphon et le siège de Kut-el-Amara, la presse britannique s'est montrée sévère pour l'expédition de Mésopotamie. Elle a condamné le système des «petits paquets,» qui consiste à intervenir partout, fût-ce avec des effectifs insuffisans. Toute entreprise qui échoue est par là même vouée à la critique. La campagne du golfe Persique, purement coloniale au début, a cherché sans en avoir les moyens à devenir une guerre d'intérêt général. La marche sur Bagdad, conséquence de ce projet, est relativement récente, mais les opérations qui la précédèrent sont comparables aux autres conquêtes anglaises en Asie ou en Afrique. Ce point de vue les domine ; la preuve en est qu'elles ont longtemps dépendu du Secrétariat de l'Inde. Les troupes engagées font partie des contingens anglo-hindous et, jusqu'en janvier 1916, les officiers supérieurs appartenaient tous à l'état-major de Delhi. A travers la lutte générale, nos Alliés ne perdent pas de vue leurs affaires d'outre-mer : l'expédition dans le Darfour, celle commencée en Afrique orientale, en sont de nouveaux exemples.

Coloniale dans son origine, la campagne de l'Irak-Arabi l'est aussi dans ses moyens d'action. Le major général Townshend, remontant le Tigre vers Bagdad, n'opérait pas autrement que le regretté lord Kitchener sur le Nil. Toutefois, cette entreprise militaire emprunte à la lutte européenne ses derniers enseignemens : tranchées et fils barbelés couvrent le terrain. Ainsi se

mélangent et se complètent, sur ce théâtre lointain, les procédés de guerre anciens et modernes.

***

Si, dans un conflit aussi vital, la Grande-Bretagne consentait à distraire des fronts principaux d'importans effectifs, il fallait que la Mésopotamie présentât un intérêt économique et stratégique incontestable. Caractériser en quelques mots l'aspect géographique d'un pays est chose malaisée; trop d'élémens divers s'y rencontrent. Cependant, dans chaque contrée, une note particulière frappe le voyageur. Du sable et des ruines, voilà ce qu'est, le plus souvent, la Mésopotamie. Nulle part on ne rencontre autant de villes mortes. Babylone, Séleucie, Ctésiphon, pour ne citer que les noms illustres, étalent sur un sol aride les restes prestigieux de civilisations détruites. Ce ne sont que vieux canaux à sec, tours écroulées, murs contre les inondations démolis, tombes recouvertes d'une herbe courte que broutent les chameaux. Pourtant, sur les bords de deux fleuves qui enserrent en un gigantesque 8 la Mésopotamie et l'Irak, se dressent parfois d'épaisses et vertes palmeraies. Partout où il y a de l'eau, le sol, fertilisé, permet aux habitans de fonder des villages. Sur l'Euphrate et le Tigre, de grandes villes, quelques-unes vieilles, d'autres de fondation plus récente, jalonnent les rives. Mais sur l'ensemble des deux plateaux vivent seulement quelques millions d'habitans.

Ainsi, rappelant une formule célèbre, nous pourrions dire : Qu'est la Mésopotamie? Peu de chose. — Qu'a-t-elle été? Beaucoup. — Et c'est précisément cette ancienne splendeur qui attire les Anglais. Autrefois, Chaldée, Assyrie, Babylonie, furent riches et prospères. D'innombrables canaux irriguaient le pays, donnant naissance à une telle végétation qu'on y situa longtemps le Paradis terrestre. Aujourd'hui même, les bateliers indigènes le placent encore à Korna, où le Tigre et l'Euphrate mêlent leurs eaux. Au temps de Nabuchodonosor, tout le trafic de l'Inde passait par l'Euphrate. De nos jours, l'incurie ottomane a réduit à néant cette grandeur passée. *Où le Turc a passé, l'herbe ne pousse plus*, et ce proverbe d'Orient n'est nulle part plus vrai qu'ici. Toutes les canalisations, même la principale, le Chatt-el-Hai qui réunit les deux fleuves, sont en voie d'asséchement. De la plupart, seul apparaît encore le lit vide, et

ces nombreuses tranchées constituent pour le voyageur d'incommodes obstacles. Elles donnèrent maintes fois à l'ennemi des points d'appui précieux. Le percement de l'isthme de Suez a diminué l'importance commerciale de la Mésopotamie. Mais à un progrès en succède un autre, et les lignes de navigation sont supplantées par les voies ferrées. Grâce au rail de Bagdad, la contrée va reprendre une valeur économique inestimable.

L'Allemagne, tard venue au partage de l'Afrique, voulait se créer un domaine colonial de possession ou d'influence. Après une longue lutte avec divers États européens, elle réussissait à dominer la Compagnie B. B. B., « Berlin-Byzance-Bagdad. » La Grande-Bretagne, soucieuse de conserver la maîtrise des voies d'accès aux Indes, avait triomphé dans le golfe Persique. Elle commandait cette annexe de l'océan Indien, en occupant quelques points d'une réelle utilité stratégique. Dans l'archipel des îles Kishm, Henjam et Larak, elle possède le port de Basidu, un poste de T. S. F. et deux stations à Tamb et Aba-Musa. En outre, protectrice du scheik de Mohammerah, elle entretenait aussi des relations étroites avec les sultans riverains du golfe. Dans l'île d'Abadan, enserrée par le Chatt-el-Arab, le Karoun et la mer, le gouvernement de Londres avait acheté à l' « Anglo-Persian Oil Company » ses établissemens pétrolifères, pour ravitailler les plus récentes unités de la marine britannique. Cette Compagnie, par l'importance des moyens mis en œuvre et son rôle indirect dans l'activité navale, était pour nos Alliés d'un prix énorme.

Cela permet de comprendre l'intérêt que, depuis longtemps, l'Angleterre portait au « Pays des Deux Fleuves. » Il est donc naturel qu'elle ait mis à profit la guerre pour anéantir sur ce point la puissance germanique, pourtant bien établie.

*
* *

Quand, en novembre 1914, la Turquie se déclara contre nous, le gouvernement de l'Inde avait déjà préparé le salut d'Abadan. La brigade Poona (1) (6e division), du général Delamain, se trouvait, depuis quelque temps, dans l'île Bahrein, possession anglaise. Le 6 novembre, elle s'embarquait vers le fond du golfe. Sur des eaux de pourpre, moirées de plaques

(1) 2e Dorsets, 20e Punjabs, 117e Mahrattes, 104e Wellesley's Rifles et deux batteries de montagne.

blanches, elle navigua sous la protection des canonnières *Odin*, *Espiègle* et *Sirdar*. A droite, elle laissait le littoral persan et ses îles escarpées ; à gauche, l'Arabie que bordent des bancs de sable encerclant des îlots plats qui émergent à peine des eaux. C'est, avant d'aborder dans l'Asie antérieure, l'image de ce que sont les frontières de l'Irak Arabi, puis de la Mésopotamie, montagneuses à l'Est, plates et désertiques vers l'Ouest.

Le 7 novembre 1914, l'expédition débarque à Fao, à l'embouchure du Chatt-el-Arab, produit de l'union du Tigre et de l'Euphrate. Ce point, faiblement défendu, est bientôt emporté ; mais, pour le salut d'Abadan, il fallait occuper Bassorah et le Delta tout entier. Cette opération nécessitait des effectifs plus considérables ; aussi, le général sir Arthur Barrett arrivait-il, le 13 novembre, avec le reste (1) de la 6e division.

Une manœuvre bien exécutée fait tomber Bassorah, le 22 novembre, et Korna, dix-sept jours après. Ces succès coûtèrent à peine 700 hommes aux Anglais, leur livrant dix canons et 1 500 prisonniers.

Bassorah, dont les échanges commerciaux dépassent 150 millions par an, est une ville importante. Elle n'est pas sur le Chatt-el-Arab même, mais au bord d'un canal, à trois kilomètres vers l'Est. Plus de 20 000 habitans peuplent ses maisons basses, que les eaux baignent au moment des marées. C'était, autrefois, le port le plus animé de l'Orient. Suivant la tradition, des centaines de mille hommes vivaient dans ses murs. De si grandes richesses, seuls lui restent aujourd'hui des amas de ruines. Derrière la ville apparaît un rideau de verdure dont les feuilles lancéolées n'ont rien des souples feuillages de nos climats. La palmeraie de Bassorah, demeurée célèbre, s'étend à perte de vue vers l'Arabie. Ses dattiers, aux fruits particulièrement savoureux, plongent leurs racines dans les eaux du fleuve, et des buissons de roses, à la belle saison, y parent le paysage d'un éclat tout oriental.

(1) *Brigade Ahmednagar* (général Dobbie) : 1er bataillon d'Oxford Light Infantry, 119e Moolan d'infanterie, 103e Mahrattes.

Brigade Belgaum (général Fry) : 112e Norfolks, 110e Mahrattes, 120e Rajputana d'infanterie, 7e Rajputs.

En outre, trois batteries d'artillerie légère, des pionniers, sapeurs et mineurs, et le 33e régiment de cavalerie.

*
* *

Entre janvier et avril 1915 peu d'événemens militaires. Ce calme masquait la concentration turque faite en vue d'une contre-attaque sur le delta. Les 11 et 12 avril, commence le bombardement de Korna. La canonnière *Odin* ne peut empêcher une mine flottante de faire sauter un pont. Les Turcs rassemblés pour l'attaque dans des chalands perdirent beaucoup de monde.

La véritable offensive, menée par 18000 hommes environ et 5 batteries, eut lieu contre Bassorah. Un bombardement préalable permit à l'adversaire de creuser des tranchées très près des Anglais. Ceux-ci, du Chatt-el-Arab au désert, formaient une ligne continue en passant par Zobeir et le fort Shaiba. Après une nuit de combat, les Turcs occupèrent quelques maisons fortifiées, dans la région de Sheikh Maruf. Une brillante attaque les en chassa et le lendemain, 5000 d'entre eux s'installèrent dans la palmeraie de Barjisiya, à 25 kilomètres au Sud-Est de Bassorah. Pendant la nuit du 13 au 14 avril, 10000 hommes vinrent les soutenir. Nos alliés décidèrent de les disperser. Dans une furieuse charge à la baïonnette, les troupes de Suliman Askeri furent rejetées vers Nakailat qu'elles évacuèrent le 17, pour arriver, le 23, à Khamsie (160 kilomètres de Bassorah), y abandonnant tout : mitrailleuses, automobiles et approvisionnemens. Devant le fort de Shaiba, 2500 des leurs sont mis hors de combat et 515 faits prisonniers. Au cours de la poursuite sur l'Euphrate, les canonnières anglaises coulèrent à l'ennemi 12 embarcations, et l'on put évaluer à 8500 hommes ses pertes totales.

*
* *

Cette campagne, dont le but primitif était la protection des installations pétrolifères d'Abadan, devait tout au moins se compléter par la sauvegarde des conduites qui amenaient l'huile de Chouster, en Perse, jusqu'au Chatt-el-Arab. Ne pouvant aller aussi loin, il fallut se contenter de l'occupation d'Ahwaz, aux deux tiers du chemin.

Une colonne d'une brigade, probablement celle d'Ahmednagar commandée par le général Dobbie, quitte Bassorah en février 1915. Elle suit le Karoun, important fleuve de Perse, dont la profondeur moyenne atteint 1 mètre sur 250 kilomètres

de parcours. Elle dépasse Mohammerah, grand port fluvial, dont le cheik est un protégé traditionnel de l'Angleterre, puis atteint Ahwaz.

Cette misérable bourgade, construite au milieu de ruines, est une position stratégique incomparable. Le Karoun y traverse une chaîne montagneuse dirigée vers le Sud-Est ; son cours se rétrécit, et une dizaine de barrages successifs, formés de rochers gréseux, dépassant cent mètres, le partagent en plusieurs rapides. Tenir Ahwaz, c'est avoir la main sur le Karoun à l'eau si fraîche que les requins du golfe Persique le remontent jusqu'à Chouster.

Pendant les mois de mars et d'avril, l'activité ottomane autour d'Ahwaz sera constante et après une longue accalmie, au milieu d'avril, une violente canonnade paraissait devoir préluder à une attaque, mais ce ne fut qu'une alerte.

*
* *

Une expédition fluviale demande nécessairement des communications sûres avec sa base. Or, à ce point de vue, une particularité géographique exposait la colonne du Tigre à de graves risques. En effet, à travers l'Irak-Arabi, un canal, d'ailleurs peu profond et mal entretenu, le Chatt-el-Hai, réunit Tigre et Euphrate. De Kut-el-Amara à Nasirieh, il traverse le désert. Sur ses rives, au milieu d'abondantes cultures, se dressent de petits villages, et les ruines d'antiques cités jalonnent son parcours. Ce canal était d'une valeur stratégique de premier ordre. Une action du général Townshend sur le Tigre devait être menacée par les Turcs descendant le Chatt-el-Hai et l'Euphrate, vers Korna. Cette voie d'accès contre son flanc gauche demeurant libre, la 6e division se trouvait sous le coup d'une attaque subite et imprévue qui, heureusement, pouvait être évitée. Il lui suffisait de tenir Nasirieh, à la jonction de l'Euphrate et du canal et, ainsi, de barrer ce dernier. Voilà pourquoi sir John Nixon résolut d'envoyer une colonne sur ce point. Confiée au général Gorringe, un vétéran des guerres africaines, l'opération se fit parallèlement à celle de Townshend.

Le 30 juin, les troupes quittent Korna. Pendant des journées entières, elles remontent l'Euphrate entre des rives marécageuses couvertes de cases, semées au milieu de palmiers et de

roseaux géans. Enfin, elle débouche dans le lac Hamar où l'Euphrate se partage en plusieurs rivières aux nombreuses îles ombragées de dattiers. Fantassins et marins, malgré une chaleur atroce, à travers des nuées de moustiques, atteignent enfin le bras principal du fleuve.

Après en avoir déblayé le chenal, miné par les Ottomans, l'expédition arrive, le 4 juillet, devant Souk el Cheyouk, le « marché des chefs. » Des retranchemens le protégeaient. Un régiment les emporte d'assaut, en prenant les quatre-vingt-cinq derniers défenseurs.

Le général Gorringe laissa dans Souk, qui est peuplée de 7 à 8 000 habitans, ses troupes prendre quelques jours de repos. A travers ses rues sales et étroites, les Arabes du Nedjed viennent se ravitailler. Cette agglomération perd aujourd'hui de son importance, mais, vers 1868, on y voyait des caravanes fortes de 14 000 chameaux (1).

Le 24 juillet, enfin, la colonne atteint Nasirieh. La ville, défendue par une brigade, fut bombardée au cours de la nuit; le lendemain, les adversaires sont aux prises, et l'action se termine par une victoire britannique complète. Les ouvrages turcs, à cheval sur le fleuve, furent enlevés, vers onze heures, avec l'aide des canonnières; et, dès l'aube, la place était occupée. Un butin considérable récompensait nos alliés. On enterra 520 cadavres, ce qui fait estimer les pertes ottomanes à 2 500 hommes. Quant aux Anglais, ils avaient 564 des leurs, dont 36 officiers, hors de combat. Dès lors, l'ennemi était en fuite dans le Chatt-el-Hai, vers Kut-el-Amara.

Par cette brillante manœuvre qui fait le plus grand honneur aux troupes britanniques, une attaque de flanc contre le major général Townshend devenait désormais impossible et, de ce côté, les Ottomans ne revinrent jamais à la charge.

Malgré l'échec complet des Turcs en avril, le général Nixon se rendait compte que l'adversaire pourrait renouveler ses efforts, et contre Bassorah, et contre Ahwaz, aussi longtemps qu'il disposerait du Tigre. Aussi, fut-il décidé qu'une colonne, composée de la 6e division, et conduite par le général Townshend, remonterait le fleuve pour attaquer Amara, la base ennemie la plus voisine.

(1) Cf. Sicard, *La navigation sur le Bas-Euphrate.*

*
* *

L'embarquement de dix mille hommes sur une rivière peu profonde réclamait des navires spéciaux, et ce fut une cause de retard dans la marche vers Amara. Cette flottille, d'après les déclarations de sir Mark Sykes et d'un correspondant du *Times*, comprenait les canonnières *Odin*, *Espiègle*, *Sirdar*, et des chaloupes blindées, munies de canons de 127 millimètres. En outre, plusieurs vapeurs jaugeant 4 à 500 tonnes assuraient le ravitaillement des troupes. Des mahailas, et des goufars, embarcations indigènes, les suivaient. Fermant le convoi, un extraordinaire navire-hôpital mû par une hélice aérienne.

La colonne prête, l'attaque eut lieu aussitôt. Pour donner le change à l'ennemi, elle commença dans la région d'Ahwas où l'ennemi avait installé un camp, près du fleuve Kerkha. Le général Gorringe l'en chassa, mais une tempête de sable bien malencontreuse lui interdit la poursuite de l'adversaire en déroute (20 mai 1915). Immédiatement, d'Amara partirent encore des renforts turco-arabes vers le Karoun.

Sur ces entrefaites, la 6e division se préparait et, le 31 mai, vers une heure et demie du matin, elle surprend l'adversaire sur des hauteurs, à 3 kilomètres au Nord de Korna. A midi, les canons ottomans étaient réduits au silence par la flottille britannique, et la position emportée. Le lendemain, nos alliés s'emparent des camps de Bahran et Ratta, et talonnent les Turcs en fuite sur le fleuve. Un transport ennemi, le *Bulbul*, est coulé et deux chalands transportant des canons avec 300 soldats sont pris (1).

Durant la nuit, la colonne progresse, entre des rives plates et marécageuses, où seules vivent d'innombrables loutres. Quelques campemens arabes, des bouquets de palmiers, le tombeau d'Esdra, puis, indéfiniment la monotonie du terrrain.

Le 3 juin, le major général Townshend, à bord de la *Comet*, pénétrait dans Amara, dont la garnison se rendit avec tout son matériel. En outre, quatre vapeurs et une canonnière furent capturés. Dans cette ville, grand entrepôt de riz, la 6e division prit un peu de repos, tandis que la flottille poursuivait les Turcs, leur coulant le *Marmarias* et le *Moscoul*. Soudain, des hommes,

(1) *Nelson's History of the War.*

au nombre d'environ 2000, se dirigèrent vers la cité pour se rendre et le reste des forces fut cerné dans les marais.

Le 25 septembre, l'expédition atteint Nakhailat, à quelques kilomètres de Kut et, aussitôt, aéroplanes et éclaireurs vont reconnaître les positions.

L'adversaire, sur les indications d'officiers allemands, avait merveilleusement utilisé les avantages du terrain. Sur la rive droite du Tigre, les tranchées s'étendaient assez loin pour qu'un mouvement tournant fût difficile. Sur la rive gauche, trois marais perpendiculaires au fleuve avaient une importance capitale. C'étaient le marais du « Fer à cheval, » le marais de Suwada, et le marais « Circulaire, » ne laissant entre eux que d'étroits passages fortifiés. Le sol tout à fait plat réunissait pour l'artillerie les meilleures conditions de visibilité; une attaque frontale de la 6e division ne pouvant se livrer que sur une ligne de deux ou trois kilomètres était d'avance vouée à un échec. Dix mille Turcs, renforcés d'Arabes, et une flottille défendaient l'accès de Kut-el-Amara.

Le 26 septembre, dans la journée, le commandement prend ses dispositifs d'attaque et fixe à chacun sa tâche. La brigade Belgaum, avec le général Fry, se retranchera devant le « Fer à cheval, » entre le Tigre et Suwada; la brigade Poona fera une feinte sur la rive droite, puis le général Delamain la mènera à l'assaut, au Nord de Suwada, tandis que la brigade Jelhum, du général Hoghton, dépassera le « Circulaire, » le plus septentrional des trois marais, et viendra tomber sur les derrières de Nour-Eddin pacha. Ainsi, la position sera enlevée. De plus, un pont de bateaux, jeté à Nakhailat, devait faciliter les opérations.

Ce plan va s'exécuter point par point. Fry, appuyé par une batterie de 127 millimètres et les canonnières, s'établit à trois mille mètres du centre turc, et le bombarde. Une reconnaissance du 7e lanciers du Bengale fait trente-six prisonniers, dont les déclarations prouvent mieux encore l'impossibilité d'un assaut mené de front.

Dans la soirée du 26, le général Delamain exécute une feinte sur la rive droite, y laisse quelques postes, et ramène durant la nuit ses troupes au Sud-Est de Suwada. Hoghton, au même instant, conduit ses hommes, sous la direction d'un officier du génie, vers l'extrême gauche ottomane. Le 28 septembre, à huit heures vingt, les deux brigades engagent la bataille. Avec

le 117e Mahrattes, qui y perd 45 pour 100 de son effectif, Delamain se jette à l'assaut et emporte la première ligne. Hoghton arrive alors et, sous un feu violent, sapeurs et « Dorsets » font leur jonction avec lui, rejetant l'ennemi derrière Suwada. A deux heures de l'après-midi, plusieurs canons et des centaines d'hommes avaient été capturés.

La fatigue de ses soldats n'empêcha pas Hoghton de poursuivre son avance vers le Sud-Ouest de Suwada. Le feu de l'artillerie l'oblige à un léger recul. Delamain reprend l'attaque de flanc et sa colonne avance, mais subitement découvre à quinze cents mètres, sur la gauche, cinq bataillons turcs, avec une batterie, dernières réserves, dont personne n'avait encore soupçonné la présence. Il était cinq heures et demie. Devant cette menace soudaine, bien qu'exténués par trente heures de combat, les deux brigades anglaises pivotent, et, sans brûler une cartouche, chargent à la baïonnette. Après une heure de lutte, l'ennemi fuyait vers sa flottille, abandonnant quatre pièces. La canonnière *Comet* leur fit subir des pertes sérieuses. Enfin, n'en pouvant plus, les Anglo-Hindous s'endormirent sur le champ de bataille.

Au cours de la nuit, l'adversaire évacue ses dernières positions, puis, harcelé par la cavalerie et le feu des navires, se replie vers Kut-el-Amara. Le Tigre avait été barré par des chaînes et des estacades. Il fallut les enlever sous la mitraille. Un avion bombarda les navires turcs, y semant encore plus de désordre. Le 29, la colonne Townshend occupait Kut-el-Amara, et 1 650 prisonniers, avec un abondant matériel, demeurèrent entre ses mains. Les pertes britanniques, malgré la chaleur et le manque d'eau, n'atteignaient pas 500 hommes.

Cette bataille peut être citée comme un exemple de méthode et de préparation. Si les effectifs de la 6e division l'emportaient sur ceux des Turcs, 12 à 15000 hommes contre 10 000, — l'ennemi, lui, avait l'avantage d'une position naturellement puissante, et qu'il avait fortifiée pendant trois mois. Des officiers allemands, nous l'avons dit, avaient conseillé Nour-Eddin pacha et des tranchées profondes, étroites et sinueuses répondaient à toutes les exigences techniques. Des drapeaux indiquaient aux artilleurs les distances de tir, des mines avaient été posées et des navires préparés pour la retraite (1).

(1) *Nelson's History of the War.*

Afin de réduire cette solide organisation, le plan du major général Townshend avait été bien conçu. Ses brigadiers l'exécutèrent avec une précision mathématique, ce qui fait honneur aux aptitudes physiques de leurs troupes anglo-hindoues.

La victoire de Kut-el-Amara entraînait la domination complète du Chatt-el-Hai, et, désormais, toute attaque de la région de Bassorah était interdite à l'ennemi. En effet, celle-ci ne fut plus inquiétée et le général Nixon le prouva, en demandant des ouvriers pour y construire une voie ferrée. C'était là un beau résultat dont, hélas! on ne voulut point se contenter.

*
* *

Après sa défaite de Kut, l'armée ottomane se replie sur Ctésiphon, pendant que, le 5 octobre, les avant-gardes britanniques occupaient Azizié. En face de cette progression facile, le commandement crut l'heure venue de marcher sur Bagdad et en chargea la 6e division. Composée de trois brigades d'infanterie et de trois régimens de cavalerie, elle était, en outre, appuyée par une batterie de howitzers, de l'artillerie de campagne, et une flottille de canonnières (1). Au total, environ 15 000 hommes (2), force si manifestement insuffisante que son chef, avant de se lancer dans cette aventure, réclama des ordres écrits. Sa conscience en repos, il ne songea plus, dès lors, qu'à saisir la victoire.

Pendant six semaines, bien qu'il fût difficile de s'avancer sur une eau trop basse, troupes et approvisionnemens remontent de Kut vers Azizié.

En amont de Kut-el-Amara, la navigation sur le Tigre devient très difficile, car le fleuve est extrêmement sinueux et ses méandres doublent le parcours. Parfois, il est si large que ses eaux étalées n'ont plus aucune profondeur, des barques à fond plat peuvent alors seules le remonter. Les crues sont nécessaires pour permettre aux vapeurs de franchir ce trajet. Aussi,

(1) *Comet, Firefly, Shushan, Shaitan, Sumana.*

(2) L'effectif total d'une division anglaise comprend : 3 brigades d'infanterie, (chacune comprend quatre bataillons de 960 hommes et une section de mitrailleuses); — 1 brigade d'artillerie de campagne; — 1 batterie de howitzers; — 1 batterie lourde (4 pièces de 127 mm.); — 1 escadron de cavalerie (150 sabres); — 3 compagnies du génie et de signaleurs, formant en tout 18 073 hommes, 5 592 chevaux, 76 canons, 24 mitrailleuses.

les troupes firent-elles une grande partie de l'étape à pied et par moitié sur chaque rive. Approvisionnemens et hôpitaux empruntaient la voie fluviale. Les berges élevées dépassent le niveau du fleuve, même pendant ses crues normales. Des herbes rares, des broussailles sèches les couvrent sans pour cela fixer un sol sablonneux que le vent, dans ses tourmentes, soulève en colonnes épaisses.

Le 11 novembre, 4 bataillons et 1 500 cavaliers quittent Azizié; le lendemain, toute l'expédition dépasse Kutunie et touche Zeur le même jour. Ce point aurait une importance particulière si, dans un tel pays, on pouvait combattre loin de l'eau : de là, en effet, part une belle route qui rejoint Bagdad à travers les sables et franchit un affluent du Tigre, la Dialah, sur un pont de bateaux.

Le 20 novembre, Laj était occupé; et le 21, les troupes arrivaient en vue de Ctésiphon.

***

Ancienne capitale des Parthes sassanides, Ctésiphon, dès la plus haute antiquité, semble destinée à connaître la guerre. En 115, Trajan fait traîner sa flotte à bras d'hommes de l'Euphrate jusqu'au Tigre et s'en empare; en 198, Sévère, qu'avait insulté Vologèse IV, marche sur la Mésopotamie, construit une escadre avec les bois des forêts bordant l'Euphrate et conquiert la ville, d'où il emmène 100 000 captifs. Moins d'un siècle plus tard, Septimius Odenath, chef de Palmyre, en chasse les Parthes et devient, ensuite, ami de Rome. Cent ans après, 18 000 Romains, avec Procope, mettent une armée en fuite, sous les murs de la cité. En 637, Ctésiphon devient arabe.

De cette antique et prestigieuse capitale, seul demeure un souvenir illustre rendu vivant par un gigantesque arc de triomphe (1). Long de 91 mètres, haut de 35, encadrant une voûte de 26 mètres, il est construit en grandes briques, dont sont faites aussi tant d'autres ruines voisines. Mais les habitans ont diminué ces glorieux vestiges, emportant une partie des matériaux pour en édifier leurs maisons.

Nour-Eddin pacha y avait soigneusement préparé ses points d'appui, qui formaient deux lignes de tranchées étroites, sans

(1) D'après M. Dieulafoy.

parapet, et masquées de fils barbelés. Sur la rive droite, ils se développaient en une longueur de cinq kilomètres et disposés suivant deux lignes, séparées l'une de l'autre par huit mille mètres. Sur la rive gauche, les positions se prolongeaient de dix kilomètres, appuyées à de fortes redoutes et à la rivière Dialah. Entre les deux, se dressait l'arc de Ctésiphon. Plus loin, entre les berges, un étroit pont de bateaux.

Le commandant connaissait ces détails, depuis les explorations des aviateurs, dont quelques-uns durent, d'ailleurs, atterrir chez l'ennemi. L'armée turque comprenait au moins 13000 hommes armés de 38 canons, et il importait de l'attaquer avant l'arrivée des renforts. Dans la nuit du 21 au 22 novembre, la 6e division s'avança de Laj à Ctésiphon. Dès l'aube, les canonnières postées à Bustan, distant de 3000 mètres environ, et l'artillerie de campagne, bombardent l'adversaire. Le récit vivant qu'en fit un officier permet de reconstituer la physionomie de la bataille.

Les fantassins sont accueillis par un feu violent parti des tranchées turques. Le terrain plat n'offrait aucun abri; aussi la progression fut-elle coûteuse. Des corps à corps furieux, sur la rive gauche, livrèrent aux Anglais la première ligne. Dans l'après-midi, on passe à l'attaque des secondes positions et sur tout le front. Certains points furent conquis et 8 canons capturés qui, pendant la lutte, passèrent successivement de mains en mains. Finalement, en raison des pertes, il fallut les abandonner. La nuit trouva nos alliés revenus sur la première ligne. Treize cent cinquante hommes avaient été pris et la 45e division turque virtuellement détruite. Le 23, il fallut repousser des contre-attaques, évacuer blessés et captifs. L'ennemi paraissait très atteint. Autour de l'arc de Ctésiphon qu'épargnèrent les obus, se dressaient des monceaux de cadavres. A la tombée du jour, devant l'inutilité de ses efforts, l'adversaire se retira vers la Dialah. Cependant, la victoire de Townshend allait se transformer en un succès éphémère et même dangereux, puisqu'il portait en lui la cause de l'échec récent de Kut-el-Amara. Le lendemain, manquant d'eau, les avant-postes anglais devaient se rabattre vers le Tigre. D'après les aviateurs, Nour-Eddin semblait préparer sa retraite, quand, tout à coup, le 25, des renforts lui arrivent par colonnes. Sur 15000 hommes, Townshend en avait perdu 4000, aussi ne se crut-il point, avec

ses effectifs restans, capable de gagner la nouvelle bataille qui, déjà, s'annonçait. Il voulut donc l'éviter et débuta par un repli sur ses convois de ravitaillement à Laj (26 novembre) et, dans la nuit suivante, il atteignait Azizié. Le groupe des canonnières du capitaine Nunn eut les plus grandes difficultés à naviguer. Dans la soirée, le *Shaitan* s'échoue à 13 kilomètres en amont d'Azizié. Le jour suivant, le *Firefly* et le *Shushan* sauvèrent matériel et munitions sous le feu de l'ennemi, embusqué à quelques mètres sur les rives. La brigade montée du brigadier général Roberts fut envoyée pour les en chasser. Dans une charge vigoureuse, le 14e hussards et le 7e lanciers du Bengale sabrèrent 140 Turcs. Les deux canonnières purent alors se retirer. Le 30 novembre, la 6e division touchait Umm-el-Tubal. Quelques groupes ennemis menaçaient nos alliés d'enveloppement, car ils venaient d'intercepter la voie de Chubabat à Kut.

*
* *

A ce moment, se produisit le fait capital de toute la bataille. Le général Melliss, sur l'ordre de son chef, tente de s'ouvrir la route vers Kut. Il dispose pour cela de la 30e brigade d'infanterie, d'une batterie d'obusiers et du 16e régiment de cavalerie. Il venait de commencer la manœuvre, quand son chef le rappela.

Entre les deux ordres contraires de Townshend, le général Melliss avait fait 70 kilomètres environ, qu'il dut encore parcourir au retour pour rallier le gros des troupes. Heureusement, il revint à temps. Voici ce qui venait de se produire : à peine le commandant de l'expédition s'était-il séparé de Melliss qu'il était lui-même attaqué. La bataille se présentait dans des conditions rendant nécessaires tous les hommes disponibles. De là, le contre-ordre envoyé à Melliss. En effet, le 1er décembre, de grand matin, les forces turques sont lancées à l'assaut, et le choc se produit à Umm-el-Tubal. Les Anglais, par un judicieux emploi de leur artillerie, arrêtent l'ennemi qu'ils mitraillent à 2 500 mètres, lui infligeant de terribles pertes. Le *Firefly* et le *Comet* tirent en rafale. Une habile manœuvre tournante de la cavalerie leur permet de se replier par échelon de brigade. L'ennemi était nettement battu, — et, cependant, le succès demeura stérile. Le commandement s'en rendait compte; aussi, quoique vainqueur, précipita-t-il sa retraite.

Malgré tant de fatigues, les troupes ne lâchèrent pas un seul prisonnier. Sur ces entrefaites, la canonnière *Firefly* était mise hors de combat par un obus qui l'atteignait à la ligne de flottaison. Le *Comet* s'avance à son secours, et finalement les deux navires s'échouent. Alors, le *Sumana* prit les deux équipages à son bord et, avant d'abandonner les navires, rendit leurs canons inutilisables.

Dans la nuit du 1er au 2 décembre, les Anglais parcoururent cinquante kilomètres et atteignaient Saadi. Le lendemain, ils entraient dans Kut-el-Amara, leur ancien point de départ, et, après avoir perdu 10 000 hommes, les deux tiers de son effectif, la 6e division allait dès lors commencer à soutenir un siège mémorable.

***

Dès son arrivée à Kut, Townshend mit la place en état de défense. La « villa des Princes » est située dans un isthme en forme d'*U* que le Tigre baigne de trois côtés. Aux alentours, terrain absolument plat et marécageux transformé en lac par les pluies du printemps. L'importance de Kut, si grande, puisqu'elle est la clef du Chatt-el-Hai, allait se trouver accrue par l'investissement prochain de sa garnison.

Aussi longtemps qu'une colonne serait à Kut, les Turcs ne pourraient utiliser le Chatt-el-Hai pour attaquer Nasirieh.

Le 3 décembre, le commandant évacue vers Bassorah ses navires-hôpitaux et 1 350 prisonniers, ne laissant que le *Sumana*. La brigade de cavalerie (1) part, le 6 décembre, et rejoint Imam-Ali-Gharbi. Sur ces entrefaites, à trois kilomètres au Nord de Kut, la base de l'isthme est fortifiée; on multiplie tranchées et redoutes. Au Sud-Ouest, entre le Tigre et le Chatt-el-Hai, un poste détaché sur la rive droite protège un petit village. Enfin, à l'Est, le pont de bateaux est défendu par un détachement. Le 7 décembre, l'investissement est complet. Deux jours après, la garde du pont doit se replier; mais, dans la nuit, on réussit à le faire sauter. Le 12, une violente et inutile attaque coûte 1 000 hommes aux assiégeans. Puis, quelques heureuses sorties

(1) Une division de cavalerie anglaise comprend 4 brigades de 3 régimens chacune. Le régiment est formé de 3 escadrons de 150 sabres et une section de 2 mitrailleuses. Une batterie d'artillerie est affectée à chaque brigade. La division contient au total 9 269 hommes, 9 815 chevaux, 24 canons, 24 mitrailleuses.

furent accomplies. Le 24, les Turcs s'emparent d'une redoute, mais en sont rejetés et ils y abandonnent 200 cadavres. Leurs pertes totales dans cette affaire pouvaient se monter à 2000 hommes.

***

Dès l'investissement de Kut-el-Amara, le gouvernement de Londres se préoccupa d'envoyer rapidement une colonne au secours de la ville. La brigade de cavalerie, arrivée à Imam-Ali-Gharbi, le 7 décembre, devait en former le noyau. Ces effectifs, graduellement renforcés, constituent, aujourd'hui, le « corps d'armée du Tigre, » alors confié au major général Aylmer, de l'armée indienne.

Quand l'adversaire soupçonna cette concentration, il ne chercha plus à emporter Kut d'assaut. Laissant autour de la place des troupes peu considérables, il se transporta à Sheikh-Saad, non loin d'Imam-Ali-Gharbi, où, le 6 janvier, il rencontrait le général Younghusband.

Le lendemain matin, la venue de la colonne Aylmer permit de pousser l'attaque à fond sur les deux rives. A l'aile droite, toutes les positions adverses furent enlevées. Le 8, la brigade Kemball progresse à son tour, cueillant 700 prisonniers et une demi-batterie. Deux jours plus tard, les Turcs abandonnèrent également l'autre berge, ayant perdu au moins 5 000 hommes. Le mauvais temps et la boue empêchèrent une poursuite menée à fond; aussi purent-ils se fortifier à seize kilomètres de là, sur le Wadi, affluent du Tigre. Encore repoussé, le 14 janvier, Nour-Eddin se retrancha à vingt kilomètres de Kut, entre les marais, d'où le général Townshend l'avait chassé quelques mois auparavant. La colonne Aylmer, ayant éprouvé des pertes sensibles, dut attendre des renforts avant de continuer l'offensive.

Le 8 février, suffisamment reposé, le « Tigris Corps » marche à l'assaut d'Es-Sinn. Rejeté avec des pertes sanglantes, il doit reculer devant l'inondation et regagne ses anciennes positions du Wadi.

***

Quelques précisions géographiques sont ici nécessaires. A Choubibat, centre des troupes britanniques, le fleuve, qui

coule vers le Nord-Est, fait un angle droit au Sud-Est. Entre ce coude et Kut-el-Amara, sur un parcours de douze lieues environ, l'armée ottomane possédait quatre lignes de défense successives. Sur chaque rive, un marais, dont à gauche celui de Suwekie, donnait à leurs deux ailes des points d'appui impossibles à tourner. Les trois positions d'Ounm-el-Henna reposaient sur cette configuration du pays. Le quatrième retranchement, à Es-Sinn, était le plus considérable. Au Nord du Tigre, il protégeait les deux flancs du marais de Suwada; au Sud, il s'étendait jusqu'au Chatt-el-Hai, en s'appuyant sur six redoutes et l'ouvrage Dujailar. Ce dernier était la clef de tout le système, et sa prise devait délivrer Kut-el-Amara, en rendant inutiles toutes les autres fortifications ennemies.

Le général Aylmer commit l'erreur d'attaquer de front. Après une préparation d'artillerie insuffisante, le 21 février, l'offensive commence. Les troupes anglo-indiennes, enfonçant dans la boue jusqu'aux chevilles, ne purent même pas aborder les tranchées. Sous le feu des canons qui leur tuèrent beaucoup de monde, nos Alliés s'installent à 1 300 mètres de l'adversaire. Les jours suivans se passent à bombarder les positions ottomanes et en reconnaissances aériennes.

Sur ces entrefaites, sir John Nixon, commandant en chef du corps expéditionnaire de Mésopotamie, est remplacé pour raison de santé par le général sir Percy Lake, chef d'état-major de l'Inde.

Enfin, le 6 mars, on adopte le seul parti possible. Trois colonnes anglaises quittent Orah dans la nuit, évitent les lignes ottomanes et longent le rebord Sud du marais, au Nord duquel se trouve l'adversaire. A cinq heures du matin, une marche forcée dans le désert les amène devant la redoute Dujailar. Déjà, ils voient au loin tirer les pièces de Kut-el-Amara! Les Turcs, surpris, sont en petit nombre... et, pourtant, l'attaque échoue! Pourquoi? La raison en est encore inconnue, mais quoi qu'il en soit, la garnison de Kut ainsi qu'on va le voir était dès lors, condamnée.

*
* *

A la suite de ces malheureuses circonstances, la colonne Aylmer change de chef. Le général Gorringe, le vainqueur d'Ahwaz et de Nasirieh, est appelé à tenter un dernier effort pour

sauver la division assiégée. Pendant le mois de mars, le Corps d'armée du Tigre se prépare, ne se livrant qu'à d'insignifiantes escarmouches. Pendant toute la nuit du 5 avril, l'artillerie anglaise, soutenue par les canonnières, lance ses projectiles sur Oumm-el-Henna. L'infanterie, dans ses sapes, à cent mètres de l'adversaire, met baïonnette au canon, et à cinq heures du matin, elle s'élance, enlève deux lignes de tranchées et ne s'arrête que pour permettre aux artilleurs d'allonger leur tir. Deux heures plus tard, la 13e division emporte les trois dernières tranchées profondes de deux mètres, et bien abritées.

L'après-midi, quelques aviateurs australiens reconnaissent les positions ottomanes, dont l'assaut est repris. Sur la rive droite, le général Keary, à la tête de la 3e division de Lahore, atteint les retranchemens, et, à vingt heures, la rive gauche est à son tour nettoyée. L'ennemi s'est retiré vers Sanna-i-Yat, dont l'état-major britannique prépare aussitôt la prise.

La tâche se révèle très ardue. De chaque côté du fleuve s'étendent trois kilomètres de retranchemens aboutissant à des marais. Ce front étroit va encore être raccourci par les inondations, rendant difficile l'emploi d'effectifs en masse.

Une première attaque, le 9 avril, échoue; trois jours après, pendant une effroyable tempête, de sérieux progrès sont accomplis. Traversant des marécages inondés, les Anglais avancent de trois à cinq kilomètres, menaçant ainsi de prendre à revers la rive gauche. Là, sous un feu meurtrier, les Turcs doivent évacuer quelques positions inondées. Mais, les 16, 17 et 18 avril, ils contre-attaquent en masses profondes pour regagner le terrain perdu. Trois divisions se font successivement massacrer par le feu des mitrailleuses. Dans la nuit du 17, ils perdent 3 000 hommes, abandonnant 1 500 cadavres sur le seul front d'une brigade. Ils croyaient les forces britanniques cernées par les inondations, et pensaient pouvoir les anéantir. Tous leurs efforts furent vains. Plusieurs officiers allemands qui les conduisaient furent tués. Dans la journée du 18, l'ennemi abandonne la partie. Ses ambulances, d'après les rapports d'aviateurs, regorgent de blessés.

Ayant ainsi infligé à l'adversaire un sanglant échec, le général Gorringe, après un bombardement de trois jours, reprend l'attaque avec une seule brigade, car le front, comme nous l'avons dit, était très restreint. Les trois lignes ottomanes sont

prises, mais ne peuvent être conservées à cause des contre-attaques répétées. Les renforts, soumis à un feu intense pendant la traversée des marécages, arrivent trop tard, et la perte de Kut-el-Amara devenait inéluctable.

*
* *

A s'en tenir aux confidences d'officiers qui appartinrent à la garnison assiégée, voici quelle fut l'existence des Anglais durant de longs mois.

Les privations de l'armée investie commencèrent le 15 février. Le lait manqua, blessés et malades furent nourris de maïs et d'eau de riz. Seuls les grands blessés recevaient leurs rations ordinaires.

J'emprunte à M. Ed. Candler les quelques détails suivants :

Le 27 avril, la ration de quatre onces de grains manqua.

Du 22 au 25, la garnison dut vivre sur les réserves de deux jours, d'abord distribuées en janvier.

Du 25 au 29, les seuls vivres étaient ceux qui furent jetés par les avions (1).

Les hommes, à la fin, se trouvaient si affaiblis que les régimens du front restèrent quinze jours sans être relevés, n'ayant plus même la force d'emporter leurs sacs.

La mortalité quotidienne, dans les derniers jours du siège, était en moyenne de 3 Anglais et de 21 Indiens.

Avant la capitulation, toutes les bêtes servant pour l'artillerie, la cavalerie et les transports avaient été mangées.

Les artilleurs, privés de leurs chevaux, constituèrent une nouvelle unité sous le nom d' « infanterie de Kut. »

Une des dernières mules conduites à l'abattoir avait fait trois campagnes sur la frontière de l'Inde et portait des rubans autour du cou. Par deux fois le boucher refusa de l'abattre, mais, finalement, elle dut l'être ainsi que les mules des mitrailleuses.

Les assiégés préféraient, en général, à la viande de cheval, celle de mule, dont la graisse était supérieure au point de vue culinaire et servait aussi pour l'éclairage. La provision d'huile lourde combustible, servant à la cuisine, dura pendant tout le siège, mais elle produisait une fumée âcre et épaisse. Les cui-

(1) Le siège de Kut-el-Amara est le seul exemple, connu au cours de cette guerre, d'un ravitaillement de troupes fait par voie aérienne.

siniers militaires étaient noirs comme des ramoneurs, à cause de la fumée des fourneaux alimentés de cette façon.

Le manque de tabac causait une grande privation; le tabac arabe fit défaut, dès les premiers jours d'avril; les assiégés fumèrent alors des feuilles de thé rôties ou des feuilles de tilleul. Au mois de janvier, le tabac anglais coûtait 48 roupies la demi-livre. Une boîte de cigarettes égyptiennes trouvées sur un officier mort atteignit aux enchères le prix de 100 roupies et une boîte de lait conservé 34 roupies.

Les détachemens assiégés eurent peu de rapports entre eux, par suite du tir indirect des mitrailleuses et des fusils qui, en plus des obus, fouillaient, nuit et jour, tout le périmètre de la place.

Les troupes ne quittaient leurs abris que pour d'indispensables opérations de défense et, vers la fin, alors que le feu était pourtant moins vif, officiers et soldats étaient trop faibles pour faire des promenades inutiles.

L'artillerie turque tira sans répit jusqu'au 22 mars; puis, ce jour-là, ayant lancé plusieurs milliers de gargousses, elle réserva ses munitions pour une canonnade quotidienne, entre quatre et six heures du soir, dirigée contre la ville et le fort, où le drapeau anglais et le poste d'observation offraient de bonnes cibles, ainsi que le quartier général adjacent.

Le 2 janvier, un premier aéroplane turc fit son apparition et, du 13 février au 22 mars, les bombes des aviateurs causèrent plus de dégâts que le bombardement de l'artillerie.

Le 18 mars, une bombe tombait sur l'hôpital, tuant six Anglais et en blessant vingt-six, dont quatorze grièvement.

Quatre bombes aériennes, lancées dans le voisinage du quartier général, tuaient de nombreuses femmes et enfans arabes, et coulaient une embarcation qui portait un canon de cinq pouces; par la suite, ces bombardemens aériens furent moins intenses.

Les relations de la garnison prisonnière avec les Turcs ont été très paisibles; les officiers turcs donnaient une poignée de cigarettes à chaque soldat anglais renvoyé de Kout au front anglais.

Les simples soldats des deux partis fraternisèrent et il ne semblait pas qu'il y eût lieu de craindre la tension pénible des rapports qui existe, ailleurs, entre Allemands et prisonniers

anglais. « Nos prisonniers turcs, disaient les officiers, se déclaraient, de leur côté, satisfaits de la façon dont nous les traitions. Nous avions pris 1 400 hommes à Ctésiphon, qui furent évacués avant l'investissement complet de Kut. »

La chute de Kul-et-Amara entraînait peu de conséquences réellement importantes pour les deux adversaires. Si l'armée britannique perdait quelques milliers d'héroïques soldats, des chefs appréciés et le contrôle absolu du Chatt-el-Hai, ces avantages réunis ne permirent cependant pas à l'armée turque de reprendre l'initiative des opérations. D'autres événemens, sur un théâtre voisin, allaient attirer vers eux les principaux effectifs de l'adversaire.

***

LA DIVERSION ALLEMANDE EN PERSE

Mettant tout en cause avec méthode, les Impériaux n'ont rien omis qui pût contrarier leurs adversaires. Ils inaugurèrent une politique de dissensions qui tendait à créer sans cesse de nouveaux obstacles pour éparpiller les forces alliées. La révolte irlandaise, les raids des Senoussis, et même le déclenchement de la Turquie font partie de ce plan. Quand l'Allemagne reconnut la faiblesse des efforts turcs dans le Caucase, elle fomenta, en octobre 1915, une rébellion en Perse, où le pouvoir central est assez instable. Le Shah, d'ailleurs, à la vue des baïonnettes russes, se montra fervent germanophobe. Mais, comme le souverain était incapable de lutter contre l'insurrection, le grand-duc Nicolas envoya 24 000 hommes. Confiés au général Baratoff, ils débarquèrent à Enzeli, sur la Caspienne.

En peu de temps, Téhéran fut occupé. Après un sérieux combat à Rabatkerim, l'armée Baratoff se scindait en plusieurs colonnes. Une seule nous intéresse ici, et c'est la principale. Elle suivit la grande voie naturelle réunissant Bagdad à la Perse.

Sur cette route, Hamadan est enlevée en novembre ; et, de là, les troupes russes marchaient sur Assadabad et Kengover. A ce moment, l'Allemagne se rendit compte que les bandes persanes, livrées à elles-mêmes, n'étaient pas assez fortes pour vaincre les moscovites. Aussi, décida-t-elle de leur donner l'appui de contingens réguliers turcs. Pour les envoyer, il fal-

lait posséder Kermanchah qui commande la route de Bagdad. Dès le 13 décembre, la ville se révoltait contre le Shah. Des fonctionnaires belges étaient emprisonnés. Plusieurs centaines de cavaliers kurdes arrivent le 16 ; à la fin du mois, le prince de Reuss, ministre plénipotentiaire d'Allemagne, rejoint le gouvernement insurrectionnel.

L'importance que l'ennemi attachait à ces événemens est prouvée par un fait encore peu connu : le 2 janvier 1916, arrivait de Bagdad un haut fonctionnaire allemand accompagné d'un nombreux état-major. C'était le maréchal von der Goltz en personne. Le 5, ayant attentivement parcouru le pays et étudié ses moyens de défense, il repartait, laissant le colonel Buth diriger les opérations.

Von der Goltz voulut-il simplement entraver la marche du général Baratoff, ou bien pensait-il, comme on l'a dit, marcher sur l'Inde à travers la Perse et le Baloutchistan ? Personne ne le sait. Si le second projet fut le vrai, il aurait renouvelé le plan de Bonaparte, qui, vers 1800, voulut atteindre la puissance anglaise dans l'Inde, avec l'aide de Paul Ier, empereur de Russie. Avant la mort de ce dernier, Masséna devait passer par Orenbourg et Boukhara pour attaquer le Gange. Plus tard, l'occupation progressive de Tarente, Otrante et Brindisi, les intrigues dans le Montenegro faisaient partie de ce même plan.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée de troupes turques (1 500 soldats avec 2 batteries et 5 000 cavaliers du Louristan) suivit l'inspection de von der Goltz. Ceux-ci allèrent s'établir à Sakhne, contre la passe de Bid-Sorkh (le Sol rouge). Cette région boisée et fertile est, en quelque façon, la première porte de Kermanchah. Le 20 février, les Turco-Persans y étaient attaqués par la colonne du prince Belouslesky. Le combat, d'une violence extrême, dura trente heures. Les 10 000 rebelles, mis en fuite, laissèrent 500 cadavres sur le terrain. Nos alliés continuèrent la poursuite, pensant trouver une grande résistance à la falaise de Bisoutoun, seconde porte de Kermanchah. Mais ils la franchirent sans aucune peine, mettant en déroute quelques arrière-gardes de gendarmes. Dans l'immense vallée du Kara-Sou, bordée de quelques jardins, 6 000 cavaliers occupèrent Kermanchah.

Continuant sa marche, l'armée Baratoff, forte alors de 10 000 hommes, avec 20 pièces et des mitrailleuses, arriva

devant le défilé des portes du Zagros, ayant pris Kerind. Le 8 mai, ce col était forcé et la bourgade de Kasr-i-Chirin, cachée au milieu de ses dattiers, enlevée d'assaut. Depuis, les Russes sont en contact devant Kanikin avec des forces turques et ils viennent de leur infliger un sérieux échec. La liaison avec l'armée du général Percy Lake, sur le Tigre, est assurée par une sotnia de cosaques, qui, se lançant dans un raid hardi, a rejoint les lignes anglaises.

Depuis deux mois environ, une nouvelle colonne russe menace les Ottomans de ce côté. Commandée par le général Tchernobouzoff, et forte de 14 000 hommes, elle occupe actuellement Rewandouza.

Le danger pour l'armée turque de Mésopotamie devenait dès lors considérable. Risquant d'être coupée de ses bases à Mossoul, d'être cernée par l'avance des Russes vers Bagdad, elle a contre-attaqué avec énergie et repris une partie du terrain perdu, Kerind, et Kermanchah. Aujourd'hui, le péril slave est moins pressant pour elle, mais les Anglais, malgré une chaleur torride de 54°, n'abandonnent pas la partie. Au contraire, ils consolident leur occupation en établissant des chemins de fer de campagne.

Du point de vue militaire, la campagne de Mésopotamie reste donc encore sans influence sur la marche générale des opérations.

CONCLUSION

Après avoir étudié les événemens militaires de l'Irak-Arabi, on demeure perplexe. Quelle conclusion peut-on tirer de cette campagne? Elle semble se partager en trois phases bien distinctes : l'occupation du pays de Bassorah, pour protéger les installations d'Abadan ; la marche sur Kut-el-Amara, afin de dégager Bassorah ; enfin, l'avance sur Bagdad dans un dessein tout à fait indéterminé.

Pendant la première période, les opérations ont été conduites avec vigueur par des effectifs proportionnés à leur tâche. Puis, quand il s'agit de rendre libre la région du Chatt-el-Arab, le général Townshend, à Kut-el-Amara, fit preuve d'un beau tempérament militaire. Son plan bien conçu fut brillamment exécuté par ses sous-ordres.

Ainsi donc, toutes les critiques s'adressent à la troisième partie de la campagne. Là, comme dans l'expédition des Dardanelles, l'état-major a mésestimé le Turc. On crut celui-ci en déroute, et que ce serait un jeu de prendre Bagdad. Cependant, le major général Townshend exposa que ses forces étaient trop faibles de moitié au moins pour réussir dans une telle entreprise. Malgré cela, des ordres confirmés, comme nous l'avons dit, lui enjoignirent de marcher en avant et il ne pensa plus alors qu'à l'accomplissement de sa tâche. Il fut victorieux à Ctésiphon, — mais à la manière de Pyrrhus, et un tiers de ses hommes était hors de combat. Quand, ensuite, il se jette dans Kut-el-Amara, il prouve encore un jugement exact de la situation. Il *devait* croire que des renforts lui arriveraient rapidement et, dès lors, conserver cette base stratégique importait avant tout. Cependant, il ne fut pas sauvé. Le chef de la colonne de secours ne prépara point à fond ses assauts et perdit ainsi trop de monde. En outre, il exécuta médiocrement le seul point acceptable de son plan et ainsi échoua irrémédiablement. La 6e division était perdue. On a vu avec quelle abnégation elle sut résister. La Grande-Bretagne, à bon droit, peut se montrer fière de pareils héros. Si leur perte est due à des fautes insignes, elle n'en demeure que plus regrettable.

*
* *

Et maintenant, supposez Bagdad conquise, quelle utilité présenterait cette victoire? Barrer la route de Perse? L'armée Baratoff le faisait déjà. Produire un effet moral? Cela n'est pas certain.

On s'est trop occupé de la répercussion des entreprises guerrières en Orient sur les indigènes des colonies alliées. Qu'elle n'en exerce aucune, serait trop dire. Assurément, notre échec des Dardanelles, les récits des blessés, n'ont point donné à la Tunisie, par exemple, l'impression que nous fussions partout victorieux, mais cela n'est pas allé beaucoup plus loin. De même, la chute de Kut, en partie défendue par des Hindous, n'a pas eu dans l'Inde le résultat qu'en escomptaient les Impériaux. Ainsi donc, la prise de Bagdad est d'une utilité discutable. Y fussent-elles parvenues, que les troupes anglaises s'y seraient trouvées en flèche, loin de leur base.

Ce genre d'expédition est un gouffre d'effectifs, car ne faut-il pas toujours aller de l'avant? Le climat, les maladies éprouvent le corps expéditionnaire et, faute de but précis à atteindre, une fois Bagdad conquis, il aurait fallu déloger l'adversaire des positions d'où il menaçait la ville, et ainsi de suite. L'occupation de Bassorah devait protéger Abadan, puis la prise de Korna assurer Bassorah, puis encore Kut, et Nasirieh défendrait Korna... Où donc eût-on pu s'arrêter utilement?

Les troupes anglaises en Mésopotamie représentent trois ou quatre divisions : deux sur le Tigre, et plusieurs brigades pour garder les territoires conquis. Chacune de ces divisions représente de sérieux effectifs. *Aujourd'hui*, la prise de Bagdad serait certainement plus précieuse. La tâche est facilitée par la présence de deux colonnes cosaques capables d'opérer une marche concentrique; la liaison russo-anglaise, ainsi établie, formerait, dès lors, entre la Mer-Noire et le golfe Persique, un front de bataille à peu près continu.

*
* *

Si, du point de vue militaire, l'expédition pouvait être mieux menée, elle présente toutefois, sous le double rapport, politique et économique, des résultats appréciables.

Les Anglais se sont assuré la maîtrise complète du golfe Persique. A Mascate, dans Koweit, à Bender-Bouchir, ils ont débarqué des troupes qui tiennent ces points importans et renforcent, avec une grande efficacité, les postes des îles Kishm Henjam et Larak. Au cours des trois années qui ont précédé la guerre, l'Allemagne avait poussé avec une extrême énergie le chemin de fer de Bagdad. Aussi, compléter sa domination du golfe Persique, c'est, en tout cas, pour la Grande-Bretagne, affaiblir l'instrument essentiel du renforcement de l'empire turc. La voie de l'impérialisme germanique vers la Perse et l'Inde est ainsi gravement touchée.

L'avenir de cette conquête coloniale apparaît féerique. Lord Hardinge, vice-roi des Indes, disait au Conseil législatif, réuni à Delhi, que la province de Bassorah l'avait frappé comme un pays d'immenses possibilités. Il ajoutait ne point concevoir un pays mieux fait pour l'immigration et que, dans l'avenir, un gouvernement stable transformerait cette contrée, lui rendant

sa splendeur perdue, la muant en un « jardin d'éden, fleurissant comme les roses. »

Jadis, « la Babylonie fut la rivale naturelle de l'Égypte, dans le commerce du monde. Aussi, les souverains de l'une ou de l'autre contrée ont-ils toujours tenté de conquérir le chemin rival pour en détruire, ou en utiliser la concurrence (1). » La Grande-Bretagne, à la fois maîtresse de l'Égypte, contrôlant le canal de Suez, et toute-puissante en Mésopotamie, dominant dans le golfe Persique, quel résultat gros de conséquences pour l'avenir!

Sans remonter aux premières tentatives faites pour rendre à ces terres leurs anciennes richesses, encore faut-il rappeler, tout au moins, comment l'Angleterre, depuis quatre-vingt-dix ans, poursuivit la réalisation d'une grande idée : rattacher l'Inde à la côte d'Asie Mineure, en passant par les voies que nous venons de suivre avec les vaillantes troupes britanniques, la vallée de l'Euphrate et le golfe Persique. Dès l'aurore du XIXe siècle, le marquis de Wellesley avait relié Bombay à Bassorah par un service maritime régulier. En 1829, un Anglais encore, le colonel Chesney descendait l'Euphrate sur un simple radeau et levait les plans du pays. En 1834, le gouvernement de Saint-James et la Compagnie des Indes tentèrent avec succès l'audacieuse entreprise de transporter, pièce par pièce, sur l'Euphrate deux bateaux à vapeur, à travers 230 kilomètres de désert. Chesney fut le promoteur de l'expédition qui, malgré ses heureuses conséquences, demeurait sans suite. Cela ne l'empêcha point de reprendre sa tâche en 1852, dans laquelle un nouvel échec fut dû au manque d'appui financier du gouvernement. Depuis, celui-ci a su changer ses méthodes et... le canal de Suez est à lui!

Mais les Anglais ne furent pas seuls à vouloir relever les ruines de ce passé merveilleux. Un ingénieur français, M. Aristide Dumont, en 1880, présentait aux corps savans de Paris un projet rattachant par le rail la Syrie aux rivages du golfe Persique. C'était diminuer de dix jours le voyage de Marseille à Bombay. Pour une dépense de 250 millions, on rendrait à ce pays sa prospérité, on en « ferait une Lombardie asiatique, aussi peuplée, aussi saine et plus opulente que la Lombardie

(1) Fr. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient.*

italienne. » C'est là que les populations nécessiteuses trouveraient un admirable champ de travail.

En même temps que M. Dumont, M. Willcocks, ancien directeur des réservoirs du Nil, étudiait les possibilités économiques de la Mésopotamie et de l'Irak-Arabi. En tout, il y a là 1 100 000 hectares (500 000 le long de l'Euphrate et 600 000 entre Bagdad et l'ancienne Babylone) capables de produire annuellement au moins 100 millions, grâce à une première mise d'un demi-milliard.

Sorel a dit : « L'Angleterre est une île marchande : toute sa politique résulte de ce fait. » La campagne dont nous venons de parler en est une preuve nouvelle, et puisque ainsi, dans l'exécution d'un vaste dessein, chacun des Alliés est fidèle à l'union, sans renoncer à ses tendances propres, les Français doivent s'en souvenir. Il ne leur suffira plus d'être les grands remueurs d'idées en Europe. Par une adaptation aux nécessités économiques, puissent-ils, sans cesser d'être efficacement promoteurs d'idéal, ne pas oublier que l'après-guerre sera la concurrence décuplée et plus âpre que jamais !

CHARLES STIÉNON.

LES
FEMMES ET LA GUERRE

I. — EN FRANCE

Lorsque des cataclysmes plongent une nation dans le deuil, des vaillances et des vertus insoupçonnées se révèlent presque aussitôt. C'est ainsi qu'aux atrocités allemandes a correspondu en France et chez les Alliés, le plus superbe élan de dévouement. Une vague de charité a passé sur le monde, et ce sera, pour ne parler ici que des femmes, une merveilleuse histoire à écrire que celle des initiatives et des ingéniosités de leur bienfaisance durant la guerre.

Dans le premier élan, on peut dire que, d'un bout de la France à l'autre, toutes les femmes se découvrirent des aptitudes d'infirmières. Les bonnes volontés se révélèrent si nombreuses qu'on se vit dans la nécessité d'en décourager beaucoup, qui restèrent sans emploi. La sollicitude féminine se tourna alors du côté des non-combattans. Ne fallait-il pas aussi pourvoir à d'autres misères, songer aux pauvres gens exposés à mourir de faim, aider les mères et les enfans dans les cantines maternelles? L'assistance par le travail se développa. Il se fonda de nombreux ouvroirs. Dans les uns, les ouvrières étaient payées (1); les autres, ouvroirs privés, étaient fréquentés par des femmes du monde et soutenus par elles. C'est par centaines de mille qu'ont été confectionnés les vareuses, les che-

(1) A Paris seulement, on en compte 515.

mises, les caleçons, les gilets de flanelle, les chaussettes, les passe-montagnes, etc. Des sociétés se créèrent pour le Noël du Soldat, le Paquet du Soldat, la Vêture des Réfugiés, les Soupes populaires, etc., œuvres variées, multiples, d'une utilité incontestable, œuvres de guerre, passagères pour la plupart, mais qui démontrent à quel point notre patriotisme s'est exalté. Ce fut une magnifique floraison de dévouemens, une générosité large, débordante.

Personne n'ignore que la Croix-Rouge, née d'un vibrant appel du docteur Palasciano, de Naples, en 1861, et préparée par l'initiative de M. Dunant, est de fondation relativement récente. La plus ancienne de nos associations, la *Société de Secours aux Blessés militaires*, célébrait précisément le cinquantenaire de sa fondation en 1914. En 1879, le docteur Duchaussoy fondait l'*Association des Dames françaises*, qui demanda l'autorisation en 1881 et l'obtint en 1883. D'autre part, l'*Union des Femmes de France* était reconnue d'utilité publique en 1882. Ces trois sociétés françaises de secours aux blessés, tout en restant indépendantes les unes des autres, sont réunies par un Comité central, et cette union constitue la section française de la Croix-Rouge.

Les milliers de femmes dont la blouse blanche porte la croix rouge, avec la coiffe distinctive de l'une ou de l'autre des trois sociétés bien connues, forment une véritable petite armée. Cette armée féminine, comme l'autre, comprend des troupes actives et une réserve. Déjà avant la guerre, l'*active* était constituée par des femmes ayant conquis leurs diplômes et accomplissant un service permanent dans les hôpitaux ou les dispensaires. On distingue même parmi elles des troupes de couverture, compagnies d'élite appelées « équipes mobiles. » Organisées dès le temps de paix, elles se sont trouvées prêtes à partir au premier signal, leur matériel au complet et avec un personnel homogène. Ces équipes avaient déjà fait campagne au Maroc, lors des inondations en 1910, et à l'époque des tremblemens de terre en Sicile. La *réserve* compte des milliers d'infirmières qui, depuis l'époque de leurs examens, n'accomplissent que des stages relativement courts dans les dispensaires. Enfin, les *services auxiliaires* comprennent : 1° des dames ayant étudié l'administration et les règlemens militaires en tant qu'ils se rapportent au fonctionnement d'un hôpital ; 2° des personnes

possédant assez de notions d'hygiène pour apporter un utile concours aux infirmières.

Dans la soirée du 1er août, toutes les infirmières de l'*active* recevaient leur ordre de mobilisation. Les unes n'avaient qu'à se présenter sur place à leur comité, à leur hôpital; quant aux autres, enrôlées dans les équipes mobiles, elles trouvaient une feuille de route avec l'ordre de départ délivré par l'autorité militaire, et, dès le lendemain, elles se joignaient aux trains militaires conduisant nos troupes vers l'Est, et dans lesquels des compartimens étaient réservés aux infirmières en *tenue*, acclamées par tous comme des camarades nouveaux. N'allait-on pas faire campagne ensemble?

Pour juger de l'œuvre accomplie depuis le début de la guerre, rappelons qu'au mois de juillet 1914, la Société française de secours aux blessés militaires comptait 311 hôpitaux auxiliaires, 20000 lits environ. Actuellement, les comités sont au nombre de 492; elle compte 42000 membres, et le fonctionnement de ses 796 hôpitaux représente environ 70000 lits. A côté de ces hôpitaux, il convient de faire figurer 93 postes de secours établis dans le 6e et plus particulièrement le 20e corps, qui, une fois la guerre déclarée, se sont transformés, sous la pression des événemens, en autant de petites formations sanitaires. Au cours des combats, les ambulances divisionnaires ont trouvé là des lits préparés à l'avance, du linge de rechange, des sections de brancardiers, des soins souvent éclairés, toujours empressés et ingénieux, donnés par la population féminine de la frontière, formée dès le temps de paix à cette mission d'assistance et qui, la guerre venue, s'est levée avec un même élan de charité. On peut évaluer à 1500 les lits créés par ces 93 postes de secours, et à peu près à 12000 le nombre des soldats qui y ont été soignés. Sur le chiffre de 796, trois hôpitaux ont une affectation spéciale : l'« hôpital Élisabeth, » offert au roi des Belges à Calais; le « Mont des Oiseaux, » transformé en hôpital auxiliaire pour officiers blessés; l' « hôpital pour les Mutilés de la guerre, » — et il est question d'en ouvrir deux autres pour les tuberculeux et les contagieux.

Il faut tout un monde d'infirmières, d'auxiliaires, de médecins, d'aumôniers, d'administrateurs, de comptables, de brancardiers pour assurer le fonctionnement de ces nombreuses formations. Les infirmières diplômées de la Société de secours

aux blessés sont actuellement au nombre de 15 060 dont 3 000 réparties dans les hôpitaux militaires : l'hôpital du « Val-de-Grâce » à lui seul en compte 86. A ces diplômées viennent s'ajouter 11 480 infirmières auxiliaires utilisées dans les services accessoires : cuisine, buanderie, lingerie, stérilisation. Hélas! beaucoup d'entre elles ont déjà succombé, scellant par le sacrifice de leur vie leur mission de dévouement et de charité.

Tout aussi active est l' « Union des Femmes de France » qui, depuis la guerre, a pris un développement considérable. Dès le début des hostilités et même dès la période de tension, l' « Union des Femmes de France, » qui compte à l'heure actuelle 88 245 membres, put mettre en mouvement le mécanisme sanitaire dont elle avait, en temps de paix, construit et vérifié le mécanisme. Cinq jours après l'ordre de mobilisation générale, elle disposait de plus de 11 000 lits ; elle en compte aujourd'hui près de 29 000, répartis sur tous les points du territoire, dans 353 hôpitaux dont l'installation, bien que de fortune, n'en est pas moins parfaite et conforme à toutes les règles de la science et de l'hygiène. Elle avait en magasin le matériel nécessaire et dans ses caisses un trésor de guerre de 7 966 384 fr. 40 ; enfin, elle s'est procuré d'autre part, en exécution de marchés antérieurement passés, les médicamens et les pansemens dont elle ne pouvait avoir une assez ample provision. En un mot, elle s'est efforcée de justifier son titre de Société auxiliaire au service de santé. Elle y a réussi.

L' « Association des Dames françaises » porte surtout ses efforts sur l'organisation des hôpitaux auxiliaires, et elle est en ce moment admirablement à la hauteur de sa tâche.

Bien que la Croix-Rouge ne soit pas chargée des évacuations, lesquelles incombent au service de santé, la Société des Secours aux Blessés militaires dispose de soixante-huit voitures automobiles et de sept voitures à chevaux aménagées par ses soins pour le transport des blessés et réparties entre Amiens, Creil, Chantilly, Clermont-sur-Oise, Furnes, Paris, Reims et Villers-Cotterets. Tout récemment, ce service a été transformé et complété par des convois spéciaux composés de cinq voitures : une voiture de douches, une voiture de lavage et de séchage, une voiture de radiographie et enfin un camion de réparation qui, sur le front même, rendent d'inappréciables services. Grâce à la voiture de stérilisation, une salle d'opérations avec lumière

électrique peut être installée en quelques heures n'importe où, à proximité même du champ de bataille. L'Union des Femmes de France, elle aussi, a, dès le mois d'août 1914, procédé à l'aménagement de soixante ambulances-automobiles qu'elle a offertes aux armées et qui furent les premières voitures de ce genre envoyées sur le front. C'est elle également qui a installé le premier convoi de péniches-ambulances qui débuta en évacuant cent grands blessés de Bar-le-Duc à Dijon.

Mais l'action des Sociétés de la Croix-Rouge ne s'arrête pas aux hôpitaux ; il est encore des subdivisions que l'on ne peut passer sous silence : l'œuvre des *secours*, qui donne des subventions, des vêtemens, des appareils prothétiques aux blessés réformés ; l'œuvre des *ouvroirs ;* la recherche des disparus, les renseignemens aux familles, etc.

On peut diviser les œuvres nées de la guerre et pour la durée de la guerre en trois ou même quatre catégories : Œuvres pour combattans, œuvres pour non-combattans, œuvres pour réfugiés et œuvres répondant à des besoins divers. Beaucoup furent fondées par des femmes et l'on peut dire que, chaque fois que des hommes prirent cette initiative, qu'ils parlèrent, écrivirent et mirent l'œuvre sur pied, il se trouva toujours des femmes pour s'y consacrer.

Les œuvres pour combattans comprennent tous les établissemens hospitaliers, c'est-à-dire les hôpitaux français, les hôpitaux ou ambulances fondés et soutenus par des Alliés et les formations sanitaires données, créées ou soutenues par les neutres. Elles comprennent en outre les œuvres de tricot, d'envoi de vêtemens et de secours aux combattans, de paquets d'alimentation et de vêtemens aux prisonniers en Allemagne ; œuvres qui envoient des jeux, des livres, du tabac aux soldats dans les tranchées et aux ambulances ; secours et assistance aux combattans, aux blessés et aux malades, visite dans les hôpitaux par les diverses sociétés régionalistes ; cantines de gare ; œuvres de secours aux soldats qui, par suite de leurs blessures ou de leur santé, ne peuvent se livrer à aucun travail ; l'assistance aux mutilés pauvres à qui l'on fournit des appareils et des emplois appropriés à leurs infirmités ; l'assistance aux convalescens militaires qui a pour objet d'hospitaliser, dans les établissemens de convalescence installés sur tous les points du territoire français, les militaires pourvus d'un congé de

convalescence et ne pouvant aller passer ce congé chez eux.

Les œuvres de guerre pour non-combattans sont tout aussi nombreuses. Il y a d'abord les secours légaux dans les mairies, puis ceux qu'allouent certaines œuvres privées; toutes les œuvres infantiles et maternelles appliquées aux familles de mobilisés et les œuvres d'adoption d'orphelins, d'assistance aux veuves de la guerre; les restaurans à bon marché ou même gratuits, les œuvres de travail ou de placement.

Pour les réfugiés, on a établi, en plus des œuvres de secours et d'hospitalisation, des offices de renseignemens sur les familles réfugiées ou rapatriées, sur les disparus, et des permanences pour les originaires des départemens envahis.

Au lendemain de la déclaration de guerre, quelques femmes qui ne pouvaient se consacrer au soin des blessés songèrent au sort des ouvrières en chômage. La vie arrêtée, beaucoup d'ateliers fermés, qu'allaient devenir celles qui n'avaient aucun droit à l'allocation militaire? La chose la plus urgente parut être de leur assurer le vivre, et de toutes parts des œuvres se créèrent. Elles se subdivisent en ouvroirs de charité comprenant les ouvroirs-cantines et les ouvroirs salariés, puis les ateliers de chômage.

Les ouvroirs de charité groupèrent sans distinction domestiques sans place, ménagères privées d'un mari, ouvrières de toutes catégories et les modes de rétribution furent divers. Les ouvroirs-cantines se contentèrent d'assurer, les uns un seul repas, les autres un repas et le goûter, quelques-uns enfin deux repas. D'autres y ajoutèrent une légère somme d'argent et ceci, joint à la durée variable du travail imposé, fournit un nombre infini de combinaisons (1). Le travail consista d'abord en objets destinés aux soldats du front, aux blessés, en articles de bienfaisance. Les ateliers de chômage recueillirent de préférence les ouvrières spécialisées et, dès le début, ne craignirent pas d'accepter des travaux exigeant une certaine habileté professionnelle.

Dès la première heure, la rareté du travail fut pour les ouvroirs et ateliers de chômage la plus grosse des difficultés à résoudre. Où se procurer l'ouvrage nécessaire pour occuper

(1) L'enquête faite par le ministère du Travail permet de constater que, dans la majeure partie des cas, la rétribution en argent ne dépasse pas 0 fr. 75. Quelques ouvroirs donnent cependant de 1 franc à 1 fr. 50, un seul 2 francs. La plupart de ces ouvroirs salariés ne donnent pas de nourriture.

d'une façon suivie toutes les travailleuses en chômage? Seules, les industries de guerre pouvaient prospérer. C'est donc du côté de l'équipement militaire, de la lingerie surtout, que portèrent les efforts. Un prêt de 43000 francs du Secours national permit de faire les achats de tissus nécessaires à l'exécution de la première commande donnée par l'Intendance. Un atelier central fut créé pour la formation technique de monitrices destinées à prendre la direction d'ateliers de quartiers. Les divers services se développèrent au fur et à mesure de l'accroissement du nombre des ouvroirs adhérens. Dès le mois de novembre 1914, l'Union comptait 63 groupes comprenant plus de 1500 ouvrières.

Quel chiffre fantastique n'atteindrait-on pas s'il était possible d'évaluer tout le travail produit depuis deux ans par les doigts agiles des femmes de France! C'est par centaines de mille que se chiffrent les objets de tous genres confectionnés dans les ouvroirs payés ou privés, les salons dans lesquels on se réunit pour travailler à Paris et en province. On coud, on tricote dans le plus humble hameau, dans les quartiers les plus somptueux de la capitale tout comme dans les petites rues étroites et mal aérées : dans tous les milieux, dans chaque famille, même dans les écoles on travaille pour les blessés, les prisonniers ou les réfugiés.

***

Bientôt apparut une nécessité pressante, celle de secourir par un travail rétribué les femmes privées de ressources, non seulement celles dont le mari et les fils étaient partis, mais les veuves, les isolées, les jeunes filles pour lesquelles l'arrêt des affaires, la fermeture des ateliers supprimaient tout moyen d'existence. La quête d'un sermon de charité à laquelle vinrent s'ajouter de généreuses oboles permit de réaliser ce projet chèrement caressé. Désormais tout l'effort se porta sur ce point : restreindre la dépense des étoffes utilisées par le travail de bonne volonté et réserver les ressources pour rétribuer, à bon escient, les femmes les plus méritantes ne recevant aucun secours immédiat par ailleurs (1).

(1) A Athis, en plus de l'ouvroir pour femmes, on a ouvert un ouvroir spécial réunissant tous les jeudis des enfans de quatre à quatorze ans. C'est ainsi que chaque semaine une cinquantaine de petits Français et de petites Françaises

Au 25 mars 1915, la Ligue patriotique des Françaises qui, au début de la guerre, avait ouvert des ouvroirs pour travailleuses bénévoles, a distribué à la Croix-Rouge 6 140 pièces de linge de corps et 10 760 articles de pansemens; aux ambulances particulières 2 500 pièces de linge de corps; 3 200 articles de pansemens; aux soldats 991 pièces de linge de corps, 1 285 paquets complets (linge de corps, savons, tabac, chocolat, conserves). A l'ouvroir du faubourg Saint-Martin, les salaires ont dépassé 5000 francs; au boulevard Rochechouart, ils ont atteint une moyenne de 1 000 francs par semaine, à Levallois-Perret environ 10000 francs, à Clamart on a distribué en cinq mois 1 480 francs.

La Ligue patriotique s'est affiliée à la Fédération des organismes du travail et, grâce à cette entente, elle a développé et étendu son œuvre d'assistance. Ce n'est plus seulement dans les ouvroirs qu'elle occupe les femmes et les jeunes filles, mais c'est à domicile qu'elle donne du travail à un grand nombre d'ouvrières. Au secrétariat central sont définitivement installés deux nouveaux ouvroirs distincts l'un de l'autre où les réfugiées de Lille et de Cambrai confectionnent du linge et des vêtemens pour assister les réfugiés du Nord lorsqu'ils auront à retourner dans leurs provinces dévastées. Par ses Comités provinciaux la Ligue fait visiter dans les hôpitaux les blessés parens ou amis des ligueuses; dans les bureaux elle a ouvert la section des recherches de disparus et des nouvelles aux familles. Ce travail est facilité par les présidens des comités de province qui, chaque quinzaine, envoient au siège de la Société la liste des blessés qui passent dans leurs hôpitaux. Des mesures ont été prises pour faire des envois aux prisonniers en Allemagne; des caisses de livres ont été envoyées aux enfans Alsaciens redevenus Français; les prêtres-soldats savent qu'en toutes circonstances ils peuvent recourir à la Ligue qui, à mesure que de nouveaux besoins se précisent, ajoute un nouveau chapitre à ses largesses.

La *Ligue des Femmes françaises* n'a pas été moins active, et son activité a embrassé un peu tous les champs d'action. Son

travaillent avec ardeur pour envoyer quelques objets utiles à leur papa ou aux grands frères. Les bambins de quatre à sept ans font des oreillers en papier frisé ou en laine effilochée; à huit ans, les fillettes ourlent des mouchoirs; à neuf ou dix ans elles font des cache-nez; les plus grandes, déjà habiles, font des passe-montagnes, des mitaines, des plastrons, des ceintures de flanelle.

premier souci fut d'assurer un service de visites fréquentes à nos soldats blessés et ceux des pays envahis furent l'objet de sa sollicitude particulière. Et comme les heures passées sur un lit d'hôpital paraissent souvent longues aux pauvres reclus, les visiteuses eurent la pensée délicate d'occuper leurs loisirs par un travail à la portée de ces malheureux. Le fil, le coton, le rafia furent transformés par eux en tapis, en corbeilles qui, exposés, trouvèrent aussitôt acheteur. Puis, commença l'envoi de nombreux paquets aux soldats sur le front, aux prisonniers en Allemagne, aux réfugiés du Pas-de-Calais, du Nord, de la Lorraine et des pays envahis.

Le *Conseil national des Femmes françaises*, groupement féministe par excellence, en corrélation avec les sociétés analogues, c'est-à-dire les conseils nationaux des autres pays, en temps normal, poursuit la revendication des droits de la femme, y compris le droit de suffrage. Les progrès du féminisme dans tous les domaines comme dans toutes les contrées y sont enregistrés et étudiés. A un moment donné, généralement une fois chaque année, les divers conseils nationaux féministes se réunissent en un Congrès international qui a ses assises à tour de rôle dans chaque pays. Il se tint à Paris en 1913. Dès la déclaration de guerre, le *Conseil national des Femmes françaises* adopta une attitude nettement française et patriotique, remettant au lendemain la revendication des droits féminins : « Qui donc aujourd'hui songerait à revendiquer les *droits*, quand le *devoir* parle si haut ? » Belle parole qui fut mise en pratique.

Le Conseil national ne s'est pas exclusivement consacré aux œuvres de guerre. Il a pris l'initiative d'une organisation importante, celle de l'office de renseignemens pour les familles dispersées (1), qui est devenu un véritable rouage officiel capable de rendre de grands services (2), mais par ailleurs, il a plutôt envisagé le côté social des choses. Il a cherché à enrayer la désorganisation du travail et à faciliter le retour aux conditions normales. C'est lui qui, le premier, a signalé l'inconvénient qu'il y avait à développer les ouvroirs féminins fréquentés par

(1) Avenue de l'Opéra.

(2) L'office de renseignemens qui comprend près de 700 000 fiches a fourni des renseignemens à 34 885 demandes et a reçu de février à septembre 65 000 lettres. Trois cents collaborateurs sont inscrits, fournissant un travail quotidien de cent travailleurs.

les personnes de bonne volonté, étant donné le préjudice que ne manquerait pas d'apporter aux ouvrières la concurrence du travail non rétribué des femmes.

Le patriotisme uni à la charité chrétienne revêt les formes les plus diverses; mais il n'en est pas de plus séduisante que celle qu'a donnée à son œuvre un important groupe de jeunes filles qui s'intitulent « Noëlistes (1), » œuvre qu'elles ont fondée, su mettre sur pied et qu'elles soutiennent avec une inlassable persévérance. Se considérant comme les membres d'une grande famille, inspirées peut-être pas le nom qu'elles ont pris et en souvenir du divin Enfant « enveloppé de langes, » elles se réunirent dès le début de la guerre pour confectionner des layettes aux enfans nouveau-nés des soldats partis au front. Au mois de mars 1915, environ 2000 layettes avaient été distribuées soit par les groupemens, soit par des « Noëlistes » isolées, directement ou par l'intermédiaire du *Noël*.

Quelqu'un ayant dit assez inconsidérément :

— Après la guerre, alors que tant d'hommes auront disparu, que fera-t-on de l'excédent des femmes?

L'une de ces jeunes filles répondit :

— Nous ne serons pas trop de mères pour les orphelins.

Aussi, ayant vêtu les tout petits, elles pensèrent qu'il fallait les aider à vivre et prévoir en quelque sorte leur avenir. Avec une ardeur juvénile, elles adressèrent un pressant appel qui fut entendu; et c'est ainsi que naquit l'œuvre de l' « Adoption familiale des Orphelins de la Guerre » qui secourt les orphelins de la guerre non dans les orphelinats ou autres institutions, mais dans leur propre famille ou chez les proches parens et, à défaut de ceux-ci, dans une famille particulièrement recommandable dans leur pays. On s'adresse de préférence aux familles de plus de trois enfans.

Le Noël compte 250 comités de jeunes filles en France (quelques autres sont en Belgique, en Suisse, en Italie, en Espagne, au Brésil et au Canada). La plupart de ces groupes acceptent d'avoir un ou plusieurs *adoptés* au nom du Comité. Les « Noëlistes » isolées sont adoptantes ou marraines, soit qu'elles offrent individuellement une pension annuelle de deux

(1) Le *Noël* est le nom d'une Revue pour la jeunesse dont elles sont les abonnées.

cents francs, soit que plusieurs personnes s'associent pour parfaire cette somme. Comme, parmi ces jeunes filles, il en est de peu fortunées, elles ont imaginé un moyen de souscription d'une ingéniosité touchante. Il consiste en un carnet mis à la disposition des présidentes de Comités ; carnet divisé en 2000 fractions de la somme de 200 francs et contenant 20 feuillets de 100 carrés à 10 centimes (100 carrés × 10 centimes × 20 feuillets = 200 francs), Un comité compte, en général, de 15 à 20 adhérentes. Donc, si chaque jeune fille se charge d'un seul feuillet par an (soit 10 francs), la vie d'un orphelin est assurée.

Je ne sais si ce sont les « Noëlistes » qui, les premières, eurent l'idée d'une cotisation minime, ou si elles prirent cette idée d'œuvres déjà existantes, toujours est-il que ce système collectif a donné et donne encore d'excellens résultats. Adoptant cette même base, la *Mode Pratique* a demandé à ses abonnées et lectrices de prélever sur leurs dépenses la modeste contribution d'un sou par jour pour subventionner son œuvre de guerre.

Ces souscriptions volontaires, parvenues de toutes les parties de la France, de l'étranger, de quelques pays neutres ou de l'Amérique, ont permis de mettre sur pied toute une organisation « pour les combattans ; » puis dans la suite, quand dons en espèces et en nature arrivèrent plus nombreux, une seconde œuvre du « vêtement pour les réfugiés. »

Au commencement de 1915, au cours d'une représentation de bienfaisance au Trocadéro, M. Carton de Wiart, ministre de la Justice en Belgique, décrivit la détresse des jeunes filles belges réfugiées en France et abandonnées à elles-mêmes et de celles qui étaient restées dans les villes occupées. Quelques-unes se trouvaient sans ressources et ignoraient le sort de leurs parens. Le désir de leur venir en aide donna naissance au « Sou de la Jeune Fille, » qui réunit les cotisations de la jeunesse associée sous le nom d'Union Nationale des Jeunes Filles de France, avec l'emblème de la Croix Rose, sous le patronage de la duchesse de Vendôme. Au 1er janvier, les étrennes de la Croix Rose aux jeunes filles belges restées dans les pays envahis ont été une somme de 5000 francs. La moitié fut remise à M. Carton de Wiart, l'autre moitié au cardinal Mercier, pour être distribuée dans cinq villes de Belgique.

La guerre a enseigné à chacun plus d'une leçon, et il a fallu appliquer en grand le principe de la division du travail. Tandis qu'au front, les soldats paraient l'attaque et défendaient la ligne infranchissable qui protège le sol et le foyer, les femmes s'organisaient en formations d'arrière et s'apprêtaient à accueillir comme ils doivent l'être ceux que le sort des armes a mis hors de combat. Pour tirer le mutilé de sa détresse, il n'est qu'un moyen, un seul, c'est de redonner au malheureux, avec le goût du travail, la raison de vivre, c'est-à-dire l'espoir de n'être plus inutile. Il en fut ainsi à Dinard, où une femme de bien, frappée des inconvéniens que présente le désœuvrement qui succède invariablement aux premiers jours de repos nécessaires aux soldats, ouvrit pour eux un refuge ou, plus simplement, devint locataire d'un atelier de menuiserie où les apprentis vinrent nombreux et trouvèrent un charme infini à ce travail qui n'était pas obligatoire. A la menuiserie fantaisiste, au découpage et montage de jouets s'adjoignit le modelage et plus de cinquante ouvriers passèrent par là.

Cette première tentative, toute réussie qu'elle fût, n'était en réalité qu'une indication, très importante, il est vrai. Elle prouvait que le travail était le meilleur et le seul moyen d'intéresser tous ces soldats convalescens, blessés et mutilés. On comprit qu'il fallait le leur présenter sous des formes diverses.

Les organisatrices de l'Œuvre des Blessés au travail s'y prirent d'une façon assez ingénieuse. A mesure que leur initiative se répandait, elles mettaient leur méthode à l'épreuve dans les différens hôpitaux où on les réclamait et y installaient des cours de travaux récréatifs : tricot, rafia, broderie, tapisserie, vannerie, passementerie, etc. A un moment donné, les professeurs devenant rares, il fallut fonder une école normale, et c'est là qu'avec une bonne volonté touchante les femmes du monde, qui avaient pris à cœur cette belle tâche, allèrent s'asseoir et s'improvisèrent écolières. Car, il ne s'agissait plus uniquement d'apprendre aux soldats à exécuter ces menus travaux que toute femme sait faire d'instinct et que certaines perfectionnent jusqu'à l'art véritable : les blessés, mis en goût, réclamaient une plus solide préparation ou plus justement, la prévoyance de leurs marraines, envisageant l'avenir par delà le présent, avait à cœur de mettre entre leurs mains non pas un jouet ou un simple

passe-temps, mais un outil qui pût leur être utile et les aider à acquérir un métier.

La vannerie, — tout indiquée aussi pour les aveugles qui s'en acquittent très bien, — est un métier qu'il est bon de pousser activement en France autant par philanthropie que par patriotisme. On ignore généralement qu'il était presque entièrement entre les mains des Allemands qui, dans une proportion de 80 pour 100, envoyaient à nos fleuristes les corbeilles légères dont il est fait une si grande consommation à Pâques et au Jour de l'An. La vannerie peut donc devenir un véritable métier, de même qu'elle peut ne constituer qu'un *salaire d'appoint* très appréciable. Elle convient fort bien au mutilé des jambes, inapte à certaines besognes et dont elle peut remplir les loisirs. Bien d'autres métiers sont d'ailleurs dans ce cas. Il suffit pour s'en rendre compte de se rappeler toutes ces petites industries que l'ancienne famille française exerçait jadis au foyer : le tissage en Bretagne et en Normandie, l'horlogerie en Franche-Comté, la sculpture sur bois en Auvergne et dans les Landes (1).

Dans un grand nombre d'hôpitaux ou de maisons de convalescence, telle aussi la Maison des Aveugles de la rue de Reuilly, s'ouvre dans les parloirs une exposition permanente plus ou moins complète des objets confectionnés par les blessés. Celle de la Maison-Blanche fut inaugurée le 14 juillet et mérite une mention spéciale en raison des innovations qu'y a apportées, de Nantes, M. l'abbé Violet, actuellement mobilisé, venu ici pour y continuer ses formations. Les ouvriers, tous des soldats mutilés, viennent au nombre de 125, de leur plein gré, s'exercer sous la direction des professeurs de bonne volonté. Des femmes du monde ne craignent pas de faire, une ou deux fois par semaine, le voyage de Paris à Neuilly-sur-Marne pour enseigner avec patience un art ou un métier qu'elles possèdent ou ont appris à cette intention.

Les mutilés d'un bras ont aussi voulu donner la mesure de ce qu'ils savent faire et les dames visiteuses ont dû s'ingénier pour leur découvrir une occupation. Ils excellent au macramé dont ils exécutent le point noué avec leur main et leurs dents; ils réussissent aussi de jolis travaux en pyrogravure et peinture

(1) La marquise de Chastellux-Duras fait tricoter des chaussettes et des chandails aux convalescens de l'ambulance dont elle a pris la direction.

combinées en décoration. La mie de pain coloriée leur plaît fort aussi et surtout le découpage du bois.

L'œuvre des « Blessés au Travail » s'étend tous les jours; elles reçoit sans cesse de nouvelles demandes de conseils et d'avis qui sont accordées et engendrent de nouvelles subdivisions, se spécialisant parfois. C'est ainsi qu'une École volante de Cours pour illettrés commence à fonctionner et qu'à la Fondation Musulmane de la Maison-Blanche de jeunes institutrices de bonne volonté enseignent le français à de très savans marabouts qui savent tout... excepté cela.

Des œuvres de « Blessés au Travail » fonctionnent à Caen, à Tours, à l'École officielle de préapprentissage de Bordeaux fondée à l'instar de celle de Lyon : Montpellier aura bientôt son centre rééducatif pour les mutilés (1). Une œuvre annexe, très intéressante, vient directement en aide aux mutilés en leur offrant l'apprentissage payé de l'industrie du tapis et il est bien curieux de voir des plombiers, des menuisiers, des cultivateurs se mettre très vite à des travaux dont ils n'avaient aucune idée auparavant.

L'institution des marraines est trop connue pour que nous insistions. Toutefois, les marraines couraient le risque d'ignorer, c'est-à-dire de négliger involontairement les soldats intéressans, alors que d'autres recevaient à profusion plus de paquets et de lettres que nécessaires. C'est alors que se fonda la « Famille du soldat » et d'autres, beaucoup d'autres œuvres qui procurent des marraines ou se chargent d'envoyer des paquets sur le front. Quelquefois ce sont aussi des ouvroirs comme celui de Mlle Jeanne Déroulède, la sœur du grand patriote, dans lequel sont confectionnés des objets aussitôt transmis au front avec beaucoup de douces et charmantes superfluités, soit par paquets individuels, soit par envois collectifs faits au capitaine ou au chef qui en adresse la demande pour ses soldats. Toutes les œuvres de ce genre ont à peu près le même fonctionnement, au moins dans leurs grandes lignes. Les œuvres plus que les particuliers sont à même de procéder à des vérifications permettant d'éviter les abus. Ne sont-elles pas aussi l'intermédiaire désigné entre l'isolé qui sollicite et

(1) Tout le monde connaît à Paris la si importante œuvre des « Invalides de la guerre » qui, elle aussi, met un métier dans la main de ses protégés. Plusieurs ateliers existent dans la capitale.

la bonne volonté qui offre? Généralement, elles se bornent à communiquer à toute personne qui en fait la demande le nom et l'adresse d'un soldat des régions envahies et chacun est libre de régler selon son goût la manière dont s'exercera son adoption; mais elles demandent à être informées quand, pour une raison ou une autre, on cesse de s'occuper du protégé recommandé par elles.

Quelques œuvres sont nées pour ainsi dire sous le canon. Cela est arrivé au Cirque de Paris où sans préparation, sans avertissement préalable, la nécessité ou plutôt la misère a suscité spontanément toute une pépinière de dévouemens splendides, insoupçonnés jusqu'alors. C'était au premier mois de la guerre. Depuis un certain temps, on souffrait d'un vague malaise produit par des nouvelles alarmantes venues on ne sait d'où, et l'incertitude dans laquelle on se trouvait relativement à leur authenticité entretenait un état d'énervement fort pénible quand enfin, dans la nuit du 28 août 1914, le voile se déchira brusquement et d'une façon terrible. Vers quatre heures du matin, le quartier de l'École-Militaire fut éveillé par une rumeur lointaine, une espèce de piétinement formidable, un grondement qui sans cesse se rapprochait, et l'on vit le spectacle le plus lamentable qui se puisse imaginer : dix mille réfugiés des environs de Lille, du Nord, de partout, vêtus les uns d'une simple chemise, d'autres absolument nus ou enveloppés de lambeaux de couvertures, sales et sans chaussures, les pieds ensanglantés, des vieillards tombant épuisés, des enfans les jambes enflées, les talons usés, mourant de faim, de soif, fuyant devant les hordes barbares, venaient chercher asile dans la capitale.

On ne les attendait pas, rien n'était donc prêt pour les recevoir, il fallut tout improviser et sur l'heure ; mais leurs souffrances morales et physiques étaient si grandes qu'ils considérèrent comme une oasis le Cirque de Paris dans lequel ils s'empilèrent aussitôt. Des âmes charitables frappèrent à cette heure matinale aux portes des maisons pour quérir des bonnes volontés et en un clin d'œil le quartier se trouva debout. On apporta de la paille, des couvertures, des vêtemens, de la nourriture et il se trouva aussitôt des infirmières improvisées, sans brevet, et qui n'avaient même jamais songé à suivre un cours de la Croix-Rouge, pour laver les corps las

couverts de poussière, panser les plaies encore sanguinolentes ou qui suppuraient, consoler les enfans en larmes, rassembler les membres d'une même famille dispersés par l'exode général. C'est dans ce moment critique que se révélèrent des aptitudes et des vocations auxquelles on ne se serait certes pas attendu en temps normal.

Plus de 20 322 familles ont été hospitalisées, sans parler des 10 000 premiers et en prenant une moyenne de quatre personnes par famille, on peut dire qu'une centaine de mille réfugiés au moins ont séjourné au Cirque de Paris. Grâce à la charité inépuisable de la paroisse et du quartier, des milliers de repas ont été servis, des vêtemens innombrables distribués, des secours considérables donnés. L'exode des réfugiés a cessé, Dieu merci, mais le service médical, le service du placement des ouvriers agricoles et industriels, des ouvrières, des domestiques ne s'est pas ralenti, pas davantage n'ont chômé les colonies de vacances, de convalescence, le service de secours aux vieillards. La pouponnière reçoit de nombreuses visites quotidiennes, mais l'ensemble a changé d'aspect : à une maison de souffrances s'est substituée une ruche active et sereine où l'on vient chercher du réconfort, un soutien moral, une aide matérielle. donnés avec une bonne grâce, une amabilité qui en doublent le prix.

Parallèlement au Cirque de Paris, on installait dans le cinéma Raspail près de deux mille femmes et enfans, mais c'était là un asile provisoire, car à deux pas se trouvaient les bâtimens de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice qui déjà en 1910 avaient servi de refuges aux inondés. Un officier de paix du cinquième district (1) s'intéressa à ces malheureux, il sut communiquer son émotion à M. Barthou et ainsi fut fondé l'œuvre du Secours de guerre. Comme subsides initiaux, les gardiens de la paix des XIe et XIVe arrondissemens, stimulés par leur chef, fournirent 800 francs à raison de vingt sous par tête ; mais ils s'engageaient de plus à consacrer leurs heures de repos à la mise en état des locaux, chacun maniant l'outil dont il savait le mieux se servir. On a évalué leur travail à la somme rondelette de 100 000 francs.

Les réfugiés de Liége et de Namur n'étaient encore qu'un

(1) M. Peltier.

millier environ au mois d'août. A grand'peine on en logeait quelques centaines à la fois; mais bientôt la marche rapide des Allemands sur Paris refoulait les populations de la Champagne, de la Picardie, de l'Artois, de l'Ile-de-France, si proche; puis arrivèrent les fugitifs d'Anvers et d'Ypres, et en novembre, décembre et janvier, les gens de Reims et de Soissons, épouvantés par le bombardement ininterrompu. Au commencement de mars, plus de 15 000 réfugiés avaient déjà passé par Saint-Sulpice, et depuis le chiffre s'est élevé jusqu'à 22 000 avec une permanence d'hospitalisés entre 1 200 et 1 800 par jour.

A chaque étage, placés en plantons, des équipes de gardiens de la paix surveillent de nuit et de jour les occupans des huit cents chambres et des dortoirs. Dans les cours, les jardins débroussaillés et nettoyés, des centaines d'enfans s'ébattent au grand air sous la surveillance paternelle des mêmes agens qui accompagnent encore les enfans aux écoles libres ou laïques, selon le désir de leurs parens. Mais c'est dans la vaste cuisine qu'il faut les voir, munis de tabliers, taillant des quartiers de viande et préparant environ trois mille repas chaque jour. Sans eux, l'œuvre n'aurait jamais pu fonctionner; grâce à eux, elle est dotée d'une administration parfaite.

Les habitans du quartier, les gens des Halles apportèrent leur contribution. Peu à peu les salles se garnirent de meubles, et en janvier il y avait des lits pour tout le monde. Au vestiaire s'alignent des vêtemens de tous genres à côté des chaussures remises à neuf par les industrieux agens. Douze dames, sous la direction de Mme Paul Peltier, distribuent quotidiennement des habits à plus d'une centaine de cliens.

Le linge et les vêtemens déchirés sont raccommodés dans un ouvroir où travaillent des femmes réfugiées, ce qui leur permet de gagner quelque argent et de collaborer à l'œuvre commune. Une pouponnière hospitalise de soixante à quatre-vingts bébés confortablement installés, pauvres petits êtres nés dans les circonstances les plus tragiques. Pour les enfans de deux à six ans qui ne vont pas à l'école, on a aménagé une garderie. Enfin, un dortoir a été créé, et une table préparée dans le réfectoire pour les soldats éclopés ou convalescens des régions envahies qui, ayant une permission de quelques jours, ne peuvent rentrer dans leurs foyers.

Commencée avec un capital de huit cents francs, l'œuvre du

« Secours de guerre » en est venue à dépenser 30 000 francs par mois. Le Secours national, le Comité Franco-Belge, le préfet de Police, le Ministère de l'Intérieur, 3 000 adhérens et des dons ont contribué à le soutenir. Ses administrateurs s'arrangent toujours afin d'avoir en caisse de quoi couvrir les dépenses du mois suivant, de façon que, si l'œuvre ne pouvait plus subsister faute d'argent, ils soient assurés d'avoir le temps de placer ailleurs ceux qu'elle secourt. Ce n'est d'ailleurs qu'une mesure de prévoyance, car, par les services qu'il a rendus, le « Secours de guerre » a pris rang parmi les œuvres de premier ordre destinées à subsister aussi longtemps qu'il sera nécessaire.

II. — CHEZ NOS ALLIÉS

Le même élan, que nous venons de constater en France, s'est produit chez nos Alliés. Faute de pouvoir énumérer toutes les œuvres créées par les femmes en Angleterre, en Italie, en Russie, etc., nous nous bornerons à quelques indications qui permettront d'apprécier le magnifique mouvement d'ensemble. En tant que société étrangère, la Croix-Rouge britannique l'emporte sur toutes par ses nombreux hôpitaux sur notre territoire; mais elle conserve son autonomie, car, malgré la cordialité qui règne entre les deux nations, les soldats anglais tiennent à leurs habitudes. Bien que nos ambulances leur soient largement ouvertes, ils préfèrent leur organisation anglaise.

De l'avis unanime, la Croix-Rouge britannique réalise des merveilles sous le rapport de l'organisation très rapide des services et l'esprit d'ordre. La grande générosité des Anglais pour les œuvres philanthropiques, la facilité que d'immenses fortunes donnent à beaucoup d'entre eux de manifester cette générosité par des dons considérables, leur esprit pratique et méthodique leur ont permis d'obtenir des résultats merveilleux. Une grande dame anglaise, de ses propres deniers, a fait les frais d'un train sanitaire de 400 000 francs, créé à Nice une maison de convalescence. Les hôpitaux anglais, les œuvres anglaises diverses sont innombrables en France.

Parmi les récentes innovations, nous placerons les hôpitaux féminins dont tous les services indistinctement sont entre les mains de femmes originaires d'Écosse, mais sous l'entière responsabilité du Dr Elsie Ingles. La Croix-Rouge britannique

ayant décliné d'envoyer les femmes de cette association sur le front, l'Union nationale des sociétés féminines prêta ses vastes locaux pour l'établissement d'ambulances des « Femmes Écossaises. » Deux équipes ont été détachées de la maison mère et sont parties jadis pour la Serbie; l'une fut retenue temporairement à Malte pour y soigner les blessés anglais. Une troisième équipe a élu domicile en France et fait merveilles à Royaumont. Au début, les autorités médicales françaises mirent en doute la compétence de ces nouvelles recrues, mais les voyant à l'œuvre, elles revinrent de leur opinion première et reconnurent que ces femmes remplissent admirablement toutes les fonctions qu'elles ont assumées.

L'établissement a donc été porté au rang d'hôpital militaire français, le premier hôpital militaire du monde entièrement desservi par des femmes et placé, par les autorités militaires et le service de santé, exactement sur le même pied que les services sanitaires médicaux masculins. Les chirurgiennes entreprennent n'importe quel genre d'opérations, et un rapport officiel du général Février rend justice à leur habileté. Une nouvelle équipe, à la tête de laquelle se trouve Mrs Harley, la sœur de sir John French, qui a fait ses preuves à Royaumont, a été transférée à Troyes pour y rendre les mêmes services.

N'ayons garde de passer sous silence les... Suffragettes. Ces pauvres suffragettes qui ont tant fait parler d'elles, dont on a tant ri, ont trouvé un emploi à leur exubérance et, pour être juste, il faut reconnaître qu'elles ont forcé l'admiration de tous par leur courage, leur persévérance à vouloir participer à la guerre. Les seuls « droits » qu'elles réclament maintenant se concentrent en celui « de servir la patrie à cette heure suprême de son histoire. » Et celui-là, personne ne songe à le leur contester : aucun *tolle* ne s'est élevé quand, l'année dernière, les suffragettes se sont formées en une vaste procession, partie des quais de la Tamise pour se dérouler à travers Londres. Chacune des 125 sociétés qui la composaient, était précédée d'un magnifique étendard avec des inscriptions dans le genre de celles-ci :

« Les hommes doivent se battre, les femmes doivent travailler. »

« Nous sommes déterminées à sauver la Patrie. Afin de réduire le Kaiser, faisons des obus. »

« Demandons un service de guerre pour tous. »

Cette fois, s'il y eut des sourires, ce furent des sourires attendris, dissimulant mal l'émotion suscitée par la bravoure de ces vaillantes. Le cortège comptait plus de 40 000 femmes, et parmi celles-ci des femmes de la haute société marchaient côte à côte avec d'humbles travailleuses, des femmes de journée, des demoiselles de magasin, etc. Le ministre ne les fit pas attendre et, répondant à leur demande d'emploi au travail des munitions, M. George Lloyd y fit droit.

Depuis l'appel du chancelier, adressé quelques mois plus tôt aux femmes anglaises pour obtenir leur participation au service de guerre, pas un jour ne s'est écoulé sans amener de nouveaux concours et, au mois de mai 1915, quarante-quatre mille d'entre elles étaient inscrites pour obtenir du travail aux équipemens ou ailleurs. Les femmes de banquiers à Kensington, les femmes de marins à Islington passent des heures, que dis-je, des journées entières, à des réunions de « couture » où se fabriquent des vêtemens pour les soldats ou pour les réfugiés belges. Au mois d'avril 1915 quand, pour la première fois, les Allemands se servirent de gaz asphyxians, lord Kitchener demanda 500 000 tampons de ouate pour ses troupes, dont 30 000 à livrer tout de suite. En moins de vingt-quatre heures, ils furent prêts pour le transport du front : une association de femmes, à elle seule, en avait fabriqué trois mille.

Un important comité s'est formé à Londres, dans les locaux de la « Société des suffrages féminins, » et c'est de là que part un mouvement intense qui rayonne sur toute l'Angleterre et même au delà. Ce comité est composé d'une part égale d'anti-suffragettes et de suffragettes. Sous la dénomination assez vague de « Service des femmes, » plus de 1 400 d'entre elles se sont inscrites et ont aidé à la création de onze clubs ou cercles de guerre pour les femmes de soldats de terre et de mer; de neuf hôtels pour les réfugiés belges, de clubs ou cercles de jeunes filles et de sept ouvroirs. Ce « Service des femmes, » à lui seul, groupe des centaines de femmes qui ont confectionné des layettes pour les enfans des réfugiés belges. Son équipe d'aide-volontaires s'occupe dans les hôpitaux de la Grande-Bretagne à nettoyer, à faire la cuisine, à servir les repas, et à aider les infirmières.

La « Catholic Women League » envoyait, le 22 août, vingt

deux infirmières en Belgique ; le 29 août 1914, il en fut envoyé dix-sept à Paris ; le 15 septembre, quatre infirmières partaient pour Anvers où elles demeurèrent jusqu'après le bombardement. Dans la suite, d'autres se rendirent à l'hôpital américain de Paris, à Saint-Malo, à Dinant, à Boulogne, etc. Les membres de la « Ligue » parlant le flamand ou le français furent employées dans les bureaux en connexité avec les œuvres concernant les réfugiés, car de ce côté-là, il y eut aussi beaucoup à faire. Déjà, le 22 août, lady Lugard avait été avisée de l'afflux probable des réfugiés belges ; lorsque le Comité des Réfugiés commença à fonctionner, il trouva prêtes déjà cinq cents offres d'hospitalisation de source catholique et environ la moitié de sources diverses. La « Catholic Women League » fut la première à s'occuper des réfugiés et elle établit l'œuvre sur une grande échelle, œuvre qui devint nationale quand fut formé le Comité Aldwych.

Les réfugiés arrivèrent le 1er septembre et furent envoyés aux sections de Boscombe et Norwich qui, les premières, avaient fait des offres d'hospitalité. Wolverhampton, Brighton et Bath suivirent de près. A partir de ce jour, les bureaux furent assiégés par la foule incessante des Belges venant chercher assistance et des Anglais venant l'offrir. La « Catholic Women League » se trouva en face d'un labeur formidable. Les fonctions de certaines déléguées consistaient à interroger les arrivans ; d'autres, dans des salles où s'entassaient jusqu'au plafond des vêtemens de toute nature, avaient pour mission de s'occuper de leur habillement ; quelques-unes furent désignées pour se rendre à l'arrivée des trains, sous les auspices de la « National Vigilance Association. » Jusqu'à onze heures du soir les réfugiés arrivaient au bureau et il fallait leur trouver un gîte pour la nuit ainsi que la subsistance du lendemain. Après les premiers secours donnés, ils étaient envoyés sous escorte à leur lieu de destination, accompagnés de drapeaux belges déployés et acclamés par la foule massée au dehors. Vers la fin de novembre, la Ligue, à elle seule, en avait placé 6 100, un petit nombre sans doute, comparé à la totalité des pauvres émigrés. Entre temps, de nouvelles associations s'étaient formées qui s'occupèrent des autres et dès le début de la guerre une chaleureuse et généreuse émulation ne cessa de régner entre toutes les œuvres.

Non contentes de se prodiguer dans les hôpitaux et dans les œuvres, les femmes anglaises se sont faites policières, chefs de cantines militaires aux gares et dans les camps, machinistes, ouvrières dans les arsenaux, etc., etc. Une des conséquences non les moins curieuses de ce mouvement est l'aspect extrêmement pittoresque et presque exotique qu'ont pris les rues de Londres. Aux uniformes militaires venus de toutes les parties du monde s'ajoutent les costumes variés des escouades féminines. Le plus grand nombre des uniformes de ces dernières appartiennent aux infirmières, variant depuis le service d'infirmerie royal militaire de la reine Alexandra (Queen Alexandra's Royal military Nursing Service) et le service d'infirmerie de la Force Territoriale, infirmières qui soignent les malades dans les hôpitaux en temps de paix et de guerre jusqu'aux dernières recrues des « Détachemens de Secours volontaires (Voluntary Aid Detachments). » Il y a encore les membres du Corps d'Infirmières de premier secours (First Aid Nursing Corps), qui vont même travailler jusqu'aux tranchées et celles qui ont répondu à l'appel de la Serbie ; il y a les corps de volontaires qui font leur apprentissage pour une foule de travaux spéciaux ou pour être utiles dans des cas éventuels, etc.

Les infirmières du Service Royal de la reine Alexandra, — régulières et de réserve, — comme celles de la Force Territoriale sont vêtues de gris et rouge. Trois mille de celles-ci, admirablement formées et infirmières parfaites, ont été mobilisées dès la première semaine qui suivit la déclaration de guerre. L'uniforme de sortie est en lainage ou serge gris. Le manteau en forme de cape couvre aux trois quarts la jupe et comporte un col haut rabattu avec du rouge vif. La capote est de paille grise avec nœud de velours gris et brides en ruban. Un des traits caractéristiques de ce costume est une petite patte d'épaule grise avec une bordure. La patte, en fin drap rouge, se porte en tous temps, même avec la robe d'intérieur lavable, le tablier et le grand voile d'infirmière en lingerie. Deux bandes rouges au bras indiquent les *sœurs;* les *matrons* ont du lacet cousu sur leur robe. Toutes portent le *badge* (insigne) spécial de bronze ou d'argent désigné par la reine Alexandra et celles des Forces Territoriales ont un T. sur le coin du col ou de la patte.

Les Infirmières du Service Royal Naval de la Reine Alexandra

(Queen Alexandra's Royal nursing naval Service) se reconnaissent facilement à leurs longs manteaux ronds en drap bleu foncé avec un grand capuchon bordé de rouge. Leurs capotes plus grandes que la généralité des capotes d'infirmières sont en paille bleue avec garniture de velours bleu et brides en ruban bleu marine.

Bleu et rouge sont les couleurs du Service des Infirmières du Corps médical de l'armée canadienne. Le long vêtement de drap épais a une pèlerine qui descend jusqu'au coude et est bordé de satin rouge. Une agrafe avec un lion le serre au cou. La coiffure se compose d'un feutre mou bleu marine avec bord qui se relève ou se rabat à volonté. Par les fortes chaleurs, le feutre est remplacé par un panama de même forme.

Les infirmières « Saint-Clair Stobart's Unit, » en partant pour la Serbie, portent également un chapeau au lieu de capote. Celui-ci est en soie noire imperméable avec un bord piqué bordé de feutre qui se relève ou se rabat à volonté. Le costume est en gris; la jupe se boutonne devant et derrière par une fermeture invisible, de façon à pouvoir au besoin se fendre pour l'équitation; deux grandes poches dissimulées de chaque côté contiennent une foule d'objets utiles.

Les Infirmières de guerre du Japon portent de la serge bleu marine avec de petites capotes bleues en paille et velours.

Les membres de la brigade d'ambulance de Saint-Jean ont pour sortir un long manteau de serge noire avec une courte pèlerine bordée de galon noir. La petite capote de paille noire à ruché blanc et brides blanches est ornée d'un nœud de velours noir. Le *badge* noir et blanc de la brigade est fixé sur le vêtement du côté droit.

Beaucoup de membres de la Croix-Rouge anglaise portent un long manteau genre militaire avec épaulettes de serge bleue et un chapeau à large bord en feutre bleu foncé. Elles ont aussi un tailleur de serge bleue, le ruban blanc à croix rouge indiquant la société.

Une jupe très simple bleu foncé avec tunique militaire à quatre poches, ceinture en serge, boutons noirs et patte marquée W.P.S. font reconnaître les membres de la Police féminine (Women's Police Service). Les membres de ce corps portent des bottes noires et des leggins avec parfois un grand manteau, une casquette pour les officiers supérieurs et un chapeau

d'équitation forme melon pour les autres et les simples agens.

Les femmes revêtues de l'uniforme khaki que l'on voit circuler dans Londres appartiennent à différens corps. Une jupe courte de cette couleur, des bottines brunes, jaquette de service à quatre poches, cravate khaki et coiffure de même couleur bordée de vert font reconnaître l'uniforme général des First Aid Yeomanry, dont quelques-unes, de temps à autre, quittent Londres pour travailler dans les hôpitaux belges, leur travail les amenant parfois jusqu'aux tranchées.

La réserve des Volontaires féminines (Women's volunteer reserve) porte du khaki ou plutôt un uniforme gris brun composé d'une jupe qui peut facilement être adaptée à l'équitation avec boutons de cuir brun, blouse et cravate khaki, bottines brunes avec chapeau de feutre mou. L'insigne indiquant le rang se porte du côté gauche de la poitrine.

Ceinture de cuir noir, bottes Wellington, gants tannés de Biarritz avec tunique de service et jupe en tissu imperméable de teinte gris verdâtre, voilà l'uniforme du Corps territorial des Femmes préposées aux signaux (Women's signaller territorial Corps). Le chapeau de feutre mou se retourne en casque au besoin et l'insigne, drapeaux croisés et W. S. T. C., se trouve sur la poche de gauche.

Une jupe avec tunique courte à bords arrondis dans le genre de London Scottish distingue les forces auxiliaires (Women's auxiliary Forces). Le costume est de drap pelucheux bleu avec revers fauve et lacet doré; pattes et ceinture fauve avec lacet croisé. Toque à bord mou posé en couronne.

*
* *

On trouve représentées en Italie à peu près toutes les formes d'activité, et les œuvres féminines sont légion.

Un grand nombre d'entre elles : assistance hospitalière dans les hôpitaux et aux familles de soldats mutilés, se sont groupées sous la direction centrale du Comité romain. L'assistance hospitalière se compose d'élémens divers de la Croix-Rouge, en d'autres termes de l'Union provisoire des différentes écoles d'infirmières : Samaritaine, Croix-Rouge, Croix-Bleue, Croix de Rome, entre lesquelles se répartissent les blessés. L'assistance aux familles de soldats se subdivise en sept catégories : le service des Informations, celui des Subsides, section des

Asiles pour les enfans de mobilisés (de deux à six ans); des refuges, des écoles où les communes reçoivent pendant l'été filles et garçons auxquels des repas chauds sont distribués; section du Travail qui comprend les ouvroirs spéciaux et généraux; enfin, l'office d'information et de renseignemens. Une autre société s'occupe d'éviter que la guerre n'éprouve trop durement les familles au point de vue matériel. Elle s'applique encore à substituer aux hommes appelés sous les drapeaux des femmes reconnues aptes à les remplacer dans leur emploi, tout au moins jusqu'à leur retour. On compte aussi dans divers quartiers de Rome bon nombre de cuisines économiques, des sociétés de secours aux soldats s'occupant des blessés et des malades de passage dans les gares, maisons du soldat, etc.

Mais, en dehors du Comité romain, se sont formées des œuvres indépendantes qui, telles que le « Lyceum » de Rome, organisent des bibliothèques ambulantes pour les soldats et travaillent au trousseau de ceux-ci; le Comité pour l'assistance aux femmes en couches dont les maris sont sous les drapeaux; l'Association pour la femme (bureau de placement); asiles pour les enfans des mobilisés veufs; Comité de défense intérieure...

Mme Barrère, qui a bien voulu me donner ces renseignemens, passe volontairement sous silence l'activité et la sollicitude qu'elle-même déploie, elle me permettra de rendre hommage à sa modestie et à son inlassable dévouement.

*
* *

Dans tous les pays, la Croix-Rouge a exercé la prépondérance sur les autres œuvres de guerre, c'est-à-dire que c'est à elle que sont allées le plus grand nombre de femmes. Partout, cette Société très en faveur est soutenue et florissante, mais quoique reliant les différentes nations, elle n'est pas une société internationale, et son organisation autonome varie selon les pays.

En Russie, par exemple, elle tient à l'Assistance publique et fonctionne d'une façon permanente en temps de paix et en temps de guerre.

« ... Si, à l'heure qu'il est, la Croix-Rouge couvre le monde entier, nous en devons reconnaissance au noble exemple donné pendant la guerre de Crimée par la grande-duchesse Hélène Palowna..., » écrivait dans une de ses lettres le célèbre philanthrope Henri Dunant, créateur de la Croix-Rouge.

En effet, c'est sur l'initiative de cette grande-duchesse qu'on organisa en Europe la première communauté de Sœurs de Charité des zélatrices de la Croix, précédant de deux ans la signature de la convention de Genève. En 1867, fut fondée la société russe de la Croix-Rouge par M. Kariel, médecin de Leurs Majestés, et sous leur haut patronage.

A cette époque, elle avait surtout pour but les soins à donner aux blessés et aux malades en temps de guerre, ainsi que le disent ses statuts; mais un paragraphe de ceux-ci contient déjà en germe l'idée d'une activité plus large et assigne à la société le devoir de prêter son concours dans les sinistres publics en y consacrant les sommes recueillies à cet effet. Aussi développa-t-elle peu à peu l'étendue de ses services.

A l'instar des bateaux, on trouve dans ces wagons deux rangs de couchettes; celles de dessus sont occupées par les infirmiers. Les trains ordinaires d'évacuation sont de deux sortes : trains formés de wagons sibériens, c'est-à-dire de wagons qui ne communiquent pas entre eux, — ils nécessitent un personnel infirmier moindre, et la surveillance s'y exerce plus facilement, — puis des trains composés de wagons reliés par un couloir de circulation. Grâce à un ingénieux système de plates-formes, l'entrée est aménagée de telle sorte que la civière sur laquelle est posé le blessé peut être glissée dans le wagon sans qu'il y ait pour lui aucune secousse ni heurt. Depuis le début de la guerre, de nombreuses jeunes filles de seize à dix-sept ans assurent le service de ces convois.

Une innovation, très appréciée par les soldats, est celle des trains-bains qui viennent sur le front, c'est-à-dire à quelques kilomètres des secondes lignes, et apportent, chacun, par jour, les bains pour 1 500 hommes. Ils se composent d'une série de quinze wagons; le premier est aménagé dans le genre des cabines au bord de la mer : une palissade divise le wagon en compartimens, qui contiennent chacun un siège et au-dessus une planche pour les vêtemens. Ce n'est pas le bain tel que nous le comprenons en France, mais en réalité un bain de vapeur que l'on offre aux soldats.

Le premier wagon est chauffé à une température de 25 à 30 degrés, le second wagon à 40 degrés, la température des suivans monte graduellement jusqu'à 100 degrés et même 125 degrés. Il y a une salle de séchage et par un système spécial

perfectionné la promenade des vêtemens a suivi celle du soldat et il retrouve ceux-ci à la sortie avant de passer dans le wagon spécial où on le remet entre les mains du coiffeur et du parfumeur. Ces bains sont fort bien accueillis par les combattans russes, les nôtres préféreraient peut-être un bain dans l'eau claire.

On compte un train-bains par corps d'armée. Au point de vue de la rapidité de l'installation, la Croix-Rouge russe a accompli des progrès remarquables.

A Luow, plus connue sous le nom de Lemberg, ville de 230 000 habitans, avait été installé dans l'espace de quarante-huit heures un hôpital d'évacuation aussi perfectionné que possible. La gare lui donnait asile. Il se composait de deux grandes salles, dont l'une de dimensions particulièrement vastes, contenait les blessés que l'on venait de ramasser sur le front; l'autre, de taille un peu moins imposante, était destinée aux officiers.

En Pologne également, les femmes ont fait preuve de beaucoup d'activité et d'intelligence. Aussitôt la guerre déclarée, la marquise Wielopolska a été élue par les dames polonaises présidente du Comité pour réunir les fonds pour les blessés et les victimes de la guerre. Grâce à ces fonds, un hôpital improvisé a pu être installé dans les bâtimens de l'École des cadets à Varsovie, hôpital modèle qui contient 2000 lits, les parois, les tables, les chaises, les planches même toutes ripolinées en blanc. Chaque chambre a son lit de cuivre, des fleurs; la propreté y est méticuleuse, l'air, la lumière entrent à flot par de larges fenêtres. Le général Pau, lors de son voyage, l'a visité et les dames polonaises qui le dirigent et s'en occupent, au nombre d'une soixantaine, ont saisi avec empressement cette occasion de manifester leur sympathie pour la France.

Quantité d'hôpitaux privés ont été ouverts, tant à Varsovie qu'ailleurs par les dames polonaises. La comtesse Julie Branicka en a fondé un à ses frais pour les officiers dans son palais de Frascati; la princesse Georges Radziwill en a créé un dans son domaine de Miesnicz. Son Altesse impériale la grande-duchesse Wladimir, la belle-fille de la grande-duchesse Cyrille ont eu, toutes deux, le leur à Varsovie. La première notamment a donné de grands exemples de courage en venant jusque sur le front recueillir les blessés pour son train sanitaire.

De nombreux comités se sont formés dans chaque quartier pour la confection des masques protecteurs contre les gaz asphyxians. En dehors de la Croix-Rouge, ce sont les réfugiés polonais qui ont fait l'objet de l'activité féminine (1). On a ouvert pour eux un grand nombre d'asiles, de cuisines populaires.

Ces œuvres furent transportées en grande partie à Moscou, où l'on s'efforce de venir en aide aux nombreux réfugiés polonais (on en compte près de 100 000) venus là de préférence à toute autre ville en raison de l'hospitalité bien connue de la grande capitale moscovite.

Aux besoins immenses du moment, la Croix-Rouge russe a su répondre en améliorant encore ses moyens de transport, en accélérant leur rapidité, en apportant le dernier mot du perfectionnement dans les moindres agencemens, et ceux qui, comme le général Pau, lors de son voyage dans les Balkans, ont visité les diverses installations sanitaires russes, ont rapporté la conviction qu'il n'est pas possible de faire mieux.

Les trains sanitaires d'évacuation rendent d'inappréciables services. Quelques-uns, mais ceux-ci de haut luxe, ont été créés et subventionnés par la Tsarine, la grande-duchesse Wladimir, la grande-duchesse Anastasie, femme du grand-duc Nicolas. Ils portent les noms de leur marraine : il y a les trains Alexandrovna, etc.

Personne n'ignore avec quelle générosité les femmes russes se sont portées dans les ambulances. L'exemple leur en a été donné par la Tsarine elle-même, qui, secondée par les princesses, ses filles, soigne les grands blessés, qu'elle reçoit dans l'hôpital ouvert par ses soins à Tsaskoié-Sélo. Nos lecteurs n'ont pas oublié les pages émouvantes que Mme Marylie Markovitch a écrites à ce sujet dans la *Revue*.

A Kiew, les grandes-duchesses Anastasie, Militza, la princesse Marina, ont installé dans un couvent un hôpital pouvan contenir deux cents blessés. Ce sont tous de très grands blessés qu'elles soignent avec le concours des religieuses. Elles portent d'ailleurs le même costume que ces dernières : grande blouse

(1) Plusieurs dames polonaises ont été décorées. La princesse Woronicka, à la tête de la Croix-Rouge, la marquise Wielpolska et la comtesse Xavier Branicka ont toutes trois reçu la médaille de Saint-Georges; Mlle Branicka, fille de la comtesse Xavier, le cordon de Sainte-Anne.

blanche, voile khaki, d'où s'échappent deux longues tresses blondes; insigne de la Croix-Rouge en brassard.

*
* *

L'héroïsme des deux petits peuples Belge et Serbe n'a pas un instant cessé de provoquer, depuis le début de la guerre, l'unanime admiration du monde civilisé.

Dans ce malheureux peuple serbe, affaibli déjà par une guerre récente, les femmes se sont élevées à une hauteur d'héroïsme qui touche au sublime.. Voulait-on des ambulancières? On les trouva prêtes. Manquait-on de combattans ? Elles s'enrôlèrent dans les « comitadjis, » et c'est à une femme que revient l'honneur d'avoir planté le premier drapeau serbe sur la rive autrichienne. Elles gardèrent les voies, firent le coup de feu, se substituèrent aux chevaux pour traîner les munitions. La terre réclamait-elle des bras ? Elles se mirent résolument à la culture, firent les semailles, les récoltes, les moissons, remplissant leur devoir patriotique avec une magnifiqne sérénité.

La Serbie ne possédant pas de corps d'infirmières professionnelles, la « Kolo Srpski Sestara » (Sœurs serbes) avait, dès la guerre de 1912, ouvert des cours préparatoires élémentaires pour infirmières. Presque toutes les femmes les ayant suivis s'inscrivirent comme volontaires des hôpitaux, où elles aidèrent même aux opérations. Beaucoup d'entre elles tombèrent victimes de leur dévouement (1). Tous les concours ayant été acceptés indistinctement (avec ou sans brevet), cela permit d'attendre l'arrivée des trois cents médecins envoyés en Serbie par les nations alliées, France, Angleterre, Russie, auxquelles il faut ajouter les États-Unis, qui demandèrent à participer à cette œuvre de dévouement.

Pouvait-on oublier les orphelins de la guerre? La Société Sainte-Hélène s'en chargea. La Ligue des Femmes (2) créa un

(1) Je ne citerai que quelques noms des plus connus : Mme la générale Loukovitch, présidente des « Kolo Srpski Sestara, » femme remarquable par son esprit d'organisation d'œuvres patriotiques et humanitaires; Mlle Nadedja Petrovitch (peintre de grand talent, a exposé à Paris au Salon), qui, en 1903, avait pris une part très active à la formation des comitadjis (corps des insurgés contre les Turcs) et qui, pendant toutes les guerres de la Serbie, avec Mme Kasua Milétitch, avait suivi l'armée en qualité d'infirmière; Mme Paounovitch. Ces quatre dames sont mortes, en février, à Valjevo, où elles étaient allées soigner les typhiques; mais il y en a eu beaucoup d'autres encore, mortes au champ d'honneur.

(2) Mme Christines.

asile pour les enfans des soldats tombés pour la patrie; la Société « Kneginja Ljoubitza » ouvrit un « home » pour les invalides à Uskub, et les « Sœurs de la Miséricorde, » société temporaire de dames, prirent l'intendance d'ateliers de couture qui fournirent du linge pour l'armée.

A côté de leurs deux hôpitaux à Nisch et à Uskub, la Société « Kolo Srpski Sestara » avait ouvert des buffets le long de la ligne de chemins de fer, où blessés et malades de passage recevaient du thé et des rafraîchissemens.

Parmi les héroïnes de la guerre, quelle place ne faut-il pas faire à la vaillante reine de ce petit peuple belge, si loyal et si brave, l'admirable compagne du roi chevaleresque ? Héroïne par son courage et sa fidélité à rester à côté du roi Albert, à partager les dangers avec lui, par les souffrances qu'elle a endurées et endure encore, la reine Élisabeth est de santé plutôt fragile, mais, en ce moment, elle n'a pas le loisir de se soigner, et l'hiver dernier, enveloppée d'une jaquette tricotée, coiffée d'une toque pareille, on la voyait affronter la pluie et le vent, aborder même les tranchées pour y porter ses soins et ses paroles d'encouragement.

La guerre une fois terminée, quand chacun fera son examen de conscience pour voir de quelle façon il a participé à l'œuvre de salut, la part des femmes sera belle. Par la force de caractère, par l'esprit de sacrifice, par le dévouement jusqu'à la mort dont elles ont fait preuve depuis deux ans, elles se sont montrées dignes de nos héroïques combattans. C'est le plus bel éloge qu'on puisse leur adresser, et elles le méritent chaque jour. Elles aussi elles sortiront grandies et fortifiées de la terrible épreuve.

LOUISE ZEYS.

REVUE LITTÉRAIRE

LES DÉBUTS DE VENISE DANS NOTRE LITTÉRATURE (1)

Au deuxième chapitre de son *Jean-Jacques Rousseau*, Jules Lemaître conte le séjour que Jean-Jacques fit à Venise, en qualité de secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur de France; et il note que Jean-Jacques « s'étend avec complaisance sur cette période de sa vie, » mais « ne dit pas un mot de la beauté de Venise, tant célébrée depuis un siècle par les écrivains, et avec des mots si pâmés ! » C'est, pour Lemaître, l'occasion de taquiner un peu les romantiques. Il appelle Rousseau leur aïeul et Chateaubriand leur père ; il attribue à l'influence de Rousseau le commencement de la déraison romantique. Et il admet qu'ensuite la déraison s'est développée avec entrain. Quant à Venise, par exemple, Rousseau lui semble beaucoup moins fou que ses petits-enfans... « Venise est une belle cité grande comme la moitié de Paris, assise sur la mer, tout environnée d'eau qui court la plupart des rues de la ville, et vont les petits galiots et bateaux parmi lesdites rues ; et il y a des ponts, tant grands que petits, tant de bois que de pierre, environ de douze à quinze cents. Et c'est la ville la plus peuplée qu'on puisse guère voir, car on n'y voit point de jardins ni de places vides. Et il y a les plus belles boutiques de toutes marchandises qu'on puisse guère trouver, et la plupart des métiers sont faiseurs de soie et de velours. Et il y a quantité de belles maisons qu'on appelle palais ; et chaque seigneur a sa barque pour aller

(1) Béatrix Ravà, *Venise dans la littérature française, depuis les origines jusqu'à la mort de Henri IV, avec un recueil de textes dont plusieurs rares et inédits.* (Champion éditeur.)

où il veut. » Cette description de Venise n'est pas de Rousseau. Lemaître la cite, avec plaisir, comme de Sébastien Mamerot, prêtre natif de Soissons, qui écrivait en 1454 les *Passages d'outre-mer faits par les Français*, livre publié en 1518. Or, il paraît que cette description de Venise n'est pas de Sébastien Mamerot, mais de l'auteur anonyme d'un *Voyage de la Sainte Cité :* en 1518, on l'a placée dans la deuxième édition des *Passages*, qui avaient d'abord été imprimés en 1492. Qu'importe? Mais enfin, Lemaître goûte évidemment l'honnête simplicité de l'anonyme ; il la préfère aux lyriques ardeurs des romantiques et de ses contemporains : je crois que les « belles maisons qu'on appelle palais » l'amusent assez bien. Et il est satisfait de constater que Rousseau « ne nous en dit même pas autant. »

Bref, l'aïeul des romantiques n'a pas inventé le thème vénitien. C'est, dit Lemaître, qu'il était, dans l'art de la description, un précurseur ou un primitif : il n'avait pas eu le temps « de raffiner et de renchérir. » Et puis, au milieu du XVIIIe siècle, Venise était une ville très vivante; ses palais, neufs ou nettoyés, ne menaçaient pas ruine : « elle n'avait donc pas alors ce charme de l'agonie et de la déliquescence, sur lequel nous avons appris à nous exciter. » Et puis, ce qui intéresse Rousseau, dans Venise, ce ne sont ni Saint-Marc, ni le pont des Soupirs, ni les canaux, ni les gondoles, mais le très honorable souvenir d'avoir été là quasiment secrétaire d'ambassade, un homme en vue et presque un diplomate.

Qui a inventé le thème vénitien? Je crois que ce fut Chateaubriand. Dans l'*Itinéraire*, il y a peu de chose. Le pèlerin de Jérusalem passe cinq jours à Venise ; il examine « les restes de sa grandeur passée; » on lui montre quelques tableaux de Tintoret, de Paul Véronèse, du Titien, du Bassan; il cherche, dans une église déserte, le tombeau du Titien et il a quelque peine à le trouver. Il s'embarque pour Trieste ; et alors : « A mesure que la barque s'éloignait, je voyais s'enfoncer sous l'horizon les lumières de Venise et je distinguais, comme des taches sur les flots, les différentes ombres des îles dont la plage est semée. Ces îles, au lieu d'être couvertes de forts et de bastions, sont occupées par des églises et des monastères. Les cloches des hospices et des lazarets se faisaient entendre et ne rappelaient que des idées de calme et de secours au milieu de l'empire des tempêtes et des dangers. Nous nous approchâmes assez d'une de ces retraites pour entrevoir des moines qui regardaient passer notre gondole ; ils avaient l'air de vieux nautoniers rentrés au port après de longues traversées, » L'*Itinéraire* est de 1811, de cinq années pos-

térieur au voyage. La première impression du voyageur, nous l'avons toute fraîche dans une lettre qu'il adressait de Trieste, le 30 juillet 1806, à son ami Bertin ; Bertin la publia, sans retard et en l'absence de Chateaubriand, dans le *Mercure :* « A Venise, on venait de publier une nouvelle traduction du *Génie du Christianisme...* » Ce n'est pas pour indisposer Chateaubriand ; et un si bon procédé, c'est, aux yeux d'un auteur, l'honneur d'une ville. Mais Chateaubriand déteste Venise. Elle lui « déplaît ; » et il l'appelle « une ville contre nature, » une ville « où on ne peut faire un pas sans être obligé de s'embarquer » ou de « tourner dans d'étroits passages plus semblables à des corridors qu'à des rues. » Il avoue que la place Saint-Marc « mérite sa renommée. » Au surplus, l'architecture de Venise lui paraît « trop capricieuse et trop variée. » Et les gondoles !... « Ces fameuses gondoles toutes noires ont l'air de bateaux qui portent des cercueils. J'ai pris la première que j'ai vue pour un mort qu'on portait en terre... » Une gondole qu'il a prise pour un mort? Quand Joubert lut cela dans le *Mercure*, il fut effaré : « Je meurs moi-même, écrivait-il à Mme de Vintimille, je meurs de peur que le *Publiciste* ne s'empare de cette phrase... » Le *Publiciste* fut clément, ou fut distrait. Et la phrase était imparfaite ; l'idée, ingénieuse. L'idée ne s'est pas perdue : nous l'avons revue depuis lors, plus d'une fois, chez plus d'un écrivain ; nous la reverrons. Toujours est-il qu'en 1806 Chateaubriand n'aime pas Venise, — et que c'est un scandale ou, du moins, une petite anomalie un peu choquante, — et qu'ainsi le père du romantisme manque à l'un de ses devoirs protocolaires. Il se repentit ; et, plus tard, il aima Venise, comme il le devait. En 1833, il retourne à Venise. Il y attend la Duchesse de Berry. Il n'est plus jeune, il est mieux informé. Désormais, il se plaît à Venise, et tant, si fort, si joliment qu' « au détriment de la monarchie légitime » il souhaite que la princesse ne vienne pas trop vite lui troubler cette solitude enchantée ; il « souhaite de mauvais chemins à l'auguste voyageuse » et prend de grand cœur son parti du retard d'un bon demi-mois qu'éprouverait la restauration du roi Henri V. Il a battu sa coulpe : il adore Venise. Et il prélude comme ceci aux charmantes ou admirables rêveries que ne cessera plus d'inspirer la reine de l'Adriatique : « Grâce à ses brises voluptueuses et à ses flots amènes, Venise garde un charme ; c'est surtout aux pays en décadence qu'un beau climat est nécessaire. Il y a assez de civilisation à Venise pour que l'existence y trouve ses délicatesses. La séduction du ciel empêche d'avoir besoin de plus de dignité humaine ; une vertu attractive s'exhale de ces vestiges de

grandeur, de ces traces des arts dont on est environné. Les débris d'une ancienne société qui produisit de telles choses, en vous donnant du dégoût pour une société nouvelle, ne vous laissent aucun désir d'avenir. Vous aimez à vous sentir mourir avec tout ce qui meurt autour de vous : vous n'avez d'autre soin que de parer les restes de votre vie à mesure qu'elle se dépouille. La nature, prompte à ramener de jeunes générations sur des ruines, comme à les tapisser de fleurs, conserve aux races les plus affaiblies l'usage des passions et l'enchantement des plaisirs... » C'est merveilleux et un peu morbide. Voilà certainement l'une des sources principales de la littérature vénitienne, qui a produit quelques chefs-d'œuvre et cent mille niaiseries. Venise est l'une des plus ravissantes manies de la littérature romantique et néo-romantique.

Venise a eu, dans notre littérature, des débuts modestes, mais anciens, comme il est facile de s'en informer, pour peu qu'on lise un gros volume, assez confus et broussailleux, riche de faits et d'anecdotes, *Venise dans la littérature française depuis les origines jusqu'à la mort de Henri IV*, par Mme Béatrix Ravà. Beaucoup d'érudition, très attentive et diligente, quelque désordre, moins de gaieté que n'en demande, à mon avis, l'érudition la meilleure. Ce qui complique le volume, c'est que l'auteur a traité ensemble deux sujets, — deux ou trois, — deux surtout : les débuts, comme je disais, du thème vénitien dans notre littérature ; et aussi les rapports des littératures française et italienne pendant le Moyen Age et la Renaissance. Et l'on s'embrouille ; mais on attrape, de-ci de-là, les élémens de ce qu'on cherche. Il y aura un tome second : l'auteur y montrera le thème vénitien qui, durant deux siècles encore, végète et qui s'épanouira glorieusement par les soins de Chateaubriand, puis de Musset, de Mme Sand et peut-être de Pagello. N'oublions pas ce Pagello, sans qui n'aurait pas eu toute sa furie langoureuse une histoire d'amour indispensable aux attraits de Venise.

Le plus ancien de nos écrivains qui ait parlé de Venise fut Geoffroy de Villehardouin. Il avait vu Venise dans une circonstance mémorable, y étant arrivé au mois de février 1201, parmi d'autres négociateurs qui préparaient la croisade. L'année suivante, vers l'automne, les Croisés partirent. Mais, au moment de partir, ces vaillans hommes et pieux n'avaient pas l'argent qu'il fallait pour payer à la République le loyer des navires et les vivres. Le doge Henri Dandolo voulut bien accorder un délai de payement, à la condition que les Croisés fissent un crochet par la ville de Zara, qu'ils reprendraient

aux Hongrois et rendraient à la République. Les Français reprirent Zara et la donnèrent à Venise. Ils réussirent aussi à prendre Constantinople, où Henri Dandolo eut un palais, « un des plus beaux du monde. » Villehardouin reçut les fiefs de Trajanople et de Macra ; en sus, le titre de maréchal de Roumanie. La croisade avait tourné en expédition militaire, et profitable, où divers Croisés ne gaspillèrent pas l'occasion de s'enrichir. Villehardouin garda de cette histoire une vive admiration pour le doge qui, avec un beau visage et un grand zèle à « vivre ou mourir auprès des pèlerins, » était un malin. Quant à Venise, Mme Béatrix Ravà nous prie de croire qu'il en a « senti la beauté : » il a dit que Saint-Marc était « la plus belle église qui fût ; » c'est tout ce qu'il a dit.

Au XIVe siècle et ensuite, beaucoup de pèlerins partirent de France et allèrent à Venise pour tenter de là le saint voyage de Jérusalem. Ainsi le seigneur d'Anglure, lequel fit à cheval, en six jours, le chemin jusqu'à Pavie, et visita Vérone « qui est une belle et grande cité, » Vicence, Padoue et Venise « très excellente, noble, grande et belle cité, toute assise en mer. » A Venise, il pria dans toutes les églises, devant toutes les reliques et fut très satisfait d'avoir vu la dent de Goliath. Il donna même un coup d'œil à l'Arsenal... Mais, quoi ! le seigneur d'Anglure est un homme qui ne cherche pas le divertissement. Et pareillement d'autres voyageurs, Nompar, seigneur de Caumont, Ghillebert de Lannoy, Bertrandon de la Broquière, sont des pèlerins qui pèlerinent : certes il ne faut pas s'attendre qu'ils badinent. Quand ils ont dit que Venise est une belle cité assise en mer, grande comme la moitié de Paris et où il y a plus de bateaux que de chevaux à Paris, voilà tout ; et ils ne font plus qu'énumérer les corps de saint Zacharie, de saint Grégoire le martyr et de saint Théodore, tous trois en un tombeau, à l'abbaye de Saint-Jacques ; le corps et les souliers de sainte Lucie dans l'église qui est dédiée à cette sainte ; un os de la cuisse de Monseigneur saint Christophe et le précieux corps de sainte Barbe tout entier et aussi de la peau de Monseigneur saint Berthemieu dans l'église des Croisettiers ; et, dans l'église de Monseigneur saint Marc, le corps de l'évangéliste et aussi le sang miraculeux qui, à Constantinople, coula d'un crucifix qu'avait blessé la dague d'un « ribaud désespéré. » L'un d'eux, sensible aux sons et aux couleurs, s'étend un peu sur les musiques des « trompettes, clairons et ménétriers, luths et tous instrumens et chantres, » sur la splendeur des grands étendards de soie dorée et figurée, la magnificence des costumes qu'ont revêtus, pour la cérémonie de

vêpres, le duc et les six-vingts conseillers de la ville, drap d'or, velours, soie écarlate et la fourrure qu'il nomme lestiche et que nous nommons petit-gris. Même, il a regardé les nobles dames, « trop plus richement habillées que les hommes » et brillantes de perles et pierreries. Lengherand, bailli général du Hainaut, conseiller ordinaire de Philippe le Beau et mayeur de la ville de Mons, qui accomplit son pèlerinage vers le déclin du xve siècle, regarda plus qu'un autre les nobles dames ; il les déclare « fort belles femmes et puissantes, » mais accoutrées « très fort dépourvuement, car on leur voit depuis le bout de la tête jusques au-dessous les mamelles. » Il ajoute : « Et plût à Dieu que les femmes de notre pays fussent ainsi habillées ! » Maintenant qu'il a séjourné à Venise, il ne se souvient de Gand et de Bruges qu'avec indulgence.

Les pèlerins sont occupés de leur dévotion ; semblablement, les diplomates songent d'abord à leur affaire. Et Philippe de Commynes est un homme qui ne se laisse pas distraire de sa volonté. Cependant Venise, où il remplit deux missions dans les années 1491 et 1495, le séduisit assez pour qu'en ce point de ses mémoires, son récit montre du plaisir et de la coquetterie ingénieuse. Le jour qu'il arrivait, vingt-cinq gentilshommes, vêtus d'écarlate, vinrent à sa rencontre au lieu dit de la Chafousine, qui est à cinq milles de Venise, et le firent entrer en l'une de leurs petites barques bien nettes et couvertes de beaux tapis velus. Par la rivière, ils le menèrent jusqu'à la mer et aux abords de Venise ; et alors Commynes fut « bien émerveillé de voir l'assiette de cette cité, et de voir tant de clochers et de monastères, et si grand maisonnement, et tout en l'eau, et le peuple n'avoir autre forme d'aller que en ces barques, dont je crois qu'il s'y en finerait trente mille, mais elles sont fort petites ; et est chose bien étrange de voir de si belles et si grandes églises fondées en la mer... » A l'église Saint-André, où les vingt-cinq gentilshommes les conduisirent, l'attendaient encore vingt-cinq gentilshommes et les ambassadeurs de Milan et de Ferrare. On le fit monter dans un bateau couvert de satin cramoisi et seoir entre les deux ambassadeurs. Ils suivirent le Grand Canal : « Les gallées y passent à travers ; et y ai vu navire de quatre cents tonneaux ou plus près des maisons ; et est la plus belle rue que je crois qui soit en tout le monde, et la mieux maisonnée, et va le long de la ville... » Enfin, Venise, « c'est la plus triomphante cité que j'aie jamais vue ; » et, disons tout : « celle qui plus fait honneur à ambassadeurs. » La Sérénissime avait su gagner promptement le cœur de Commynes ; mais il ne tarda guère à vérifier que les Vénitiens « ne se

faisaient que rire » des Français. Il était chargé de les tenir en bonne amitié avec le roi de France, tandis que le roi de France allait s'emparer de Florence, de Rome et de Naples. Cependant, la Seigneurie, tout en fêtant Commynes très bien, préparait la confédération de l'Italie contre les étrangers. Commynes s'efforçait d'empêcher cet arrangement : et le doge, un matin, lui annonça que toutes conventions étaient signées, de la nuit même. « J'avais le cœur serré, » écrit Commynes. Le soir, pour célébrer l'entente des Italiens, Venise fut illuminée : et Commynes se dissimula dans une gondole couverte qui le promena seul et invisible dans les clartés, les musiques et la gaieté nocturne de Venise.

Les guerres d'Italie multiplièrent les relations de la France et de la République, et rendirent ces relations, charmantes quelquefois, et quelquefois très mauvaises : l'opinion de nos écrivains, sur la reine de l'Adriatique, subit les péripéties des événemens. Venise a dès lors chez nous, et pendant tout le XVIe siècle, des partisans chaleureux et plusieurs ennemis.

Au commencement du siècle, en 1502, Anne de Foix, qui allait épouser Ladislas, demeura trois jours à Venise ; et Anne de Bretagne avait chargé l'un de ses hérauts d'armes, Pierre Choque, de lui rédiger le journal du voyage. La princesse française qui épousait le roi de Hongrie servait une politique d'hostilité contre les Turcs. Venise, reconnaissante, la reçut magnifiquement, donna ses fêtes les plus merveilleuses, prodigua ses fantaisies les plus extraordinaires. Le doge, avec toute la Seigneurie, accueillit Anne de Foix sur le *Bucentaure*, « qui est autant dire comme char ou bateau royal, car il ne sert que de porter le duc quand il va à soulas autour de la ville ou qu'il va au devant de quelque prince pour lui faire honneur. » Quel bateau ! L'on y voit deux lions d'or, grands comme s'ils étaient en vie. Et le doge est assis, coiffé du chapeau ducal et tenant de la main droite l'épée, de la main gauche une balance. Sur la poupe, il y a un oranger très haut et qui supporte « un monde d'or ; » à côté, un grand étendard de satin cramoisi avec une double peinture et de Saint-Marc l'évangéliste et des armes ducales. Et, sur le *Bucentaure*, tapissé de drap d'or, il y avait un château gaillard tout garni de dames en quatre rangées ; et chacune d'elles, rutilante de diamans, émeraudes, rubis, topazes et autres pierres. Cinq cents bateaux, à grand luxe, accompagnaient le *Bucentaure*. Et il y eut des jeux allégoriques. Sur une barque, trois dames figuraient la France, la Hongrie et la Seigneurie ; et survinrent trois faux Turcs : les trois dames les

déconfirent après une courte bataille. Et, sur une autre barque, trois dames habillées en Mores s'inclinaient et faisaient obéissance à une reine couronnée, habillée selon la mode française. Et tout cela est de la politique et politesse de diplomatie. Mais il y avait enfin une galéasse, où l'on voyait, sur un pilier vert de feuillage, un dieu d'amour, lequel disait en son dicté : « Soyez amoureux ! » A l'entour de ce dieu étaient assis ou étendus gracieusement de jeunes dames et maints « docteurs » lisant des livres ; l'un, sur une banderole avait écrit qu'« il n'était vie que d'amoureux » ou à quoi bon vivre ?

C'est la première mention d'amour, au sujet de Venise. Eh ! jusqu'à présent, nous n'avons eu que témoignage de pèlerins tout à leurs prières et de diplomates férus de diplomatie ou qui ne racontent pas le détail des jours et des nuits. Voici encore un pèlerin, mais qui n'est pas confiné dans l'oraison, Jacques Le Saige, marchand drapier en la ville de Douai. Dévot, certes, car il voulut faire le voyage de Terre sainte ; et, quand il rentra chez lui, sa boutique eut pour enseigne les armes du patriarcat de Jérusalem et cette devise : « Loué soit Dieu ; j'en suis revenu. » Il est dévot et, à Venise, ne manque pas d'entendre chaque matin la messe et d'honorer les reliques précieuses ; mais il avoue aussi qu'il est bon « crocheteur de flacons et bouteilles. » Avec son camarade Jean du Bos, dès son arrivée, il entre à l'église de Saint-Marc, dit ses prières et bientôt s'avise de ne point jeûner. Il ne décrit pas avec moins de zèle que ses devanciers les reliques des saints et des martyrs, mais insiste bien davantage sur la question des repas. Il dut chicaner son hôte pour obtenir, moyennant douze gros, le dîner, le souper, le gîte. Lorsqu'il fut au point de s'embarquer, il traita comme suit avec Louis Dolfin l'armateur : il payerait quarante et cinq ducats pour le transport et telle nourriture, le matin une pleine tasse de malvoisie et deux ou trois morceaux de pain biscuit; au dîner, potage et deux sortes de chair bouillie, du fromage et du vin « autant qu'on peut boire ; » au souper, deux sortes de chair et le fromage ; environ deux heures après souper, pleine tasse de vin. Jacques Le Saige n'était pas maladroit à réunir le temporel avec le spirituel. A Venise tout l'amuse ; à chaque instant, il note qu'il n'avait « point vu de pareil » et qu'il « ne l'eût jamais pensé. » Il monte au Campanile et observe qu'on y monterait en cavalier : seulement, il n'est de chevaux à Venise. Dans les rues, il baguenaude et volontiers s'attarde aux échoppes où l'on fait « tout plein de soie, » où l'on affine le coton, où l'on fabrique la ferraille ; et il assure que c'est une « chose inestimable » d'être là. Il admire le Colleone, alors tout doré. Il a aussi

l'émoi d'un beau supplice, où le bourreau coupe des poings, une langue et puis crève des yeux ; et il se fâche de ce qu'un des condamnés, un prêtre et fort coupable, ait esquivé le châtiment. Jacques Le Saige est un badaud très curieux, un pèlerin très Renaissance. La nuit de l'Ascension, Jean du Bos et lui vont à Saint-Marc. Et la cérémonie est superbe. Mais Jean du Bos et Jacques Le Saige ont (sans reproche) des distractions : c'est que jamais ils n'avaient vu telle assemblée de si belles femmes, toutes les Vénitiennes de haute noblesse qui, d'habitude, ne se montrent pas au populaire et qui, pour la religieuse occasion, s'évadent hors de leurs palais. Elles font grand manège d'élégance et, à cause de la chaleur, agitent devant elles un « fatras de soie » : Jean du Bos et Jacques Le Saige n'avaient pas encore vu d'éventails. Et ces belles femmes ont de belles robes de damas ; quelles robes et qui déjà les « déshabillent si bien » ! décolletées et qui laissent voir la poitrine : et, dit Jacques Le Saige à son lecteur, cette poitrine, « soyez sûr qu'elle était bien blanche » !... Autrefois, le vieux Lengherand, lui aussi, remarquait le décolletage des Vénitiennes : mais il l'indiquait d'un mot rapide : et il baissait les yeux. Jacques Le Saige est mieux attendri. Les Vénitiennes du vieux Lengherand, ce sont un peu les frivoles qui, dans les verrières du moyen âge, festoient l'Enfant prodigue, le couronnent de roses et, en dépit de tout, gardent un chaste maintien. Les Vénitiennes de Jacques Le Saige ont un attrait de volupté plus capiteuse et ressemblent aux femmes de Carpaccio, à ses courtisanes.

Laissons les pèlerins, même Renaissance. Cherchons les poètes : c'est à eux qu'il est raisonnable de se fier pour le renseignement d'amour et de galanterie. Claude de Pontoux, natif de Chalon-sur-Saône et fils d'un apothicaire, étudia la médecine premièrement à Dôle ; et son père eut l'imprudence de l'envoyer à la célèbre université de Padoue. Beaucoup de jeunes Français étaient là, dans de pareilles conditions ; et, comme on raconte que les étudians d'Aix-en-Provence connaissent le chemin de Marseille, les étudians de Padoue allaient à Venise. Le petit Pontoux mène, à Venise, tandis que son père le croit à Padoue, la vie la plus gaie, au point qu'il en devient poète et fin sonnettiste :

Vogue, garçon, ô vaillant barquerolle,
Étends tes bras, voûte-toi, tire bien,
Fais-moi voler d'un vol pégasien
Par ce canal ta légère gondole.

Il m'est avis qu'au paradis je vole.
Passe au Realte, un canal Cyprien,
A Calespurge ; ici, garçon, retien
Ferme au tréguet : voici la Casidole.

Ha! c'est ici que je dois apaiser
Tous mes ennuis et où je dois baiser
A mon plaisir ma douce Philomide.

Mon cher espoir, le voulez-vous pas bien ?
Mon œil, mon cœur, mon tout, mon miel, mon bien,
Sus, entrons donc au paradis de Gnide!

La douce Philomide ne lui est pas, quoi qu'il affirme, son tout. Il ne méprise pas ailleurs la gaie Luciane, non plus l'Esmeralde aux yeux verts et non plus Véronique, si gracieuse et qu'il se promet de « faire danser à la vénitienne; » non plus Émiliane et non plus l'Angela Bell'occhi, moins jeune, mais savante; non plus Diane, ou Mariette, ou celle qu'on nomme la Ragousée; non plus que d'autres et qu'il ne compte pas à moins de trente et quatre. Le petit Pontoux se donne du bon temps et, dans Venise, va de plaisir en plaisir. Il a l'âme légère comme la gondole qui le fait voler du Rialte à la Casidole. Son ami, l'aimable Sélincourt, l'accompagne de plaisir en plaisir. Mais un autre de ses amis, Claude Turrin, l'attristerait. Claude Turrin, qui, pour étudier le droit, vint à Padoue, autant dire à Venise, avait laissé en Bourgogne une amante, une « parfaite amie, » Christienne de Baissey, demoiselle de Saillant, qu'il ne pouvait ni ne voulait oublier : telle était sa mélancolie que, dans ses vers, poète par chagrin comme le fut Pontoux par son allégresse, il dénigra Venise, et les « faquins de cette république, » et la vie indulgente, et les courtisanes, même l'Angela et ses beaux yeux, et l'art de « folâtrer toute nuit dedans une gondole. » Une peine d'amour, mais prise à Venise, affligeait aussi Pierre Bricard, « d'aimable mine, » de vif esprit et qui avait « la taille haute et grâce en sa posture » : il fuyait toute rencontre et voire n'entrait plus à l'église où les amoureux « vont dire leurs désirs aux dames par leurs yeux. » Claude Turrin, qui ne se console d'être si loin de sa Bourgogne et à qui pèse le bel exil vénitien nous semble un second Joachim du Bellay. Celui-ci, pendant tout son séjour en Italie, regretta la France, « mère des arts, des armes et des lois, » regretta son village, son Loire gaulois, son petit Liré, la douceur angevine. Et Rome l'a ennuyé; il a détesté du Florentin « l'usurière avarice, » du Siennois « le sens mal arrêté, » du Génois « la rare

vérité, » du Vénitien « la trop caute malice. » Et, au sujet des Vénitiens, de leurs changes, profits et trafics, de leurs gondoles, de leurs femmes, de leurs festins et de leur « vivre solitaire, » il a écrit le sonnet bien connu : « Il fait bon voir... » Un terrible sonnet, que termine la caricature des épousailles de la mer « dont ils sont les maris et le Turc l'adultère. » Le tendre poète d'Olive a rude et vive la satire.

Avant lui, Marot s'est déplu à Venise. Il avait dû quitter la France pour le motif de religion. A Ferrare d'abord, Renée de France, fille de Louis XII, l'accueillit, et l'aida de son crédit, le combla de ses bienfaits. Mais le duc Hercule d'Este n'approuvait pas un hérétique, et l'approuvait si peu qu'un jour, dans les rues de Ferrare, le poète fut rossé par des garçons que le duc, s'il ne les avait pas chargés d'en faire tant, considéra comme innocens pour le moins. Marot quitta Ferrare, afin de n'être plus accosté par les protégés d'Hercule. Venise avait une renommée de tolérance. Il se réfugia donc à Venise et bientôt s'y trouva très malheureux. Il regrettait, comme Turrin et du Bellay, la France; il regrettait le passé, les amis, ses « maroteaux; » il regrettait une jeune fille, Anne d'Alençon peut-être. Et puis, en fin de compte, un chacun

> Trouve toujours ne sçay quelle douceur
> En son pays, qui ne lui veut permettre
> De le pouvoir en oubliance mettre.

Encore qu'une fois il se vante : « A Venise, j'ai fait prouesse ! » à Venise il eut perpétuellement nostalgie et rancœur. L' « étang salé vénitien » lui fut très fastidieux. Et il craignit qu'à longtemps vivre en compagnie étrangère, il ne perdît son style ou son talent : avis à tel ou telle qui, aimant ses rimes françaises, jugerait bon de lui rouvrir les portes de France. Il supplie la duchesse de Ferrare, qui peut le seconder. Renée de France, duchesse de Ferrare, ainsi que lui, est huguenote. Quand il écrit à cette princesse et très illustre dame, il ne manque pas de montrer comme le scandalise la vie païenne de Venise. Les Vénitiens, il l'avoue, sont habiles à tout ce qui doit « le corps et l'œil satisfaire; » mais ils ne songent pas qu'ils ont une âme au corps.

> Dont il s'ensuit qu'ils n'élèvent leurs yeux
> Plus haut ni loin que les terrestres lieux
> Et que jamais espoir ne les convie
> Au grand festin de l'éternelle vie...

Les cérémonies religieuses et l'apparat de la prière, à Saint-Marc,

indignent maître Clément : ces chants, ces pompes, ces mines et tout cela « qui est, mon Dieu, ce que tu abomines ! » Vénus, à Venise qui porte le nom de la déesse voluptueuse, est plus révérée qu'au temps des Grecs en l'île de Cythère. Et à Venise, il y a trop de Juifs, de Turcs, et Arabes, et Mores : eh ! quoi, trop sévère, Marot va-t-il reprocher à Venise la tolérance dont il profite? or, il profite de la tolérance qu'il dédaigne sous les espèces du scepticisme!... Il put enfin quitter Venise et retourner en France. Alors, les vers qu'il avait écrits près de l'étang salé vénitien, il les publia. Mais il les corrigea. Près de l'étang salé vénitien, naguère, il invoquait la duchesse de Ferrare et l'engageait à se souvenir

De cestuy là que retiras pour rien
Quand il fuyait la fureur serpentine
Des ennemis de la belle Christine...

Et, la belle Christine, c'est la religion du Christ selon maître Calvin. De retour à Paris, plus circonspect, il imprima :

Quand il fuyait la fureur et les ruses
Des ennemis d'Apollo et des muses.

Rabelais est peut-être allé à Venise ; et on le croirait un peu, quand il parle du peuple d'île des Macreons qui étaient charpentiers et tous artisans « tels que voyez en l'arsenal de Venise ». Brantôme est allé à Venise et il en a goûté la vie « courtisanes que, plaisante et heureuse ; » hélas ! les mémoires de Brantôme sont perdus. Montaigne est allé à Venise. Il aimait beaucoup les voyages et aurait voulu passer ses jours, dit-il, « le cul en selle. » Mais son journal de Venise, il ne l'a pas rédigé lui-même : un secrétaire nota quelques promenades, une visite à une belle courtisane, Veronica Franco, douce femme et bien lettrée. Montaigne ne fit que passer à Venise, parce qu'il eut « la colicque. » Et c'est dommage que l'on n'ait pas de lui un essai sur Venise ; car il avait la tête bien faite et il eût préservé d'imprudence ou de hâblerie, touchant Venise, maints écrivains qui vinrent après lui.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE BRUIT DE LA BATAILLE

LE SON DE LA CANONNADE

C'est un caractère curieux de cette guerre qu'on l'entend beaucoup plus qu'on ne la voit. Contrairement à ce qui a lieu dans la vie pacifique, les sensations auditives y sont bien plus nombreuses et intenses que les visuelles. Et c'est pourquoi, malgré les images des journaux illustrés, malgré les reportages et les récits, malgré même les films impressionnans qui défilent sur la toile blanche des cinémas, ceux qui n'auront pas en personne mis la main à la pâte n'auront qu'une idée incomplète, qu'une représentation imparfaite, qu'une image amputée de la guerre moderne, car il leur manquera, en dépit du coup de grosse caisse formidable et anodin dont s'accompagne au cinéma la gerbe des obus éclatans, la sensation qui domine tout et qui enveloppe tous les objets et tous les gestes dans son frisson tumultueux : le bruit impérieux de la bataille.

Dans les guerres anciennes, il n'en était pas ainsi. Les troupes luttant à ciel ouvert avec leurs beaux uniformes polychromes, leurs chevaux bondissans, leurs armes étincelantes offraient sans doute des impressions plus vives encore à l'œil qu'à l'oreille. Cela fut vrai surtout avant l'invention de l'artillerie, et il est trop évident que le cliquetis des épées antiques contre les boucliers ne devait pas s'entendre, en le doublant même des plus homériques cris de guerre, à une très grande distance. Jusqu'à la présente guerre, et en dépit du bruit des canons dont le rôle et l'emploi furent naguère assez limités, la bataille continua à être surtout pour l'observateur un beau spectacle. Ce fut le temps béni des peintres de batailles, des magnifiques

chevaux andalous caracolant, de leur petit galop trop court, dans les tableaux de Van der Meulen.

Tout cela n'est plus : aujourd'hui on *entend* la bataille beaucoup plus qu'on ne la voit. Et je ne parle pas seulement de ceux qui, loin en arrière, ne la connaissent que par un grondement derrière lequel il se passe quelque chose. Non, le chef même d'un secteur, celui-là même qui dirige et commande à quelques centaines de mètres de la mêlée, ne connaît guère celle-ci que par son oreille. Dans la demi-obscurité de son poste de commandement, penché sur ses cartes, il ne voit pas les canons et les fusils qui tirent, les hommes qui rampent dans les boyaux et avancent en se tapissant dans les trous d'obus; mais, en revanche, le vacarme des départs et des éclatemens, le tumulte formidable des mines qui sautent, le sifflement des balles et la crécelle terrible des mitrailleuses, tout cela jusqu'au fond de son réduit l'inonde d'un bain sonore. C'est par ces sons que son âme communie vraiment avec l'action; mieux encore, c'est le son qui lui permet de suivre et de diriger tout, grâce au téléphone qui, à chaque instant, rend compte, apporte des renseignemens et remporte des ordres.

Et c'est ainsi qu'un aveugle aurait sans doute une notion plus intense et plus vive de la bataille qu'un sourd. Il est au contraire bien probable que, dans le train-train ordinaire de la paix, l'aveugle est plus isolé des choses que le sourd, car il n'est guère de bruits ou de sons intéressans dans la vie ordinaire qui portent à plus de quelques dizaines, quelques centaines de mètres, tandis que par l'œil nous communiquons avec tout l'univers infini, et nous possédons sur notre rétine jusqu'aux lointaines étoiles qui palpitent tout au fond de la Voie lactée et dont la lumière à l'allure de 300 000 kilomètres à la seconde a besoin de plusieurs siècles pour nous parvenir.

A quoi tient que les phénomènes qui caractérisent la guerre moderne frappent notre oreille beaucoup plus que notre œil? A deux choses que je vais expliquer et qu'on peut résumer d'un mot : d'abord à ce qu'on sait cacher les objets à la vue, tandis qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de défiler les bruits, ensuite à ce que les phénomènes explosifs, qui sont aussi essentiels et fréquens dans la guerre qu'ils sont rares dans la vie courante, sont les plus puissans des générateurs de son connus.

***

Le son, la vibration qui impressionne notre oreille, est formé par des ondes assez analogues (quoique non tout à fait semblables) à

celles qu'on produit en jetant un caillou dans l'eau et aussi à celles qui constituent les rayons lumineux. Mais tandis que ceux-ci ont une très petite « longueur d'onde, » comme disent les physiciens, si bien que les ondes de la lumière n'ont que quelques dix-millièmes de millimètre de longueur, les ondes de son sont beaucoup plus longues et elles varient entre une dizaine de mètres de longueur pour les sons les plus bas qui soient sensibles à l'oreille, et environ un centimètre pour les sons les plus aigus (1). C'est-à-dire que les ondes des sons les plus aigus sont des millions de fois plus longues que les ondes lumineuses.

Il s'ensuit immédiatement que les ondes sonores seront capables de tourner des obstacles qui arrêteront les ondes lumineuses. C'est en effet une propriété bien connue des physiciens que les ondes sont capables de *se diffracter*, comme ils disent, c'est-à-dire de contourner les obstacles rencontrés d'autant plus facilement qu'elles sont plus longues. C'est un peu, si j'ose employer cette comparaison simpliste, comme les animaux qui franchiront, toutes choses égales d'ailleurs, d'autant plus facilement qu'ils seront eux-mêmes plus grands les obstacles rencontrés. Un caillou qui sera comme un mur sur le chemin de la fourmi sera franchi sans même qu'il s'en aperçoive par un cheval.

Il s'ensuit que le son tournera autour d'obstacles des millions de fois plus grands que ceux qui arrêtent la lumière, et c'est pourquoi l'éventail permet à Célimène de cacher son visage sans empêcher qu'on l'entende. De là résulte aussi que la plupart des sons remplissent tout l'espace ambiant, pénétrant dans les endroits les plus clos, et tournent tous les obstacles dont le moindre suffit à arrêter la vision Ce phénomène est d'autant plus marqué que la plupart des substances opaques à la lumière, le bois, le métal, etc., se laissent traverser par le son.

Or j'ai expliqué déjà à plusieurs reprises à mes lecteurs que, à

(1) Lorsque nous parlons des sons les plus bas ou les plus aigus qui soient sensibles à l'oreille, cela ne veut pas dire qu'il n'en existe pas de plus bas et de plus aigus encore, mais qui sont hors des limites de notre sensibilité. Il faut distinguer le son sensation et le son phénomène physique objectif. En ce dernier sens, il y a des vibrations imperceptibles, identiques comme nature à celles que perçoit notre oreille et n'en différant que par leur longueur d'onde, de même qu'il y a de la lumière infra-rouge et ultra-violette qui n'impressionne pas notre rétine. A ce point de vue, on a produit des ondes sonores très courtes qui sont sensibles à certains instrumens de mesure, sinon à l'oreille, et qui ont une longueur d'à peine un millimètre, c'est-à-dire sont encore dix fois plus aigus que ceux qui sont à la limite des sons élevés perceptibles. Au contraire, à l'autre bout de l'échelle, on sait que le canon émet certaines ondes très longues et que nous n'entendons pas, parce qu'ils sont en deçà des sons graves sensibles.

cause surtout de la dissémination et de l'étendue de cette guerre dans le temps et dans l'espace, celle-ci est devenue une sorte de partie de cache-cache où le problème essentiel et primordial est de ne pas être repéré par l'adversaire, et de le découvrir au contraire. C'est pourquoi surtout on se cache dans des tranchées dont la protection matérielle est moins sûre que l'invisibilité qu'elle procure, c'est pourquoi on défile et on masque batteries, hommes et chevaux derrière des écrans quelconques. Mais si on peut ne pas être vu, il résulte des propriétés des ondes acoustiques que nous venons d'exposer, qu'il est impossible d'empêcher le bruit qu'on fait d'être entendu, car les obstacles qui arrêtent la vue n'arrêtent pas l'audition. Et c'est pourquoi on entend les coups des canons et des fusils qu'on ne voit pas. C'est pourquoi on entend éclater les obus et les mines dont on ne voit pas les éclatemens.

Le même phénomène qui rend sensible le son malgré les obstacles qui suffisent à arrêter la lumière, fait que la télégraphie sans fil est possible. Les ondes hertziennes employées dans celle-ci ont en effet une longueur d'onde encore bien plus considérable que le son (plusieurs kilomètres souvent) et c'est leur diffraction autour des plus gros obstacles du relief terrestre, de la courbure du globe elle-même, qui rend possible leur perception aux grandes distances.

Et c'est pourquoi tout le monde sur le champ de bataille, si abrité qu'il soit, si caché qu'il se trouve dans les postes souterrains, est enveloppé dans la symphonie épique que font dans l'air vibrant l'*allegro* joyeux et clair des pièces de campagne, le *largo* pathétique des canons lourds, auxquels dans le bruit de cymbales des mines et des torpilles, sous le vol bourdonnant des avions, vient se mêler le *scherzo* des tambourinantes mitrailleuses.

Tous ces instrumens martiaux, qui font frémir et vibrer mélodiquement l'âme sonore de la bataille, toutes les bouches à feu, sont, dans une certaine mesure, analogues aux instrumens de musique à vent. Le son y est produit, grâce à la déflagration des poudres et des explosifs, par un phénomène très analogue à celui qui fait vibrer les tuyaux d'orgue.

Mais le déplacement d'air produit par la déflagration des charges de poudre et l'éclatement des obus et des autres engins explosifs est infiniment plus intense que celui qui est réalisé dans les instrumens de musique les plus puissans. De là provient la grande intensité et partant la portée considérable, que nous allons examiner maintenant, du son du canon.

***

La voix des orateurs, si remarquables soient-ils, ne porte guère qu'à quelques décamètres, à moins qu'elle ne soit amplifiée par la trompette de la Renommée qui est, comme on sait, une trompette métaphorique d'où sortent plutôt des papiers imprimés que des sons. Le sifflet des chemins de fer ou des sirènes ne dépasse guère quelques kilomètres. Qu'est cela à côté des portées atteintes par le son du canon? D'une intéressante enquête faite récemment par M. Bigourdan et communiquée par lui à l'Académie des Sciences, il résulte que le bruit des dernières canonnades a été entendu très nettement dans un rayon d'environ 250 kilomètres. On a bien entendu parfois, notamment au Japon, le bruit produit par certaines éruptions volcaniques jusqu'à des distances du même ordre de grandeur. Mais, en ce qui concerne les bruits produits artificiellement, il faut convenir qu'il n'en est point de comparables en intensité et que, de toutes les formes de langage imaginées par l'homme pour exprimer sa pensée... et l'imposer, la poudre est certes celle qui parle le plus haut.

Les résultats systématiquement recueillis par M. Bigourdan n'ont d'ailleurs rien de surprenant, si on considère les précédens, car déjà dans l'histoire on avait vu... ou plutôt entendu l'artillerie porter l'écho de la bataille jusqu'à de pareilles distances. En 1792, le canon de Mayence fut entendu à environ 245 kilomètres; en 1809, les coups de canon tirés à Heligoland le furent à 260 kilomètres. Certains historiens assurent même que des témoins dignes de foi entendirent en 1832 le canon du siège d'Anvers jusque dans la Saxe, à près de 600 kilomètres. Je n'irai point comme Renan jusqu'à mettre en doute la documentation de ces historiens et à les considérer comme de pauvres petits savans conjectureux. Mais on peut se méfier de la véracité des témoins invoqués par eux dans cette affaire; car ils appartenaient à un peuple qui a pris depuis d'étranges libertés avec la vérité... Ce sont même les seules libertés qu'il ait jamais su prendre. En 1870, en tout cas, les canons de siège allemands en batterie devant Belfort étaient entendus nettement jusqu'au Salève, à 175 kilomètres.

Dès le début de la guerre actuelle, on entendit fort bien le canon à des distances très grandes. Des observations communiquées à l'Académie des Sciences d'Amsterdam par le docteur van Everdingen, professeur à l'Université d'Utrecht, qui est un spécialiste de ces questions, il résulte en effet que le canon du siège d'Anvers, en

octobre 1914, fut perçu jusqu'à Groningue, à 270 kilomètres de là. Ce savant a même recueilli des observations faites le 28 octobre 1914, pendant un bombardement de la côte flamande par les gros canons de la flotte anglaise, et d'où résulte avec certitude que ce bombardement fut noté à 290 kilomètres de là.

Une chose en vérité pourrait étonner dans tout cela, c'est qu'on n'ait pas observé des portées sonores encore beaucoup plus considérables, et en se plaçant dans des circonstances favorables, peut-être entendrait-on parfois actuellement la canonnade à des distances encore bien supérieures à celles que nous venons d'indiquer. Il y a à cela deux raisons : les canons de Mayence étaient perçus à une distance presque égale à celles-ci ; or, il est évident que la déflagration de la poudre dans les grosses pièces modernes est beaucoup plus puissante qu'elle ne l'était naguère dans les canons de la Révolution ou de l'Empire. Or, c'est cette déflagration qui, en ébranlant l'air, produit le martial fracas célébré par la *Carmagnole*. Il est vrai pourtant que, d'après les recherches récentes des pyrotechniciens, le rayon dans lequel une substance explosive exerce un effet mécanique déterminé est proportionnel seulement à la racine carrée de la charge, c'est-à-dire que, pour une charge quadruple, ce rayon est seulement double. Si on admet pour l'intensité du son produit une loi analogue, — et c'est ici une hypothèse personnelle que j'émets, mais elle est fort vraisemblable, — il en faut conclure qu'on ne doit pas s'attendre à voir dépasser *beaucoup* actuellement les portées obtenues lors des guerres précédentes dans l'audition du canon. Dans tout ceci nous parlons surtout du coup de canon lui-même ; mais toutes ces remarques s'appliquent également au bruit de l'éclatement des projectiles. Celui-ci d'ailleurs m'a toujours paru, personnellement et toutes choses égales d'ailleurs, bien moins intense que le bruit du coup de canon lui-même, du moins pour les grandes vitesses initiales.

*
* *

D'autres circonstances doivent, en revanche, faire varier énormément la portée ordinaire des sons, ce sont les conditions météorologiques qui la multiplient parfois d'étonnante façon. C'est ainsi que le célèbre physicien anglais Tyndall, au cours d'une série d'expériences systématiques dont il fut chargé naguère par l'Administration anglaise, constata que la portée maxima de certains signaux (coup de canon, sirène, etc.), émis d'un point de la côte, variait en mer, suivant les jours, entre 3 et 21 kilomètres. Les mêmes sons étaient donc certaines

fois perceptibles sept fois plus loin que d'autres ! Si l'intensité du son variait exactement comme le carré de la distance, il en faudrait déduire que l'état de l'atmosphère peut rendre un son donné près de cinquante fois (plus exactement quarante-neuf fois) plus puissant ou plus faible. En réalité, dès qu'il s'agit d'une distance un peu grande, l'atmosphère ne doit pas être considérée comme un milieu indéfini où la loi du carré s'applique, mais comme une lame assez mince où le son décroît seulement proportionnellement à la simple distance. En tout état de cause, les expériences de Tyndall démontrent que l'état de l'air peut faire varier l'intensité apparente d'un son dans un rapport qui est bien plus grand que celui de sept à un, c'est-à-dire qui est considérable.

D'où peuvent provenir ces variations que chacun de nous a maintes fois remarquées, ne fût-ce qu'en écoutant les coups plus ou moins sonores, suivant les jours, de quelque horloge prochaine ?

Avant tout, le vent paraît avoir dans tout cela un rôle prépondérant. C'est un fait généralement observé, au moins aux petites distances, qu'un vent contraire diminue l'intensité du son, tandis qu'un vent, venant de la même direction que celui-ci, paraît l'intensifier. Cela s'explique facilement. Le son se propage, comme on sait, dans l'air calme avec une vitesse de 331 mètres par seconde (environ 1 200 kilomètres à l'heure) à 0°. Le vent emporte le son lorsqu'il chemine dans le même sens et augmente sa vitesse, et cela d'une fraction qui peut être très notable, car les vents de dix ou vingt mètres à la seconde ne sont pas rares. Mais le vent généralement augmente avec la hauteur, parce que les couches les plus basses sont ralenties dans leur mouvement par leur frottement contre le sol, de même que le courant sur les bords d'un fleuve est moins rapide qu'au milieu. Il s'ensuit que, si j'ose ainsi dire, les *rayons sonores*, marchant dans le vent, et émis par exemple par un coup de canon, vont plus vite dans leur partie supérieure que près du sol. Et alors, de même qu'un attelage, tiré par deux chevaux de vitesses inégales, tourne dans le sens du moins rapide, de même le son est ramené vers le sol par le vent, lorsque celui-ci est de même sens. L'oreille reçoit ainsi plus d'ondes sonores qu'elle n'en recevrait sans cela. Avec un vent contraire, les ondes sont au contraire rejetées vers le ciel, envoyées en l'air dès leur départ, et il n'en parvient guère à l'oreille d'un observateur rapproché.

Il convient d'ailleurs de remarquer que la vitesse du vent s'ajoute exactement à celle du son ou s'en retranche, selon qu'elles sont de même sens ou de sens opposé. Ainsi le son qui se propagerait à

quinze degrés (qu'on est convenu de considérer comme étant la température normale de l'air) avec une vitesse d'environ 340 mètres à la seconde, se propagera à la même température à la vitesse de 350 mètres dans un vent de même sens de 10 mètres à la seconde, et n'aura plus au contraire que 330 mètres, si ce vent est contraire. Lorsque le vent a une direction non plus parallèle à celle du son, mais inclinée sur elle, c'est une composante seulement de la vitesse du vent qui agit.

La vitesse du son du canon (et parallèlement de tous les sons) varie d'ailleurs beaucoup d'un milieu à l'autre. Elle est quatre fois plus grande dans l'hydrogène que dans l'air. Dans l'eau également, le son se propage environ quatre fois plus vite que dans l'air. Dans le sol aussi il a une vitesse très supérieure à sa vitesse aérienne et d'ailleurs variable avec la nature des terrains. Ceci fait qu'en collant son oreille au sol lorsqu'on tire un coup de canon éloigné, on entend plus tôt le bruit du coup que si on l'écoute dans l'air.

La température de l'air, qui diminue, comme on sait, à mesure qu'on s'éloigne du sol, a des effets analogues à ceux du vent : la vitesse du son qui est, comme nous l'avons dit, de 331 mètres à zéro degré, augmente ou diminue d'environ 60 centimètres pour chaque degré de température en plus ou en moins. Un écart de température de dix degrés, dans l'atmosphère, correspondra donc normalement à un vent contraire de 6 mètres par seconde. Il s'ensuit que plus les couches d'air voisines du sol sont chaudes par rapport aux couches élevées, plus le son sera dispersé vers le haut, moins un observateur relativement rapproché l'entendra. Ceci nous permet de concevoir l'explication d'un certain nombre de faits assez souvent observés et dont on aperçoit très bien la cause, grâce à ce que nous venons de dire. D'abord, on sait depuis longtemps qu'on entend mieux le canon la nuit que le jour. On avait tenté d'expliquer ce fait, en disant que le silence de la nuit nous permet d'entendre des bruits qui sont noyés dans les mille bruits confus du jour. On a invoqué aussi une sorte de suppléance des sens qui ferait que notre ouïe est d'autant mieux développée que nous voyons moins. Ces explications sont faciles à réfuter. Mais les météorologistes savent que, la nuit, la différence de température existant entre le sol qui n'est plus chauffé par le soleil, et l'atmosphère, le « gradient, » pour parler le langage hermétique des spécialistes, est plus petit que le jour. Cela suffit à expliquer la portée nocturne plus grande des sons du canon. C'est sans doute pour le même motif que le canon s'entend mieux par temps couvert

que par un ciel ensoleillé, car, dans le premier cas, le « gradient » est, les observations thermométriques le prouvent, moindre que dans le premier.

Tout cela nous aide à comprendre, au moins en partie, pourquoi, ainsi que les physiciens l'ont constaté, l'air paraît d'autant plus transparent au son qu'il est plus homogène.

*
* *

Les canonnades de la présente guerre ont permis d'obtenir des données intéressantes et nouvelles sur un phénomène qui avait déjà été observé antérieurement, mais beaucoup plus imparfaitement, et qu'on appelle les *zones de silence*.

A diverses reprises, lors notamment d'éruptions volcaniques au Japon ou de déflagrations accidentelles de grosses quantités d'explosifs (par exemple lors de l'explosion de 25 000 kilogrammes de dynamite du chemin de fer de la Yungfrau en 1908, et lors de l'explosion de poudre de Wiener-Neustadt en 1912), on avait constaté que l'explosion avait été entendue partout dans un certain rayon autour du centre sonore, puis également en un assez grand nombre de points situés beaucoup plus loin. Mais entre ces deux séries de stations d'audition s'étendait une large bande de territoire à peu près concentrique au centre d'explosion, large de plusieurs dizaines de kilomètres au moins, et dans laquelle on n'avait entendu le bruit que très faiblement ou pas du tout. On avait pu délimiter sur les cartes la forme, d'ailleurs assez irrégulière et variable d'un cas à l'autre, de ces zones de silence, et des savans, en particulier des japonais, avaient publié sur ces curieux phénomènes des recherches fort intéressantes.

Le docteur van Everdingen d'Utrecht a repris l'étude systématique de ce phénomène, notamment à l'occasion du bombardement d'Anvers par les Allemands, et les observations qu'il a réunies mettent à nouveau nettement en évidence l'existence d'une zone de silence au delà de laquelle on recommençait à entendre très nettement le canon et qui s'étend environ entre 100 et 150 kilomètres de distance autour d'Anvers. Au delà du 160e kilomètre, l'audition du canon (je devrais dire l' « audibilité, » s'il n'était pas admis qu'une expression mal nuancée vaut mieux qu'un néologisme) s'est trouvée nettement augmentée.

Ce phénomène bizarre est d'autant plus digne d'intérêt qu'il a sans doute joué un grand rôle dans l'histoire et que les stratèges de l'avenir auront avantage à le connaître, s'ils veulent éviter de funestes erreurs.

« Grouchy ?... C'était Blucher ! » — Qui sait si Grouchy, qui avait l'ordre de marcher au canon, ne s'est pas arrêté parce qu'il s'est trouvé soudain dans une de ces zones de silence? Les exemples analogues sont plus fréquens qu'on ne croit. Le capitaine Moch en a cité plusieurs dans la brochure pleine d'idées ingénieuses qu'il a consacrée jadis à *la Poudre sans fumée et la tactique*. C'est notamment la division Castagny qui, à Forbach, mise en mouvement au bruit de la canonnade, cessa de l'entendre après avoir marché quelque temps, crut l'engagement terminé et revint à son point de départ où elle l'entendit de nouveau, mais cette fois trop tard.

Quelle peut être la cause des zones de silence? Il est probable qu'elle doit être cherchée dans une incurvation des rayons sonores qui les dévie vers la haute atmosphère, puis les ramène en un point éloigné vers le sol, de même que le jet d'un arroseur retombe à une certaine distance sans mouiller les gens qui passent sous son arceau fluide. Mais à quoi peut être due une pareille incurvation des rayons sonores, qui est tout à fait analogue à la réfraction particulière des rayons lumineux qui produit le mirage?

Deux explications apparaissent tout d'abord, qui d'ailleurs ne s'excluent nullement. Nous avons vu qu'un vent contraire dévie le son vers l'atmosphère, parce que le vent est moins rapide en général près du sol qu'au-dessus ; mais si on admet, ce qui doit arriver au moins quelquefois, que cette augmentation de la vitesse du vent avec l'altitude a une limite, et cesse à un certain niveau, il est clair que l'effet sera de renvoyer plus loin vers le sol les rayons primitivement éloignés de lui. Le même résultat sera obtenu si, à une certaine altitude, le vent change de direction, ce qui arrive fréquemment comme le montrent les observations météorologiques faites notamment en ballon. La météorologie nous fournit ainsi une explication fort simple des zones de silence. Une inversion de température, avec la hauteur telle qu'on la constate souvent, aura la même conséquence. — Le caractère variable de ces facteurs météorologiques du phénomène explique que l'étendue et la forme des zones de silence observées dans les diverses circonstances que nous avons relatées, aient été elles-mêmes variables et irrégulières.

Ceci nous aide d'ailleurs à comprendre une série de faits en apparence paradoxaux : tandis qu'en général la perception du son du canon est meilleure par un vent de même sens, on a observé d'autre part un certain nombre de cas non douteux, et parfaitement établis où cette perception était, surtout aux grandes distances, nettement favorisée

par le vent contraire. C'est ainsi, pour ne pas citer d'exemples plus anciens, qu'il m'a été signalé de diverses parts que la canonnade de Verdun est entendue beaucoup plus nettement dans certaines régions de la Bourgogne par vent contraire du Sud-Ouest que par vent favorable du Nord ou du Nord-Est. — Il est fort vraisemblable qu'entre ces régions et le front se trouve par vent contraire une zone de silence et que, si le vent du Nord correspond à une audition très inférieure, c'est que ce vent ramène toutes les ondes sonores vers le sol bien avant qu'elles aient pu parvenir dans les régions en question.

Il sera d'ailleurs nécessaire de multiplier encore beaucoup les observations, les expériences, avant de pouvoir se faire sur ces choses une opinion nette et définitive. L'incertitude qui les caractérise encore fait précisément que les explications théoriques pullulent à ce sujet, comme dans les champs mal défrichés pullulent les mauvaises herbes. Parmi les théories proposées, il en est même qui invoquent des causes géologiques et assurent que la recrudescence d'intensité du son qu'on remarque au delà des zones silencieuses provient seulement de ce qu'on est à l'extrémité d'une couche géologique aboutissant d'autre part au siège de la canonnade, le long de laquelle le son se propage par le sol, et qui, sous la zone du silence, s'enfonce profondément sous terre. — *Se non e vero...*

Il est pourtant une théorie du phénomène qui mérite d'être indiquée ici : elle fait appel au changement de composition de l'atmosphère avec l'altitude. Il est en effet tout à fait certain, notamment par suite des prélèvemens faits par les ballons-sondes, que l'atmosphère supérieure est plus riche en gaz légers, notamment en hydrogène, que l'air des couches basses. Or, comme la vitesse du son est beaucoup plus grande dans l'hydrogène que dans l'oxygène et l'azote, la vitesse du son à grande hauteur doit augmenter assez pour qu'il soit incurvé et recourbé vers le sol où il se concentre à nouveau, comme le démontre la théorie. Celle-ci est ingénieuse vraiment. Elle laisse entrevoir le jour où, sachant déterminer le temps qui s'écoule entre le départ des coups de canon et leur audition à la limite des zones de silence, on connaîtra la longueur exacte de son trajet dans l'atmosphère d'où l'on déduira mille conséquences subtiles. — C'est ainsi que, par une répercussion singulière, le fracas meurtrier de l'artillerie touche aux plus délicats problèmes de la science pure et permettra peut-être d'améliorer nos notions sur la composition chimique des gaz qui, à quelque 130 kilomètres au-dessus du sol, entre-choquent leurs légères molécules.

A bien d'autres égards encore, le son du canon, le bruit de la bataille intéresse les physiciens ; grâce à lui, l'Acoustique, cette branche naguère un peu négligée de la philosophie naturelle, se trouve avoir repris un rang important. C'est qu'elle n'aborde pas seulement aujourd'hui des questions de pure science, mais aussi et surtout des problèmes de tactique scientifique où nous avons eu quelques résultats heureux dont je ne manquerai pas d'entretenir mes lecteurs quelque jour, quand on pourra le faire sans indiscrétion.

***

En écrivant au début de cette chronique que la bataille moderne est plus un concert qu'un spectacle, qu'elle produit une musique plus intense que sa vision, n'ai-je point outrepassé légèrement les bornes de la scientifique prudence? Qu'est-ce qui nous autorise en effet à comparer entre elles l'intensité d'un son et celle d'une lumière ? Rien assurément, car il s'agit là de sensations disparates et qui n'ont point de commune mesure. — Pourtant, il est une base qui, jusqu'à un certain point, doit nous permettre de comparer les intensités fugitives et fallacieuses de nos sensations, c'est ce que les physiologistes appellent un *seuil*. Le seuil d'une sensation, c'est l'intensité minima qu'elle doit avoir pour être perçue. Par exemple, la sensation produite par le son d'un violon à trois kilomètres a une intensité inférieure au seuil. Celui-ci sera atteint lorsque, me rapprochant du violon, je commencerai à l'entendre. Et alors, en disant que l'intensité sonore de la bataille est supérieure à son intensité visuelle, j'ai voulu dire ceci : presque toujours dans cette guerre le seuil des sensations auditives produites par chacun des divers engins et des divers phénomènes du combat est atteint bien avant le seuil des sensations visuelles correspondantes. Ainsi, pour en prendre un exemple que tout le monde a déjà remarqué, le bruit de l'hélice d'un avion en vol très haut dans le ciel est perçu bien avant que l'avion ne soit visible ou remarqué, et son intensité paraît d'une puissance hors de toute proportion avec l'importance de ce petit insecte glorieux perdu là-haut comme une poussière dans son bourdonnement énorme. Tout donne cette impression très particulière dans la bataille actuelle, et même hors de la bataille puisque, à 250 kilomètres, on en entend encore l'écho rugissant sans en soupçonner le moindre reflet.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'un après l'autre, de la mer du Nord au Dniester, et de Dixmude à Cavalla, tous les secteurs du front de bataille sont entrés en activité; peu à peu ils se mettent à agir l'un avec l'autre; et ainsi s'affirme, en même temps que leur unité, la netteté du dessein militaire qui, de la part des Alliés, consiste à exercer sur l'ennemi, partout à la fois ou en divers points tour à tour, une continuelle et croissante pression. Une « pression, » le mot et l'image sont d'une parfaite justesse. Ici et là, les Empires du Centre et leurs séides turc et bulgare sont saisis et tenus à la gorge ; tantôt c'est le pouce qui entre davantage, et tantôt c'est l'index; mais toujours, et de plus en plus fort, la main serre bien tout entière. En Picardie, sur les deux rives de la Somme, l'offensive anglo-française se poursuit et se déroule lentement. La lutte tourne, en quelque sorte, autour de Combles, dans la région au Sud-Ouest de Bapaume, au Nord-Ouest de Péronne, où s'élèvent, où s'élevaient plutôt, les villages, aux noms désormais fameux, de Martinpuich, Courcelette, Pozières, Ovillers, la Boisselle, Fricourt, Mametz, Curlu, Hem. Les derniers pas de l'armée britannique ont couvert une ligne de dix-huit kilomètres, de Thiepval à Guillemont, et les derniers pas de l'armée française, une ligne un peu plus courte, de Maurepas à Cléry. En profondeur, l'avance varie selon les difficultés du terrain et la puissance des organisations défensives Mais les effets d'une action ne se mesurent pas uniquement à la surface occupée. Derrière les résultats matériels, dès à présent acquis, apparaissent des possibilités et des promesses qui sont déjà, elles aussi, des résultats. Il ne faut pas l'oublier : l'armée anglaise de plusieurs millions d'hommes, — la grande armée de lord Kitchener, — est une armée toute neuve, qui avait à faire son apprentissage de la guerre. Elle l'a fait avec un entrain, un éclat, un bonheur, qui n'ont jamais été surpassés. Tels de ses coups d'essai ont été des coups de

maître. Si parfois elle a payé sa victoire très cher, nulle part elle n'a été vaincue. De jour en jour, son expérience s'étend. Tout en restant aussi « sportive, » elle devient plus « militaire : » l'« amateur » s'y change en « soldat. » Ses étapes s'allongent. Les deux armées en liaison, anglaise et française, mieux accouplées, mieux « mises » ensemble, mieux soudées ou articulées, s'alignent. Peut-être, à son départ, notre offensive sembla-t-elle marcher plus vite, au gré des impatiens, qui voyaient en esprit les Allemands enfoncés et battant en retraite des Flandres à la Champagne. Mais la lenteur du travail est, dans ce cas, une condition, ou tout au moins un gage de sa qualité. Il s'agit, non d'une expédition rapide, mais d'une libération définitive. Kilomètre par kilomètre, et même hectomètre par hectomètre, — la presse allemande dit « mètre par mètre, » sans se douter que cette ironie est un hommage, — nous arrachons à l'invasion notre sol bouleversé et les ruines de nos maisons ; mais, sur la Somme, grâce à l'ardeur française et grâce à la ténacité anglaise, il est à peu près sans exemple qu'un hameau, qu'une ferme, qu'un bois, qu'un champ, une fois repris, aient été pour longtemps reperdus. Ce n'est pas seulement notre front qui avance ; c'est la frontière toute proche qu'un provisoire odieux maintenait depuis deux ans, c'est cette frontière impie et sacrilège qui recule. Lentement donc, mais sûrement et définitivement. Pourtant cette lenteur nécessaire, cette lenteur salutaire a ses inconvéniens. Elle permet à l'ennemi d'amener des renforts, d'accumuler de l'artillerie et des munitions, de se retrancher et de s'enterrer à nouveau, de se traîner de trou en trou : elle se multiplie, en conséquence, par elle-même, et la durée des opérations augmente, pour ainsi dire, en proportion géométrique. Qu'y faire ? C'est la guerre d'usure qu'une immobilité forcée de deux années nous impose. Longue et dure, nous le savons. Les Allemands affectent des airs dédaigneux et, tenant ou feignant de tenir leurs désirs pour accomplis, répètent à l'envi que l'offensive sur la Somme est brisée ou contenue, qu'elle a pu un moment les menacer, mais que c'est fini, qu'elle se solde pour nous par un échec, et qu'il y a de ce fait, en France, une amère désillusion. Parmi les plus échauffés de ces faux prophètes se distinguent des critiques militaires, dont quelques-uns sont réputés, comme le major Moraht. Ils jugent par ce qu'ils connaissent de ce qu'ils ne connaissent point. Parce que, dominés que nous étions par une agression préméditée durant un demi-siècle, nous avons dû souvent copier les méthodes allemandes (il ne s'agit que des méthodes de combat : les autres, ni vivans, ni morts, nous

ne nous y courberons), ils en déduisent que nous ne saurions en inventer qui ne soient pas les leurs. Mais s'ils se trompaient, par aventure; si nous avions plus d'imagination qu'ils ne nous en prêtent? Le major Moraht et ses confrères sont visiblement surpris et un peu désorientés. Ce n'est pas à nous de leur expliquer leur erreur, ou plus exactement ce n'est pas à eux que nous voudrions expliquer leur erreur. Mais, pour les neutres qui pourraient croire encore à quoi que ce soit d'écrit et d'imprimé en allemand, sans trahir aucun secret, en ne parlant que dans la mesure où il est permis de le faire, nous leur en donnons l'assurance : ce qui s'exécute sur la Somme est de point en point ce qui avait été annoncé, et ce qui avait été annoncé s'exécute de point en point. Jamais il n'a été dit que ce coup-ci serait le grand coup, ni cette secousse l'ébranlement final. Au contraire, nous en avons été avertis en toutes circonstances, ce n'est encore que la pression : la poussée ne viendra que plus tard, et la percée après la poussée. Qu'on nous pardonne cet amas de métaphores : nous ne manions pas encore « le perforateur, » mais, comme l'a dit M. Lloyd George, « le casse-noisettes. » La percée, donc, sera pour plus tard, quand nous battrons le plein de notre force : nous ne l'avons pas atteinte encore. Pour le moment, voici sincèrement, honnêtement, où nous pensons en être.

Sur notre front occidental, front de France, c'est comme un *match* de boxe qui continue, presque ininterrompu, de reprise en reprise, et qui en est à la vingt-cinquième reprise. Aucun des deux adversaires n'est à terre ; mais l'un d'eux tourne instinctivement la tête vers l'horloge, et l'on devine qu'il attend, qu'il appelle le coup de cloche. Verdun n'aura pas peu contribué à l'époumoner ; car, justement, dans la minute où il s'arrêtait haletant, il s'est senti « accroché » de l'autre côté. Tel est le sens général et profond des combats qui se livrent quotidiennement dans Fleury et autour de Thiaumont, puisqu'ils ne pourraient pas, par eux-mêmes, conduire à grand'chose, et que, par eux-mêmes, ces décombres ne vaudraient pas le sang dont ils sont arrosés. C'est pourquoi l'héroïque, la glorieuse, l'immortelle défense de Verdun (passé un certain degré de beauté, il faudrait tant d'épithètes qu'il n'y en a plus) acquiert une si haute importance, se charge d'une si pleine signification. Elle seule a rendu possible l'offensive franco-anglaise sur la Somme, avec toute la préparation de personnel et de matériel que cette offensive exigeait; possible aussi, — nos Alliés se sont plu à le reconnaître hier, au jour où elle entrait dans son septième mois, —

l'offensive russe par la décongestion du front oriental, en aspirant et retenant tout ce qui restait de réserves stratégiques à l'Allemagne.

Nul n'en est plus pénétré que nous-même : ce n'est pas, ce ne peut pas être ici le lieu de considérations spéciales et techniques, ou simplement de descriptions militaires pour lesquelles nous manquerions tout à fait de compétence. Cette chronique est bien une « histoire » de la quinzaine ; mais son titre ajoute qu'elle en est une histoire « politique. » Si nous en consacrons une partie aux opérations de guerre, c'est qu'évidemment « l'histoire » aujourd'hui est, d'abord, l'histoire de la guerre ; disons plus : c'est qu'il ne saurait y avoir, aujourd'hui, de politique qui ne soit la politique de la guerre. La situation militaire, déterminée par quelques questions : — Où en sommes-nous ? — Quelle avance avons-nous réalisée, et quelle avance ont réalisée nos alliés ? — Quels signes d'épuisement ou de fatigue donnent nos adversaires ? — Quel point attire particulièrement et réclame l'attention ? — la situation ainsi définie, étant la base de l'histoire et de la politique, en ce temps de guerre semi-universelle, est dans ses traits principaux, dans ses directives qui se dégagent des faits, la base de nos chroniques de la quinzaine. Pour le surplus, pour le détail que nous n'apercevons pas et le jugement que nous nous interdisons de formuler, nos collaborateurs y pourvoiront.

A regarder les choses de loin et en leur ensemble, comme, ici, nous devons le faire, le front russe paraît présenter ce spectacle. Après le gigantesque effort qui a ramené les armées de Broussilow en Galicie et en Bukovine, et qui, en cet instant, est non pas suspendu ni détendu, mais ramassé pour un nouvel élan, — le temps de dénombrer les trophées, plus de 350 000 hommes et plus de 400 canons capturés, — il semble qu'on discerne surtout cinq foyers, cinq centres d'action. Ce sont, du Nord au Sud : premièrement, vers Vilna, les environs du lac Narotch, Smorgonié et Molodetchno ; noyau de la résistance allemande, puisque c'en est fini de la ruée sur Petrograd ou sur Moscou et que, pour l'Allemagne, en Russie comme ailleurs, il n'est plus question que de « résister, » ce qui accuse ou avoue le renversement complet et des plans et des rôles.

Ensuite, plus bas, vers Kruschin et Baranovitchi, à la bordure septentrionale des marais du Pripet, sur la voie ferrée de Brest-Litovsk à Minsk. Et puis, sur le Stokhod, au Nord-Ouest de Loutsk, au Sud-Ouest de Kovel ; autre noyau de résistance acharnée : jusque là, depuis Riga, depuis la Baltique, c'est le commandement suprême, le domaine, l'empire, *imperium*, d'Hindenburg, à qui les Russes

opposent Roussky, lequel vient de remplacer Kouropatkine : ne pouvant plus faire un dieu Thor du maréchal à la statue de bois, la *Mitteleuropa* se décide à en faire son dieu Terme. Au-dessous de Loutsk, lorsque est franchie la frontière de Galicie, on se trouve dans les limbes, dans le royaume vague et mouvant où l'archiduc Charles fait des gestes d'ombre, où Hindenburg n'exerce qu'un droit de regard et de conseil, où se débattent les Kœwess et les Bœhm-Ermolli. Quatrième et cinquième centres d'activité : la zone de Stryj et de Stanislau, à l'Ouest de Bouchatch ; la zone de Delatyn, de Kouty et des passes de Jablonica, dans les Beskides, à l'Ouest de Kolomea et de Czernovitz. Résumant la situation sur ce front de mille à douze cents kilomètres, si, pour flatter le goût tudesque, on figure par un colosse l'armée austro-allemande, il n'est pas excessif de dire qu'au Sud, dans ses parties autrichiennes, le colosse a les pieds coupés, et, sinon encore les reins, au moins les membres rompus.

D'autant plus que l'Isonzo n'est pas plus favorable aux Austro-Hongrois que le Stokhod, et que Cadorna ne leur est pas plus clément que Sakharow, Tchebatchew, Kaledine ou Letchitsky. L'offensive italienne sur le Carso est une riposte magistrale à l'offensive autrichienne sur le plateau des Sette Comuni, avec cette différence que l'attaque des archiducs s'est ressentie de ce qu'elle était au fond, une « manifestation, » tandis que le mouvement de Cadorna se révèle comme l'objectif même d'une guerre nationale aussi bien que comme un acte essentiel de la guerre européenne, et se déroule comme un projet mûri. Ainsi que l'offensive anglo-française et l'offensive russe, ainsi que l'offensive allemande contre Verdun et l'offensive autrichienne du Trentin d'autre part, ainsi que toutes les offensives prises par nous ou par nos adversaires depuis deux ans, l'offensive italienne partie en courant, décochée en flèche, s'est, après le premier bond, non point arrêtée, mais ralentie. Dès que Göritz, — nommons-la désormais de son nom italien, Gorizia, — a été enlevée, l'action s'est comme enfermée dans un vaste demi-cercle dessiné autour de la ville et qui, par derrière, l'enveloppe du Sud-Ouest au Nord-Ouest. Avant d'aller plus loin, le général Cadorna canonne les hauteurs qu'on appelle *les Trois Saints*, San Gabriele, San Daniele et San Marco, et une quatrième, le Monte Santo ; il tient déjà la cinquième, dont le saint est une sainte, Santa Caterina. Il lui faut avoir maîtrisé tout le cours de l'Isonzo, pour se lancer, sans péril, sur les routes qui s'offriront ensuite à son choix, celle de Trieste par le littoral, et celle de Laybach, par la vallée du Wippach, rebaptisé le

Vippaco. Mais la route de Laybach ne se termine pas à Laybach ; ne disons pas encore où elle peut conduire : tant d'obstacles ont été jetés en travers par la nature et par l'art ! Il suffit d'indiquer que l'Autriche a là-bas au flanc une pointe qui menace le cœur. Lorsque le jeune Bonaparte, en 1797, se fut débarrassé de Wurmser et d'Alvinczy, il courut jusqu'à Leoben. Sans doute il s'était au préalable débarrassé d'eux, et il est vrai que le général Cadorna doit garder un œil fixé sur la Brenta et sur l'Adige ; mais il n'a cessé, dans toute cette campagne, de donner des preuves égales de sa hardiesse et de sa prudence. On sent en lui la force intérieure que nourrit la volonté, entretenue toute une vie, de couronner les aspirations patriotiques de trois générations d'hommes d'État et de généraux.

A ne nous rien cacher, qu'on observe soit le front anglo-français, soit le front russe, soit le front italien, il n'est pas impossible que les Austro-Allemands, procédant, s'ils le peuvent, comme ils l'annoncent, à un regroupement de leurs armées, méditent quelque part quelque contre-offensive. Il est probable, et tenons pour certain, qu'ils en méditent une ou même plusieurs, à l'Ouest, à l'Est ou au Sud, ne fût-ce que pour démontrer au monde, et à l'Allemagne ou à l'Autriche-Hongrie d'abord, qu'ils n'ont pas perdu, que les Alliés ne leur ont pas enlevé l'initiative des opérations. L'hypothèse, quand nous l'avons faite, n'était pas téméraire : le bruit se répandait alors, quoiqu'il nous vînt par des canaux qui eussent dû nous être suspects, que Mackensen était arrivé sur la Somme. Il y a dans la stratégie allemande, à la fois perfide et naïve, plus de chinoiserie qu'on ne le croit. Eux aussi, les Allemands peignent sur les murailles, dans l'espoir de frapper l'ennemi de terreur, et de le paralyser, de le clouer sur place, des dragons aux gueules effroyables. Hindenburg et Mackensen, élevés d'un premier coup à la dignité de maréchal, l'ont été ainsi, d'un second, à celle de « dragon vert. » Encore qu'ils aient une existence réelle, et qu'ils soient vraiment des personnes vivantes, ce sont surtout des mythes. Ou, plutôt, Hindenburg est un mythe, et Mackensen est un fantôme. Mackensen, c'est « le Prussien volant, » avec ou sans musique de Wagner. Depuis deux ans, il n'a fait qu'apparaître et disparaître ; et, depuis son apparition dans les Balkans, il semblait s'être évanoui. Ce qui lui est particulier dans cette guerre est de passer pour être partout, mais de n'être jamais où on le signale. On nous le signalait en Picardie : c'était une raison de nous méfier. Le voici, nous dit-on, revenu en Macédoine, et, bien que ce ne soit pas très sûr, c'est beaucoup plus vraisemblable.

De toute façon, sous lui ou sous un autre, mais visiblement à la mode allemande, en fanfare, dans de grandes vues, avec un gros souci de l'effet, les Bulgares ont attaqué aux deux extrémités de l'arc qu'elle tend, sur une longueur de 250 kilomètres, notre armée de Salonique. Notre aile gauche, tenue par les Serbes, a été obligée de se replier un peu, entre Florina et Banica, à l'Ouest du lac Ostrovo, d'où elle continue de surveiller le chemin de fer dans la direction de Monastir. Mais, à l'Est du lac, les Serbes, plus ardens que jamais, occupent puissamment la région montagneuse qui sépare les deux bassins de la Tcherna et de la Moglenica. Aux plus récentes nouvelles, ils ont repris le contact et ils « progressent. » De même, sur notre aile droite. Les Bulgares n'ont pu résister au plaisir de détacher tout de suite une patrouille vers Cavalla, qu'ils brûlent de leurs convoitises, et pour la possession toute seule de laquelle ils auraient fait la guerre à la Grèce, s'ils avaient jugé que c était la peine de faire la guerre à la Grèce du roi Constantin. (Heureusement, il y a des indices qu'une autre Gréce, moins indigne de ses légendes classiques, se réveille.)

Dès le lendemain du jour où, par un déclenchement précipité, et grâce à des complaisances qu'on eût pu croire abandonnées depuis que le juste ressentiment de l'Entente avait fait chasser le ministère « Skouloudogounaris, » les émissaires du pseudo-tsar Ferdinand s'étaient glissés dans les forts grecs vidés et livrés sans défense, nos troupes poussaient, sur la rive gauche de la Strouma, par Kavakli, Kalendra et Tovalova, une reconnaissance entre Serès et Barakli; s'y étant heurtées aux Bulgares, en nombre supérieur, descendus de Demirhissar, elles se sont retirées jusqu'au fleuve, dont elles gardent les têtes de pont, et d'où elles dispersent sous leur feu tous les rassemblemens de réguliers ou de comitadjis.

En revanche, au centre de la ligne, au sommet de l'arc, au point médian d'où peut être lancé le trait, d'où peut partir notre offensive, soit, plus à l'Orient par la vallée de la Strouma, soit, plus à l'Occident, par la vallée du Vardar, à cheval sur la voie ferrée qui relie ces deux vallées de Guevgueli à Vetrina par Karasouli et Kilindir, nous sommes établis sur les contreforts des monts Bélès, en trois assises, autour de Poroj et de Sugovo, autour du lac de Doiran, autour de Mayada et de Ljumnica, attendant l'heure qui va sonner à notre horloge, et peut-être à une autre horloge simultanément. Tout justement c'est parce qu'ils savent, aussi bien et mieux que nous, que cette heure est près de sonner, c'est pour cette raison que les Bul-

gares germanisés se sont hâtés de nous devancer. Leur offensive est moins une offensive militaire qu'une offensive politique. Ce n'est pas contre nous seuls, ni même contre nous les premiers, qu'elle est dirigée de Sofia, de Vienne ou de Berlin. Militairement, sur un tel front de 250 kilomètres, d'après ce qu'on sait de leurs forces, et du secours que leurs complices leur peuvent donner, ils sont incapables de la soutenir. Mais, politiquement, il pouvait être fâcheux, dans l'état de balance où se trouvaient encore certains États de la Péninsule, de laisser à nos adversaires même l'apparence de l'initiative, qui est un signe de confiance, si ce n'est un geste de défi. Pour eux en effet, pour eux tous, ce n'est plus, à des degrés différens, qu'une apparence. Mais l'apparence même, il faut la leur ôter quand on le peut, tout signe de force étant encore une force et toute apparence, en politique, pouvant engendrer des réalités. Quoi qu'il en soit, nous avons dit où nous en sommes, et nous disons, non moins sincèrement, non moins honnêtement, où ils en sont. Nous n'en sommes pas à la victoire, ils n'en sont pas à la débâcle; mais nous avons mis le pied dans le chemin de l'une, et ils ont mis le pied dans le chemin de l'autre. Nous remontons la pente, et ils la descendent.

Aussi faisons-nous de petits pas, et feront-ils bientôt de grandes enjambées. Nous en sommes à l'heure où les peuples hésitans viennent à nous ou se rapprochent; ils en sont à l'heure où ceux qu'ils veulent détourner de nous ne reçoivent plus leurs ambassadeurs extraordinaires; et cette heure-là, depuis qu'il y a une histoire de l'humanité et tant que les hommes seront les hommes, sans rabaisser ni avilir les sentimens de personne, c'est celle que marque au cadran du Destin l'aiguille de la Fortune. L'heure qui va sonner va donc sonner pour nous. Où en sont les Empires du Centre? Ils en sont à appeler à leur aide, sur leur propre territoire, les Turcs qu'ils en ont repoussés par les armes pendant des siècles, et qui n'étaient jamais allés à Vienne qu'en ennemis ou en prisonniers. Ce n'est pas la première fois pourtant que la Prusse songe à les implorer, et l'on connaît l'apostrophe suppliante du grand Frédéric au Sultan (dans laquelle nous ferons, comme il convient, la part de la fiction et de la littérature) : « Réveillez-vous, Sublime Hautesse! Généreux comme vous l'êtes, vous ne verrez pas avec indifférence un pauvre prince attaqué par toutes les puissances de l'Europe. Mes ennemis font courir le bruit que j'aime la guerre. Sublime Hautesse, ne le croyez pas, cela est faux, on m'a forcé à la guerre, et à brûler; je me défends comme je puis, je succombe si vous ne venez pas à mon

secours. » Cette première fois, la Prusse s'en tira : elle avait le grand Frédéric. Mais, pour l'en tirer aujourd'hui, il faudrait d'autres gens que les Turcs, fort occupés à se sauver eux-mêmes, fort mal dans leurs affaires en Asie Mineure, rejetés sur Diarbekir, pressés sur le lac de Van, et qui devraient participer de l'ubiquité de Mackensen pour être dans le même moment partout où on les demande, dans les Carpathes avec les Autrichiens, à Doiran avec les Bulgares. L'Homme malade est tout étonné de se trouver tant d'amis. Mais cela aussi est un aveu : on ne devient pas l'ami intime de l'Homme malade, tant que l'on est soi-même très bien portant.

Et cela, tout cela, ne fait pas que les Russes n'aient de nouveau conquis la Bukovine, ne soient rentrés en Galicie, et ne frappent aux portes de la Transylvanie des coups qui retentissent à Budapest et jusqu'à Vienne. Ce n'est plus assez dire : ces coups, on les a entendus de Bucarest. Nous nous proposions de montrer, pour finir, les embarras de la Double Monarchie; embarras de toute sorte, militaires, politiques, économiques. On eût vu qu'elle souffre au moins autant que l'Allemagne, dont elle n'a ni la densité de matière, ni l'intensité de vie, ni la solidité, ni l'organisation, ni, par suite, la résistance. On eût vu s'élever entre l'Autriche et la Hongrie, pour les problèmes de l'alimentation, les mêmes difficultés qu'entre l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud ; et, de plus, renaître ou s'aigrir, à l'intérieur de chacune des deux parties, les conflits des races, des langues et des nationalités. On eût vu ce que vaut, ce qu'a valu même au cours de la guerre, la fidélité, que les officieux prennent soin de faire sonner si haut, de millions de Slaves qui, pour être de familles ou de branches différentes, n'en ont pas moins obstinément et tumultueusement conscience d'être des Slaves. Cet assemblage, dont on a dit qu'il n'est pas même une expression géographique, à peine une expression diplomatique, l'Autriche-Hongrie, est comme les vieilles maisons qui ne tiennent que si l'on n'y touche pas : les poutres supportent encore les planchers, mais les bouts engagés dans la muraille sont pourris, et, au moindre choc, elles fléchissent parce qu'elles sont trop courtes. Il faut regarder d'ores et déjà comme un très important symptôme les disputes qui s'éveillent et qui transpercent au dehors entre le gouvernement et l'opposition, dans ce royaume de Hongrie qui possède un sens de l'État que l'empire d'Autriche n'a jamais eu et qui est l'épine dorsale de la monarchie des Habsbourg. Mais plus nous nous rapprocherons de la paix, plus nous retrouverons des occasions de revenir sur ce sujet que la constitution ethnique de l'Autriche-Hongrie main-

tiendra ou ramènera à l'ordre du jour, en tant qu'il y aura lieu d'en tenir compte dans les conditions mêmes de la paix. Ce qui s'empare brusquement de l'attention, l'emporte, la tient en suspens, ce qui commande l'intérêt immédiat et poignant, comme une occasion qui ne reviendra plus, c'est l'attitude de la Roumanie.

On sait que, dès le mois de septembre 1914, malgré le pacte secret qui, depuis trente ans, la liait à l'Autriche, et à la suite du Conseil de la Couronne qui dégagea la signature du roi Carol, la Roumanie avait proclamé sa neutralité armée, bienveillante à l'égard de la Quadruple-Entente. Et, dès le mois de janvier 1915, des manifestations non équivoques montraient que, si bienveillante que fût cette neutralité, un fort parti au moins, la grande majorité de la nation ne s'en contentait pas. En mai, au lendemain de l'entrée en guerre de l'Italie, que peut-être on n'attendait pas seule, les conversations redoublaient, la Roumanie affirmait ses revendications. Aux dépens de l'Autriche-Hongrie, elle réclamait la Transylvanie accaparée jadis par les Hongrois, la Bukovine prise par les Autrichiens en 1774, et la partie, peuplée de Roumains, du banat de Temesvar; de la Russie, la Roumanie espérait la Bessarabie. Cependant, les semaines d'août 1915, ces semaines fatidiques d'août où, sa moisson achevée, la Roumanie est libre de marcher, passèrent sans qu'elle bougeât. Alors les Russes avaient été refoulés ; l'armée roumaine n'avait plus d'aile gauche; les munitions n'arrivaient pas. L'hiver venu, les Empires du Centre, après avoir prodigué les caresses publiques et les cadeaux privés, multiplièrent les avertissemens, qui, dans le printemps de 1916 et dans l'été, se changèrent en menaces. Au lieu de ce que la Roumanie revendiquait comme sien, l'Allemagne offrait la Bukovine qui est à l'Autriche, et la Bessarabie qui est à la Russie : cette ville est à vous, vous n'avez qu'à la prendre! Bukovine et Bessarabie, c'était la thèse, avaient fait autrefois partie des Principautés danubiennes. Quant à tout le reste, à la Transylvanie et au Banat, jamais ils n'avaient constitué politiquement des États de formation roumaine par lesquels la Roumanie contemporaine pût avoir une prétention légitime de se les rattacher. Puisque les Roumains invoquaient l'autorité de leur historien Yorga, on allait leur servir de l'histoire. Mais, au demeurant, qu'est-ce qu'un droit historique qui ne peut s'appuyer que sur le passé, le plus faible des fondemens et le plus vain, chose morte?

Que l'histoire, du moins pour les autres, ne crée pas de droits, que tout au plus elle serve à expliquer les œuvres de la force, ce n'est pas seulement la thèse allemande, c'est aussi la thèse autrichienne et

surtout la thèse hongroise. Nous relisions hier des notes, vieilles de vingt ans, où nous avons sur le vif consigné des conversations que nous eûmes, dans un temps où le sort de la Monarchie avait été présenté comme incertain, avec les personnages les plus considérables, parmi lesquels trois de ceux qui s'agitent le plus à Budapest en cet instant même : le comte Étienne Tisza, le comte Jules Andrassy, le comte Albert Apponyi. M. Étienne Tisza nous disait, comme son père, Koloman Tisza, nous l'avait dit, : « De droit historique, on ne saurait arguer, et qu'est-ce qu'un droit historique qui n'est pas, par la force, un droit vivant ? » Le comte Jules Andrassy, renfermé, taciturne, dont un de ses amis nous traçait ainsi le portrait en deux mots : « C'est un homme de qui il faut extraire les paroles une à une sans que ce soient toujours les meilleures choses ni les plus substantielles qui sortent les premières, » se bornait presque à approuver de la tête. Mais le comte Albert Apponyi, qui parle bien, parla longuement. Et il conclut : « Pour les Roumains de Transylvanie, qui font un si grand bruit, je ne vois pas quels droits historiques ils réclameraient. La Transylvanie n'a jamais été un État roumain. Depuis la Diète de Klansenbourg qui a voté la réunion à la Hongrie, il n'y a même plus, à dire proprement, de Transylvanie. Il n'y a en Hongrie qu'une nation, la nation hongroise ; et si l'on vient m'objecter je ne sais quel droit de corporations, de collectivités, de nationalités au cœur de l'État hongrois, je n'écoute plus. » M. de Kallay, alors ministre impérial et royal des Finances, haut commissaire pour la Bosnie-Herzégovine, — Hongrois de naissance, Kallay de Nagy Kallo, — et le baron Banffy, alors président du Conseil hongrois, avaient été encore plus tranchans : « Le mouvement roumain en Transylvanie ? Des bavardages d'étudians, d'avocats et de professeurs ! » s'écriait l'un. Et l'autre renchérissait : « Vous dites : Les Roumains de Transylvanie ? Pardon ! Il n'y a pas de Roumains de Transylvanie. Ou, s'il y en a, ils ne sont pas groupés, mais disséminés, mêlés à des Saxons, à des Sekkles, à des Arméniens. Quel droit auraient-ils que toutes les populations non magyares n'auraient pas ? » Point de titre : le baron Banffy le savait peut-être, lui qui était issu d'une ancienne famille de Transylvanie ! Mais Banffy, Kallay, Andrassy, Apponyi ou les deux Tisza, en chœur, jamais on n'a dit plus nettement, ni plus définitivement : « Jamais ! » à une nationalité qui aspire à être une nation.

Ces propos ne sont pas des propos de circonstance : ils n'ont pas été, en 1896, tenus pour 1916. Leur unanimité en fait comme un corps de doctrine dont l'Autriche-Hongrie, et l'Allemagne qui la soutient, de

leur bonne volonté, de leur plein gré, ne démordront point. Si les Empires du Centre disent maintenant ou font dire autre chose à la Roumanie, dont ils veulent écarter ou détourner l'intervention, qu'elle n'oublie pas et qu'elle prenne garde. Nous, nous ne pouvons lui dire, à elle, que ce que nous avons dit à d'autres : « Nous n'avons rien à vous offrir, parce que nous n'avons rien à vous demander. Dans les événemens prodigieux qui remuent et vont transformer le monde, chacun marque sa place, joue son jeu et taille sa part. Ceux qui ne veulent rien, qui ne redoutent rien et qui ne désirent rien, peuvent s'endormir dans la neutralité. S'ils ne craignent pas d'être dupes ou victimes de cette neutralité même, quels que soient le vainqueur et le vaincu, s'ils s'imaginent notamment que l'Allemagne, victorieuse ou vaincue, leur pardonnera même leur neutralité, ils ont raison de ne pas faire la guerre, car la guerre coûte cher, use de l'or et du sang, et dérange les petites combinaisons où l'on trouvait ses petites aises. Mais il ne faudra pas venir, lorsque les lauriers seront coupés. C'est le moment, pour tout peuple qui se sent de la sève, non seulement de mériter son avenir, mais de le gagner. »

Et ce qui nous excuse d'adresser ce discours à la Roumanie, c'est précisément qu'elle n'a pas besoin qu'on le lui adresse. Voilà revenues, en 1916, les semaines de la grande résolution. La moisson est rentrée; les armées russes sont à la frontière: et, derrière elles, les munitions affluent. La Roumanie ne fera point, par mauvais calcul ou mauvais conseil, le grand refus. Son choix est fixé, et nous dirions que nous ne tarderons pas à le connaître, si nous n'osions bien dire que nous le connaissons déjà.

CHARLES BENOIST.

P. S. — La force des choses est partout la plus forte. L'inévitable s'accomplit. On annonce officiellement, ce matin 28 août, que l'Italie a déclaré la guerre à l'Allemagne, et, ce soir, que la Roumanie a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie. Ce sont là des faits gros de conséquences; qui ne surprendront ni nos ennemis ni nous; sur la portée desquels ni nous, ni l'ennemi, ni les neutres, personne ne se méprendra, et que nous allons voir se développer, dès demain, jusqu'à ce qu'en sorte, hâtée et rapprochée par eux, une solution aussi inévitable qu'ils l'étaient eux-mêmes. CH. B.

Le Directeur-Gérant,
RENÉ DOUMIC.